Sources for The Duel of the Hat

Les Vray et Ancien Usage des Duels

Vital d'Audiguier, 1617

These scans are in the public domain. They have been lightly improved for legibility only.

Provided by Swordschool in support of

The Duel of the Hat: how a great story became bad history, by Guy Windsor

Available at Swordschool.Shop or wherever you get your books.

Relevant chapters:

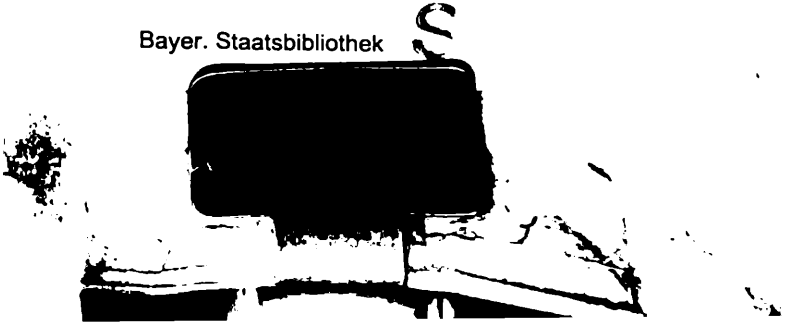
Autre Duel de la Garde Valon, & du Bazanez, sous le mesme Roy. CHAP. XXXVII. pp. 470-496

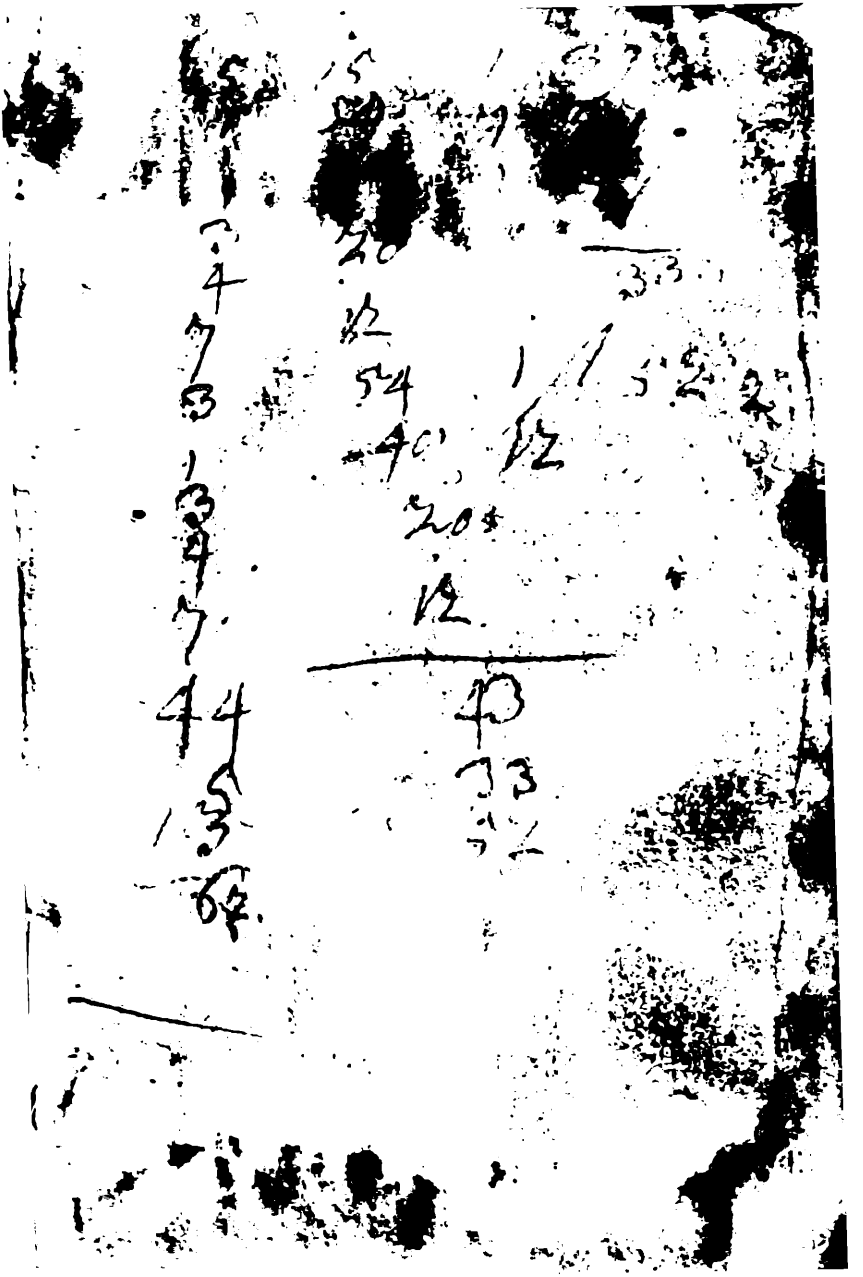
Duels de ce Temps, & de celuy de Caylus Maugiron & Livarrot; contre Entraguet Riberac & Chomberg: sous Henry III. CHAP. XXXII. pp. 423-424

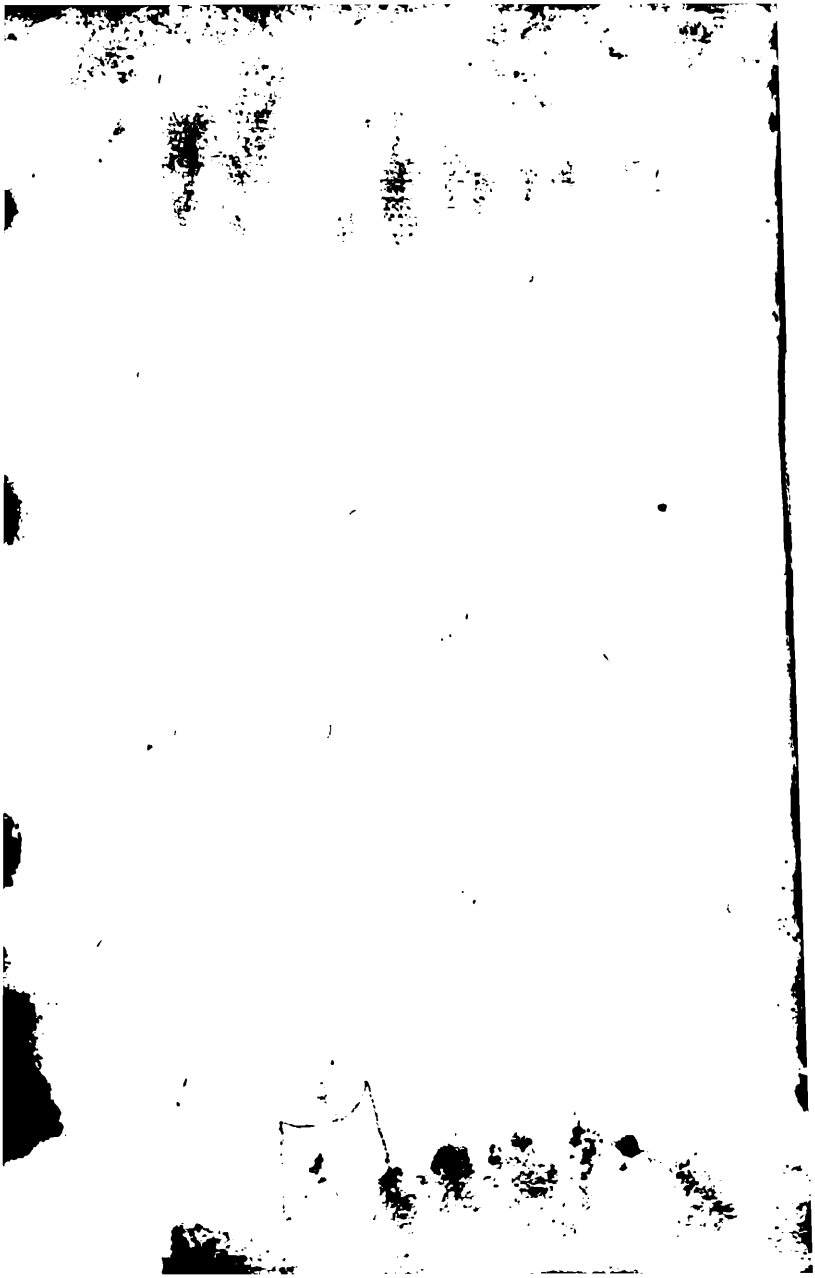
<36635322860015

<36635322860015

Bayer. Staatsbibliothek





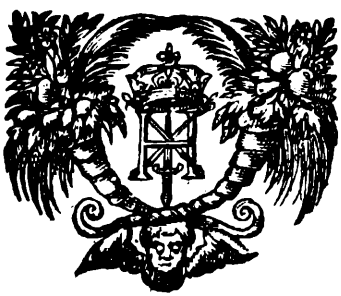


LE VRAY
ET
ANCIEN VSAGE
DES DVELS.

CONFIRMÉ PAR L'EXEMPLE des plus Illuſtres combats, & deffys qui ſe ſoient faits en la Chreſtienté.

AV ROY.

Par le Sieur D'AVDIGVIER.



A PARIS,
Chez PIERRE BILLAINE, au Palais, pres la Chappelle S. Michel.

M. DCXVII.
Auec Priuilege du Roy.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

AV ROY

SIRE,

S'Il y a vn grand procez entre la Nobleſſe, & la Juſtice de voſtre Royaume, dont autre que voſtre Majeſté ne peut eſtre Juge. La Nobleſſe dit, qu'vn Gentil-homme dont l'honneur eſt offensé, doit perdre la vie, ou le reparer auecque l'eſpee. Et la Juſtice au cõtraire, qu'vn Gentil-homme qui met la main à l'eſpee

pour reparer ſon honneur, doit perdre la vie. Toutes deux, Sire, ſont apuyées de grandes & fortes raiſons, & toutes deux neantmoins ont tort, & panchent aux extremitez. Il eſt vray, qu'il ne doit pas eſtre permis à la Nobleſſe d'abuſer du fer qu'elle porte, ny de ſe faire iuſtice d'elle-meſme. Il eſt vray auſſi, que puis que l'honneur luy doit eſtre plus cher que la vie, il luy doit eſtre permis de le conſeruer par la perte de ſa vie.

Contre cela, Sire, la Iuſtice vous repreſente l'enorme multitude des Duels, qui ſous pretexte d'vn honneur mal cõpris, ſe fait tous les iours en France; La perte de tãt de braues hommes, et de tant de pauures ames, où Dieu, & voſtre Majeſté

ſont mortellemẽt offẽſez. Que tout cela ſe peut empeſcher par vn ſeul exemple, & qu'vn ſeul Gentil-hõme expoſé ſur vn Eſchaffaut, en conſeruera dix mille. Que reietter vn remede ſi ſalutaire, & ſi general pour la douleur d'vn particulier, ſeroit refuſer vne purgation neceſſaire à tout le corps, pour les tranchees qu'elle pourroit cauſer en quelque partie. Que ce grand Louys, qui en ceſt âge encore tendre s'eſt monſtré ſi ferme, & ſi roide en l'obſeruation de la Iuſtice qu'il s'en eſt acquis le ſurnom de Iuſte, doit fermer les yeux, et les oreilles aux plaintes particulieres, pour les ouurir aux publiques; & qu'ẽ ce cas l'eſtre pitoyable à quelqu'vn, & eſtre cruel à tous.

Au contraire, Sire, la Nobleſſe vous remonſtre qu'en ceſt effroyable nombre des Duels qui ſe fait parmy les ſiens, elle a d'autant plus de ſuiet d'en deſirer le remede, que la plus grande perte en tombe ſur elle-meſme. Elle le demande auſſi à voſtre Majeſté auec d'autant plus d'inſtance, qu'elle y eſt plus intereſſee que la Iuſtice, ny tous les autres ordres de voſtre Eſtat. Deplore ſa condition qui l'a contraint de vous offenſer, & Dieu meſme par ces funeſtes combats. Mais elle appelle & prend à teſmoing le meſme Dieu, qu'elle ne le fait que par force, emportee de ſon honneur, & de la couſtume que ſes Rois vos Predeceſſeurs luy ont imprimee par leurs exem-

ples. Elle nie que ce mal ſe puiſſe guerir par le remede qu'on vous propoſe; & monſtre que puis qu'il n'a pû ſeruir au paſſé, ny à preſent, il ſeruira encore moins à l'aduenir. Elle paſſe plus outre, Sire, & dit, que quand il ſeroit vtile d'vne part; il ſeroit domageable de l'autre, & plus rigoureux que le meſme mal, puis qu'il luy oſte le moyen de deffendre ſon honneur, ſans lequel voſtre Nobleſſe n'eſt plus Nobleſſe, et vous eſtropie le bras ſous couleur d'en ouurir la veine.

La Nobleſſe a tort, Sire, de vouloir faire loy d'vn mauuais exemple, & ſous pretexte de quelques Rois qui ont fauoriſé ces combats, vſurper la liberté de s'a-

peller ailleurs que deuant voſtre Majeſté ; & ſe battre non ſeulement ſans voſtre permiſsion, qui eſt vn crime defelonnie dont vous deuez eſtre ſur tout ialouz ; mais auſsi contre voſtre deffenſe, qui eſt choquer directement voſtre authorité.

La Juſtice a tort auſsi de vouloir rendre les eſpees inutilles au coſté de voſtre Nobleſſe, *qui a droit de les porter non ſeulement pour voſtre ſeruice, mais auſsi pour ſa defence. Et vous,* Sire, *qui eſtes Chef de la plus genereuſe Nobleſſe qui ſoit au monde, auez interest à ſouffrir qu'on emouſſe la pointe de ſon courage, & que ſous ombre de la conſeruer, on la reduiſe, ou bien à n'auoir aucun ſentiment*

de ſon honneur, ou bien à le deffendre par la plume à la façon du vulgaire, & diſputer le droit des armes deuant les Clercs.

Or de condamner ſeulement l'vne ou l'autre de ces parties, SIRE, *il ſeroit iniuſte, puis que toutes deux ont tort; et de les condamner toutes deux, il ſeroit domage, puis qu'elles ſont les plus fortes, & principales Colonnes de voſtre Eſtat. Il les faut donc accorder, & trouuer vn moyen entre ces deux extremitez, qui conſerue l'honneur à la Nobleſſe, & l'authorité à la Iuſtice. C'eſt ce qui fait fleurir, & rend Auguſtes les Monarchies, quãd les loix ſont tellement vnies auec les armes, que l'vne ne rend pas le Monarque moins redouta-*

ble à la paix, que l'autre à la guerre; Et c'eſt auſsi ce que i'ay taſché de propoſer en ce Liure que ie vous adreſſe, comme au Souuerain Arbitre, & Moderateur apres Dieu, des choſes du monde.

SIRE, ou comme Roy du premier Royaume de la Chreſtienté, ou comme fils aiſné de l'Egliſe, vous eſtes le premier Roy de la Terre. Vous auez des tiltres les plus Auguſtes, & les plus aprochants de la Diuinité que Roy du monde puiſſe porter; car comme Roy de France vous eſtes appellé treſ-Chreſtien, et comme Roy de Nauarre vous eſtes ſurnommé treſ-fidelle. Mais ny ceſte primauté ſur tant de Coronnes, ny ces Eloges quoy que Diuins, ne vous

donnent pas tant de gloire que ce nom de Iuſte vous en apporte; par ce que ces premieres qualitez ſont propres au Roy, & vous ſont communes auec les autres Roys vos Predeceſſeurs; & celle-cy eſt propre ſeulement à Louys, & ne vous eſt commune auec perſonne: car bien que nous ayons eu de tres-Iuſtes Roys, autre que vous n'en a pourtant affecté le titre: Et le Ciel leur donnant le nom de Grands, de Pieux, de Saincts, d'Auguſtes, & de Conquerans, vous a reſerué celuy de Iuſte, en ceſte premiere ieuneſſe, non ſeulement comme le plus excellent & conuenable à vn treſ-grand Roy. Mais comme vn certain gage, et vne aſſeurance infaillible de tous

les autres.

Grand Roy, vous ſortez de la plus Heroïque Race, de la plus Fluſtre Maiſon, & du plus heureux, & genereux Pere qui fut iamais; Et tout cela non ſeulement ſans flaterie, mais encore ſans diſpute, ny ſans replique. Mais vous auez ſurmonté l'heur de voſtre pere, quand auec vne goute de ſang vous auez heureuſement eſtaint ce grand braſier des guerres Ciuiles, qu'il n'auoit pû iamais eſtaindre que par les ſaignees de pluſieurs batailles; Et ſa generoſité, lors que ſi genereuſement vous auez rendu les benefices aux Eccleſiaſtiques de Bearn, qui n'en auoient iamais pû ioüyr ſous ſon Regne.

Que ſi en ce premier Orient de voſtre ieuneſſe, ce Soleil leuant de voſtre Majeſté efface la ſplendeur, & la clarté des rayons paternels; vous ſurpaſſerez le luſtre de vos Ayeux d'vn plus grand eſclat, & vous ſurmonterez encore vous meſme; Quand vous accorderez la Nobleſſe auec la Iuſtice. Grand Roy, Dieu vous reſerue à toutes choſes grandes; vous n'auez pas donné ſeulement la paix à la Frãce, vous l'auez faite encore en Italie, et fait ces iours paſſez le hola entre l'Eſpagne, & la Sauoye qui eſtoient aux priſes l'vne auec l'autre. Toute la terre eſt pleine des oracles qu'on a rendus, et des preſages qu'on a faits de voſtre grandeur; & ceſte Prophetie des Turcs,

qui dit que les cornes de leur Croiſſant ne peuuent tomber que ſous le trenchant d'vne eſpee Françoiſe, eſt aſſez commune. Mais ie n'auois iamais ouy dire que ce fuſt ſous celle d'vn Roy Louys, iuſques à ce que parlant dernierement auec le ſieur de Beau-lieu des voyages qu'il auoit faits en Leuant, lors que vous eſtiez encore Dauphin; Il me dit qu'vn Marabuc Preſtre de leur loy qu'ils ont en grande reuerence, eſtant ſon priſonnier, & s'informant auec luy de voſtre nom, ne l'eut pas ſi toſt ouy proferer, que blemiſſant d'vne froide crainte il luy confeſſa d'vne voix tremblante, que c'eſtoit le nom fatal & inuitable ſous lequel leur Empire outrageux

deuoit ietter les derniers abois de ſa tyrannie. Il eſt encores en voſtre Court, Sire, & vous dira qu'ayant trouué que ſon vaiſſeau auoit vne Lune pour ſa deuiſe, il la ietta dans la mer, & mit vn Dauphin en ſa place, ſous le bonheur duquel il prit, ou mit à fõds tous les vaiſſeaux Turcs dont il fit rencontre.

Allez donc, grand Roy, portez la foudre de voſtre eſpee ſur la teſte de ce Tyran commun ennemy des Chreſtiens, tournez-y la pointe de celles de voſtre Nobleſſe, & vengez l'honneur de Ieſus-Chriſt indignement foulé par ceſt infidelle. Allez & viuez touſiours Grand touſiours Iuſte, & victorieux. Que puiſſent vos belles de-

ſtinees eſtendre heureuſement les longs filets de voſtre vie, & la gloire de vos conqueſtes autant qu'il y a dâges en la duree, & de climats en l'eſtenduë du monde. Et qu'acheuant ma vie en voſtre ſeruice, ie laiſſe vne eternelle memoire d'auoir veſcu.

SIRE,

Voſtre treſ-humble, treſ-fidelle & treſ-obeïſſant ſeruiteur & ſuiect,

D'AVDIGVIER.

ADVERTISSEMENT.

LEcteur ie te donne icy quatre diuers ſujets pour leſque'ls les Duels furent autresfois permis, & quelques exemples de chaque ſujet, ou tu pourras voir comment nos Peres decidoient en ce temps là leurs querelles. I'y adioute auſſi quelques combats, particuliers de ce temps, pour monſtrer la difference qu'il y a de ce premier vſage, à noſtre preſent abus; Ou ie t'aduertis que mon deſſein a eſté de ſeruir le Roy, & le public, & non point d'ho-

norer aucun de ceux qui ſe ſont ainſi batus, de peur de porter les autres à faire de meſme; & que pour teſmoigner que ie ne les veux point loüer de ces actions, ie parle ſeulement de ceux que la mort empeſche d'en tirer aucune loüange.

Ie te declare auſſi que ie n'ay nulle veine qui tende à choquer les Edits, ny le Conſeil du Roy; Et qu'il n'y a homme en France qui aprouue dauantage l'abolition des Duels de quelque pretexte qu'ils puiſſẽt eſtre voilez: Mais l'experience ayant fait voir que les deffences les multiplient au lieu de les abolir; ie croy qu'il ſeroit meilleur d'en permettre pluſtoſt quelqu'vn

ouuertement auecque Iuſtice, comme le feu Roy l'auoit promis, en y gardant l'ordre, & les formes que ſes predeceſſeurs y ont obſeruées; que d'en ſouffrir vn nombre infiny qui ſe font iniuſtement contre les Edits, au grand dommage du public, & meſpris de l'authorité Royalle.

C'eſt ce que ie propoſe en ce liure icy, & monſtre qu'il a eſté pratiqué par nos Rois, par leurs Lieutenants Generaux, & par leurs Cours de Parlement meſme; Que s'il ſe trouue que c'eſt expedient ſoit vtile, ſon effect aura ſuiuy mon deſſein, qui eſt d'épargner vne infinité de vies qui ſe perdent en ces combats, par le hazard d'vne ſeule: Com-

me c'eſt auſſi la ſeule raiſõ pour laquelle les Duels ont eſté non ſeulement permis, mais encore introduits au monde. Si non, ie ne pretends d'obliger perſonne a dependre de mon aduis, mais de la volonté du Roy; A laquelle toutes mes intentions ſont tellement attachees, que ie me ſepareray pluſtoſt de ma vie que de ſon obeïſſance.

Au reſte tu trouueras que ie m'eſtends vn peu trop en quelques endroits; comme en la querelle du Roy François, ou pour monſtrer ſeulemẽt vn deffy, ie recite tout ce qu'il euſt à deſmeſler auec l'Empereur, & au ſiege d'Antioche que ie d'eſcris icy tout de long; Et tout

aurebours que ie me reſſerre en d'autres, ou les combats ſemblent eſtre plus ſommairement deſcrits qu'vn ſimple deffy. En quoy tu prendras garde, que mon deſſein tendant ſimplement de monſtrer les cauſes des premiers Duels, ie m'en aquite auſſi bien par l'exemple d'vn ſeul deffy, que par celuy d'vn combat entier; Et que tant plus l'exemple me ſemble Illuſtre tant plus ie m'arreſte à le reciter. Neantmoins que ma façon d'eſcrire eſt touſiours eſgale, & que ſi i'y ay rien affecté, ça eſté de dire beaucoup de choſes en peu de paroles. D'ailleurs ie me ſuis arreſté en ces deux deffis pour deux raiſons que tu ne trouue-

tas point mauuaiſes; l'vne pour monſtrer en peu de mots à noſtre Nobleſſe (qui n'ayme pas fort à proffonder l'hiſtoire) les ſources d'vne querelle qui eſt pluſtoſt ſuſpenduë que vuidee, entre les deux plus grãdes maiſons du Monde; l'autre pour reueiller en ſon courage ceſt ancien deſir de gloire qui porta nos peres en Orient, & eſtaindre par ceſte genereuſe ambitiõ, ce miſerable deſir que nous ſemblons auoir de nous entretuer en ces querelles domeſtiques.

Finalement, ie t'aduiſe qu'entre pluſieurs Duels que i'ay obmis a deſſein, on m'en à ſuprimé deux qui deuoiẽt auoir icy leur

place ſelon l'ordre que ie leur auois donné ; l'vn de ce fameux Godeffroy de Buillon ſi renommé par toute la terre, contre vn autre Prince que l'Archeueſque de *Tyr*, dont ie l'auois tiré, ne nomme point. Auquel le combat ayãt eſté accordé par l'Empereur Henry *III.* pour vne cauſe neantmoins Ciuile ; Et eſtans tous deux en camp clos armez de toutes pieces, & montez ſelon le moyen que deux grands Princes en pouuoient auoir : il arriua qu'au ſecond, ou troiſieſme coup, l'eſpee de Godeffroy ſe briſa, iuſques à la garde. Les Parrains le voyant en ceſte extremité, le ſeparerent d'auec ſa partie, & ſuplierent

l'Empereur de les accorder, qui en fut content; Mais Godeffroy n'y voulut iamais conſentir, quelque aduantage qu'on luy promit en l'accord, ny quelque deſauantage qu'il euſt au Combat.

Tellement que l'ayant recō-
mencé en l'eſtat qu'il eſtoit,
n'ayant pour toutes armes of-
fenſiues que les gardes qui luy
reſtoient encore de ſon eſpee;
Il en donna ſi grand coup ſur la
teſte de ſon ennemy, qu'il l'aba-
tit tout eſtourdy, & priué de
ſentiment par terre: Et lors au
lieu de iouïr de ſon aduantage,
il ſupliat reſ-humblement l'Em-
pereur de l'accorder auec celuy
qu'il auoit vaincu, tout ainſi que

s'il eſtoit encore à vaincre.

L'autre du ſieur de Luynes pere de ceſtui-cy, contre vn Gentil-homme Gaſcon nommé Panier, le plus grand, & le plus fort homme de la Court; Auſquels le combat ayant eſté permis par Charles IX. ils ſe batirent au bois de Vincennes, en chemiſe à la mode de ce tẽps; ſi ce n'eſt que le combat fut fait publiquement, chacun deux aſſiſté de ſon Parrain. Ie n'ay point trouué ce Duel en aucune Hiſtoire, mais ie le tiens d'vn vieux Gentil-homme de Prouence qui eſtoit alors à la Cour. Lequel m'a dit que chacun pariant deſia la perte de Luynes, Panier luy donna vn fendant

ſur la teſte, qui outre la playe qui fut grande, & preſque mortelle, luy fit ployer vn genoüil à terre; Et que les Parrains acourant pour les ſeparer, Luynes les preuenant, luy porta vne ſi roide eſtocade au trauers du corps, qu'il l'eſtendit mort ſur la place. Ce Duel à ceſte conformité auec le precedent que les deux victorieux aymerent mieux acheuer vn combat deſauantageux, & preſque deſeſperé, que permettre qu'on les ſeparat en l'extremité du peril.

Voila, Lecteur ce que ie penſois auoir à te dire ſur ce ſujet; mais reliſant depuis mon liure, i'y ay trouué tant de fautes, que ie ne ſçay comment les deffen-

dre. Ie te prie d'en iettervne partie ſur les Imprimeurs, qui me font dire en quelques endroits des choſes que ie n'ay iamais penſees; Et iuger qu'ayãt baillé ceſte copie fueille à fueille ſelon la mauuaiſe couſtume que i'ay deſia priſe, ſans l'auoir iamais corrigee, ny ſeulement veuë toute entiere enſemble; il eſt impoſſible qu'en ceſte premiere Edition elle ne ſoit remplie de pluſieurs fautes. Adieu.

Extraict du Priuilege du Roy.



OVYS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez & feaux Conſeillers tenans nos Cours de Parlemens, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Preuoſt, Baillifs, & Seneſchaux & à tous nos Iuges & Officiers. Salut noſtre cher & biẽ amé PIERRE BILLAINE Marchand Libraire en noſtre ville de Paris. Nous à fait humblement expoſer qu'il luy auoit eſté mis és mains vn liure intitulé, *Le vray & ancien vſage des Duels, par le ſieur* D'AVDIGVIER, lequel il deſireroit pour le bien public imprimer, mais il

craint que quelques autres ne vou-
luſſent faire le ſemblable, qui ſeroit
le fruſtrer de ſes frais miſes peine &
trauaux. S'il n'auoit ſur ce nos let-
tres de graces & Priuilege humble-
ment icelles requerant. A ces cauſes
inclinant à la requeſte dudit expo-
ſant, luy auons permis d'imprimer
ledit liure auec defféce à toutes per-
ſonnes de quelque qualité & con-
dition qu'ils ſoient, d'imprimer ou
faire imprimer vendre ou debiter
ledit liure par tous nos Royaumes,
pays terres & Seigneuries de noſtre
obeïſſance, pendant l'eſpace de ſix
ans, à conter du iour & date de
l'impreſſion d'iceluy à peine de
confiſcation des exemplaires & de
quinze cens liures d'amende moi-
ctié à nous applicable & l'autre au-
dit expoſant, de ſes deſpens dom-
mages & intereſts, plus deffendons

ſur les meſmes peines à tous Marchands tant forains que autres, nos ſujets d'en amener, vendre, debiter ou changer en noſdits Royaumes & terres, en quelque façon que ce ſoit. Au contraire de noſtre preſent Priuilege, voulans que celuy ou ceux qui ſeront trouuez ſaiſiz d'vn ſeul exemplaire ſoient pourſuiuis ſur les peines que deſſus voulans en oultre qu'en mettant ou faiſant mettre par l'expoſant ces preſentes ou l'extraict d'icelles au commencement ou à la fin dudit liure. Quelles ſoient tenuës pour ſignifiées & venuës à la cognoiſſance de tous. Mandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis faire tous exploits requis & neceſſaires pour l'execution des preſentes, ſans demander congé *placet, viſa, ne pareatis*. Nonobſtant oppoſitions

ou appellations quelconques, clameur de Haro & Chartre normande, couſtume de pays & autres lettres à ce contraires. Donné à Paris le huictieſme iour d'Aouſt l'an de grace mil ſix cens dixſept, & de noſtre Regne le huictieſme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL,

CROISET.

LE VRAY ET ANCIEN VSAGE DES DVELS,

Confirmé par l'exemple des plus illuſtres combats & deffis qui ſe ſoient faits en la Chreſtienté.

AV ROY.

SIRE,

Le deſir que j'ay de ſeruir voſtre Majeſté, & le regret de la voir affoiblir en la perte de ſa Nobleſſe par les combats particuliers qui ſe font tous les iours en voſtre Royaume, ſans licence, ſans raiſon & ſans cauſe, contre tout or-

dre, tout deuoir, & tout reſpect, au meſpris de l'auctorité Royale, & preiudice des droicts de voſtre Coronne; Ce iuſte deſir Sire, qui eſt le plus vif & le plus puiſſant de mon ame, & ce regret non moins naturel que iuſte, outre lequel j'y ſuis de mon vade, & y ay mon intereſt particulier comme les autres; m'a faict entreprendre de montrer aux yeux de la France, au iour & à la lumiere du monde, & deuant tous Sire, à la clarté de voſtre iugement admirable, *Le vray & Ancien vſage des Duels*, & l'abus qui regne maintenant en ſa place par la vanité du ſiecle, l'ignorance de la pluſpart des hommes, & la malice du Diable, qui nous rendant ingenieux à noſtre ruyne, a introduit & fait gliſſer auec vn artifice treſ-digne de cét Artiſan, ſes damnables inuentions en noſtre ame ſous le plus ſpecieux, le plus

plauſible, & le plus honorable pretexte qu'il ait pû trouuer.

Ie ſçay Sire, que pluſieurs en ont eſcrit deuant moy; Mais ſoit qu'ils ayent propoſé les inconueniens, & n'ayent point touché les remedes; ſoit que leurs remedes ayent eſté mal donnez, ou mal receus, tant y a qu'ils n'ont faict juſques à preſent que flater le mal qui ſe faict plus grand, & comme vn chancre qui croiſt touſiours enlaidit & diffame l'ancienne beauté de la Nobleſſe Françoiſe, la deuore viſiblement, cõme vn monſtre qui ne ſe contente pas d'en boire le sãg, & en eſtaindre la vie par vne mort obſcure & miſerable; Mais ce qui eſt encore plus cruel & plus horrible, en abiſme & engloutit encore les ames.

Chacun ſçait auſſi Sire, que Dieu, voſtre Maieſté, & le public y ſont irreparablement offenſez, & ne faut

pas s'eſtendre d'auantage ny perdre le temps à le monſter, car tout le monde le void; Ceux-là meſme qui s'y portent tous les iours iugét bien au trauers de leur paſſion qu'ils font mal; Mais ils font tout autrement qu'ils ne iugent, emportez de l'erreur commune qui eſt paſſee en force de loy, & trainez comme de pauures criminels par vn faux honneur à vn vray ſuplice: Ce qui a fait dire à quelqu'vn que le Diable auoit ſes Martyrs & ſes Religieux comme Dieu, & que ceux qui mouroient en duel eſtoient les Martyrs du Diable; Tellement qu'il ne ſe trouue guere perſõne qui ne deplore ce mal'heur comme vne calamité publicque. Mais la queſtion eſt du remede qu'on n'a point encore trouué dans les deffenſes qu'on en a faictes; Duquel comme treſ-humble ſuject de voſtre Majeſté, ie luy diray s'il luy

plaiſt mon petit aduis, apres auoir monſtré qu'elles ont eſté, & ſeront touſiours inutiles, ſi l'on ne les accompagne d'autres moyens.

Que la ſeule deffenſe des Duels ne ſuffit pas pour les empeſcher, quand meſme elle ſeroit bien executee.

CHAPITRE II.

C'Eſt vne choſe eſtrange & pleine de merueille, que de toutes les nations Chreſtiennes & barbares, la ſeule nation Françoiſe qui eſt la plus excellente meſme entre les Chreſtiens, & entre les François la Nobleſſe que le zele de la Religion & de la gloire de Dieu aporté pluſieurs fois iuſques au leuer du Soleil; Se mõſtre auiourd'huy plus barbare & plus contraire à l'humanité que les hommes qui en ſont plus eſloi-

gnez, & ſe bande plus directement contre le Chriſtianiſme que les ennemis meſmes du nom Chreſtien. Ce qui faict que non ſeulement les Allemans, Eſpagnols, & Italiens nos voiſins, & de meſme creance que nous: Mais encore les Turcs, les Perſans, & les Abyſſins, plus eſtrangers & reculez de la verité de noſtre foy, ſe mocquent vniuerſellement des loix de l'honneur de France, & meſpriſent iuſtement les enfans de ceux dont les peres les faiſoient trembler iuſques en Aſie, nous voyant tourner brutalement cõtre nous meſme, le fer qui ne ſouloit eſtre trempé qu'en leur propre ſang. Conſideration qui a fait que nos Roys ont ſagement deffendu les Duels, & le feu Roy plus ſeuerement que tous, adiouſtant le ſerment à la defence, & faiſant iurer apres luy tous les officiers de ſa Co-

ronne d'entretenir ſon Edict. Mais cela ne ſe fit que tard, & ne s'obſerua que fort peu de temps. La cauſe de laquelle les Medecins diſent qu'il faut cómencer la gueriſon. Tellemẽt que voſtre Majeſté a eſté cõtrainte de renouueler les meſmes remedes, & d'apliquer vn nouuel emplaſtre ſur ce vieux mal qui ne laiſſe pas encore de continuer. D'où ie tire ceſte conſequence, Sire, que puis que les defences ne l'ont point fait ceſſer au paſſé, ny a preſent, elles ne le feront point encore à l'aduenir, & qu'il y faut adiouſter quel-

qu'autre moyen duquel on ne s'eſt point encore ſeruy. Ie ſçay bien qu'on dira que ſi vos Edicts euſſent eſté bien executez, les plus mauuais en euſſent eſté retenus; Mais qu'en vain ordonne le Medecin au malade qui ne tient conte de ſon ordonnance. Cela eſt vray Sire, & i'y adiouſteray encore, que rien ne ruine tant l'auctorité d'vn Roy que de faire des loix ſans les faire executer. Voila pourquoy le premier Roy des Romains n'eſpargna point la teſte de ſon propre frere pour auoir violé ſa defence, encore que ce fut en vne choſe indiferente, & qui d'elle meſme ne tiroit aucune mauuaiſe conſequence. Mais la clemence de nos Roys vos predeceſſeurs, nous a acouſtumez à l'obeiſſance d'vn ſi doux Empire, qu'encore que toutes perſonnes y ſoient ſuiettes, & qu'aucun n'en puiſſe eſtre

exempt; Si eſt-ce qu'il n'y a lieu au monde ou l'on puiſſe mieux qu'en France comparer les loix aux toiles d'Araigne, qui arreſtent ſeulement les petites mouches, & laiſſent paſſer les groſſes. Et de la vient que nous auons veu pluſieurs pauures Gentils-hommes eſtre deshonorez & punis pour s'eſtre batus en Duel, & tout au rebours vne infinité d'autres n'eſtre en hõneur ny en eſtime que pour auoir faict vne meſme choſe. Qui eſt neantmoins vn grãd mal'heur, & non moindre iniuſtice, car qu'elle raiſon y peut il auoir de deshonorer vn Gentil-homme pour la meſme action dont vn grãd tirera ſa gloire? Ou il y a de l'honneur en ces combats, & par conſequent auſſi bien à vn Gentil-homme comme à vn Prince, ou il y a de l'infamie, & par meſme conſequence auſſi bien à vn Prince qu'à vn

Gentil-homme. Mais dautant plus grande à vn Prince qu'ayant l'honneur d'eſtre plus proche de la perſonne du Roy, il eſt plus obligé qu'vn particulier d'en defendre l'auctorité. Il y a toutesfois des grands que la clemence du ſouerain, le reſpect de leurs parens, ou le merite de leurs ſeruices affranchiſſent quelquesfois du commun ſuplice, & que rien ne reduit guere à ſeruir d'exemple que le ſeul crime de felonnie. Tellement que les vouloir meſurer au pied des autres, & les punir eſgalement, outre la dificulté, & le danger que le remede ne fut pire que le mal, il y auroit encore de l'iniuſtice. D'où ie cõclus que bien que les defenſes des Duels fuſſent auſſi ſeuerement exercées ſur les grands que ſur les petits, ils en reuiendroit touſiours de l'incommodité & de la perte, & que neceſ-

ſairemẽt il faut y aporter quelqu'autre moyen. Mais auant que le trouuer, cherchons premierement la cauſe qui nous faict acharner ſi furieuſement contre nous-meſme.

Pourquoy les ſeuls François ſe battent en Duel.

CHAP. III.

NOus auons monſtré que ceſt vne merueille de voir que le Fráçois ſi acort & ſi religieux, & des premiers du mõde inſtruit en l'eſcole du Chriſtianiſme, ſoit auiourd'huy ſeul entre les Chreſtiens & les infideles qui pour faire plaiſir au Diable, pratique maintenant en France ce que faiſoient anciennement à Rome les gladiateurs pour donner du plaiſir au peuple. Mais nous n'en auons pas monſtré la rai-

ſon, parce qu'il n'en y a point; Car on ne ſe bat que pour quelque offenſe qu'on a faicte, ou qu'on a receuë: Si l'on l'a receuë, c'eſt contre la raiſon, & les loix Diuines & humaines de ſe faire iuſtice de ſoy-meſme; Et ſi l'on l'a faicte, il eſt encore plus contraire aux loix & à la raiſon de tuer vn homme pour l'offenſe qu'on luy a faicte. Il faut toutesfois qu'il y ait quelque cauſe qui luy donne ce mouuement, & c'eſt l'exemple auquel on ſe laiſſe pluſtoſt conduire qu'à la raiſon. De l'exemple eſt venuë la couſtume qui eſt vne violente & tyrannique maiſtreſſe, laquelle nous ſeruons plus volontairement que le deuoir, & ſuiuons pluſtoſt le chemin que tiennent les autres, que celuy qu'ils doiuent tenir. D'où procede que les François voyant quelques-vns, & principalement les fauoris, & les

grands qui forment nos actions au patron des leurs, auoir acreu leur reputatiõ par ce mal'heureux moyé, ont mieux aimé ſuiure leur mauuais exemple, que la raiſon de ceux qui l'ont defendu.

La douceur de nos Roys à merueilleuſement auctoriſé ces exemples quoy que ce fut au preiudice de leurs Coronnes, & principalement ſous les deux derniers ou ceſte licence ſe deborda ſi furieuſement, que ſi l'on ne prenoit chaudement vne querelle auſſi toſt qu'on arriuoit à la Court, on n'eſtoit en aucune eſtime. Ils defendoient aſſez les querelles, mais ils aimoient tellement les querelleux qu'ils recompenſoient ceux qui en auoient violé la defence s'ils reſtoient viuans, & honoroient leur memoire s'ils eſtoient morts, vray moyen de ce faire deſobeyr, auſſi n'ont ils jamais

fait aucun Edict ſur ce ſuject qui n'ait eſté violé.

Deux ſortes de medecins qui ſe meſlent auſſi de guerir ceſte maladie l'ont grandement augmentee, les vns pour eſtre trop ſeueres, les autres pour eſtre trop doux. Les Courts de Parlement pendent, trainent, degradent les pauures malheureux, qui n'ont pas aſſez d'amis pour les en garder, & ne diſent mot aux autres dont la richeſſe & la fortune auctoriſent les actiõs meſme plus criminelles, & rendent les crimes honorables. Ce qui faict precipiter en meſme faute, ceux qui ne leur pouuant ceder en courage, leur cedẽt toutesfois en moyen de ſe pouuoir garentir de la rigueur des Edits, qui ne ſemblent eſtre faits que pour eux. Et Meſſieurs les Mareſchaux au contraire accordant vne querelle, loüent la franchiſe &

le courage de ceux qui ſe ſont portez ſur le pré. Et qui ſe pourra empeſcher d'y aller, puis qu'outre l'eſtime des plus braues & des plus grands, à laquelle vn chacun aſpire comme au plus haut & plus glorieux point d'honneur, on en raporte encor des loüanges de ceux meſme qui ſont eſtablis pour les reprimer par les plus graues & ſeueres cenſures ? Et d'ailleurs, comment peuuent-ils faire autrement, puis qu'ils s'y portent eux meſme? oſeroient ils blaſmer les autres de ce qu'ils font? Ne leur diroit-on pas que la qualité des criminels agraue le crime, & que ce qui n'eſt en nous qu'vne ſimple offenſe, eſt en eux vne felonnie ? Vn Gentil-homme ne peut perdre qu'vn Gentil-homme, vn particulier qu'vn particulier. Mais des querelles particulieres des grands s'enſuit bien ſouuent des

reuoltes generalles, teſmoing la faction des Maiſons d'Orleans & de Bourgogne ſous Charles VI. qui mit les Anglois ſi auant en France qu'ils furent bien prez de nous en ſortir, & pluſieurs autres exemples qu'on pourroit tirer de noſtre Hiſtoire.

Voila doncques les occoſions qui nous portent d'ordinaire aux lieux qu'on appelle abuſiuement honorables, leſquelles ne ſe trouuans point parmy les eſtrangers plus ſages en cela que nous, il ne ſe faut point eſtonner s'ils ne nous imitent point en vne action ſi peu digne d'eſtre imitee. Voyons maintenant ce moyen que nous auons promis de monſtrer, deſiré, cherché, & troué de pluſieurs ; mais pratiqué de perſonne au moins de noſtre âge, ainſi que nous allons voir.

Les vrays moyens d'empeſcher les Duels, & pourquoy le feu Roy ne les a permis.

CHAP. IIII.

IL ſemblera peut eſtre à pluſieurs qui viennent d'acheuer de lire la fin de ce dernier chapitre, que ie preſume d'auoir trouué vn ſecret d'Eſtat que ie veux icy deployer comme vne nouuelle auparauant inconue ; Mais ils perdront ceſte opinion s'ils ſe ſouuiennent de ce que ie viens de dire, qu'il a eſté trouué de pluſieurs, & qu'il n'eſt à preſent queſtion que de le remetre en vſage, & le pratiquer. Car non ſeulement d'autres que moy l'ont mis en auant depuis le dernier Edit des Duels ; Mais moy-meſme l'ay eſcrit, & publié il y a plus de douze

ans, & l'Edict meſme le porte en termes exprez. Mais comme il n'y a Royaume ny Republique au monde ou il y ait de ſi belles lois, auſſi n'y a t'il Eſtat ou elles ſoient ſi mal obſeruees, ny où l'on en faſſe ſi peu d'eſtat.

Et pour le dire en vn mot, il me ſemble que ſi la cauſe du mal, eſt le plus ſouuent plus dificille à connoiſtre que le remede, il nous ſera aſſez facile de trouuer ceſtui-cy, puis que nous auons deſia connu celle-là: Et que ſi, ſuiuant le commun Axiome des Medecins, vn contraire ſe guerit par vn autre; Ayant deſia monſtré que la defenſe de ces combats en acroiſt l'enuie, il s'enſuit neceſſairement que pour l'amoindrir il les faut permetre, aux conditions toutesfois eſpecifiees par l'Edict.

Sire, ceſt vne choſe ſi naturelle & ſi commune de meſpriſer ce qui

nous eſt permis, & deſirer ce qui nous eſt defendu qu'elle ne peut eſtre inconnuë à perſonne. Les Dames le ſauent bien, qui ne nous defendent de les deſirer que pour irriter d'auantage noſtre deſir, & ne le permettent qu'a force, de peur que le meſpris ne ſuiue la permiſſion. Et pour ne perdre le temps à prouuer vne choſe ſi manifeſte, vn exemple à ce propos ſuffira pour tous. Sous Henry II. le Mareſchal de Briſſac eſtant ſon Lieutenant general en Piedmont, eſtoit occupé la plus part du temps, non ſeulement luy, mais les principaux de ſon armee à pacifier les querelles qui ſe prenoient à tout propos en ſon camp, & l'vne n'eſtoit pas ſi toſt acordee qu'il en renaiſſoit pluſieurs autres, auſquelles il perdoit tous les iours ſes meilleurs hommes. Au commencement il exorte, il prie, il menace, il defend,

il punit ; tout cela ny ſeruit de rien,
L'eau qu'on arreſte en eſt plus irritee,
Et bruit plus fort plus elle eſt arreſtee.
Quand il vid qu'il ne pouuoit arreſter ce torrent, & que ſes defenſes le groſſiſſoient dauantage, il ſe reſolut à permetre ce qu'il ne pouuoit empeſcher ; Et pour trancher tout d'vn coup les teſtes de cet hydre, ordonne que ceux qui auroient deſormais querelle, la decideroient ſur vn certain pont entre quatre piques, & que le vaincu ſeroit mis à mort par le victorieux, & jetté du pont en bas en la riuiere, ſans qu'il luy fut permis de luy donner la vie. Depuis ce temps-là, il ne ſe vid pas vne querelle en toute l'armee.

Le feu Roy Sire, auoit permis a ſes ſujects de demander le combat, & promis de l'acorder en l'article cinquieſme de ſon Edict ; Mais ne l'ayant acordé à perſonne, & l'ayant

refuſé à pluſieurs pour les conſide-rations que nous toucherons tantoſt; Il donna ſuject de croire qu'il n'en octroyeroit point en tout, & que ceux qui le demanderoient apres ces refus, auroient plus d'enuie de s'acorder que de ſe batre; Tellemét que pour ne ſembler demander qu'on les acordaſt, ils ont mieux aimé vſurper la permiſſion de ſe batre, que la demander.

La plus forte conſideration pour laquelle le feu Roy n'a point acordé le combat à ceux qui l'ont demandé; c'eſt le reſpect de l'Egliſe, laquelle excommuniant tous ceux qui meurent en Duel, ſemble par meſme moyen excommunier ceux qui le permettent. Mais les Roys ſes predeceſſeurs & les voſtres, Sire, eſtoient treſ-Chreſtiens, & fils aiſnez de l'Egliſe comme voſtre Maieſté, qui n'ont pas laiſſé de permet-

tre les Duels. S'enſuit il qu'ils ayent eſté foudroyez de ces Anathemes? Sainct Louys meſme, & Charlemagne les ont permis, & n'y a temps ny lieu au monde auſquels ils n'ayét eſté pratiquez. Dauantage la raiſon veut & l'Egliſe enſeigne qu'il faut choiſir de deux maux le moindre, & pour ceſte cauſe elle ſouffre publiquement en Eſpagne & en Italie des choſes treſ-expreſſément defenduës par la parole de Dieu pour en euiter de pires, pourquoy non doncques France? Si l'on paſſe vn ſoldat par les armes pour ſauuer vn regiment; ſi le bourreau tue publiquement vn homme contre le commandement que Dieu a fait de ne tuer perſonne, à fin que par la perte de ceſte vie on en conſerue pluſieurs. Pourquoy eſt-ce qu'on ne permettra point vn Duel auecque iuſtice, pour en empeſcher dix mille qui ſe font iniuſte-

Dauantage l'Egliſe ne defend point abſolument toute ſorte de Duels, encore que la bulle en ſoit tellement expreſſe qu'elle fait dreſſer les cheueux d'horreur à ceux qui la liſent, autremẽt elle defendroient des choſes qui ſe trouuent auoir eſté pratiquees pour l'Egliſe meſme; & en l'eſcriture le combat de Dauid & de Goliat eſtoit vn vray Duel, D'ou s'enſuit que les vrais & legitimes Duels qui ſe font pour la Religió, & pour eſpargner le ſang d'vne bataille par celuy d'vn combat particulier, ou pour quelqu'autre iuſte & neceſſaire occaſion ſous l'authorité du Prince, ne ſont point compris en ceſte defenſe, mais ſeulement ceux que nous entreprenons temerairement nous meſme ſans aucune de ces conditions.

Nous monſtrerons en ſuite les diuers ſujects pour leſquels les Duels

ont eſté permis, & pratiquez de tout temps, & en tous lieux. Mais pour reuenir aux moyens de les empeſcher, il ne ſuffiroit pas Sire, de les permetre ſimplement aux conditions de l'Edict, & ſous l'authorité de voſtre Majeſté, ſi l'on n'en retranche la bonne eſtime en laquelle on a tenu les querelleux en ce Royaume : car tant plus vn combat ſeroit authoriſé par la permiſſion & la preſence du Magiſtrat, tant plus il auroit de luſtre, & par conſequent celuy qui l'auroit acheué, plus de gloire ; D'où s'enſuit que tout le monde y couroit auoit plus d'ardeur & d'impetuoſité que jamais, ſi l'on n'eſtoit arreſté par quelqu'autre moyen que la ſeule permiſſion. Mais il faudroit que voſtre Maieſté en la bonne opinion de laquelle nous voulons principalement eſtre, & aimerions mieux mille fois mou-

rir qu'eſtre vn ſeul moment ſans y viure, deteſtant la vie de ces gens-là qui de gayeté de cœur ſe portent non ſeulement en ces occaſions, mais offenſent les plus diſcrets iuſques à les y porter ; les tint comme ſans honneur, que les mutins au lieu d'eſtre eſtimez galans hommes, fuſſent meſpriſez comme des poltrons, & qu'on fut autant blaſmé d'auoir pris vne querelle mal à propos, comme d'auoir faict vne laſcheté. Ainſi rendant les Duels mepriſables, on les quiteroit de ſoy-meſme ſans ſuplice, ny ſans Edit qui ne font qu'en rencherir l'honneur, augmenter le deſir par la defenſe, & ruiner l'authorité ſouueraine. Auec cela il faudroit encore ralumer en l'ame de la Nobleſſe les viues eſtincelles du vray honneur, qui conſiſte à ſeruir fidellement & valeureuſement voſtre Maieſté, l'ocuper en

des charges dignes d'elle, l'eſleuer à des choſes plus grãdes qu'a l'ambitiõ de ſe defaire elle meſme, & luy temoigner par vos faueurs, vos careſſes & par les dignitez & recompenſes honorables qui ſont maintenãt à l'enchere à l'extreme preiudice de voſtre Coronne, Sire, qu'elle n'eſtime ny reconnoiſt autre valeur que celle qu'on employe en voſtre ſeruice.

Que le Roy propoſant à la Nobleſſe l'exemple d'vn vray honneur luy faira voir la fauceté de celuy qui conſiſte à ſe batre en Duel.

CHAPITRE V.

LA Nobleſſe de France qui par la ſuite de tant de ſiecles eſt en poſſeſſion d'eſtre la premiere, la plus Illuſtre, & la plus genereuſe qui ſoit

au monde, deuroit conſeruer ceſte gloire & preeminence par les meſmes actions qu'elle l'a conquiſe; Et elle n'eſt pas ſi eſloignee de l'antique vertu de ſes peres qu'elle n'en embraſſe encor les moyens auſſi ambitieuſement que jamais quand on les luy voudra propoſer. Or eſt il que nos peres ne l'ont point aquiſe par ſes combatz domeſtiques & particuliers, mais par vne vraye & ſolide magnanimité de courage qu'ilz ont témoignee principalement pour la gloire de Dieu, le zele de la Religion, & le ſeruice du Roy, choſes toutes contraires au Duels. D'où s'enſuit que pour heriter de noz Anceſtres vne ſi pretieuſe Succeſſion, & meriter vne meſme preeminẽce, nous deuons ſuiure l'exemple du chemin qu'ils nous ont monſtré, autrement ce ſeroit vne maladie deplorable de péſer par vn con-

traire moyen aquerir vne meſme gloire. Perſonne ne peut mieux propoſer ces moyens que voſtre Majeſté, Sire; Mais il les faudroit propoſer en les pratiquant vous meſme ſuiuant les iuſtes inclinations de voſtre bon naturel. C'eſt à dire en imitant les heroïques actions par leſquelles vn Louys duquel vous portez & le ſceptre & le nom, à merité le glorieux nom de ſaint, vn Philipes celuy d'Auguſte, vn Charles & noſtre dernier Henry celuy de grand, & tous enſemble celuy de treſ-Chreſtien, qui vous eſt commun auec eux & incommunicable à tous les autres Roys de la terre; Eloges qui ſe ſont aquis par la iuſtice & la pieté, & par vne Royale grandeur de courage, aſſiſtee de ſeruiteurs qui ſe ſauoient batre autrement qu'en Duel. Ie dis en ces Duels que la corruption du temps a deprauez depuis, car ils

ne laiſſoient pas de ſi porter genereuſemẽt alors qu'ils y eſtoiẽt appellez par vn iuſte & legitime ſujet.

Et tout ainſi que lors que ces grands Roys ſe ſont occupez en ces hautes entrepriſes effroyant de leur mouuemens toutes les parties du monde, les grands ſe formant à leur exemple, y conuioient inſenſiblement les moindres, & tous enſemble conſpirant vne meſme choſe, rendoient cet Empire Auguſte & venerable aux nations meſme plus inconnues & barbares; Auſſi voſtre Maieſté verroit incontinant ſes ſujets au lieu de ſe deſchirer l'vn l'autre par ces querelles, s'vnir tous enſemble pour ſon ſeruice, & reuenir la terreur de ceux dont ils ſont aujourd'huy le mépris. Car voyant qu'au lieu de la bonne reputation qu'on leur donne pour s'eſtre quelquesfois trouués en ces mal'heureu-

ſes occaſions, il s'en aquerroient vne treſ-mauuaiſe, & perdroient auec la bonne eſtime de voſtre Majeſté, l'honneur de ſes bonnes graces; Il eſt tout certain qu'ils conuertiroient ceſte paſſion, en vne loüable enuie de meriter vne veritable reputatiõ par vn vray hõneur: lequel conſiſtant principalement en l'obeyſſance, ſeruice & fidelité qu'on vous doit, tourneroit l'ambition & la gloire d'vn chacun à l'aquerir en ſeruant & obeyſſant fidelement aux loix, & non pas en les violant.

Que le mépris des choſes communes doit faire mépriſer les Duels, aux grands, & par conſequent aux ſimples Gentils-hommes.

CHAP. VI.

QVant aux grands qui apres vo-ſtre Maieſté nous impriment par leurs actions vn certain deſir de les imiter, & qui s'expoſent maintenant en ces combatz comme vn ſimple Gentil-homme, où pour conſeruer l'honneur, où pour aquerir quelque gloire ; Ie les ſuplie de voir ſi parmy tant d'hõmes illuſtres dont la memoire encore viue apres tant de ſiecles, nous eſt tous les jours propoſee; Il s'en trouue quelqu'vn qui ſe ſoit rendu plus glorieux pour auoir faite quelque Duel, iedis tel que nous luy pratiquons, où

qui ayt eſté deshonnoré pour ne l'auoir pas faict ? Que s'il ſe void au contraire que le nom de ces Duelliſtes n'eſt pas meſme dans les Hiſtoires, ou s'il ſi trouue, que c'eſt pour en deteſter l'exemple & deplorer la memoire, de ſorte qu'auec la vie & l'ame, ils perdent encore ceſte miſerable reputation pour laquelle ils ſe vont batre ; Ne faut il pas confeſſer que c'eſt vne fureur vne rage plus que brutale qui nous pouſſe viſiblement vn deſeſpoir manifeſte ?

Dauantage tant plus les choſes ſont dificilles & rares, tant plus elles ſont belles & glorieuſes. Il y a vn exemple de cela en la vie du grand Põpee qui eſt trop beau pour eſtre ennuieux. Les premiers exploits qu'il auoit faits en faueur de Sylla, luy ayant fait meriter l'honneur du triomphe, trois principalles di-

ficultez

ficultez s'y opoſerent, la loy qui ne le permettoit qu'aux Senateurs du nombre deſquels ſa jeuneſſe l'empeſchoit d'eſtre, Sylla, & ſon armee qui ſe roidiſſoient au contraire. Ces deux dernieres dificultez furent ſurmontées par vne eſtrange & bien diferente magnanimité, car il dit à Sylla ſans s'effroyer de ceſte dictature ſanglante de tant de meurtres & de proſcriptions qu'il auoit faictes, qu'il vouloit triompher reſolument. Et Sylla s'opiniaſtrãt à l'en empeſcher, il luy repliqua ceſte tant hardie parole qui depuis a eſté tant celebre, que plus de gens adoroient le Soleil leuant que le couchant. Et tout au rebours, il dit à ſes ſoldats mutinés, qu'il quitteroit pluſtoſt là ſon triomphe que ſe ſoubsmettre à les flater ; Tellement que tous confeſſerent qu'il eſtoit veritablement grand, & ne reconnurent

pas moins de courage & de grandeur en la victoire de ces dificultez, qu'en celle de ſes ennemys. Mais la troiſieſme ayant eſté vuidée par le Senat, Et Pompee eſtant mis en electiõ de triompher, ou d'eſtre du Senat auãt le temps : il rechercha, dit Plutarque, l'hõneur en ce qui eſtoit plus eloigné du commun, & ayma mieux triõpher auãt qu'eſtre Senateur, qu'eſtre Senateur auant l'aage: par ce que Scypiõ l'auoit eſté deuãt luy, mais jamais Cheualier Romain n'auoit eu l'honneur du triomphe. De cet exemple ie conclus ſelon ma propoſition, que plus les choſes ſont dificilles & rares plus elles ſont belles & glorieuſes, puis que rien n'embellit tant ſon triomphe, & ne le rendit luy meſme ſi digne de triompher, que la reſolution qu'il aporta à vaincre ces dificultez, & que rien ne le rendit ſi glorieux que la rareté

de voir triompher vn Cheualier. Mais j'aurois perdu trop de temps à verifier cela, ſi ie n'auois voulu monſtrer aux grands, comment ils doiuent rechercher l'honneur par l'exemple d'vn grand, & leur faire perdre le gouſt de celuy qu'ils cherchent bien diuerſement toutes leur fois qu'ils s'oublient en ces querelles. Car qu'elle dificulté, qu'elle rareté peut on trouuer à ſe batre en Duel, puis que les ſoldats & les laquais meſme s'y battent auſſi bien qu'eux? N'eſt il pas vray que ſi les choſes ſont eſtimées par ce qu'elles ſont rares, elles ſont auſſi mepriſées par ce qu'elles ſont communes. Et qui a t'il de plus cõmun à preſent en France? Alexandre ne voulut point courir aux ieux Olympiques, par ce que chacun y eſtoit receu. Si c'eſtoient des Roys qui couruſſent, ie courroisdit-il, auec eux. Et pour n'al-

ler pas ſi loin, nos grands auſquels ie parle, ont meſpriſé l'ordre de ſaint Michel jadis ſi venerable, & n'en veulent point encore aujourd'huy, par ce qu'il a eſté communiqué à des ſimples Gentils-hommes. Pourquoy ne refuſent il donc les Duels puis qu'ils leur sõt communs auec les Valets ? Oſent ils faire gloire d'attendre aux champs vn homme tout ſeul qu'on arreſtera le plus ſouuent en chemin ? Noſtre Hiſtoire dit que les François qui paſſerent en Aſie ſous Louys le ieune, & depuis ſous Philipes Auguſte ſon fils, n'eſtoient nullement comparables à ceux qui s'eſtoient premierement croiſez auec Hugues le Grand & Godefroy de Boüillon; auſſi ny firent ils pas ſemblables progrés. Et neantmoins vn ſeul de ces derniers auoit accouſtumé de mettre en fuite dix barbares, voire

Paul Emille.

les eſpouuanter de leur ſeul regard. Voyez à quoy nous auons reduit la magnanimité de nos peres. Certainement ils n'euſſent iamais defait quarante mille Tartares auec moins de quatre cens lances, comme ils firent depuis ſous l'Empereur Bauduoin, ny mille cinq cens Anglois auec quarante, ſous la conduite du Sieur de Bueil. Si leur courage ne les euſt portez à d'autres plus hazardeux perils qu'à celuy d'attendre vn ſeul homme. Au reſte de tout temps les hommes veritablement grands ont fuy les mœurs, les actions, & les opinions vulgaires, tellement que ce n'eſt point eſtre grãd que s'y conformer; & faut ou qu'il quittét ceſte belle qualité, ou qu'ils perdent ceſte mauuaiſe habitude; En meſpriſant les Duels, & refuſant de s'y batre quand meſme ils y ſeroient appellez autrement que par

voyez Geoffroy de Villehardoun, & Alain Chartier.

la permiſſion du Roy. Et les ſimples Gentils-hommes qui ne peuuent pas choquer l'vſage, ny introduire vne nouuelle couſtume auec
» tant d'auctorité, voyant deux ou
» trois grands & braues hommes, qui
» auroient rendu de grandes preuues
» de leur courage en de bonnes occa-
» ſions, dedaigner les Duels; apren-
» droient à les meſpriſer à leur exem-
» ple, & les imiter au bien comme ils
» ont fait au mal. Et les vns ny les au-
» tres ne craindroient point qu'on les
» eſtimaſt pour cela poltrons, atten-
» du que ceux-là auroient deſia ren-
» du teſmoignage de leur valeur, &
» ceux-cy imiteroient l'exemple de
» grands & de vaillans hommes.

Diuers ſujets pour leſquels les Duels ont eſté permis.

CHAP. VII.

LE premier, le plus grand, & le plus illuſtre ſuiet pour lequel il me ſemble que les Duels ont eſté non ſeulement permis, mais introduits au monde; a eſté pour vuider par vn combat particulier ce qui ſe deuoit decider par vne bataille; Et ceſte façon de combat non ſeulement eſt genereuſe & loüable, mais plus noble, plus excellente & plus glorieuſe que toutes les autres. Car tout le faix de l'Eſtat, le ſalut de la Patrie où du Prince balance entre les bras de celuy qui eſt appellé à cet honneur. Cecy ſe peut apeller veritablement hõneur d'eſtre choiſi de ſon Roy, entre cent mille,

comme le plus vaillant homme de ſon Royaume, pour deffendre les droits de ſa Coronne deuant luy meſme, entre deux armées, & à la veüe d'vn monde de gend'armes qui ſont teſmoins de l'eſtime qu'on fait de ſa valeur auant meſme qu'il combatte, & de celle qu'ils teſmoigne apres luy meſme en combattant. S'il y meurt, c'eſt pour le Païs, pour le Prince, pour la Religion, ou pour Dieu meſme qui authoriſe les iuſtes guerres, & preſide aux batailles. Il meurt en homme de bien d'vne mort illuſtre, ſa mort eſt de bonne odeur à tout le monde, ſon ſang eſpandu pour les ſiens & ſa vie perduë pour vn ſi digne ſuject, leur laiſſe vn regret eternel de ſa mort, & vne memoire immortelle de ſa vertu. Son nom ne ſera proferé qu'auec des Eloges d'autant plus honnorables qu'ils ſortiront meſ-

me des bouches plus ennemies. Et la reputation d'auoir eſté choiſi ſur tant de guerriers pour vne ſi memorable action, fera paſſer les marques inefaçables de ceſte gloire iuſques à la derniere poſterité de ſa race. Et s'il demeure victorieux, Qui a t'il de pareil au monde? Le Roy ne doit pas moins que ſon Eſtat à ſon eſpee, & le pays ſa liberté, ſi l'vn ou l'autre eſtoient en diſpute. Il à fait tout ſeul plus que tous les autres, il à cõbatu ſeul, il eſt raiſonnable qu'il triomphe ſeul. Mais quand c'eſt le Roy meſme qui entre en ceſte lice pour luy meſme, ou pour ſes ſujects; le combat eſt bien plus illuſtre, la gloire eſt alors en ſon comble, rien ne la peut hauſſer dauantage: C'eſt vn exploit qui ſurpaſſe tout moyen de l'honorer, & vne victoire qui excede toute ſorte de triomphes & de trophées.

De ceſte nature de Duels ſont ce tant fameux & celebre combat qui ſe fit en la Paleſtine ſous le premier Roy des Iuifs, en la preſence de ſon armée & de celle des Philiſtins, entre Dauid, & Goliat; la victoire duquel fit meriter a ce ieune berger la fille du Roy, & en ſuite la ſucceſſion du Royaume. En Grece celuy des deux freres Eteocles & Polinice, dont les corps brullez en meſme bucher ſelon la couſtume des Grecs, & la flame ſeparee en deux, teſmoigna que leur hayne plus que mortelle n'eſtoit pas eſtainte auec leur vie. En Aſie & deuant les murailles de ceſte ſuperbe & celebre ville de Troye, celuy de Menelas & Paris. En Italie celuy d'Enée & de Turne, & depuis des Horaces, & pluſieurs autres que nous pourrions alleguer en toutes les parties dumonde, ſi nous n'en auions

aſſez d'exemples en France. Outre leſquels nous verrons vne infinité de deffis entre les Princes, & les Roys meſme qui par ce moyen ont illuſtré les combats, & donné ſuject à leur Nobleſſe de les imiter; Car tant plus les perſonnes ſont eſleuées, tant plus les actions en ſont heroïques & dignes d'eſtre imitées.

Le Second ſuject pour lequel les Duels ont eſté permis, a eſté pour tirer vne preuue par les armes de quelque choſe qu'ó ne pouuoit prouuer en iuſtice; quãd vn Gentil-homme accuſoit vn autre de trahiſon, ou de quelqu'autre crime de leze Majeſté, ou qu'il en eſtoit accuſé luy meſme, ſans que l'vn euſt moyen de verifier ſon accuſation, ny l'autre ſon innocence. Alors au lieu de s'apeller l'vn l'autre comme nous faiſons au mepris de l'auctorité Royalle, ils

auoient recours au ſouuerain. Luy demandoient le combat auec les armes qu'ils vouloient choiſir. Lequel leur eſtant accordé, ils eſtoiét introduits au camp par leurs parrains entre quatre barrieres, le Soleil leur eſtoit departi par les Iuges, le Roy meſme preſent, les parrains ſe retiroient au lieu de ſe batre comme nos ſecõds, les Herautz crioient de par le Roy qu'aucun n'euſt a faire ſigne de la vois ny de la main, ny fauoriſer par aucun geſte ny mouuemẽt aucun des querellans à peine de la vie; Et apres auoir crié. *Laiſſez aller les bons combattans.* Ils s'eſmouuoient l'vn contre l'autre au ſon de pluſieurs trompettes, premierement à coups de lance, puis d'eſpée, ou de maſſe ſelon l'eſlection des armes qu'ils auoient faite, iuſques à ce que la mort de l'vn euſt aſſeuré la vie de l'autre. Mais la

voyez cela tout au log dans les inſtitutions de Phiſigies Roy de France.

principalle gloire du victorieux eſtoit à vaincre ſon ennemy ſans le tuer, & luy faire confeſſer deuant tous, qu'il l'auoit faucement & laſchement accuſé de trahiſon, où bien qu'il en eſtoit luy meſmes attaint; & en ce cas vn buſcher ardant expiroit auſſi toſt ſon crime. Cela eſtoit à mon aduis faire mentir honnorablement ſon ennemy, en bonne compagnie, & ſans ſoupçon d'aſſaſſinat ny ſupercherie comme auiourd'huy. Et voila quant au ſecond ſuject des Duels, certainement moins illuſtres que le premier; Mais neantmoins plein d'ordre, d'obeyſſance, & de iuſtice; & ſans aucune comparaiſon meilleur & plus excellent que le noſtre.

Le troiſieſme eſtoit pour tirer raiſon d'vne offenſe qui ne pouuoit autrement eſtre reparee que par le ſang de celuy qui l'auoit faicte; &

lors celuy qui l'auoit receuë en faiſoit ſa plainte au Roy, & preſentoit ſon gage de bataille, qui luy eſtoit acordee en la forme que nous auons dite Mais on n'y enuoit pas receu pour toutes ſortes d'offences, car le deſmenti meſme que nous tenons auiourd'huy pour la derniere parole qui ſe puiſſe dire, n'eſtoit pas compris alors entre les iniures qui pûſſent meriter vn apel, ny meſme eſtimé iniure, mais vn repouſſement d'iniure comme il eſt, ainſi que nous verrons aux exemples que nous propoſerons de chaque ſuject.

4 Et le quatrieſme & dernier ſuject des Duels, a eſté la ſeule gloire des armes pour laquelle les Anglois, Eſpagnols, Portugais, Allemans & autres eſtrangers ſont paſſez ſouuent en France, & les François ſont allez par tout le monde deffier de

gayeté de cœur les plus braues Cheualiers qui fuſſent entre les Nations plus guerrieres & genereuſes, ſans aucun ſuject de querelle ny d'inimitié particuliere; Mais ſeulement pour le ſeul deſir d'aquerir l'honneur de les auoir combatus. Et cela eſtoit ſi commun qu'entre Calais & ſaint Iaqueuert y auoit vne lice dreſſee, ou la Nobleſſe aloit faire eſpreuue de ſa valeur comme en vn ieu d'eſcrime. Qui mõſtre que nous auons eſté touſiours François, & ſujects à nous batre plutoſt par humeur que par raiſon. Il eſt vray que ces derniers combats n'eſtoient pas touſiours à outrance, & ne ſe faiſoient qu'auec permiſſion, publiquement, armez de toutes pieces, & en la preſence du Prince, ou du Magiſtrat qui n'attendoit guere jamais qu'on en vint aux extremitez; tellement qu'ils eſtoient en cela contrai-

res aux noſtres, qu'il y auoit beaucoup de gloire & peu de peril, où nous auons beaucoup de peril & peu de gloire. Recherchons maintenant en l'Hiſtoire quelques exemples de ces quatre ſuiects de Duel ſelon l'ordre que nous les auons propoſez, & puis nous viendrons à ceux que nous auons veus de nos iours.

Diuers Duels du premier ſuject.

CHAP. VIII.

POur monſtrer que non ſeulement les François, mais encore les Gaulois leurs deuanciers ont eu de tout temps vne grande & forte inclinatiõ à ces combats ſinguliers, ſans m'amuſer à l'origine des Duels, dautant qu'on en a faict vn traité particulier, & ſans m'enfonſer que

plus auãt dãs l'antiquité. Ie cõmenceray de tracer legerement ces premiers exẽples par Briomat Roy de Gaule, lequel eſtant paſſé en Italie quelque temps apres Brennus,) qui par le ſac de Rome auoit tellement imprimé la frayeur des armes Gauloiſes en l'ame des Romains, qu'il n'y auoit ny vieillards ny Preſtres qui fuſſent exempts de la guerre quand elles eſtoient en campagne) il ſe trouua en teſte vn Capitaine Romain à la gloire & vertu duquel peu d'autres ont peu attaindre. Ce fut M. Marcellus celuy que les Romains appelloient leur eſpee, & Fabius Maximus leur bouclier, deſquels Hannibal auoit acouſtumé de dire qu'il craignoit l'vn comme ſon gouuerneur, & l'autre comme ſon ennemy. Briomat n'eſtoit pas en moindre eſtime parmy les ſiens, & outre la ſuffiſance qu'il auoit en

l'art de la guerre ; il eſtoit adroit & braue de ſa perſonne, genereux de courage, & le plus grand & le plus bel homme de ſon armee. Tellement que ſe confiant en toutes ſes parties plutoſt qu'au bon droit de ſa cauſe, il apella Marcellus en Duel, chacun d'eux ayant partie de ſon armee rangee en bataille & preſte à commencer vne ſanglante meſlee. Marcellus qui brulant d'vn ardent deſir de cõbatre, auoit fait veu à Iupiter Feretrien de luy offrir les plus belles armes de ſes ennemis s'il en eſtoit victorieux, n'euſt ſi toſt aperceu celles de Briomar que l'or & l'argent eſclatant parmi vne riche diuerſité de couleurs, faiſoit reluire comme vn eſclair, qu'il iugea que Iupiter les luy preſentoit pour en aquiter ſon veu. Et l'abordant en ceſte creance, luy donna ſi grand coup d'vne iaueline qu'il le porta

par terre, & le tua deuant ſon armee, qu'il deffit en ſuite, emportant en ſon triomphe les depoüilles Opimes qui eſtoient deuës aux chefs generaux qui auoient vaincu les chefs des partis contraires, honneur qui n'eſt jamais arriué qu'à trois Capitaines Romains. N'y a Roy que ie ſache, qu'à Romulus premier Roy des Romains, & a Clouis premier Roy Chreſtien des François, qui tua Alaric Roy des Viſigots de ſa propre main en l'ardeur du combat; Mais ce fut plutoſt par rencontre caſuele au milieu d'vne bataille generalle, que par vn Duel aſſigné & particulier.

Ie trouue encor en Plutarque vn autre exemple d'vn de nos Gaulois ſurnommez Mamertins, qui ne cedoit gueres à Brlomat en grandeur de force & de courage, lequel ayant defié Pyrrus Roy d'Albanie, au mi-

lieu d'vne bataille rouge du prpre ſang du meſme Pyrrus qui eſtoit deſia bleſſé à la teſte, & s'eſtant jetté au deuant des ſiens, à cheual & armé à blãc; offenſa tellemẽt le courage de ce braue Roy irrité d'ailleurs de ſa bleſſure, qu'il le fendit tout armé qu'il eſtoit d'vn coup d'eſpee depuis la teſte iuſques à la celle de sõ cheual, tellement qu'il tomba en deux pieces par terre; Et par la terreur & l'effroy d'vn ſi eſpouuentable coup, retint le reſte des Gaulois qui alloient fondre ſur ſon armee. Le meſme Autheur raporte encore vn deffy, lequel pour eſtre fait entre les deux plus grands hommes qui fuſſent lors ſur la terre, merite icy quelque place encore qu'il ne ſortit en effet pour n'eſtre pas fait en temps, ny à propos. Marc-Antoine ayant perdu ceſte grande bataille d'Actium contre Auguſte, n'ayant plus d'ef-

perance ny de recours qu'en ſon deſeſpoir, enuoya deffier en Duel particulier, celuy qui l'auoit defait en gros. Mais Auguſte ſe moqua de luy, & luy manda qu'il auoit aſſez d'autres moyens de ſe defaire de ſa vie. Autant en fit Antigonus à Cleomenes; Mais Metellus refuſa Sertorius qui non ſeulement n'eſtoit point defait: mais auoit le plus ſouuent l'auantage ſur ſon armee, & ne ſe ſoucia point de ſes ſoldats, qui crioient que la partie eſtoit bien faicte de Romain à Romain, general à general.

Duel ſoubs Charlemagne auprés Agen.

CHAP. IX.

MAis pour puiſer en nos propres ſources, & remarquer des exemples plus familiers en nos propres maiſons; Afin auſſi qu'on

ne nous objecte que c'eſtoient des Payens eſloignez de la connoiſſance de Dieu; Il ne faut point ſortir de noſtre Hiſtoire, où nous en auons de ſi beaux, & en tel nombre, qu'on eſt plus en peine de la choiſir, que de les chercher; Commençons par le plus grand, & le plus heureux de nos Roys.

Charlemagne ayant tourné ſes armes contre les Sarrazins qui occupoient alors les Eſpagnes ſous Aygolant, Marſille, Belligant & autres Roys ſujects de nos fabuleux Romans; Apres auoir emporté Pãpelune d'aſſaut, & Sarragoſſe de crainte, penetrant plus auant dans les Eſpagnes, diuiſa ſon armee en deux, dont il bailla vne partie à Milon d'Angers pere de ce grand Roland qui mourut depuis à Ronceuaux au retour du ſecond voyage de Charlemagne. Milon conduiſant ceſte

armee, rencontra Aygolant auprez de Bayonne alors qu'il y penſoit le moins, qui le ſurprit en tel auantage qu'il le defit. La perte fut de quarante mille hommes, & de Milon meſme qui ſeruit de ſeau à la victoire du Sarraſin. Charlemagne eſtoit loin en conqueſte, qui n'ayant pû empeſcher cet eſchec, en empeſcha pour le moins l'effroy, & retint en obeiſſance les villes qu'il auoit conquiſes. Mais Aygolant enflé de ſa victoire, paſſe en Gaſcogne & aſſiege Agen, pour diuertir Charles de ſa pourſuite & le faire retourner chez luy. De fait craignant que la fraiſche victoire du Sarrazin logé dans le pays n'eſbrãlaſt les courages de ſes ſuiects, il rebrouſſe chemin, & reuint en France.

Aygolant auoit ejourné quelques mois au ſiege d'Agen ſãs faire autre choſe que ruiner le païs, ayant cou-

ru jusques en Saintonge auec vne armée grande puissante & victorieuse. Charles ramenant ses troupes d'Espagne assez recreües, se maintenoit plustost par auctorité que par force. Neantmoins il fortifia les siens, & retint tout court le Sarrasin qui ne pouuoit ignorer à qui il auoit à faire. Aygolant donc faisant parler de paix à Charles, & luy faisant remonstrer que c'estoit luy qui l'auoit assailly, & qu'il n'estoit passé en France que pour le faire reuenir d'Espagne, l'alla finalement trouuer sous sa foy luy mesme en son propre cãp. Charles meu du zele de la Religion, luy fit entendre qu'il auroit son amitié, pourueu qu'il se voulut baptiser. Aygolant faisant toute autre contenance que d'vn homme qui à peur, & parlant auantageusement de ceste guerre, representa qu'il n'auoit pas le cœur

ſi failly, ny les moyens ſi petitz qu'il refuſat la bataille. Mais dautant que les guerres non neceſſaires ſont les ruynes du genre humain, qu'à ſon grand regret il voyoit tant de ſang eſpandu, & que c'eſtoit vn domage infiny de hazarder tant de gens; Il deſiroit qu'on fit eſpreuue de ſa bonne cauſe par le combat de quelques particuliers, & que celuy qui vaincroit ainſi par le menu ſeroit iugé auoir le droit de ſon coſté, promettant de ſe ranger à la Religion qui paroiſtroit eſtre la meilleure par ceſte eſpreuue. La condition fut acceptee par Charles, l'eſpreuue de ce combat particulier fut faite, la troupe Chreſtienne vainc la Sarraſine.

Noſtre Hiſtoire manque en cecy, comme en pluſieurs autres choſes, ne marque ny les noms des cõbattans, ny les particularitez du

combat, ce qui à eſté cauſe que ie lay trenché ſi court. Et me ſuis eſtãdu ſur le diſcours du ſuject pour l'auoir trouué ſi beau que bien qu'il ſoit aucunement hors du mien, ie croy que le lecteur me doit pardonner ſi ie m'y ſuis laiſſé tranſporter. Il pourra voir en l'Hiſtoire comment Aygolant ayant fait profeſſion ouuerte de noſtre foy, print occaſion de s'en de partir, ayant veu diner douze pauures au pied de la table de Charles, & demandé qui eſtoiẽt ces gens mal habillez qui mangeoient à part; Parce que luy ayãt reſpondu que c'eſtoient les meſſagers de Dieu. Il repliqua que le Dieu eſtoit biẽ petit duquel les meſſagers eſtoient ſi miſerables. Il verra auſſi comment Charles retourna en Eſpagne, & pour venger ſa perte, & tirer raiſon d'vn ſi inſigne affront, & d'vne ruſe ſi hardie, defit l'ar-

mee d'Aygolant pres de Pampelune, & emporta la teſte de ſon ennemy tué par Arnoul de Belande. Et en ſuite celle de ce fameux geant Babilonnien Ferragut par Roland, qui deuant mourir, tua encor de ſa main propre le Roy Marſille. Mais nous nous contenterons d'auoir monſtré par ce Duel qu'ils eſtoient permis en France ſous Charlemagne. Voyons en encore vn autre de meſme nature ſous Philipe premier; lequel bien qu'il ne ſuccedaſt pas de meſme par ce qu'on n'accepta pas le deffi, monſtre neantmoins l'vſage des vrais Duels qui ſe faiſoient en ce temps. Et dautant que l'occaſion qui en donna le ſuject eſt la plus belle qui ſe puiſſe eſcrire, quoy que cómune; il ne ſera point impertinent d'en toucher vn mot, le plus legerement toutesfois & le plus briefuement qui ſe puiſſe faire.

Autre Duel ou deffi fait deuant Antioche ſous le regne de Philipe I. apres le ſiege de ceſte ſuperbe ville icy deſcrit.

CHAPITRE X.

CHacun ſçait le memorable voyage que firent les François & quaſi tous les Chreſtiens de l'Europe en Leuant, & la premiere Croiſade qui ſe fit ſous Vrbain ſecond apres le Concile de Clairmont. Et bien qu'vne ſi glorieuſe action ne puiſſe eſtre aſſez redite? Si eſt-ce que ce ſeroit bien abuſer le monde que de raporter vne Hiſtoire ſi generale ſous le pretexte d'vn Duel particulier; Auſſi n'en marqueray-ie que deux choſes en paſſant pour faire voir le zele & la Religion de la Nobleſſe de ce temps-là. L'vne que la

plus part des chefs de l'armee vendirent ou engagerent leurs Seigneuries pour fournir aux frais d'vne ſi ſainte guerre, comme Godefroy vendit ſa Duché de Boüillon à l'Eueſque de Liege, & ſa ville de Metz aux habitans. Robert Duc de Normandie vendit ſa Duché de Conſtance à ſon frere Henry, & le reſte de ſes biens au Roy d'Angleterre; Et Herpin Comte de Berry ſa Comté & ville de Bourges au Roy Philipe, contrats dit l'Hiſtoire, beaucoup plus honnorables aux vendeurs qu'aux achetteurs. L'autre, qu'en vne armee de ſix cens mille hommes de pied & de cent mille cheuaux, on n'y laiſſa pas vne femme de mauuaiſe vie, on n'y ſouffrit pas vn homme qui fut en eſtime d'eſtre meſchant, & la diſcipline y eſtoit ſi exactement obſeruee que c'eſtoit vne merueille de voir tant

Paul Emil. lib. 8. de Reb. Gest.

d'ordre & tant de pieté parmy tant de gens d'armes, auant meſme qu'ils euſſent aucun Roy, ny qu'ils ſe fuſſent accordez d'aucũ general. Tous les matins les ſoldats ſe trouuoient au diuin ſeruice. Tous les ſoirs on inuoquoit deuotement le ſecours diuin, & ſur la minuit on chantoit des Hymnes à la loüange de Dieu & des Saints; Tellemẽt que leur Camp reſſembloit pluſtoſt à vn conuent de Religieux qu'a vne aſſemblee de gens de guerre. Cela m'a ſemblé ſi eſtrange que ie ne l'ay pû paſſer ſans le dire. Et ſe faut il eſtonner ſi ces gens là conduits & aſſiſtez de l'eſprit de Dieu, firent des choſes qui ſemblent exceder la force, le courage, & la penſee meſme des hommes?

Mais laiſſant a part tant d'exploitz, tant de rencontres, Sieges batailles & conqueſtes qui tiennent encore aujourd'huy & tiendront à

jamais le monde en admiration. Il ny en euſt point de ſi admirable, ny qui arreſtaſt ſi long temps la courſe de leurs victoires ; ny qui leur donnaſt tant de peine, & les mit en ſi grand peril que la conqueſte d'Antioche, ville imprenable aux forces humaines, qui ſe mocquoit orgueilleuſement de tous les efforts de la terre ; Et pour ſon aſſiete naturelle, & pour les fortifications dont l'art acompagnoit la Nature. Elle eſtoit capitale de la Sirie, & outre les habitans dont elle eſtoit peuplee, il y auoit ſept mille hommes de cheual, vingt mille de pied de la plus belle ieuneſſe Turque qui s'eſtoient promis de la garder ; ou de mourir à la defenſe. Ils l'auoient fournye de viures, d'armes, & de toutes munitions neceſſaires pour vn long ſiege, ayant ſoigneuſement remarqué les lieux propres pour les

Deſcription d'Antioche.

ſaillies, les ſurpriſes, & les retraites. Quant à ſon Aſſiete, elle eſt en vn lieu eſtroit & montüeux prenant ſon commencement du haut d'vne montagne regardant ſur le Midy, de ſorte que les murailles ſe continuant touſiours par la pente de ce mont, deſcendent iuſques au bord de la riuiere d'Oronte; Elle eſt fermée de l'autre coſté d'vne montagne ſi large, qu'il ſemble que les deux cymes qui s'en eſleuent ſoient diuers montz. Au deuant s'eſtend vne valée d'orient vers l'occident d'enuiron quarante mille pas de longueur, & de largeur inégale, ayant quatre mille pas en certains endroits, & ſix mille en d'autres. Elle eſt arroſſee de pluſieurs ruiſeaux & fontaines qui s'aſſemblans auec vn bras du fleuue Oronte, font vn lac à ſix lieues de la Cité. Tellement qu'on ne la peut aſſieger que par quelques

quelques endroits leſquels eſtoient fortifiez de pluſieurs rempartz, baſtions & plates formes. Elle eſtoit toute fermee de double muraille ſur laquelle s'eſleuoient trois cens ſoixante tours qui la rendoient merueilleuſement effroyable. Et pour dire en vn mot la force de ceſte ville, c'eſt qu'auparauant que les Turcs l'euſſent fortifiee, ils ne l'auoient ſceu prendre ſur les Chreſtiens que par vne extreme famine, & vne longueur de Siege de quatorze ans.

Qu'on me pardonne ſi ie m'eſcarte de mon ſuiet, la rareté d'vne choſe ſi remarquable, & le deſir de mõſtrer à nos François, qui pour quelques petits ieux d'enfans s'eſtiment plus vaillans que leurs peres, qu'ils ne ſont que cinges de leurs moindres actions, me fait donner carriere en vn ſi beau champ. Mais

ny pour auoir reconnu la force de ceſte ville inexpugnable, ny pour entendre de leurs priſonniers Turcs que leur Satrape meſme Caſſian homme de grande experience & de reputation inuincible, s'eſtoit luy meſme enfermé dedans auec ſes deux fils; Ny pour ſauoir le puiſſant ſecours qui leur deuoit arriuer de Perſe; nos guerriers ne laiſſerent point d'y mettre le Siege, mais ſi memorable qu'il me contraint de m'y arreſter auant que venir à mon deffy. Et pourquoy ſe facheroit le lecteur de voir icy des choſes ſur leſquelles tous les peuples de la terre auoient lors les yeux?

Du coſté qu'Antioche regardoit la plaine elle auoit cinq portes, l'vne vers Orient, l'autre deuers Occident, diſtantes l'vne de l'autre de deux mille cinq cens pas. Les trois autres eſtoient du coſté de Septen-

trion, la premiere seruoit à vn pont d'vn marais qui se faisoit ioignant la muraille, l'autre estoit loin de ce marais d'enuiron mille pas, & autant du fleuue d'Oronte sur le pont duquel estoit la troisiesme. Bohemont auec ses Italiens se campa deuant la porte d'Orient, le Duc de Normandie & le Comte de Flandres aupres de luy; Hugues le Grand frere du Roy Philipe, & le Comte de Blois ensuyuant estendant leur camp vers la porte du marais; deuant laquelle estoient le Legat, & le Comte de Tholose. Quant a Godeffroy il se logea deuant la porte qui estoit entre la riuiere & le marais auec Eustache son ieune frere, Bauduoyn estant demeuré dans Edesse.

Les Mareschaux auoient si bien ordonné l'assiete qu'on eust jugé que ce n'estoit qu'vn seul camp en

triangle. Mais pour eſtre maiſtres de ce fleuue. Il falut faire vn pont de bateaux qu'ils couplerent enſemble de pluſieurs chaiſnes, & les arreſterent de pluſieurs pieux contre le cours de l'eau ; Et l'ayant couuert de terre afin que les cheuaux y paſſaſſent plus aiſement, ils y firent à chaque bout vne tour de bois pour le garder. Le pont ne fut pas ſi toſt acheué, que les Turcs ne ſortiſſent pour le bruſler, le combat dura tout le jour, & rien ne le ſepara que la nuit. Ceux du camp ayant aſſemblé tous leurs charpentiers, font encore vne tour de bois qu'ils trainent deuant la porte dont ils faiſoient leurs plus frequentes ſaillies, pour les empeſcher. Mais le cõbat y fut encore plus ſanglant & plus hazardeux que celuy du pont, les Chreſtiens eſtimant que la priſe de la ville conſiſtoit en la conſerua-

tion de ceſte tour, & les Turcs au contraire que leur conſeruation conſiſtoit en ſa ruine, ce qui les animoit egalement les vns & les autres. Mais les Turcs eſtant fauoriſez des Archers qui tiroient continuellement deſſus les murailles, & rafraiſchis preſque de tous ceux de la ville qui ſortoient armez de fer & de feu, firent tant en fin que la place leur demeura auec les cendres de ceſte tour qu'ils bruſlerent au pris de leur ſang & d'vne infinité de vies. Parquoy les Capitaines du camp penſerent à d'autres moyens pour venir à bout de ce ſiege, n'oubliant rien de tout ce qui ſe pouuoit inuenter pour la priſe d'vne place, ny les aſſiegez pour la defenſe.

Iuſques icy tout ne va pas mal; Mais ayant paſſé l'hiuer en allarmes aſſautz, & combatz continuels, ils eurent en Feurier vne ſi grãde cherté

de viures qu'ils mouroient de faim, & vne ſi grande abondãce de pluye qu'ils eſtoient touſiours dans l'eau. Ils mouroient en ſi grãd nõbre que la terre toute boſſue autour de leur cãp, ne ſembloit pas eſtre aſſez grãde pour les receuoir. De ceux qui alloient au fourrage, il n'en reuenoit que bien peu; par ce que n'y oſans aller en grãd nombre de peur de degarnir le camp, les barbares les trouuans a leur auantage en prenoient la plus grand'partie. La mort toutesfois n'eſtoit pas leur plus grand mal'heur & ne s'eſpouuantoient les hommes que de la faim qui fait horreur aux plus braues courages, contre laquelle la vertu meſme ne ſe peut defendre. De tant de cheuaux qu'ils auoient au commencement à peine leur en reſtoit il ſeulement deux mille pour le cõbat; car les vns eſtoient morts à faute de fourrages, & des autres les ſol-

dats en auoient veſcu, eſtant la famine telle entr'eux, qu'ils aſſouuiſſoient quelques fois leur miſerable faim des propres charrongnes de leurs ennemys. Pluſieurs Gentils-hommes ſe deſroberent du camp pour s'en retourner au Païs, entre leſquels furent Guillaume Charpentier & Pierre l'Hermite premier auteur de ceſte Sainte guerre. Mais Tancrede les ayant remontrez les remit entre les mains de Hugues le grand, qui apres les auoir aigrement repris d'auoir ainſi quitté leurs enſeignes, leurs freres, & leurs compagnons, & deshonnoré la valeur & la reputation des Chreſtiens par leur laſcheté, leur pardonna ceſte faute. Les remonſtrances de Godeffroy, & l'eſtime en laquelle vn chacun auoit ce Prince ſeruirent beaucoup à maintenir la couſtume des principaux de l'armee; leur re-

Horrible famine en l'armee Chreſtienne qui fut cauſe que pluſieurs s'en deſrobent.

preſentant que toute la terre auoit l'œil ſur eux, que tout le monde ſauoit ce qui ce faiſoit en ce Siege pour eſtre temoin de la force, ou de la foibleſſe de leur courage, & en laiſſer à la poſterité l'honneur ou la honte. Que la perſeuerance, & le bon conſeil viennent about desplus mauuaiſes fortunes; Et que s'ils ſe vouloient monſtrer inuincibles eux qui eſtoient chefs & conducteurs de ceſte victorieuſe armee, leurs ſoldats les imiteroient & ſe roidiroient à meſme fermeté que leurs Capitaines.

Mais Bohemont qui eſtoit vn peu plus familler aux ſoldats, leur ayant remonſtré qu'il eſtoit auſſi ſuiect à la faim comme ils pourroient eſtre; & d'autant plus qu'il auoit eſté nourry delicatement aux tables Siciliennes & banquets Tarentins; Neantmoins que tant qu'il trouue-

roit des herbes & des racines, il ne cederoit point à la conſtance des Turcs qui n'eſtoient pas en moindres neceſſitez de toutes choſes. Print auec luy dix mille hommes de pied, & les deux mille cheuaux qui reſtoient encore, & les mena deuers vne riche ville nommee Arethuſe; de laquelle la garniſon Turque voulant ſortir pour les defaire comme elle auoit fait les precedens qui auoient ſeruy de ſcorte aux fourrageurs, fut defaite elle meſme par vne embuſcade que Bohemont luy auoit dreſſée. Victoire qui recõforta grandement le camp, tant pour les cheuaux qu'ils y gaignerent, que pour la commodité d'aller au fourrage, & querir des viures aux prochains lieux ſans aucun danger. Mais ils eſtoient tant de gens que le païs d'autour ne les peuſt longuement nourrir, & ainſi la famine re-

commençant pire que deuant, il falut faire vne courſe plus lointaine que la premiere, & auecque plus grandes forces. Toutesfois craignant que les ennemys aduertis du partement d'vn ſi grand nombre de gens, n'aſſaillisſent & ne gagnaſſent leur camp, ils le firent plus petit, le fortifiant de tranchees & rempartz, qu'ils garnirent de machines ſur les aduenuës; Et pour plus grande ſeureté, ils firent vn fort au milieu qu'il fermirent de hautes courtines & de baſtions.

Ces choſes acheuees Bohemont prenant auec luy le Comte de Flandres, & deux fois autant de gens qu'il auoit mené a l'autre courſe; marcha le plus auant en païs qu'il luy fut poſſible, trouuãt les bourgs & villages tous pleins de leurs habitans qui y viuoient ſans crainte des noſtres penſant qu'ils fuſſent tous

morts de faim ou de miſere. Auſſi y fit il vn grand butin; Mais cõme il le conduiſoit à l'armée, vne groſſe troupe de Turcs aſſéblee de toutes leurs garniſons ſe trouua deuant les Chreſtiens empeſchez à conduire & porter leur pillage; Neantmoins elle fut defaite, & ne ſeruit que d'accroiſſement de butin, & d'vn grand moyen aux ſoldats de s'en deſcharger ſur les Chameaux qu'ils gagnerent. Auec leſquels eſtans retournez au camp, ils aprindrent les ſaillies que les ennemys auoient faites en leur abſence.

Les aſſiegez s'eſtonnerent fort de voir le cãp garny de viures pour aſſez long temps, & les Chreſtiens encore plus quant il furent acheuez. La famine retourna encore & auec elle l'ennuy de la longueur de ce Siege. Et pour les conſoler, on les aduertit qu'il venoit du païs

de Halape & de Damas vint & huit mille hommes au ſecours d'Antioche; Parquoy ils reſolurét d'y pourueoir auant qu'ils fuſſent arriuez. Et ne voulans eſtre aſſaillis des deux coſtez de leur camp, ils firent partir au changement du guet toute leur Caualerie, & l'enuoierent de l'autre coſté d'Oronte en vn lieu que la riuiere & le lac rendét fort eſtroit, pour combatre ce nouueau ſecours qui y deuoit paſſer dés le point du jour. L'auantage du lieu, leur vaillance, & principalement la diuine faueur leur donnerent la victoire. Il n'y fut pas tué plus de deux mille hommes; Mais ils y gagnerent fortes viures, & grand nombre de cheuaux qui furent menez au camp, ou les noſtres eſtans de retour, jeterent auec leurs machines la plus part des teſtes ennemies dedans la ville, & ficherent les autres au bout

Secours des Aſſiegez de fait.

de pluſieurs pieux qu'ils planterent en haye aupres des murailles. Caſſian & les autres Satrapes qui le deuoient ſecourir auoit conuenu qu'il feroit vne ſaillie de la ville, tandis que les autres aſſaudroient les Chreſtiens par dehors; Parquoy ſortant dés le point du jour il fit tous ſes effortz pour entrer au camp, croyant que ſes amis fuſſent deſia arriuez de l'autre coſté. Oyant toutesfois le bruit que faiſoient ceux qui reuenoient victorieux de ſon ſecours, il ſe retira tout deſeſperé dans la ville.

Les Geneuois voulans ſecourir l'armée qui aſſiegeoit Antioche, eſtoient paſſez iuſques à la bouche du fleuue Oronte, & ſe tenoient là à l'Ancre pour la garder. A ceſte cauſe Bohemont & le Comte de Tholoſe partirent du camp auec cinq mille homms de pied, & ſe tranſ-

porterent vers les Geneuois, qui leur baillerent viures, charpentiers, & ferremens neceſſaires pour preſſer dauantage la ville aſſiegee. Comme ils retournoient au Camp auecque ces prouiſions, le Comte Raimond conduiſant ceux qui marchoient deuant, & Bohemont le ſuiuant auec les autres; les Turcs les ayant aperceus, & eſtans ſortis ſur eux, les chargerent ſi bruſquement que le Comte fut contraint de ſe ſauuer à la prochaine montagne, & ſouffrir que les Turcs chaſaſſent & diſperſaſſent les cheuaux qu'ils menoient chargez. Quant à Bohemont il ſe retira ſans perte vers le Tholoſain, & ſe rallierent enſemble. Mais Godeffroy entendant ce tumulte de ſon camp, fit incontinant ſortir ſes ſoldats, & les mena au ſecours de Bohemont, aduertiſſant le reſte des Princes de l'armee qu'ils

ſe tinſſent en armes. A ſon arriuee ceux qui auoient gagné la montagne voyant leur ſecours deſcendirent en la plaine, & chargerent les ennemys; Le combat fut aſpre & cruel, & ſignalé par la mort de Braghmane fils de Caſſian qui fut tué en combatant valeureuſement. Cependant les Turcs qui eſtoient demeurez dans la ville ſortirent, & ſe mirent en bataille ſur vn haut tertre au deuant d'vn temple pour fauoriſer leurs compagnons. Ce que voyant Godeffroy, il tourne la teſte contr'eux; Bohemont & Raimont ayãt chaſſé ceux qu'ils auoiẽt en front, courent à ſon ayde pour luy rendre la pareille du ſecours qu'il leur auoit donné; Et tous enſemble les enfonſſent ſi furieuſement, qu'ils gagnent le deſſus du tertre & en chaſſent les ennemys iuſques dans leur ville. En ceſte iour-

Autre defaite de Turcs

nee il y euſt cinq mille Turcs morts; ſept mille priſonniers, entre leſquels furent reconnus dix de leurs principaux Capitaines. Les Chreſtiés y perdirent douze cens hommes; les cheuaux chargez de viures que les ennemis auoient chaſſez, furent ramenez au camp. Ils enuoyerent vne grande partie de leurs priſonniers aux Geneuois pour leur teſmoigner ceſte victoire, laquelle fut cauſe que les Syriens leur porterent derechef des viures. Bauduoyn leur enuoyoit auſſi d'Edeſſe cheuaux, armes, & argent; Et le Printemps aprochant la deſſus reioüyſſoit merueilleuſement l'armee. Et au contraire le Satrape Caſſian ſe trouuoit fort affoibly des pertes paſſees, & de celles qu'il faiſoit tous les iours. Cependant Bohemont eſtãt d'aduis qu'on ſe ſaiſit du mont qui eſtoit au deſſus de ſon camp deuers Orient,

Orient, pour empeſcher les ſaillies des ennemis. Le Comte de Tholoſe entreprit ceſte charge, & apres auoir fait baſtir ce fort aux ſiens meſmes, & à ſes deſpens, encore le voulut il garder. Et comme quelques fugitifz euſſent aduerti les Chefs d'vn grand nombre de beſtial que les Turcs tenoient en vne valee de l'autre coſté de la ville; ou ayant enuoyé Tancrede, il amena beſtes & paſteurs, & reconnut vne vieille ruine d'vne Abaye de laquelle par le moyen d'vn fort on pouuoit entierement aſſieger la ville, & empeſcher qu'aucun ſecours n'y entraſt. Tous les principaux de l'armee le prierent de faire netoyer ce lieu qu'il auoit remarqué, & de le fortifier & garder luy meſme. Mais ce Prince auoit touſiours fait ſi grãde depenſe, s'eſtoit monſtré ſi liberal qu'il n'euſt ſceu fournir aux frais

de ſa fortification, ny de ſa defenſe. Ce qu'eſtant raporté au Comte de Tholoſe qui par le paſſé auoit eſté touſiours en eſtime d'eſtre fort auare, il luy bailla vne grande ſomme d'argét, aquerãt deſlors vne telle reputation d'eſtre liberal, qu'on ne l'apeloit en l'armee que le pere des ſoldats.

Les ennemis s'efforçant tous les iours d'empeſcher le fort de Tancrede furent touſiours repouſſez auec perte, tellement qu'il fut acheué, & la ville aſſiegee de toute partz. Ce que voyant Caſſian, & conſiderant que le ſecours auquel il auoit miſe ſon eſperance auoit eſté defait, ſon fils aiſné tué auec la fleur de ſes Capitaines & ſoldats; Et que les Chreſtiens nonobſtant toutes leurs miſeres ne s'ennuyoient aucunement de la longueur de ce Siege. Il fut contraint de demander tréues

qui luy furent acordées, & tellemẽt obſeruées de part & d'autre, que ceux du camp alloient ſeurement acheter leurs neceſſitez dans la ville, & ceux de la ville au camp.

L'Eueſque de Tyr raconte que le Chancellier de Caſſian, eſtoit vn Chreſtien en Antioche qui s'appelloit Hemirferre; lequel offenſé de ce qu'vn grand Seigneur Turc luy faiſoit tort en ſa femme; Delibera de mettre la ville & les Turcs entre les mains des Chreſtiens. Mais pour mener ſon entrepriſe plus ſecrettement, il ne la deſcouurit qu'au ſeul Bohemont. Or ne reſtoit il plus à Caſſian que bien peu de la garniſon Turque: parquoy il eſtoit contraint de ſe fier aux Citoyens de la plus part de ſes affaires, & meſme de la garde & deffenſe de la Cité, leur remonſtrant que c'eſtoit l'intereſt commun. Antioche eſtoit de

grand garde, parce qu'il en faloit au chaſteau, aux portes, & aux tours, de ſorte que ce peu de Turcs n'y euſt pû fournir ſans l'aide des Capitaines. Parquoy quelques-vns des principaux auoient leurs tours à garder, & entr'autres cet Hemirferre celle qu'on appelloit la tour des deux Sœurs, qui eſtoit tout ioignant vne fauſſe porte, dont il aduertit Bohemont.

Autre ſecours des Perſes. Mais auant l'execution de ceſte entrepriſe, nouuelles vindrent au camp, & en la ville, qu'vn des Satrapes de Perſe apellé Corbane, auoit dreſſé vne grande armee pour le ſecours de Caſſian. Ce qui reioüyt fort les Turcs, & n'affligea pas moins les Chreſtiens qui ne ſçauoient quel conſeil prendre ſur ceſte affaire. La tréue rompit; Le Cõte de Blois eſtimé l'vn des plus ſages & vaillans hommes du camp, faiſant

entendre qu'il ſe trouuoit mal, ſe retira de l'armee, & emmena quatre mille ſoldats, fort ſoupçonné que la peur le faiſoit pluſtoſt retirer que la maladie. Apres ſon départ, à peine reſtoit il dans le camp la tierce partie de ceux qui auoient accouſtumé d'y eſtre. Les Princes regardoient que s'ils vouloient marcher au deuant de Corbane, il leur falloit neceſſairement leuer le ſiege, en danger d'auoir bien toſt Caſſian à dos; Et s'ils ne bougeoient, ceſte grande armee les viendroit enuironner, ſi bien que d'aſſiegeans qu'ils eſtoient ils deuiendroient aſſiegez, & ſeroiét contraints de mourir honteuſement de faim. Que s'ils ſe diuiſoient auſſi, & qu'vne partie allaſt audeuãt des Perſes, & l'autre demeuraſt au ſiege, ceux qui marcheroient ne ſeroient pas aſſez fortz pour combatre le ſecours, ny ceux

Perplexité des Chreſtiens.

qui reſteroient au camp pour reſiſter à Caſſian : Toutes ces difficultez les mettoient en grande perplexité.

Mais Bohemont qui auoit touſiours celé l'entrepriſe de Hemirferre, leur fit entendre qu'il ſçauoit le moyen de les mettre dans Antioche ſans peine, ſans perte, ny ſans danger, moyennant qu'elle luy demeuraſt. Tous les Princes en furent d'acord excepté Raymont, mais la plus grãde partie emporta la moindre. Ainſi Bohemont ayant aduerti ſecrettement Hemirferre, & receu parauant vn ſien fils en oſtage, fit armer ſes Italiens à l'entree de la nuit, & ayant prié les autres Princes de ſe tenir preſts, il marcha vers la tour que gardoit Hemirferre. Mais il n'y peut entrer ſur l'heure, & fut preſque l'entrepriſe deſcouuerte, & du tout faillie; A cauſe que le

Sergent Major d'Antioche qui eſtoit Turc, faiſant ſouuent la ronde, & a heures diuerſes pour connoiſtre comment ſe portoient les Citoyens en leur garde. & les ſurprendre s'ils y faiſoient faute, eſtoit lors d'auanture arriué à la tour de Hemirferre, lequel il trouua veillant, & faiſant bonne mine, dont il le loüa fort, luy recommandant ſa garde dautant qu'il aymoit ſon hóneur ; Puis paſſa outre ſans auoir aperceu les noſtres. Lors Bohemont fit dreſſer les eſchelles, & commencerent les Chreſtiens à móter. Quát ils ſe trouuerent aſſez fortz pour ſe deſcouurir, ils tuerent les ſentinelles, & s'eſtans ſaiſis des prochaines tours, deſcendirent à la fauſſe porte de celle de Hemirferre ; laquelle ayant ouuerte, & fait entrer le reſte de leurs gens, ils ſe virent maiſtres de la ville auant que le jour les euſt

Priſe d'Antioche ſur les Turcs

eſclairez. Les Turcs voyant qu'ils n'auoient plus moyen de ſe defendre, ſe retirerent dans le chaſteau, non pas tous, car la plus part fut taillee en pieces; Toutes leurs maiſons furent pillées, & ce qu'on trouua dedans maſſacré, les Chreſtiens s'y firent riches, & ſanglants de dix mille meurtres.

Nous voicy donc tantoſt à la fin de ce grand & penible Siege, & nous n'auons point encore trouué noſtre Duel. A quel propos donc vn ſi long diſcours de tant de ſtratagemes de guerre pour chercher la cauſe d'vn ſeul deffy? Ne dira t'on pas que i'abuſe icy de mon loiſir propre & de la patience d'autruy? Et que comme Montagne en ſes eſſais, ie prometz de traiter vne choſe, & parle d'vne autre? A la verité ie me ſuis laiſſer porter à la beauté de ceſte Hiſtoire, l'e-

ſtimant plus belle que tous les combats particuliers que l'on pourroit dire. Si quelqu'vn toutesfois troue mauuais que ie l'aye inſerée parmy ces Duels, il luy doit ſuffire de ne la voir point ſans blaſmer celuy qui ne l'y à miſe que pour luy donner du plaiſir & de l'vtilité tout enſemble. Il eſtoit pourtant neceſſaire que pour parler de ce deffy que i'ay promis, ie diſſe quelque choſe de ce Siege qui en fut la cauſe; Et il m'a ſemblé ſi rare que non ſeulement i'euſſe penſé faillir de le tronquer, Mais ie ferois encore conſcience de le laiſſer imparfait; car ce qui reſte à dire eſt encore plus beau que ce qui a eſté dit. Et les fortunes & les extremitez que nous auons touchées en la conqueſte de ceſte ville, ne sõt rien au pris de celles ou les conquerans ſe virent reduitz pour la conſeruer.

Antioche donques fut priſe le dernier iour de May huit mois apres qu'elle euſt eſté aſſiegée, & y trouua ton bien peu de viures, & cinq cens cheuaux ſeulement de reſte d'vn ſi grand nombre que les Turcs y auoient mené. Le Satrape Caſſian homme fort vieil eſtant eſchapé de la fureur, s'eſtoit retiré aux montagnes de Syrie, ou il fut tué par les Païſans. Son fils Senſadole ieune & diſpos s'enfuyant plus outre, picque iuſqu'atant qu'il euſt rencontré Corbane. Lequel ne voulant laiſſer aucune ville ennemye derriere, auoit en paſſant eſſayé de prendre Edeſſe ou eſtoit Baudouyn. Mais le voyant ſi bien defendre, & craignãt de perdre Antioche, il quitta l'vne pour ſauuer l'autre, & n'euſt pas fait long chemin qu'il ne trouuaſt le ieune Senſadole, qui luy raconta

la perte de la ville, & des Turcs qui n'auoient peu gagner le chaſteau; luy remonſtrant que bien que les Chreſtiens fuſſent lors vainqueurs ils auoient toutesfois ſi grand deffaut de toutes choſes qu'ils ſeroient aiſément vaincus, & plus eſtroitement aſſiegez qu'ils n'auoient aſſiegé les Turcs, veu qu'on les battoit du dedans & du dehors. Le Satrape eſmeu de ces perſuaſions, fit tellement haſter ſes gens qu'ils arriuerent le lendemain deuant Antioche, & ſe camperent en la plaine au pied de la montagne, & au ſommet auſſi pour mettre des gens dedans le chaſteau. Ceſte montagne ainſi que nous auons dit, eſt ioignant la ville & ſe finit en deux hautes roches diuiſées d'vne valee fort large. Celle qui regarde l'Orient eſt plus baſſe que l'autre, & moins droite ayant quelque peu de plain

ſur la cime ou ſe peut nourrir nombre de beſtail ; L'autre qui eſt vers l'Occident eſt beaucoup plus haute, & ſe finit preſque en pointe, ſur laquelle s'eſleue vn chaſteau merueilleuſement fort d'art & de nature. Car du coſté d'Orient & de Septentrion il eſt inacceſſible. De la part Occidentale il y a vn tertre vn peu plus aiſé par lequel on peut deſcendre dedans la ville. Il a ſortie deuers les champs d'où l'on la peut ſecourir & d'auantage il commande à la plaine, & bat toute la ville. Toutes les fois que les noſtres s'efforcerent de le prendre, ils y trauaillerent en vain; Parquoy ils l'enfermerent d'vne tranchee, & voyant la venuë du Satrape & de ſon armee, connurent qu'vne ſeule nuit, & vn ſeul Hemirferre leur auoit à tous ſauué la vie.

Aſsiete du Chaſteau d'Antioche

Les Chre-

Or ayant deliberé de garder le

camp qu'ils auoient fortifié & la ville tout enſemble, ils furent ſi rudement aſſaillis des Perſes par le dehors, & des Turcs du Chaſteau par le dedans, que ce fut vn des plus aſpres aſſautz de tout ce voyage. Mais ils eſtoient ſi eſchauffez au cõbat que les plus laſſez ne vouloient pas quitter la place à ceux qui s'eſtoient, refraiſchis encore qu'ils la demandaſſent. Quant aux barbares ils repouſſerent ſi rudement Godeffroy qui auoit fait vne ſaillie ſur eux, qu'il fut contraint de ſe retirer. Le Comte de Flandres eſtoit dans le fort que le Comte Raimont auoit fait faire, lequel il garda juſques à la nuit, Mais ſe deffiant du lieu, il le brula ſur le ſoir & retira ſes gens dans la ville. Ainſi Corbane demeura maiſtre du dehors, dont les Chreſtiens furent bien eſtonnez, n'ayant aucuns viures ny commo-

ſtiens aſſiegez dans Antioche par les Perſes.

ditez, & n'eſperant ayde ny ſecours d'aucun endroit de la terre. Ce qui effroya tellement les moins aſſeurez, que Guillaume Maiſuille qui auoit eſpouſé la ſœur de ce braue Bohemont; & vn autre appelle Guy Trouſſeau, deſcendirent vne nuit du haut en bas des murailles par vne corde, & ſe retirans en leur armee de mer, y aſſeurerent que tout eſtoit perdu. Le Comte de Blois ſe tranſporta auſſi par longs & diuers cheminsiuſques en Grece, ou Trouſſeau & luy arriuerent en meſme iour en la ville de Philomele, en laquelle l'Empereur aſſiſté du Prince Guy frere de Bohemont, & de pluſieurs autres Seigneurs de l'Europe, aſſébloit vne grande armée pour ſecourir ceux qui auoient tant ſouffert au ſiege d'Antioche. Mais voyant que le Comte de Blois s'en eſtoit retiré, & que Trouſſeau aſſeuroit

Effroy parmy les Chreſtiens.

Le Cõte fut eſtimé infame de tous les autres Princes ſuſques à ce

tremblant encore de peur, qu'ils eſtoient perdus; que quant à luy cedant à la neceſſité, il s'eſtoit ſauué du peril alors qu'il n'y auoit plus aucune eſperance de l'éuiter.

Il changea d'aduis au grand regret du Prince Guy, craignãt l'entrepriſe de ceſte guerre, & ne voulant point meſler ſes affaires qu'il connoiſſoit eſtre ſeures, auec celles des Latins qu'il croioit eſtre deſeſperees. A ceſte cauſe il rompit ſon armee ſans rien faire, qui fut le plus grand honneur des Princes qui eſtoient en Syrie; Car delaiſſez & des leurs, & des eſtrangers, ils firent des choſes qui ſurpaſſoient le pouuoir des hommes, & vainquirent la neceſſité.

qu'auſſemblant nouuelle armée, il repaſſa en Aſie durãt la guerre de Ieruſalem, en laquelle il ne ſemeſtra pas moins braue aux combats que ſage au Conſeil.

Cependant ils eſtoient en grand danger en Antioche; Et tout ainſi qu'ils l'auoient euë par eſcalade, peu s'en falut qu'ils ne la perdiſſent de

meſme, & ne tombaſſent tous à la mercy des barbares. Car quelques vns des plus hazardeux des Perſes s'eſtans vne nuit aprochez d'vne tour, dreſſerent leurs eſchelles contre la muraille comme ſur le changement du guet. Et n'eſtans aperceus d'aucun eſtoient ja montez plus de trente, & montoient touſiours à la file. Quant vn nommé Henry Aſca de Meſelanne auec deux ſiens couſins là proches en ſentinelle les deſcouurit, & donnant l'allarme au corps de garde, marcha ce pendant à l'encõtre. Tous les Chreſtiens s'eſmeurent au premier bruit, on court de toutes parts, chacun à ſon quartier, & faiſant continuellement la ronde iuſques au iour, les Perſes qui eſtoient entrez furent tués, les autres chaſſez des murailles, & la tour repriſe. Mais ce peril eſchapé leur laiſſa neantmoins vne grande

grande crainte ; conſiderant combien peu s'en eſtoit failly qu'ils n'euſſent eſté ſurpris. Parquoy les ſoldats voulant à toute force qu'on les menaſt combatre les ennemis en campagne pluſtoſt que ſe laiſſer enfermer ; les chefz enuoyerent vn Heraut vers Corbane luy demander ſauf conduit pour quelques Ambaſſades : Et l'ayant obtenu du Barbare ; ils eſleurent Pierre l'Hermite, & vn autre nommé Herluyn ; leſquels eſtans arriuez au camp des Perſes, l'Hermite parla premierement au Satrape pour la defenſe de la foy ſans aucune crainte ; Luy remonſtrant, que ſelon les loix diuines & humaines, Antioche & tout ce qu'auoient pris les Chreſtiens en ceſte guerre leur apartenoit. Que depuis le temps que ſaint Pierre Prince des Apoſtres auoit conuerti les Antiochiens, ils auoient touſ-

remõſtrance de Pierre l'Hermite à Corbane.

iours ſuiuy noſtre Religion. Que ſi pour quelque tẽps Antioche auoit eſté vſurpée des Turcs, les Chreſtiens auoient eu raiſon de la leur oſter, & luy redonner ſa premiere liberté, laquelle il n'eſtoit point raiſonnable de luy faire perdre pour la remettre en la puiſſance des infidelles.

Deſſy de Herluyn au meſme. Apres que l'Hermite euſt acheué ſa remonſtrance Herluyn reprit la parole, diſant à Corbane; Que ſi le droit ne pouuoit rien entre les armes, il faloit faire eſpreuue de la valeur des deux armées; luy offrant que s'il vouloit mettre quelqu'vn de ſes Capitaines en camp clos, les Chreſtiens en mettroient vn autre pour debatre leur diferent. Que s'il en vouloit mettre d'auantage, ils en mettroient d'auantage; ſinon, armée contre armée, & lieu pareil.

Répõce de Corbane. Combien que Corbane fut petit

de corps, il eſtoit neantmoins grad de courage. Toutesfois il reſpondit aux Ambaſſadeurs que c'eſtoit au vainqueur de faire les loix, & dóner les conditions aux vaincus. Que puis que les Chreſtiens ne connoiſſoient pas encore leur mal'heur, où feignoient ne le point connoiſtre; Ils n'auroient pas ceſte faueur de luy de choiſir la mort de laquelle ils vouloiét mourir. Que quant à leurs Princes qui contraints & chaſſez de la pauureté qu'ils ſouffroient en leurs maiſons, eſtoient venus ſi temerairement faire la guerre en Orient, il les enuoyeroit priſonniers à l'Empereur de Perſe, à fin qu'il en ordonnaſt à ſa volonté. Au regard des ſimples ſoldats, qu'il ne les receuroit pas ſeulement en ſeruitude qu'ils ne fuſſent demy morts de faim, ou d'autre miſere; Et qu'encore feroit-il tailler en pieces ceux

qu'il luy plairoit, ainſi qu'on fait les arbres mal'heureux & ſans aucun fruit.

Voila non ſeulement le deffy des Chreſtiens, mais auſſi la réponce de Corbane; A laquelle ie pourrois arreſter ce long diſcours, ſi ie ne penſois qu'il ſeroit extremément indecent de le laiſſer indecis. Quant les Princes Chreſtiens connurent l'audace du barbare, Godeffroy defendit qu'on n'en dit rien aux ſoldats entre leſquels la famine croiſſoit de telle ſorte, qu'on n'entendoit parmy eux que plaintes, deſeſpoirs, & exclamations contre la mort. Il ſe tenoiét dedans leurs logis ſans vouloir ſortir en public, ny par le ſon des tambours, ny par le commandement des Capitaines. Les chefz ne ſçachant que faire à cela, s'en remirent à Bohemont, lequel voyant que par remonſtrances ny menaces

Deſobeiſſance des ſoldats Chreſtiens chaſtiée par vn eſtrãge moyẽ.

on ne pouuoit tirer ces ſoldats de leurs retraites, commanda qu'on y mit le feu qui les contraignit d'en ſortir, mais non pas ſans en bruſler plus de deux mille, qui par vne eſtrange auanture recouurerent vn peu aprés l'eſperance qu'ils auoient entierement perduë.

Quelque Prelats des plus eſtimez aſſeurerent en public d'auoir eſté admoneſtez la nuit precedéte d'aduertir les Capitaines & ſoldats que Dieu eſtoit irrité contr'eux. Parce qu'apres leur auoir donné la victoire contre Solyman, oublians ceſte grace, ils ne faiſoient plus conſcience de l'offenſer profanant tout leur camp qui reſſembloit auparauant vn Conuent, & s'adonnant principalement aux fémes Turques, Parquoy il les auoit voulu punir de tant de miſeres. Vn autre Preſtre de Marſeille qui ſe nommoit Pierre,

diſoit auſſi que ſemblables choſes luy auoient eſté reuelées; Et qu'en dormant on luy auoit monſtré vn certain lieu dans l'Egliſe ſaint Pierre, ou la lance dont le coſté de noſtre Seigneur fut percé eſtoit enfoüye, par le moyen de laquelle ils deuoient auoir la victoire des infidelles. Ce Preſtre mené au Legat, & deuant les ſoldats, leur raconta ſes reuelations, les confirmant par ſerment. Qui fut cauſe qu'ils ſe tráſporterent à l'Egliſe ſaint Pierre, ou ayant dit la Meſſe deuotement, on commença à deſcouurir auec toute reuerence le lieu diuinement reuelé, auquel il trouuerent la ſainte Lance encore teinte du precieux ſang de noſtre Seigneur. Dont vn chacun s'eſcria de ioye, rendant graces à Dieu auec larmes, & implorant ſon aſſiſtance. il fut enioint de ieuner trois iours, faiſans par deuo-

La ſainte Lance.

tion, ce qu'ils faiſoient auſſi par neceſſité. Apres ce jûne ils ſe confeſſerét tous, & le lendemain prindrét les armes de grande allegreſſe, Ayant Dieu pour general, & la Lance pour enſeigne Coronnelle entre les mains du Legat.

Il eſtoit encore matin, & eſperoit on ce jour vne grande chaleur, ce qui decourageoit les ſoldats; Mais ils ne furent pas ſi toſt dehors qu'ils furent refraiſchis d'vne douce roſée, qui leur fut enuoyée du Ciel comme de la main de Dieu. Les chefz leur remonſtroient, que puis que les vainqueurs alloient combatre ceux qu'ils auoient touſiours vaincus, il ne faloit point qu'ils douttaſſent de la victoire. Que les Turcs & les Perſes qu'ils voyoient, n'eſtoient point autres que ceux qu'ils auoient combatus en Bithinye. Qu'il ne faloit pas ſeulement

Belle remõſtrance des Princes Chreſtiens aux ſoldats.

eſperer de vaincre; Mais qu'il le faloit, ou mourir de neceſſité, ayant tant de terres, de mers, de montagnes, & de deſtroits à paſſer, qu'il eſtoit impoſſible de ſe ſauuer autrement que par la victoire Qu'ils ne deuoient point auoir eſperance en l'armée de mer des Italiens, veu qu'elle s'eſtoit retirée: Et moins de retourner dans Antioche, ſçachant bien le defaut deviures qu'il y auoit, & qu'a grand peine en defendroiét ils les murailles tous demy morts de faim & de miſere, s'ils ne ſe pouuoient defendre en ceſte bataille. Que demeurans victorieux, ils partageroient entr'eux les Threſors & Seigneuries des plus grands Roys d'Orient; Qu'ils auroient ces riches Sultans, Satrapes & Califes leurs priſonniers; Qu'eſtans venus des dernieres fins de l'Occident & du Septentrion, ils commanderoient à ce-

voyez de cóbien de grez noſtre ambition eſt maintenãt eſloignee de celle là.

ſte Region ou le Soleil ſe léue, lequel tournoyant le rond de c'et Vniuers, ne verroit rien que leur vaillance n'euſt conquis, & conſerué. Que retournans en leurs maiſõs pour voir leurs femmes & leurs enfans, par tous les lieux ou ils paſſeroient, ils ne verroient que feux de joye celebrez pour leurs victoires, ils n'oirroient que les chanſons de leurs loüanges, leſquelles viuroient touſiours, & pouſſeroient l'immortalité de leur renommee juſques à la fin des plus derniers ſiecles.

Chacune des nations Chreſtiennes eſtoient lors eſmeuë des vertus qui l'honnoroient d'auantage; Les Anglois, Eſcoſſois, & Danois eſtimez dés lors grands guerriers, ſe ſouuenoient que leur Region produit communement des hommes fortz & acouſtumez au mépris de la

mort. L'honorable titre d'Empire donnoit vn grand courage aux Allemans. Les François ſe metoient deuant les yeux les braues entrepriſes de leurs Anceſtres, & celles qu'ils auoient faites eux meſmes en ce voyage. Quant aux Italiens ils ſe repreſentoient l'Vniuers commandé par leur antique vaillance. Bref chacun ſe ſouuenant de ſa nation ſe deliberoit de luy faire honneur en ceſte iournée.

remõſtrance de Corbane aux Perſes.

Corbane d'autre coſté ne repoſoit pas, Mais allant de rang en rang, & eſleuant par ſes parolles la gloire des anciens Perſes, & leur rememorant les grandes & triomphantes victoires qu'ils auoient euës ſur les plus belliqueux & puiſſans peuples du Monde; mépriſoit d'autre part les Chreſtiens, comme de pauures gens qui pour s'enrichir eſtoient paſſez d'Europe en Aſie

ſans aucun ordre ny preuoyance. Qu'il n'en reſtoit qu'vne poignee de ceux qui auoient combatu Solyman, & que de ce peu le courage eſtoit tellement abatu de miſere & neceſſité, qu'ils eſtoient tous vaincus & demy morts, reſſemblans mieux ombres qu'hommes viuans. Que ces gens-là au ſortir de l'Europe en leur premiere vigueur, de laquelle il ne leurs reſtoit pas meſme le ſouuenir, auoient trouué des nations alliees des Perſes; Mais que maintenant, ils rencontreroiét les Perſes meſmes, & les plus grands & plus fauoris de leur Empereur, qui conduiſoient vn nombre infiny de ſoldats eſleus entre les plus braues & plus aguerris, contre quelque peu de Chreſtiens deſconfitz.

A ces perſuaſions ſucceda l'ordre du Combat. Hugues le grand auec ſes François, faiſoit la pointe gau- *Lordonnance de la bataille.*

che de la bataille, ſouſtenu du Legat Romain. Bohemont eſtoit à droite ſecõdé du Prince Godeffroy; Et au milieu le Duc de Normandie & Tancrede. Quelque peu deuant que commencer la charge, Corbane auoit faict auancer vn gros hoſt de caualerie pour enuironner les noſtres, & leur donner à dos pendant le combat. Ce que voyant les Capitaines Chreſtiens, tirerent de chaque compagnie quelque nombre d'hommes, qu'ils enuoyerent ſous la charge de Renaut de Venoſe pour faire teſte à ces Perſes; Lors commença l'eſcarmouche. Le premier effort fut à l'aiſle droite de la bataille Chreſtienne, Bohemont y fit des merueilles, ne commandant rien à ſes ſoldats qu'il n'executaſt luy-meſme, & combattant comme ſi tout le monde preſent en armes, euſt attendu de luy ſeul le gain ou la

perte de ceſte bataille. Mais les ennemis eſtoient en ſi grand nombre, que ſi les noſtres n'euſſent fait que tuer, encore ſe fuſſent ils laſſez, ou leurs eſpées euſſent rebouché. Parquoy ils ne pouuoient plus ſouſtenir le faix d'vne ſi grande multitude; Quand Godeffroy s'auança pour les ſecourir. Mais Corbane le voyant branler, enuoya de nouuelles bandes contre luy, qui le rencontrerent de telle furie, qu'il fut aſſez empeſché à ſe defendre luy meſme. Et la groſſe bataille des Perſes enfonça le Duc de Normandie & Tancrede de telle impetuoſité, qu'elle les recula iuſques ſur les bras du Legat. Hugues le Grand, & ſes François enragez de ce qu'il n'eſtoient aux coups, chargerent les ennemis qu'ils auoient en front, & les deffirent en vn moment; Puis allant ſecourir Renaut qui combatoit

ceſte Caualerie qu'auoit enuoyé Corbane pour les enclorre, vn gendarme les aduertit que s'ils ne ſecouroient Bohemont & Godefroy, ils eſtoient en grand danger d'eſtre defaicts. A ceſte cauſe ils tournerent viſage, & allerent charger ce gros bataillon des Perſes qui eſtoit joignant la montagne. Leſquels bien qu'ils euſſent à faire aux Lorrains & Italiens, eſtoient neantmoins en ſi grand nombre qu'ils receurent encor les François, & les combatirent de telle vaillance que tout l'effort du combat fut en ce lieu. Auſſi le carnage y fut tel que toute la campagne eſtoit jonchee de corps morts, nageans dedans le ſang qui ſortoit de leurs horribles & profondes playes. La rage, la fureur, la cruauté, les plaintes des mourans menoient ſi grand bruit, qu'on ne pouuoit entendre le commande-

Effort du cõbat entre les François & les Perſes.

ment des Capitaines. Renaut eſtoit d'autre coſté fort preſſé de la fleur de caualerie des Perſes qu'il auoit ſur les bras dont Solyman luy meſme eſtoit conducteur. Ainſi les Chreſtiens n'eſperoient point de victoire ſans vne faueur extraordinaire de Dieu, qui jeta tel effroy parmy les barbares qu'ils ne firent plus deſormais que pareraux coups. A cauſe dequoy le Satrape Corbane ſeul eſpouuantement des Chreſtiens, qui venu en ce lieu pour defendre Antioche, l'ayant trouuée priſe la vouloit reprendre; fit mettre le feu en pluſieurs monceaux de paille qu'il auoit faits aſſembler pour le ſignal aux ſiens de faire la retraite. Mais ils furent ſi chaudement pourſuiuis, qu'ils furent contraints de tourner le dos & ſe ſauuer aux montagnes, laiſſant plus de cent mille Perſes morts ſur la place,

& quatre mille deux cens Chreſtiens. On trouua leur camp plein de toute ſorte de viures, & de richeſſes, & print on cinq mille chameaux chargez du meilleur butin. Le lendemain ceux du chaſteau, ayans perdu leur eſperance, ſe rendirent leurs vies ſauues; Et apres tant de perils, & d'extremes neceſſitez ſurmontées, laiſſerent ces inuincibles Heros en poſſeſſion de la plus ſanglante victoire, & de la plus glorieuſe conqueſte qui ſe ſoit faite depuis au monde.

Autre deffy de Leopold Duc d'Auſtriche contre Richard Roy d'Angleterre fait deuant l'Empereur Henry, ſous le regne de Philipes Auguſte & pourquoy.

CHAP. XI.

CEſtui-cy n'eſt pas proprement de la nature du premier ſujet des Duels dont nous auons parlé cy-deſſus; Si ce n'eſt entant qu'il procede d'vne cauſe generale, & fut fait entre deux illuſtres Princes, en ſuite d'vne guerre ſaincte de laquelle nous venons de parler, qui m'a donné ſujet de le ranger en cet ordre. Philipes Auguſte Roy de France, & Richard Roy d'Angleterre ſon beau frere, s'eſtans croiſez pour paſſer en la Paleſtine, au temps que le bon-heur & la vaillãce de Saladin *Croiſade d'Auguſte & de Richard*

faiſoit perdre aux Chreſtiens les premieres conqueſtes qu'ils y auoient faites ſous Godefroy. Apres auoir pris la ville d'Acre à communes armes, & arreſté tout court les victoires du Sarraſin; Vne ſi grande peſte ſe mit en l'armée Chreſtiéne qu'en moins de rien il y mourut plus de cinquante qu'Eueſques que grands Seigneurs; Et entre autres Philipe Duc de Flandres qui eſtoit retourné en ceſte guerre. Le Roy de France meſme eſtant deuenu malade, fit aſſembler le Conſeil, ou ſe trouua le Roy d'Angleterre, & les principaux du camp; Auſquels il remonſtra que cet air luy eſtoit ſi contraire en ceſte ſaiſon, qu'il luy eſtoit impoſſible d'y viure. Que ſi ſa mort pouuoit ſeruir à la Religion, ou à eux; Il n'y auoit maladie qui l'en ſceut faire departir. Mais qu'il leur ſeroit plus vtile abſent que pre-

Retour d'Auguſte.

ſent, & viuant que mort. Qu'il leur laiſſoit cinq cens hommes d'armes, & dix mille hommes de pied François ſous la charge du Duc de Bourgogne, auquel il enuoyeroit la ſolde neceſſaire pour ceſte troupe.

Richard qui auoit eu quelques parolles auec Auguſte à cauſe de ſa femme meſme qui eſtoit ſœur dudit Auguſte, & croyant qu'il ſe retiroit en France pour s'emparer de la Normandie & de la Guyenne, ne pouuoit aprouuer les excuſes de ſon retour; Et ne ſe peût aſſeurer qu'il ne luy euſt iuré de n'entreprendre ſur aucune de ſes terres; que cinquante iours apres ſa venuë.

Quelque temps apres Richard ayant de rechef vaincu Saladin, & remply tellement l'Orient de la frayeur de ſe nom, que les femmes Sarraſines auoient accouſtumé de faire taire les enfans qui crioient en

Trémes entre Richard & Saladin. nommant le Roy Richard. Il luy print vne si grande enuie de retourner en son Païs, qu'il fit vne treſue de cinq ans auec Saladin, à des conditions si desauantageuses, que les Chreſtiens demeurerent obligez de demanteler toutes les villes qu'ils auoient fortifiees en Syrie, depuis la priſe d'Acre. Ce que faiſoit le barbare pour donner à connoiſtre que le paſſage de deux si grands Rois: ny tout ce qu'ils auoient peu faire ne seruoit de rien aux Chreſtiens, veu qu'il ne leur reſtoit rien d'entier que ce qu'ils auoient auant leur venuë. Demeurant donques le Comte de Champagne Gouuerneur de Syrie, le Roy d'Angleterre s'embarqua auec ses gens; Et comme il euſt gaigné la mer Adriatique il s'eſmeut vne si furieuſe tourmente que toutes ſes nauires furent ſeparées, relaſchant qui ça qui là ſelon qu'el-

Retour de Richard & ſa priſe.

les furent pouſſees du vent, ou de l'impetuoſité de la mer. La Royale fut jetee en la coſte d'Eſclauonie ou print terre ce pauure Prince; lequel quittant toutes ſes grandeurs & la plus part de ſa compagnie, s'achemina vers l'Allemagne ſous vn habit de Templier, eſperant par ce moyen euiter les dangers du Roy ſon beau frere qu'il craignoit ſur tous ſes ennemis. Toutesfois le deſaſtre luy eſtoit preparé d'autre part, & ne ſe pouuoit ceſte Royale face ſi connuë par tout le monde, longuement celer; meſme vn aneau qu'il auoit au doit le fit connoiſtre à ſon hoſte, qui le deſcouurit à Leopold Duc d'Auſtriche, dont les ſujetz auoient pluſieurs querelles en ceſte guerre auec les Anglois. Leopold comme ſi Dieu le luy euſt enuoyé pour en prendre vengeance, le mena incontinent à l'Empereur *Hegius de Leopold.*

Henry, & le luy preſentant luy fit ceſte Harengue.

C'eſt icy ce Richard, Sacree Majeſté lequel troubla les affaires en Sicile, ou il auoit eſté ſi bien receu & traité luy & ſes ſoldats. C'eſt celuy qui ſe vantant de faire la guerre aux Turcs, l'a faite cõtre les Chreſtiens. Il n'eſt jamais arriué en lieu de la Chreſtienté que comme ennemy. Il à ſaccagé le Royaume de Cypre qui eſt Chreſtien, & la donné en proye aux ſiens. En Aſie, il a touſiours enuié la gloire, & hay la vertu du Roy de France, treſ-genereux Prince, & ton ſingulier amy. Il fit tuer deuant Acre tous les infidelles qu'il auoit priſonniers, de peur qu'on n'en fit eſchange auec les Chreſtiens qui eſtoient és priſons du Turc, retenant toutesfois les plus riches qu'il rendit pour de l'argent. Il s'en retourna d'aupres de

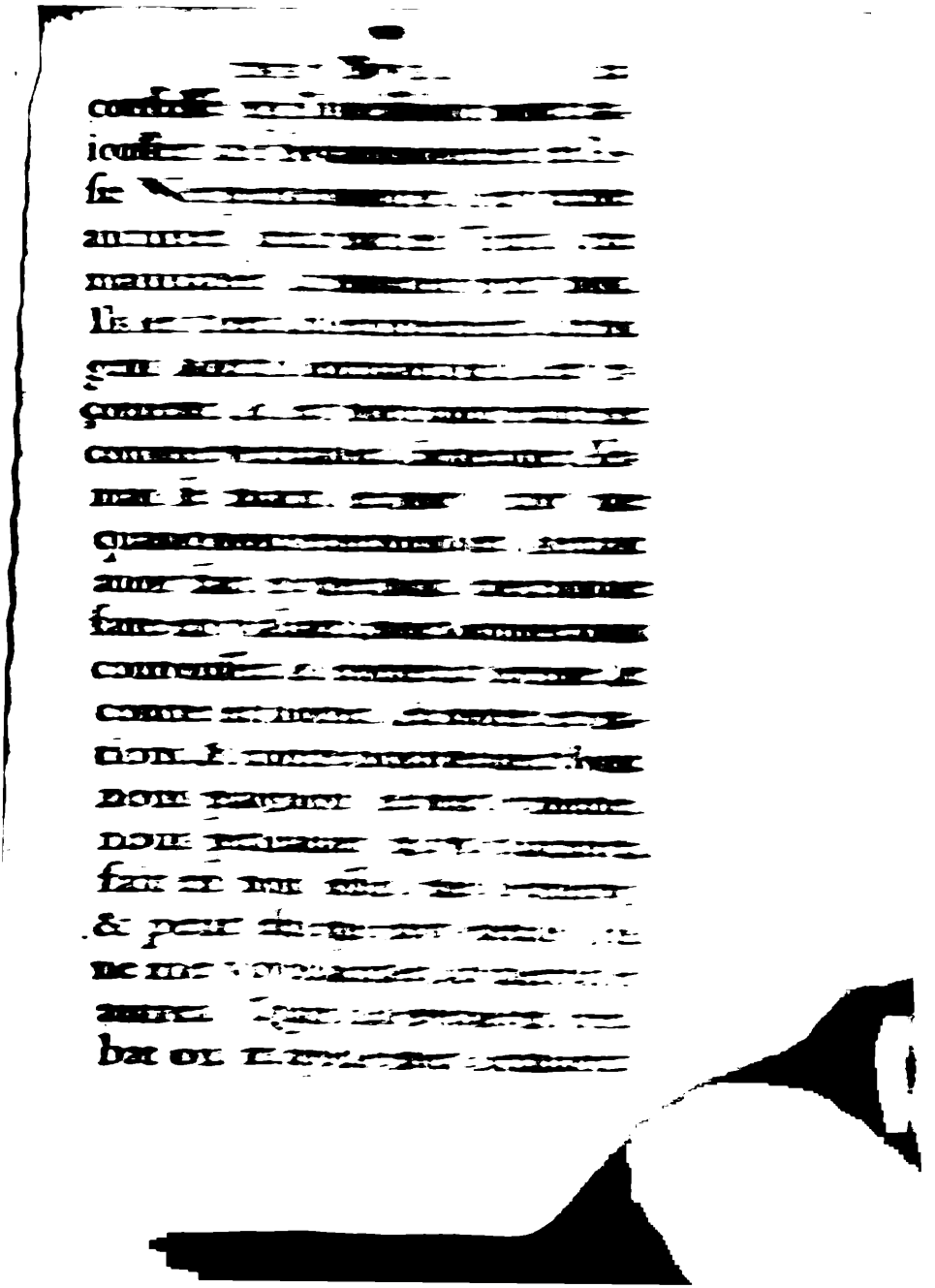
Ieruſalem ſans rien faire. Il ne ſe paſſoit iour qu'il ne receut lettres & preſens de Saladin. Il a ſi mal traité les Allemans en Aſie, qu'ils l'ont trouué plus dur ennemy que Saladin meſme. Et cela eſt ſi clair que tout le monde la veu, tout le monde la ſceu par lettres, par meſſagers, ou par renommée. Que s'il vouloit nier quelque choſe de ce que i'ay dit, me voicy preſt pour le luy prouuer de ſa perſonne à la mienne, & remetant l'euenement de cet affaire à l'arbitrage des armes, finir noſtre diferent par vn ſeul combat. *Deffy de Leopold.*

Apres que le Duc d'Auſtriche euſt acheué de parler, le Roy d'Angleterre reſpondit en ceſte ſorte. Ie n'ay point troublé les affaires de Sicile, ny ne fus jamais amy des troubles; Et bien que ie ne deuſſe endurer qu'on fruſtrat vne mienne ſœur vefue de ſon entier doüaire, i'acor- *Repõce de Richard*

day neantmoins les choſes le plus doucement qu'il me fut poſſible. Eſtant ietté par la tempeſte en la coſte de Cypre, & les Cipriots ne voulant ſouffrir que mes vaiſſeaux briſez de ceſte tormente prinſent terre en aucun de leurs ports, ie fus contraint d'y entrer par force. Ils ſe ſont touſiours monſtrez ennemis des Latins, ils m'ont offenſé, ie les ay dontez. Mais quelle ſi grande proye puiſ-je auoir emportée de ceux dont les Grecs par force, & les Turcs ſous ombre d'amitié ont rauy tant de fois le meilleur de leur vaillant? Ie n'ay point vſé de cruauté enuers eux; apres la victoire ie leur ay donne vn Roy Latin, lequel tu peux changer, Ceſar, ſi tu ne trouue bon qu'il y ſoit. On m'accuſe d'auoir voulu mal au Roy de France, j'ay bien plus iuſte occaſion de me plaindre, qu'on n'a de raiſon de

m'accuſer; Veu que tandis que i'eſtois en la guerre pour la Religion, on ma aduerty qu'il cherchoit les moyens de s'emparer de ma Duché de Normandie Si i'ay tué des priſonniers Turcs, la deſloyauté de Saladin & l'iniure qu'il nous faiſoit en fut cauſe; car il ne nous voulut jamais rendre la ſainte Croix, ny aduoüer les conditions auſquelles s'eſtoient obligez ſes Capitaines en nous rendant Acre. Quant à la rançon de ceux que ie rendy, elle fut departie aux ſoldats Chreſtiens. Pour Dieu contemple les grandes richeſſes que i'en raporte, oſté l'aneau que i'ay au doit, ie m'en retourne pauure & nû. Ie n'ay point abandonné les noſtres en Syrie; Au contraire ie me retire le dernier des Princes qui y eſtoient paſſez, & meſme apres ceux qui m'accuſent. Mais comment auroiſ-ie receu des

preſens de Saladin, qui n'a pas ſeulement ſatisfait à ce qu'auoient promis ſes Capitaines? Comment euſſe-ie auſſi mal traité les Allemans en Aſie; N'auois-ie point aſſez d'affaires à gouuerner mes ſuietz? Ie te prie, Ceſar, ne croy point aux nouuelles de l'Aſie, elles ſont communément fauſſes, ſeditieuſes, & le plus ſouuent controuuées par Saladin ou autres Turcs, & enuoyees par deça pour engendrer des querelles entre les Chreſtiens. Il à bien eſté bruit que i'auois attitré des hommes pour tuer le Roy de France, ce que croyant pour vn temps il renforça ſes gardes, & n'approchoit homme de luy, qui premierement n'euſt eſté foüillé. Toutesfois ayant cognu que c'eſtoit vn pur menſonge, il eſt incontinent ſorty de ce ſoupçon, & renuoyant la plus part de ſes gardes, à



Richard refuse le combat.

I'auois pris la Croix quand ie party pour la deffence de la Religion: ſi quelqu'vn ſe prend à elle, ie la defendray; mais ie ne combatray point pour ma vie. I'ay aſſez combatu contre Saladin; il fut plus tué d'ennemis en la bataille que ie gaigné, qu'il n'en eſt mort en aucune autre qui ſe ſoit donnee depuis Godefroy, tellement que i'ay contraint le barbare de donner cinq ans de tréues aux Chreſtiens. Cependant ie ſuis accuſé de les auoir abandonnez & trahis, m'en reuenant apres auoir ſceu que mon ieune frere vouloit vſurper mon Royaume, & le Roy de France la Normandie.

Voila la reſponce que fit lors Richard veritablement Royale & Chreſtienne, qui fut plus eſtimé pour auoir refuſé ce combat, que pour auoir vaincu Saladin. On le

tient encores aujourd'huy pour l'vn des plus braues Roys que ce Royaume ait iamais produits, qui en a porté neantmoins de treſ-excellents, par où l'on peut voir qu'vn homme qui a combatu valeureuſement en de bonnes occaſions, ne perd point la reputation de ſa valeur, pour refuſer de combatre en vne mauuaiſe.

Autre deffy ſous Philipe le Hardy, entre Charles d'Anjou Roy de Sicile, & le Roy d'Arragon, & la cauſe de leur querelle.

CHAP. XII.

DEvx grands Roys, & vieux nous fourniſſent icy d'vn illuſtre exemple, & d'vne preuue Heroïque de nos premiers Duels.

Apres que Charles d'Anjou, Comte de Prouence, & depuis Roy de Sicile & de Naples, en euſt depoſſedé Mainfroy vſurpateur, & vaincu & faict mourir honteuſement le miſerable Conradin, au grand ſcandale de tous les Princes de la Chreſtienté, (qui trouuerent ceſte execution eſtrange & barbare en vn Prince Chreſtien, par vn autre Prince de meſme creance, & François; lequel outre ce qu'il eſtoit genereux & magnanime de luy meſme, eſtoit encore frere du plus ſainct & du plus glorieux Monarque du monde.) Apres, diſ-ie, que non content de poſſeder ces deux Royaumes, & la plus part d'Italie, il aſpiroit encore à la conqueſte de l'Empire de Conſtantinople, & du Royaume de Ieruſalem dont il auoit eſté couronné par Clement ſecond. Il ſe fit vne ſecrette coniuration contre luy

par trois grãds ennemis, qui eſtoient le Pape Nicolas ſucceſſeur de Clement, l'Empereur de Grece Paleologue, & Pierre Roy d'Arragon, qui auoit eſpouſé Conſtance fille de Mainfroy, ſur lequel Charles auoit cõquis la Sicile, & ſouffroit vne grãde & violente paſſion pour la recouurer. Nicolas craignoit la proſperité des François en Italie, & Paleologue en la Grece, dont Baudouyn auoit fraiſchement enuahy l'Empire. Parquoy tous trois enſemble s'accorderent à leur ruine, par les menees d'vn Seigneur Sicilien appellé Prochite, qui deguiſé ſous vn habit de Cordelier alloit & venoit ſeurement de l'vn à l'autre. Pendãt ces allees & venuës, le Roy d'Arragon armoit à la veüe de tout le monde; mais ſous le pretexte commun de ſecourir les Chreſtiens fort affligez en Aſie, & en Affrique.

Tellement que noſtre Philipe qui, en premieres nopces auoit eſpouſé ſa ſœur, luy preſta de l'argent pour ceſte ſaincte guerre, laquelle s'apreſtoit contre nous meſme: Car l'armee ne fuſt pas ſi toſt preſte, que faiſant ſemblant de donner en Affrique, les Veſpres Siciliennes ſonnent par vn beau iour de Paſques, en vne meſme heure alors qu'vn chacun penſoit à la deuotion, toute la Sicile s'eſleue contre les François, hómes & femmes, ieunes & vieux, tout eſt maſſacré, les Nauires & Galeres de Charles appreſtees pour aller en Grece, arreſtees à Meſſine, & à Palerne, ou le Roy d'Arragon arriuant peu temps apres auec ceſte belle armee qu'il auoit faict en partie à nos deſpens, fut coronné Roy de Sicile.

Charles eſtoit lors en Toſcane, ne ſe doutant de rien moins que de ce

de ce deſaſtre, & ne ſe pouuant perſuader la verité d'vn ſi grãd affront. Il acourt au Pape, au Roy de France, & a tous ſes amis pour recouurer ſon Royaume, & vanger par les armes le ſang de tant de François ſi laſchement reſpandu. Et eſcriuant au Roy d'Arragon ſon ennemy capital & mortel, luy reproche d'auoir pendant vne ſainte paix oubliant leur ancienne alliance, leur proche parẽtage, leur grãde amitié, contre le droit des gens, & le deuoir des Rois, par vne trahiſon deteſtable & larcin trop felon, aſſailly & vſurpé le Royaume de Sicile, qu'il tenoit du ſainct Siege comme vn ſacré depos de l'Egliſe.

Pierre reſpond, que c'eſt luy qui eſt inique vſurpateur ayant raui le Royaume à Mainfroy; Qu'il ne peut ignorer qu'il ne tienne ſon lieu & place pour eſtre mary de Con-

ſtance ſa fille,& de laquelle il a deux fils, auſquels il ne peut refuſer l'office de pere ſans combatre Nature. Ainſi donc il opoſe l'auctorité de Nature à celle du Pape, & d'abondant il ioint à ceſte loy naturelle la bonne foy fondement de la ſocieté humaine; Eſtant requis & appellé par vn peuple iniuſtement outragé en ſes biens, en ſa vie,& en ſon honneur. Quant au reſte de ſes lettres, qu'il n'eſtoit point de beſoin qu'vn Roy eſcriuit telles choſes à vn autre, ny qu'il en attendit reſponce.

Deffy de Charles au Roy d'Arragon l'Hiſtoire de Prouence dit que ce fut par licence

Ces lettres aigrirent encore plus fort le courroux de ces deux Rois, tellement qu'encore que le Roy d'Arragon euſt rompu l'alliance & amitié qui eſtoit entr'eux, Charles toutesfois l'enuoya defier,luy mandant que ceſte guerre n'eſtoit point pour le recouurement de ſon Royaume; Mais qu'il la luy denonçoit

comme à ſon mortel ennemy, & duquel la ſeule vie le pouuoit ſatisfaire. Et pour le lui teſmoigner, il remuë le Ciel & la terre contre luy, fait que le Pape Martin ſucceſſeur de Nicolas, l'excommunie, degrade, & met ſon Royaume d'Arragon en interdit. Toute la France s'arme à ceſte guerre, & menace les Siciliens d'vne ſanglãte vengeance, dont la crainte les fait repentir de leur forfait, & mediter les moyens de le reparer. Et pour retenir le Paleogue, il moyenna que les Chreſtiens de Cypre, Rhodes, & Malthe luy fiſſent la guerre. Tellement que l'Arragonnois auoit en teſte le Pape & le Roy de Frãce qui luy muguettoit ſon Royaume d'Arragon, les Siciliens qui marchãdoient vne nouuelle reuolte en ſes entrailles, & vne grãde armee ſur le port de Naples toute preſte à luy fondre ſur

du Pape Martin. Et celle de Naples dit que ce fut vn Religieux de ſainct Dominique qui porta la parole.

les bras.

A toutes ces epineuſes dificultez il trouua cet expedient pour faire morfondre ce grand amas de forces, conjurer la tempeſte, & renuoyer cet orage en France, dont il eſtoit ſorti : il repreſente à Charles par vn Heraut qu'il luy enuoya ; Qu'il deploroit la cõmune miſere de tant de peuples qu'il voioit en peine pour leurs quereles particulieres. Qu'il ſeroit beaucoup meilleur de les decider entr'eux deux, à coups d'eſpee. Que ſ'il eſtoit homme de biẽ, ſoldat, & Roy; il eſtoit preſt de ſa part de le combatre, afin que la Sicile exẽpte de guerre tombaſt ſans eſtre ruinee entre les mains du victoriux. Veu, diſoit-il, qu'il n'eſtoit pas raiſonnable de ruiner la choſe de la poſſeſſion de laquelle on debatoit.

Deſſy de Pierre d'Arragon à Charles.

Tous deux eſtoient vieux & caſſez, mais iuſques là billes-pareilles.

En vne choſe Pierre auoit l'auantage par deſſus Charles, c'eſt qu'il eſtoit plus fin que luy, & que ſon but en ce braue deffy eſtoit de le tromper comme il fit. Charles porté pluſtoſt du deſir de venger les Veſpres de Sicile, que de recouurer la perte de ſon ſceptre, qu'il eſperoit recouurer par armes pluſtoſt que le ſang de tant de François; deſirant d'expier vne tant horrible cruauté par le ſacrifice d'vn Roy cruel, qu'il ſaſſeuroit de vaincre en camp clos, & priuer non ſeulement de la Coronne de Naples, qui eſtoit le prix du vainqueur, mais auſſi de l'honneur & de la vie; Accepte gayement le combat de cent Cheualiers contre cent.

Les conditions eſtans accordees & confirmees par le ſerment des deux Roys, le iour du combat aſſigné, le champ de bataille pris

aupres de Bordeaux, & le Lieutenãt du Roy d'Angleterre eſtably pour Iuge ; Toute l'Europe auolant à ce Theatre pour y voir la fin d'vne tãt notable querelle par vne ſi extraordinaire façon. Charles ſe trouue au jour & au lieu aſſignez auec ſa troupe choiſie des plus braues Gentilshommes de ſon armee. De long temps ne s'eſtoient veus tant de grands & vaillans Seigneurs enſemble ; Auſſi n'auoient ils point eſté choiſis en ceſte affaire qu'on ne les euſt premierement cõnus & eſprouuez en beaucoup d'autres. Bordeaux regorgeoit par tout d'Eſtrangers, Anglois, François, Eſpagnols, Italiens, voire pluſieurs Grecs s'y trouuerent pour voir le combat de ces deux Rois, moins accompagnez d'hommes que de fureur, de courage, & de haine. Le fils du Roy de Marroc deuoit eſtre de la partie

pour l'Arragonnois, & ſe deuoit faire Chreſtien en vne occaſion tãt illuſtre. Le Gouuerneur Anglois ſe monſtroit eſgal à tous, conſiderant l'aſſeurance que deux ſi grands Rois auoient euë en la foy du ſien, & l'honneur qu'ils faiſoiẽt à ſon gouuernement d'en auoir eſleu la principale ville pour mettre fin à ce differẽt par vn ſi memorable combat. Chacun attendoit l'euenement d'vne ſi dangereuſe entrepriſe, chacun y auoit l'eſprit tendu, la penſee d'vn chacun y eſtoit arreſtée; & en fin chacun fut abuſé, & mocqué: Car il ne ſi trouua nul Roy d'Arragon, il ne ſ'y trouua nũls Arragonnois. On l'appelle, on le ſomme, on proteſte contre luy; Point de nouuelles Ainſi apres toutes ces proteſtations ſolemnelles. Chacun ſe retire auec riſee, apres auoir attendu tout le lõg du iour ce braue Champion. *Defaut de l'Arragõnois.*

Mais il penſoit bien à d'autres affaires, il aſſeuroit la Sicile par le moyen de ſa femme Conſtance qu'il y enuoya, & luy pouruoyoit à fortifier les lieux lors foibles de la Sicile & de l'Arragon eſgalement menacez. Ce fin Roy auoit fait ce qu'il auoit voulu faire; Il auoit euité l'eminent peril, auoit renuoyé les forces Françoiſes de l'entree de la Sicile, ſçauoit bien qu'vne armee vne fois rompue ne ſe peut pas aiſément raſſembler, meſme encore qu'elle ſe raſſemble, iamais l'ardeur n'y eſt telle, ny la volonté ſi bonne qu'au commencement. Ainſi le Renard trompa le Lion. Charles deſcheu de l'eſperance de terminer ce procés par vn Duel, reuient aux armes, mais auec moins de gayeté. Et comme il court de ville en ville pour faire de nouuelles troupes, voicy la mort qui luy fait prendre le

repos qu'il n'auoit peu trouuer en ſa vie. Ce qui ſuit de la querelle de ces deux Royales maiſons d'Anjou & d'Arragon, n'eſtant point de noſtre diſcours; nous paſſerons à vn autre deffy qui fut fait entre leurs ſucceſſeurs pour meſme ſujet.

Autre deffy ſous Charles ſixieſme de Louys d'Anjou Roy de Naples & de Charles de Duraz.

CHAP. XIII.

CE Louys icy duquel nous allós parler eſtoit frere de Charles le Sage, inſtitué Regent du Royaume apres ſon treſpas ſous la minorité de ſon fils, & premier Duc d'Anjou. Il fut appellé par la Royne Iane & le Pape Clement ſeptieſme au Royaume de Naples; Mais il le falut al-

ler conquerir, car le ſeul titre luy fut offert, & par celle qui le pouuoit donner comme heritiere, & par celuy qui pouuoit auctoriſer la donation comme Pape.

Mais pour entendre le ſujet de ſa querelle auec Charles de Duras; Il faut prendre l'Hiſtoire vn peu plus haut, & remarquer, que Charles d'Anjou premier Roy de Naples duquel nous auons n'aguere parlé, laiſſa Charles ſecond ſon fils, qui eſpouſa la Princeſſe d'Hongrie, & en euſt Charles Martel Roy de Hógrie, Robert Roy de Naples, Iean Duc de Duras, & Philipe Prince de Tarente, & encore quatre autres qui moururent ſans enfans. Charles Martel euſt André & Louys d'Hongrie, Robert euſt Charles de Calabre qui laiſſa Iane, & Marie. Iean euſt Louys de Duras, & Philipe Louys de Tarente. Tous ces per-

sõnages monterõt l'vn apres l'autre ſur ce Teatre, c'eſt pourquoy ie les ay couchez icy, dautãt plus que noſtre Hiſtoire imparfaite quaſi par tout, eſt extrememẽt embroüillee en cet endroit, & celle de Prouence encore plus. Iane donques petite fille de Robert & heritiere du Royaume de Naples, eſpouſa premierement André de Hongrie ſon couſin, qu'elle fit apres eſtrangler & pendre auec vn licol de ſoye. Et Louys de Duras eſpouſa Marie ſœur de Iane de laquelle il euſt. Charles de Duras qui fit depuis eſtouffer Iane ſa tante entre deux couëtes.

Apres que Iane ſe fut ainſi defaite d'André, elle eſpouſa Louys de Tarente encore parent, & depuis Iacques infant de Maiorque, & Othon de Brunſuic l'vn apres l'autre ſans enfans, & finalement adopta Louys

d'Anjou fils du Roy Iean, lors regent en France ſous Charles ſixieſme.

Or auant ceſte adoption Louys de Hongrie frere de cet André que Iane auoit faict mourir, eſtant paſſé à Naples pour venger la mort de ſon frere, elle s'enfuit en Prouẽce, & laiſſe le Royaume à Louys, qui s'eſtant aquitté du deuoir de frere, le remit en la diſpoſition de Clement ſixieſme lors Pape ſeant en Auignon; par la faueur & authorité duquel, & moyennant la vente d'Auignon, elle fut reſtablie bien toſt à Naples.

Mais Clement, & Gregoire Papes mourant bien toſt apres. Vrbain ſixieſme fut eſleu à Rome, & Clement ſeptieſme à Fundy ville du Royaume de Naples, qui ſe retira depuis en Auignon, & demeura touſiours partiſan de Iane, & Iane

de Clement. Vrbain pour ſe venger de ceſte féme, euſt recours à Louys de Hongrie qui l'auoit deſia vne fois chaſſee de ſon Royaume, lequel y enuoya ce Charles de Duras, que nous auons nommé cy-deſſus, auec vne belle armee. Iane voyant de loin ceſte tempeſte fondre ſur elle, a recours au Pape Clement, & ce fut lors que par ſon aduis elle adopta noſtre Angeuin.

Mais auant que ſe pouuoir preualoir du ſecours qu'elle eſperoit par le moyen de ceſte adoption, Charles ayant heureuſement ſurgy en ſes païs, auoit deffaict & combatu Othon dernier mary de Iane, & contrainct Iane meſme de ſe rendre à ſa mercy, qui fut telle que nous auons dite, ou comme diſent aucuns de la faire pendre à la meſme feneſtre, ou elle auoit faict auparauant pendre André ſon mary; Cho-

ſe d'autant plus admirable, que ce Charles, comme nous auons dit, eſtoit ſon nepueu fils de Marie ſa ſœur, & de Louys ſon couſin germain, & auoit eſté nourry & entretenu d'elle comme ſon plus proche parent, en intention & volonté de le faire Roy, & ſon heritier vniuerſel.

Louys ſçachant la priſe de ſa mere adoptiue, prend congé du Roy ſon neueu, & laiſſe ſa Regence à ſes freres de Berry, & de Bourgogne; & auec vne armee de trente mille cheuaux, d'vn nombre innombrable de gens de pied, & d'vn effroyable appareil de toute choſes neceſſaires pour la guerre, paſſe premierement en Prouence, ou il fut coronné du Pape Clement ſeptieſme Roy de Sicile & de Ieruſalem. Et depuis deſcendant en Italie, entendit que celle qu'il penſoit eſtre ſeulement

captiue, eſtoit morte. Ce fut lors qu'il conuertit le deſir qu'il auoit de la ſecourir, en celuy de la venger; & qu'enuoyant ſes Ambaſſadeurs à Charles, auec lettres de guerre & deffi mortel, il le ſomma de luy rendre le Royaume dont il eſtoit heritier & ſucceſſeur legitime en vertu de ſon adoption, & inueſtiture de Clement vray Pape. Auquel Charles n'auoit aucun titre ny pretention ſouſtenable, tãt pour auoir inhumainement par vne tirannie barbare & forfaiture deſnaturee, fait mourir Iane ſa priſonniere, & ſa tante contre toute loy de guerre, tout reſpect de ſceptre, de ſexe, de ſang, & de rang; que pour ne pouuoir ſ'armer d'vn droit imaginaire & vain, conferé par vn Pape ſchiſmatique, violent, vſurpateur & larron du ſouuerain Põtificat. Que là où il ne voudroit fleſchir à la rai-

Ambaſſade de Louys à Charles.

ſon, & luy ceder ſon heritage, il l'y contraindroit par la force, & par la fureur de ſes armes luy feroit ſentir la peine de ſa cruelle felonnie, de ſon horrible aſſaſinat, & vſurpation tirannique.

Et ayant ſur cela fait executer publiquement vn Gentil-homme de Charles appellé Mathieu de Sauuages qui l'auoit voulu empoiſonner, il eſcriuit encore vne lettre à vn ſien amy, qui tomba entre les mains de Charles, par laquelle il l'accuſoit de l'aſcheté, perfidie, & de toutes les plus infames meſchancetez dont on peut outrager vn mortel & capital ennemy. Ce qui offenſa tellement ſon courage, outrè d'ailleurs de tant de reproches, qu'il luy enuoya ce Cartel, auec vne copie de ladite lettre.

Charles troiſieſme par la grace de Dieu Roy de Ieruſalem & de Sicile, Comte de Prouence, Forcalquier & Piedmont, à Louys fils du feu Roy de France.

NOus t'auons autresfois eſcrit, que lors que Mathieu des Sauuages deuoit eſtre de retour auec ſaufconduit aſſeuré, il a eſté ſuplicié contre toute loy & vſage de guerre; pour ceſte occaſion nous t'enuoyõs la copie d'vne lettre par toy enuoyee à quelqu'vn de nos amis, & te diſons que s'il eſt ainſi que tu l'ayes faite, & vueilles dire que nous ſommes laſche & meſchant, tu en as menti par la gorge; parole que ie ſuis preſt de ſouſtenir, maintenir & deffendre par force d'armes de ma perſonne contre la tienne. Et bien

Cartel de Charles à Louys.

que tu ſois en noſtre Royaume, tu pourras neantmoins connoiſtre auquel le champ demeurera de nous deux; car tes gens & les miens ne deſirét rien tant que devoir l'iſſuë de ce diferét & de ceſte guerre. Mais il faut que le combat ſe faſſe par vne façon ſinguliere de toy à moy, & ſeul à ſeul, à fin que la victoire & la gloire en demeurent perpetuellement à celuy qui gaignera le deſſus & le pris de ce combat. Quant au droit pretédu par toy ſous ta ſubornée adoption de la Royne Iane; Elle n'a peu diſpoſer d'vne choſe ou elle n'auoit aucun droit, puis qu'il appartenoit pluſtoſt aux enfans de Charles Martel, le droit qu'elle y pretendoit venant pluſtoſt par vſurpation, que par iuſte & legitime ſucceſſion. Et poſé le cas que ſon titre euſt eſté bon, encore n'en pouuoit elle fruſtrer les plus proches du ſang de

Charles, qui legitimement ſuccedoient à la coronne & au ſceptre de Naples. Outre qu'elle auoit eſté declaree meurtriere infame de ſon mary, ayant meſchamment fait eſtrangler & pendre aux feneſtres de ſon Chaſteau André d'Hongrie ſon premier & legitime eſpoux. Pour le regard du droit qui nous appartient attendu que lane eſt decedee ſans hoirs de ſon corps, nous tenons pour vaine & pour nulle ta pretenduë adoption; auſſi bien que la donation à toy faite, cõme de choſe qu'elle n'a pû donner; pouuant auſſi peu diſpoſer de l'heritage d'autruy, que Clement qui ſe dit Pape ſouuerain, & ne l'eſt point, en donner l'inueſtiture; Vrbain eſtant tenu pour vray & legitime Eueſque de Rome, Clement pour Antipape reprouué. Quant à ce qui regarde le combat, nous ſommes plus preſts

& diſpoſez d'en venir prontement aux effetz, qu'au vaines & inutilles paroles. Donné à Naples l'an mille trois cens quatre-vingts deux, & de noſtre Regne le deuxieſme.

CHARLES.

Reſpſe de Louys

Ceſte lettre fut rendue à Louys lors qu'il eſtoit en ſon camp à Ayrolles en l'Apoüille, qui renuoya le lendemain auec la copie de ſa lettre ceſte meſme reſponſe à Charles.

Louys fils du Roy de France, adopté de Madame Iane par la grace de Dieu Royne de Ieruſalem & de Sicile, Ducheſſe d'Apulie, Princeſſe de Capoüe, Comte de Prouence, Forcalquier & Piedmont, ſon heritier vniuerſel & ſucceſſeur en ſes Royaumes, Comtez & Seigneuries, Duc de Calabre, d'Anjou & de Turene, Et Comte du Maine, A Charles de Duras:

NOus auons aujourd'huy receu la lettre que tu nous as enuoyee, & pour y reſpondre; Quãt au premier chef ou tu dis que le Cheualier Sauuage à nous enuoyé de ta part, a eſté ſuplicié contre toute bõne couſtume de guerre; Nous te faiſons ſçauoir, & te diſons que tu as menty par la gorge, ayant eſté

ſa propre confeſſion qui la cõdamné & cõduit à ceſte mort. Surquoy nous ſommes preſts en lieu decẽt & raiſonnable de nous expoſer defenſeurs contre toy ſeul à ſeul, & corps à corps. Au ſecond chef, ou tu nous charges d'vn dementy ſur ce que nous auançons par noſtre eſcrit; Nous reſpondons que c'eſt toy meſme qui ments, ſouſtenant que tout ce que par nous a eſté couché, eſt veritable. Et t'aſſeurãt que pour venger l'iniure que tu as meſchamment faite à noſtre treſ-honoree mere, nous ſommes preſts en lieu raiſonnable, & non ſuſpect, de te combatre ſelon droict & Iuſtice, tout ainſi que noſtre honneur, & noſtre Eſtat le requierẽt. Pour l'autre, ou tu dis qu'en ton Royaume ſe trouuera lieu ſeur & non ſuſpect ou ce debat ſe pourra vuider; Nous ſouſtenons & maintenõs que nous

Plaiſans demẽtis.

ſommes au Royaume de noſtre treſ-honoree mere, & non au tien. Neantmoins à fin que cet affaire ne ſe conſume en cartels, & ne ſe tire en longueur, tu pourras venir en compagnie de dix Cheualiers des tiens, comme auſſi i'auray de ma part meſme nombre des miens, que toy & moy choiſirons & deputerons, à ce qu'ils s'accordẽt entr'eux d'vn lieu ſeur & raiſonnable au Royaume, ou ce combat ſe puiſſe faire, t'aſſeurant que nous l'accepterons ainſi qu'ils l'auront accordé. Et combien que cecy ne merite reſponce, nous ſurçoirons neantmoins le recouurement de noſtre Coronne, iuſques à l'accompliſſement & reſolution du combat. Donné en noſtre heureux exercite au chaſteau d'Ayrolles le vingt & ſixieſme Nouembre, mille trois cens quatre vingts-deux.

Faute d'Eſtat dautant plus grãde, que celle de Charles premier qui lui deuoit ſeruir dexemple, eſtoit encore

Replique de Charles.

COmbien que tu nous ayes obſcurément répondu, cherchãt de nouuelles querelles pour n'entrer en ce Duel, auſquelles nous diferons de repõdre iuſques à ce que les premieres ſoiẽt terminees: Nous n'auõs laiſſé d'eſlire dix de nos Gentils-hommes, leſquels auec autant des tiens ſe pourront accorder d'vn lieu conuenable, ou nous puiſſions maintenir que tu ments, en ce que tu dis & ſouſtiens que ie ſuis laſche, ingrat, & traiſtre. Surquoy répons nous clairement qu'elle eſt ta derniere reſolution, à fin que ſi tu veux accepter ce party, tu nous mandes aſſeurance pour nos gens, & nous t'enuoyerons le ſemblable pour les tiens. Touchant ce que tu dis, que nous ſommes indignes de pourſui-

ure noſtre defenſe, nous diſons encore que tu as menty, & reſeruons à monſtrer par la definition de noſtre querelle, la condition de ta perſonne, & de la noſtre. Donné à Naples le dernier du mois de Nouembre.

Duplique de Louys.

NOus auons receu tes lettres, ou tu dis que nous t'auons ſi obſcurement répondu, qu'il ſemble que nous voulions pluſtoſt diuertir ce premier ſujeƈt que le decider par armes. A quoy nous répondons que tu as menti, par ce que nous ne deſirons rien de plus ardemment que d'entrer en ce Duel, & nous eſprouuer auec toy. Tu demandes que nous t'enuoyons ſauf-conduit pour dix Cheualiers des tiens, & que tu nous enuoyeras le

ſemblable pour dix des noſtres ; Nous te l'enuoyons ainſi que tu demandes pour t'oſter tout moyen de fuir, auec le nom de ceux qui par nous ont eſté choiſis. Parquoy delibere & reſouz toy promptement de ce que tu as à faire : car nous ne voulons plus conſumer le temps en delais & vaines parolles. Donné au camp d'Ayrolles le huictieſme de Decembre.

Apres tous ſes cartels, & dementis bien eſloignez de noſtre proceder en ce temps, ou le dementi ne ſouffre aucune replique que le ſoufflet, le baſton où la dague ſur le feu de l'iniure. Louys en executiõ de la derniere réponce, enuoya lettres de ſaufconduit à Charles pour accomplir ce Duel, par les dix Cheualiers qu'il auoit choiſis pour participer au peril & à la gloire d'vn ſi celebre Duel, où il y alloit d'vne Coronne,

& de la vie de deux grands Princes, qui tenoient toute la Chreſtienté ſuſpenduë en l'attente de ce combat. Le ſaufconduit de Louys fut tel.

Louys fils du Roy de France à tous ceux qu'il appartiendra ; Nous faiſons ſçauoir que nous auons receu des lettres de Charles de Duras, auſquelles nous auons ſuffiſammẽt reſpondu. Et par ce que nous voulons mettre en brief par effet les reſponces que nous luy auons faites, ainſi qu'il conuiẽt à noſtre hõneur. Nous donnons & octroyons par ces preſentes tout ſaufconduit & pleine aſſeurance pour les dix ſeigneurs qui ſeront nommez de ſa part ; Auſquels ne voulons n'y entendons eſtre faite aucune iniure, tort, ny deplaiſir en leurs perſonnes & biens, tant en leur venuë, & ſejour, qu'en leur retour, auec deux

cens cheuaux en leur compagnie. Si donnons en mandement par ces preſentes à tous Capitaines, Mareſchaux, genſdarmes & autres nos ſubiets, qu'ils n'ayent à moleſter, faire ny dire aucune iniure, deſtourbier ou empeſchemẽt aux dix Gentils-hommes qui ſeront nommés de ſa part, & aux deux cens qui les accompagneront pour les choſes que deſſus, durant l'eſpace de dix iours. Donné en noſtre heureux exercite au chaſteau d'Ayrolles le treizieſme Decembre 1382.

Charles ne manqua pas de ſa part d'enuoyer les dix Cheualiers qui deuoient entrer en ceſte lice pour ſon parti, auec meſmes ſaufconduit qu'il auoit receu : Mais le tout pour amuſer Louys qui fit mal ſon profit de l'exemple de Charles d'Anjou & de Pierre d'Arragon. Car Duras conſiderant qu'vne ſi grande mul-

titude ne pourroit durer longuement ſans ſouffrir infinies & diuerſes incommoditez, le païs n'eſtant guere propre au naturel du François & les groſſes armees eſtans ordinairement ſuietes à confuſions, diſſipations, maladies, & autres neceſſitez; Apres pluſieurs fuites & defaites recherchées pour gaigner temps, & en faire perdre autant à ſon ennemy, ſe reſolut à la fin de meſnager mieux ſa vie, & euiter ce cõbat particulier par vne generale bataille, qui luy fut plus fauorable. En quoy il fut certainement le plus fin, & atrapa Louys dans le meſme filé que Pierre auoit tendu à Charles; Car l'armee Françoiſe accueillie de diuerſes maladies, fut defaicte, & Louys bleſſé, mourut quelque tẽps apres; laiſſant ſon ennemy exempt de ce combat, & poſſeſſeur de ſa Coronne, auec ce teſmoignage que les

François ne ſont pas ſi ſages qu'ils ſont vaillans, & ne ſe perdent pas ſi toſt par faute de courage que de iugement & de prudence.

Autre deffy de Charles V. Empereur, Et du Roy François premier, & les diuers motifs & euenemens de leur querelle.

CHAP. XIIII.

CEſte querelle eſt la plus ſanglante de toutes celles dont nous auõs encores parlé. Les cauſes en furent diuerſes, & deuant qu'elle fut formee, la diuerſe humeur des parties les auoit deſia diſpoſees à ſe mal vouloir. Charles n'eſtant encore qu'Archiduc deuoit eſpouſer Madame Claude, fille de Louys XII. qui fut donnee à François, n'e-

ſtant auſſi que Duc d'Angouleſme. Depuis par vn traicté faict à Paris, auec François, il deuoit eſpouſer Renee ſœur de Claude, auec ſix cens mille eſcus, & la Duché de Berry à perpetuité, à la charge qu'elle renoceroit à tous droits d'heredité paternelle, & maternelle; & nommémét és Duchez de Milan & de Bretagne. Mais quād Charles fut Roy d'Eſpagne, il fut fait vn autre traicté dans Noyon, par lequel ayant conuenu d'vne entreueuë de leurs Majeſtez à Cambray, ils accorderent; Que dans ſix mois le Roy Catholique rendroit le Royaume de Nauarre à Héry d'Albret fils de Iean d'Albret & de Catherine de Foix; ou le recompenſeroit à ſon contentement dans ce terme là: ſinon qu'il ſeroit permis au Roy de luy aider à le recouurer. Que le Roy treſ-Chreſtien bailleroit ſa fille Louyſe en

mariage au Roy Catholique, & pour dot les droits qu'il pretendoit au Royaume de Naples ſuiuant le partage fait entre leurs predeceſſeurs, à la charge qu'atendant l'aage de Louyſe qui n'auoit encore qu'vn an, Charles payeroit au Roy cent cinquante mille ducats annuels. Que la mort d'icelle arriuât, & que le Roy en euſt vne autre, il la donneroit à Charles à meſmes conditions, & à faute de cela, il eſpouſeroit Renee fille du feu Roy.

Depuis Louyſe eſtant morte, & François ayant vne ſeconde fille, la paix fut reconfirmee entre ces deux Roys ſelõ la premiere capitulation, auec promeſſe de la puiſnee. Alliãce que l'vn & l'autre Prince témoigna par grandes demonſtrations d'amitié, portant le Roy François l'Ordre de la Toiſon au iour Sainct André, & Charles celuy de S. Michel en la

en la feſte dudict Sainct.

Mais la mort de l'Empereur Maximilian fit naiſtre vne eſgale conuoitiſe de l'Empire, en l'ame de ces deux grands Princes, & la preference de Charles outra le cœur du Roy d'vn ſanglant d'eſpit, qui ne pouuoit ſouffrir qu'vn ſien ſujet luy euſt eſté preferé en ceſte election. Les Electeurs redoutans François qui eſtoit haut à la main, enflé de la proſperité de ſes conqueſtes en Italie, & de ceſte grande victoire qu'il auoit emportee ſur les Suyſſes à Marignan; aymerent mieux eſlire Charles, qui eſtoit vn ieune Prince, Alleman comm'eux, & lequel ils eſperoient mieux gouuerner, & en eſtre plus doucement gouuernez que de François; En quoy ils ſe tróperent plus que de moitié. Charles le brigua auſſi d'vne autre façon que François, mettant le fer aux

champs, & enuoyant vne armee à Francfort sous ombre d'empeſcher qu'on ne fit force à l'election ; Ce qui troubla les partiſans François enuers leſquels le Roy n'emploioit que de l'arget, redoubla le courage des siens, & força en effet la liberté de l'election ; qu'en apparence il vouloit empeſcher d'eſtre forcee.

Outre cela le Roy deſiroit extremement de recouurer le Royaume de Naples ; & prenoit fort a cœur la reintegration de Henry d'Albret en celuy de Nauarre ; De laquelle il ſe voioit maintenant fruſtré, & meſme tout ce qu'il tenoit en Italie en grand branle, par la ſoudaine eleuation de Charles.

L'Empereur d'autre part eſtoit indigné de ce que le Roy meſpriſant le premier acord qu'il auoit fait à Paris, & connoiſſant la neceſſité de ſon paſſage en Caſtille pour lequel

il auoit beſoin de ſa faueur, l'euſt comme contraint de deſcendre à des nouuelles pactions. Dauantage le Roy auoit pris en ſa protection le Duc de Gueldres ennemy des Flamans, qui eſtoient ſujets de Charles. Mais ſur tout le recouurement de la Duché de Bourgoigne engendroit de grands eſlans au courage du nouuel Empereur, & la Duché de Milan fraiſchement reconquiſe par le Roy, ne le trauailloit pas moins. François depuis la mort de Louys n'en auoit demandé, ny obtenu l'inueſtiture, & pour cela on pretendoit la nonualuë de la poſſeſſion, & la perte des droits pretendus ſur elle.

Le Roy voyant que l'Empereur intimé pluſieurs fois, ne ſatisfaiſoit en façon du monde aux articles du traité de Noyon; Enuoye vne armée en Nauarre ſous la conduite

de l'Eſparre frere de Lautrec, lequel en moins de quinze iours remit le Royaume en l'obeyſſance de Henry d'Albret. Mais voulant penetrer dans l'Eſpagne, & licentier ſes troupes pour eſpargner la ſolde, il reperdit tout ce qu'il auoit conquis, & fut chaſſé en chien par ceux qu'il auoit vaincus en Lion. Tellement qu'il ne fit qu'irriter le courage de l'Empereur qui s'aigrit encore par ceſte occaſion.

Robert de la Marq Duc de Boüillon, ayant fait ſon appointement auec le Roy duquel il eſtoit auparauant mal content, & quitté l'Empereur vers lequel il s'eſtoit retiré pendant ſon meſcontentement; l'enuoye maintenant deffier à Vormes (trait-hardy & inſolent d'vn petit Seigneur, à l'encontre d'vn Empereur puiſſant en moyens, en hommes, & en courage; Auſſi s'en

trouua t'il mal). Et le deffy donné, Fleuranges ſon fis aiſné, leue trois mille hommes de pied & quatre ou cinq cens cheuaux en France, auec leſquels il aſſiege Vireton, petite ville de Luxembourg, appartenant à l'Empereur. Il eſt vray qu'il licentia ſon armee par le commandement du Roy, & l'auoit leuee contre ſon expreſſe defenſe: Mais cela n'apaiſa pas l'Empereur, qui outre cela ſe reſſentoit viuement de l'entrepriſe de Nauarre, & ſçauoit fort bien que le Roy meditoit les moyens de recouurer Naples. Et le Roy qui auoit touſiours au cœur ceſte preference de l'Empire, eſtoit encore courrouſſé de ce que l'Empereur manquoit au payement de la penſion pour le Royaume de Naples, & à la reſtitution de celuy de Nauarre.

Le Pape Leon pratiqué par ces deux grands Princes pour l'attirer

chacun de ſon coſté, feignant au cómencement de fauoriſer Frãçois, Se ligua cótre luy meſme auec l'Empereur qu'il inueſtit du Royaume de Naples, & conuient auec luy que Frãçois Sforce frere de Maximillian ſeroit mis en poſſeſſion de la Duché de Milã. Henry huitieſme Roy d'Angleterre fit mieux : car il s'offrit d'eſtre arbitre entre ces deux Princes, & Calais fut nommé pour y moyenner vne bonne paix. Mais l'Empereur demandant la reſtitution de la Duché de Bourgogne, & l'abolition de l'hommage qu'il deuoit à ceſte Coronne pour ſes païs bas, n'eſtant, diſoit-il, raiſonnable qu'vn Empereur fut vaſſal d'vn Roy de France, rendit cet arbitrage inutile.

Les voila donc aux armes, que nous paſſerons legerement pour venir à leur querelle particuliere.

L'Empereur arma le premier ſous la conduite de Henry Comte de Naſſau, qui ayant pris & razé quelques villes de Robert de la Marq, & fait pendre la plus part de ceux qui les deffendoient; ſe declare ouuertement contre le Roy deuant Mouſon, qu'il print par compoſition. Mais ayant aſſiegé Meſieres, il fut contraint de leuer le ſiege par la valeur du Capitaine Bayart, & Mouſon repris par le Comte de ſaint Pol.

D'autre part l'Admiral de Bonniuet arriuant à ſainct Iean de Lux pour l'entrepriſe de Nauarre, ayant paſſé à gué la riuiere de Bchaubie à la barbe des Eſpagnols qui campoiẽt dela l'eau en nõbre eſgal, ſous la charge de Dom Diego de Vere; & ſ'eſtant ouuert le chemin de Fonrarabie place qu'on eſtimoit Imprenable, & l'vne des clefz d'Eſpagne,

cloſe de trois endroits de la mer, de la riuiere, & de la montagne. L'aſſiege, la bat, & l'aſſaut ſi viuemét quoy que la breſche ne fut point raiſonnable, qu'il la contraint à ſe rendre.

Le Roy eſtoit alors à Feruaques en Picardie ou il auoit aſſemblé le gros de ſes forces ; Ayant ruiné Bapaume, & pris Landrecy, il contraint l'Empereur de ſe retirer auec ſon armee dans Valenciennes : Et pour le combatre, où luy faire honteuſement quitter le païs. Il faict vn pont ſur l'Eſcau au deſſous de Bourchiau. Charles y depeſche douze mille Lanſquenets, & quatre mille cheuaux pour empeſcher le paſſage ; Mais le Comte de ſaint Pol eſtoit deſia dela l'eau auec ſix mille hommes qu'il commandoit, rangez en bataille dans les Marais qui ſont deuers Valenciennes ; Et le Roy le ſuiuoit auecque toutes

ſes troupes qui faiſoient vingt ſix mille hommes de pied, & ſeize cens hommes d'armes ſans les cheuaux legers. Ce que voyant l'Empereur, laiſſa ſept ou huit cens cheuaux pour couurir la retraite des gens de pied; Et le lendemain ſe retira de nuit en Flandres auec cét cheuaux, laiſſant toute ſon armee, Et Hédin en proye à l'armee Royale qui l'emporta d'aſſaut, & le ſaccagea. L'hyuer ſuruenant fut cauſe que le Roy licentia ſes troupes, & ne peut ſecourir Tournay qui fut rendu par compoſition.

Voila donc la guerre acheuée de ce coſté, l'Empereur chaſſé hõteuſement hors de Frãce, & aſſailly viuement en Eſpagne; Mais les armes du Roy ne proſpererent pas ſi heureuſemẽt en Italie. Lautrec y eſtoit General, qui attacqué par le Marquis de Mantoüe, & Proſper Co-

lomne pour le Pape, & du Marquis de Pesquaire pour l'Empereur apres diuers succez, y perdit la Duché de Milan, non par faute de courage ny de valeur, mais de bon-heur & de vigilance, & notamment par l'infidelité des Suysses qui s'allerent ioindre auec les ennemis à faute de paye.

Sur lesquelles pertes l'Histoire fait mention d'vne querelle particuliere entre Iean de Chabanes seigneur de Vãdenesse & frere du Mareschal de Chabanes, & le Marquis de Pesquaire, que nous toucherons en passant pour estre de nostre sujet. Le Marquis auoit assiegé Come, dont Vãdenesse estoit Gouuerneur, qui desesperãt de secours, la rendit à composition de sortir vies & bagues sauues, la lance sur la cuisse, & d'estre conduits en seureté jusques aux marches des Venitiens. Contre la-

quelle ayant eſté ſaccagez, Vandeneſſe accuſe le Marquis d'auoir rõpu ſa foy, & l'apelle en Duel. Pour reſponce, le Marquis luy manda, que s'il vouloit ſouſtenir que ce ſac fut aduenu par ſon commandemẽt ou permiſſion, qu'il auoit menty: Mais la mort de Vandeneſſe tué peu de temps apres, pres de Romagnan à la retraite de l'Admiral Bonniuet, eſtouffa ceſte querelle, & laiſſa l'arrogance dont le Marquis auoit voulu couurir ſa laſcheté impunie.

Appel de Vandeneſſe & reſpõce du Marquis de Peſquiere.

Cependant le Pape Leon mourut, grand ennemy des François, & en ſa place fut eſleu Adrian ſixieſme autresfois Precepteur de Charles. Le Roy enuoye nouueau ſecours à Lautrec, il aſſiege Milan, & ſçachãt l'arriuee de Sforce à Pauie auec ſix mille Lanſquenetz & trois cens cheuaux, ſe loge ſur le chemin pour l'empeſcher d'entrer à Milan. Mais

le Mareſchal de Foix reuenant de France auec argent & troupes d'infanterie, Lautrec pour fauoriſer ſa venuë luy enuoye quatre cens lances, & ſept mille Italiens ou Suiſſes, qui s'eſtans ioints enſemble emporterent Noüarre d'aſſaut. Petit gain d'où ſ'enſuiuit vn grand dommage: car Lautrec s'eſtant affoibly d'vne bonne partie de ſes forces donna moyen à Sforce d'entrer dans Milan auec les ſiennes, au grand aplaudiſſement des Milannois. Lautrec voyant Sforce deſlogé de Pauie, l'aſſiege, porte trente braſſes de muraille par terre, donne deux aſſauts, & comme il ſe preparoit au troiſieſme, ayãt eſtonné ſes ennemis tant par la furie du canon, que par parcelle des aſſauts precedens, & eſtant en grande eſperance de l'emporter, encore qu'il y euſt deux mille hommes de pied, & trois

cens cheuaux, refraiſchis de plus de douze cens Eſpagnols ou Corſes. Voicy Proſper Colomne renforcé des troupes de Sforce qui vient camper à trois mille du camp François. Quel moyen de liurer aſſaut ayant à dos vne ſi puiſſante armee. Lautrec dõc ſe retire à Mõce. L'ennemy craignant qu'il voulut gaigner Milan, ſe va camper à la Bicoque, maiſon d'vn Gentil-homme, ſur le chemin de Laude à Milan, de ſi grand circuit, que vingt mille hommes ſ'y pouuoient ranger en bataille. Icy les Colonnels des Suyſſes viennent demander à Lautrec, argent, congé, ou bataille. Lautrec eſperoit de chaſſer Colomne hors de ſon terrier par la faim, n'y ayant aucune apparẽce d'aſſaillir vn puiſſant ennemy dans vn fort releué de foſſez, & flanqué de grandes plateformes bien pourueuës d'artillerie.

Mais autant parler à vn Suiſſe, ny remonſtrãces, ny promeſſes, ny authorité ne les purent iamais detraquer de leur reſolution. Et voila deſia deux mauuais offices que les Suiſſes rendirent au Roy, nous en marquerõs bien toſt vn troiſieſme pire que tous. L'autre dõc cõtraint par ceux, qui luy deuoient obeïr, donne non la bataille, mais l'aſſaut à l'armee de la Bicoque, & diſpoſe ſes troupes auec vn tel ordre, que ſelon les efforts qu'elles firent. Il y auoit apparence qu'il l'euſt emportee, ſi les Suyſſes ne l'euſſent encore deſſeruy, ſ'auançans quand il ne le falloit pas, & puis reculant, quand il ſe falloit auancer. Car Mommorancy qui les conduiſoit, ne les peut iamais empeſcher de donner dans le fort de l'ennemy auant que le Mareſchal de Foix fut preſt de l'aſſaillir de l'autre coſté, & quand le

Iournee de la Bicoque.

Mareſchal euſt enfoncé les gardes du pont & chargé les ennemis dans leur fort auec vne grande eſperance de la victoire, il ne les y peut jamais ramener. Les Venitiens ne firent pas mieux, tellement que Lautrec fut cõtraint de ſe retirer apres auoir perdu trois mille hommes; Et les Suyſſes ſe débandans d'vn coſté, & les Venitiẽs d'vn autre, luy méme ſe retira apres en France, chaſſé de toutes les villes qu'il tenoit en Italie.

Le Roy n'eſtoit pas oyſif, ayant les forces de l'Empereur & du Roy d'Angleterre nouuellement liguez enſemble, en Picardie ſur les bras. De laquelle les ayant chaſſez, & pourueu aux frontieres de ſon Royaume, il delibere de repaſſer les Alpes luy meſme en perſonne. Pour s'opoſer à ſes armes, l'Empereur, le Pape, le Roy d'Angleterre, l'Ar-

chiduc Ferdinand, Le Duc de Milan, les Venitiens, les Florentins, Genois, Sienois, Luquois, se liguent tous contre luy. Tout cela ne l'euſt pas encore arreſté, mais le Duc de Bourbon pratiqué par l'Empereur, le faict demeurer en France, & enuoyer l'Admiral en Italie auec mille huict cens lances, douze mille François, dix mille Suyſſes, ſix mille Lanſquenets, & trois mille Italiens. La plus part deſquels, apres pluſieurs & diuers euenemens, furent en fin deffaits à Yuree par la faute des Suyſſes qui abãdonnerent laſchement les François. La moururent ces deux braues Cheualiers, Vandeneſſe, duquel nous auõs parlé cy deſſus, & Bayart faiſans merueilles d'armes, qui eſtant bleſſé au trauers du corps, ſe fit coucher aupres d'vn arbre par ſon maiſtre d'hoſtel, le viſage tourné vers

Voyez l'Hiſtoire.

Mort de Bayart, & de Vandeneſſe.

nés vers l'ennemy, auquel il n'auoit jamais tourné le dos ; Ou ayant esté trouué par le Duc de Bourbon qui couroit apres les fuyans. Iay grand pitié de vous ; dit-il, vous ayant connu si bon Cheualier. Monsieur répondit Bayart tendant à la fin, il n'y a point en moy de pitié, car ie meurs en homme de bien ; Mais vous estes à plaindre qui seruez contre vostre Prince, vostre patrie, & vostre serment. L'Admiral mesmes y fut blessé ; Mais Lorges auec si peu de François qui restoient, repoussa les poursuiuans iusques à leur gros. Et le Comte de saint Pol ayant passé la riuiere de Stesie auec perte de peu mais de braues hommes, bailla l'artillerie entre les mains des Suysses, auec laquelle ils se retirerent par le val, d'Aouste, & luy par Thurin.

Cependant les Espagnols assie-

gent Bayonne dont ils furent repouſſez par la vertu de Lautrec, Mais ils reprindrent Fontarabie par la leſcheté de Frauget qui en porta la teſte ſur vn eſchaffaut. Et en meſme temps le Comte de Furſtemberg eſtoit deſcendu en Champagne auec douze mille Allemans, & le Duc de Suffolc auec le Comte de Bures en Picardie auec ſix mille cheuaux, & vingt cinq mille hommes de pieds. Mais les vns ny les autres n'y firent pas mieux que nos hommes en Italie, & toutes ces armees fondirent contre la France comme des vagues contre vn Rocher, ſans y retenir vn ſeul pied de terre.

Le Duc de Bourbon, & le Marquis de Peſquaire ayant chaſſé les Frãçois d'Italie, viennent mettre le Siege deuant Marſeille, & y ſejournerent ſix ſepmaines; Mais le Roy ſuruenant auec vne puiſſante armee leur

fit haſter leur retraite, Sur laquelle le Mareſchal de Chabanes qui menoit l'aduangarde, les chargeant en queuë en deffit grand nombre chacun laiſſant ſon bagage, & les ſoldats iettans leurs armes pour eſtre plus legers à la fuite. Le Roy leur voulant couper chemin, & arriuer le premier en Italie, picque tellemẽt apres qu'en vn meſme iour arriuerent, le Roy à Verceil, & le Marquis à Albe, le Duc ſuiuant auec les Lanſquenets à vne iournee delà. Le Vice-Roy de Naples voyãt que le Roy tournoit la teſte droit à Milan comit dans Pauie Anthoine de Leue auec douze cens Eſpagnols, & ſix mille Lanſquenets, & d'vne extreme diligence auole dans Milan auec le reſte de l'armee; Mais ſentãt aprocher le Roy, il en ſortit auec le Duc de Bourbon, & le Marquis de Peſquaire & ſe retire à Laude. Le Roy

Prise de Milan. prend Milan. & au lieu de ſuiure l'armee Imperiale qui ſe retiroit en deſordre, haraſſee du chemin, affoiblie d'hommes, & abatue de courage, tourne viſage deuers Pauie ſur la fin d'Octobre; Ayant auec luy Henry d'Albret Roy de Nauarre, les Ducs d'Alençon, de Lorraine, d'Albanie, & de Longueville, les Comtes de ſaint Pol, de Vaudemont, de Laual, de Tonnerre; les Mareſchaux de Foix, de Chabanes, de Mommorency; le Grand maiſtre baſtard de Sauoye, l'Amiral Bonniuet principal autheur de ce conſeil; la Trimoüille, la Rochefoucaut, le Marquis de Saluſſes, le Vidame de Chartres, & vne infinité d'autres Seigneurs qu'on peut voir dans l'Hiſtoire; Deux mille lances, huit mille Aduanturiers, huit mille Lanſquenets, ſix mille Suiſſes, & quatre mille Italiens dont le nombre

s'augmenta depuis de beaucoup.

Auec toutes ces forces il assiege Pauie, la bat en deux endroits, dõne l'assaut, on gaigne la bresche; mais de grandes & proffondes tranchees arrestent les assaillans, & les plus prochaines maisõs percées bien a propos, & pourueuës d'arquebusiers, les contraignent de l'abandonner. Le Tesin se diuise en deux bras, deux mille au dessus de Pauie, & se reioint vn mille au dessous; Et à cause que la muraille n'estoit remparee du costé du plus gros bras, on entreprend de le couper, & rechasser tout le fleuue dans le moindre, esperant que par vne furieuse bateric la ville seroit forcee auant qu'on eust moyen d'y pouruoir. On y employe plusieurs jours, vn grand nombre d'hommes, & vne depense infinie. Mais la force de l'eau peut plus que l'art ny l'industrie des

ingenieurs. Vne longue pluye enfla tellement la riuiere, qu'en vn heure ruynant les eſcluſes & leuees qui ſe faiſoient dans le canal, elle rendit tout ce gros labeur inutille.

Cependant le Pape eſmeu de la ſoudaine conqueſte de Milan, ſe tourne du coſté de la fortune, & n'ayant pû diſpoſer ces guerriers à la paix, ſe ligue auec le Roy croyant qu'il deut eſtre le plus fort, comme il y auoit grande aparence; Mais il fit icy vne faute qui n'eſtoit pas la premiere, ny ne fut pas la derniere de ce grand Prince Car penſant cõtraindre le Vice-Roy d'abandonner l'Eſtat de Milan pour courir à la defenſe de celuy de Naples, il y enuoye le Duc d'Albanie accompagné de Rance de Cere, ſix cens homes d'armes, trois cens cheuaux legers, dix mille hommes de pied, & douze pieces d'artillerie. Imprudẽ-

te ſeparation d'armee, dont l'ennemy ſceut bien faire ſon proffit. Il preuoioit que ſecourant Naples, il perdroit Milan. Parquoy il ſe reſout à faire teſte au Roy dans la Lombardie, enuoyant le Duc de Traiete au ſecours de Naples. Et le Duc de Bourbon ayant amené cinq cens hõmes d'armes Bourguignons, & ſix mille Lanſquenets de renfort, les Imperiaux partirent de Laudé le vingt-cinquieſme de Ianuier 1524
pour aller ſecourir Pauie.

L'aproche des Imperiaux aſſeura le Roy d'auoir bataille; La Trimoüille, les Mareſchaux de Foix & Chabanes, & autres experimentez Capitaines, luy conſeilloient de retirer ſon armee de deuant Pauie, & ſa cãper en quelque lieu fort, comme il s'en trouue beaucoup en ce païs là pour les canaux qui abreuuent les prés. Ils remonſtroient que

l'armee ennemie deſpourueuë d'argent ſeroit en peu de iours cõtrainte de s'eſpandre & ſe loger dans les villes. Que les eſtrangers à faute de payement ne faudroiẽt à faire quelque tumulte. Que les ennemis ne ſe conſeruoient enſemble qu'en eſperance de donner bataille, & que s'ils voioient la guerre tirer en longueur, ils ſe trouueroient enuelopez de pluſieurs dificultez & confuſions. En ſomme qu'il eſtoit fort dangereux de s'enfermer entre vne ville defendue par ſix ou ſept mille hommes, & vne ſi puiſſante armee qui luy venoit au ſecours.

Mais le Roy ne veut laiſſer le ſiege, & ſi veut empeſcher que l'ennemy n'entre dans Pauie. Il ſe repoſoit, dit l'Hiſtoire, ſur l'Admiral, ſur Mõmorency, & Philippe de Chabot, perſonnes qui luy eſtoient agreables, mais nõ encore de gran-

de experience D'auãtage il n'auoit pas en ſon armee le nombre d'hommes qu'on luy faiſoit acroire. Le Duc d'Albanie en auoit emmené partie des gens de cheual, partie eſtoit demeuree à la garde de Milã, & pluſieurs ſ'eſtoient épandus aux villes & bourgades circonuoiſines. Il n'auoit que huict cens lances au camp, & la negligence de ſes officiers, la tromperie des Capitaines Italiens nommément, l'abuſoiẽt, ne fourniſſant le nombre des gens de pied, dont ils receuoient la ſolde.

Pluſieurs ſuccez de mauuais preſage arriuerent deuant la bataille; mais entre autres ſix mille Griſons qui venoient en l'armee du Roy, ayant touché la ſolde & preſté ſerment, ſ'en retournerent cinq iours deuant ceſte funeſte iournee. Auſſi ne falloit il pas qu'ils fiſſent

mieux que les Suiſſes, n'eſtant pas plus fideles qu'eux, & eſtant beaucoup moins vaillans, pour nous aprẽdre par tãt d'exẽples à nous paſſer des eſtrangers, ou pour le moins ny fonder iamais le gros de nos eſperances. Anthoine de Leue endõmageoit extremement nos hommes par diuerſes faillies, & auoit le plus ſouuent l'aduantage. Iean de Medicis pour ſe venger d'vn affrõt que ſes troupes auoient receu en vne ſortie; dreſſe vne amorce à ceux de la ville ſouſtenuë d'vne double embuſche. Les Eſpagnols pourſuiuans ceux qui les auoient attaquez, deſcouurirẽt la plus eſloignee, comme la plus proche, leur coupãt chemin, tous paſſerent au fil de l'eſpee. Mais Iean de Medicis y euſt l'os du talon caſſé d'vne arquebuſade, & eſtant contraint de ſe faire porter à Plaiſance; ſes troupes ſ'eſcarterent

tellement, qu'elles affoiblirent l'armee de plus de dix mille hommes, & ſon abſence refroidit l'ardeur de ceux qui reſtoient.

Les deux armees ſe voiſinoient d'vn demy mille, l'auantgarde du Roy conduite par le Mareſchal de Chabanes, logeoit auec les Suiſſes aux Ronces dans le fauxbourg pres la porte ſaincte Iuſtine. Le Roy aux Monaſteres de ſainct Pol & ſainct Iacques, lieux eminens & commodes pres de Pauie. Le Duc d'Alençon à Mirabel auec l'arrieregarde; De façon que tenãt Pauie enuironnee de toutes parts, les Imperiaux ny pouuoient entrer ſils ne paſſoient le Teſin, ou le Parc. Les ennemis logeoiẽt à Prati vers la porte de ſaincte Iuſtine, & ſ'eſtendoient à Treleuere, & la Mote, & dans vn bois à coſté de ſainct Lazare, ſeparez d'vn petit ruiſſeau qu'on appelle

Aſſiete des deux armees.

le Vernicule; mais ſi voiſins qu'ils ſ'endommageoient grandement à coups de canó. Les logis des armees auoient de front, aux eſpaules, & aux flancs de gros ramparts enuironnez de foſſez & fortifiez de baſtions. Mais les Imperiaux auoiét cet aduãtage de ſ'eſtre ſi fort approchez de la ville, qu'au iour d'vne bataille, ils pouuoient eſtre aſſiſtez de ceux de dedans. Ils ne pouuoient pourtant ſe maintenir dans leur fort, faute de deniers les en euſt bien toſt chaſſez. Si conſideroient-ils que par leur retraite ils perdroiét Pauie, & conſequemment tout ce qui leur reſtoit de la Duché de Milan, d'aſſaillir les François en leur logis, c'euſt eſté donner de la teſte contre vne muraille: Auſſi n'eſtoit-ce pas leur intention, mais de refraiſchir ſeulement la garniſon de Pauie, ce qu'ils ne pouuoient ſans

paſſer à la teſte du camp François. Ils ſe diſpoſerent dõcà deux effets, ou d'executer leur deſſein, ou de combatre le Roy s'il ſortoit de ſon fort.

La nuit deuant la feſte de Sainct Mathias, iour de la natiuité de l'Empereur, ils laſſent nos gens par diuerſes alarmes, dreſſent deux eſcadrons de gens de cheual, & quatre de pied. Le premier ſous la charge du Marquis de Guaſt, le ſecond ſous le Marquis de Peſquaire, & les deux autres par le Duc de Bourbon, & le ViceRoy. Ils arriuent aux murailles du Parc, en iettent par terre ſoixãte braſſes, entrent dedans, prenent le chemin de Mirabel & laiſſent à gauche l'armee du Roy. Son artillerie logee en des lieux aduantageux fait de grandes breſches en leurs bataillons, & les contraint de courir à la file pour ſe iecter à couuert dans vn *Bataille.*

valon. Icy le Roy ſe laiſſe emporter à ſa paſſion, il void filer l'ennemy, & ſe perſuade qu'il a l'eſpouuante: ioint qu'on luy raporte que le Duc d'Alençon auoit deffait quelques Eſpagnols qui vouloient paſſer à main droicte, & leur auoit enleué quatre pieces de canon. Ainſi le Roy quitant ſon aduãtage, va chercher ſes ennemis; & paſſant à la bouche de ſon Canon l'empeſche de faire ſon effet. C'eſt ce que les Imperiaux demandoient, le Roy hors de ſon fort, & eux a couuert de l'artillerie; Ils tournent donques la teſte vers luy. Le Roy ſouſtenu du bataillon des Suiſſes qui eſtoit ſa principalle force, marche droit au Marquis de ſainct Ange qui menoit la premiere troupe de leur gendarmerie; la renuerſe, en tue grand nombre, & le Marquis meſme. Mais les Suiſſes au lieu d'attaquer vn ba-

Faute ſignalee du Roy.

Laſcheté des Suiſſes.

taillon de Lanſquenets qui faiſoit eſpaule à la caualerie Imperiale, ſe ietent à quartier, & prenent le chemin de Milan pour ſe ſauuer. Quand les Suiſſes n'auroient jamais fait autre laſcheté, celle-là n'eſt que trop inſigne pour faire eſmerueiller tout le monde, de voir qu'apres cela l'on achette encor leur alliance. Le Marquis de Peſquaire alloit fondre auec ſon bataillon ſur le Roy: François frere du Duc de Lorraine, & le Duc de Nortfolc auec enuiron cinq mille Lanſquenets, marchent contre luy la teſte baiſſee. Mais les voila ſoudain enuelopez de deux gros batailllons Allemans. Ainſi les Suiſſes retirez, les Lanſquenets deffaits, tout le faix de la bataille tomba ſur le Roy; qui à la fin bleſſé à la jambe, à la main & au viſage, ſon cheual tué ſous luy, ſe defendant juſques à la

Prise du Roy. derniere haleine, donna ſa foy au Vice-Roy de Naples, lequel luy baiſant la main auec vne grande reuerence, le receut priſonnier au nom de l'Empereur. En meſme temps le Marquis du Guaſt auoit rompu les gens de cheual qui eſtoient à Mirabel, & Antoine de Leue qui eſtoit ſorti de la ville, aſſailloit les autres par derriere. L'auangarde ſouſtint quelque temps le choc, mais en fin elle ſuccomba par la mort du Mareſchal de Chabanes. Le Duc d'Alençon ne voyant plus de reſſource, ſauua ſon arrieregarde, & repaſſa le Teſin. François fut conduit en Eſpagne, traité auec tout l'honneur & le reſpect qu'on deuoit à la Maieſté d'vn ſi grand & ſi braue Roy, qui n'eſtoit tombé entre les mains de ſon ennemy, que par trop de courage & de valeur : mais neantmoins quand on vint à traiter des

conditions

conditions de ſa liberté, elles furent ſi dures, qu'il ſe reſolut à vne captiuité perpetuelle pluſtoſt qu'a les acorder. En fin eſtant tõbé malade, la crainte qu'euſt l'Empereur de perdre ſa rãçon par ſa mort, luy fit relaſcher quelque choſe; Mais touſiours le contraignit il a des conuentions non ſeulement iniuſtes, mais encore impoſibles. Et entre autres, qu'il
« conſigneroit ſix ſepmaines apres ſa
« liberté, la Duché de Bourgogne
« à l'Empereur, auec toutes les apar-
« tenances & dependances tant de la
« Duché que la Comté, qui ſeroient
« ſequeſtrees de la ſouueraineté du
« Royaume. Qu'il cederoit tous les
« droits pretendus ſur les Eſtats de
« Naples, Milan, Genes, Aſt; Quitte-
« roit la ſouueraineté de Flandres &
« d'Artois; Et eſpouſeroit Eleonor
« ſœur de l'Empereur auec deux cens
« mille eſcus de dot. Et cependant

» bailleroit ſes enfans en oſtage juſ-
» ques à la reſtitution des terres ſuſ-
» dites. Au reſte il ne voulut iamais admetre le Roy en ſa preſence que premierement l'acord ne fut arreſté, ou ſur les termes d'vne certaine eſperance de l'eſtre. Et quand il fut fait, & qu'ils ſe furent entretenus, & monſtrez en public enſemble, allant en meſme carroſe voir la Reyne Eleonor, auec beaucoup de ſignes de bienueillance, & meſmes apres que le Roy l'euſt fiancee; Il n'en euſt iamais ſes coudees plus franches, & fut touſiours auſſi ſoigneuſement gardé qu'auparauant. Qui n'eſtoit pas traitement de beau frere, ny moyen d'adoucir leur anciennes inimitiez par vne ſi nouuelle deffiance; outre que ces articles extorquez de force, ne pouuoient eſtre obſeruez de droit, ce qui s'arrache par violance n'ayant point de tenue; Auſſi ne

produirent ils que de nouuelles diuiſions, & d'vne cauſe publique firent vne querelle particuliere.

Apres que le Roy fut de retour en France, l'Empereur faiſant ſemblãt de vouloir inueſtir le Duc de Bourbõ de la Duché de Milan: Il fut faite vne ligue à Coignac entre le Pape, les Rois de France & d'Angleterre, les Venitiens, Suiſſes & Florentins pour la commune liberté d'Italie; que le Roy fit ſignifier au Vice-Roy de Naples, s'excuſant de ne pouuoir tenir ſa promeſſe quant à l'alienation de la Bourgogne, & offrant d'acomplir les autres, & pour retirer ſes enfans payer deux millions d'eſcus. En ſuite dequoy les confederez aſſaillirent Milan, mais fort mal par la faute du Duc d'Vrbin, & puis Naples non guere mieux par la faute du Pape; qui ayant fait tréue auec les Colonnes, & licentié les

gens de cheual & de pied qu'il entretenoit contr'eux; au lieu de prendre Naples, leur vid prendre Rome, ſaccager le Palais Pontifical, & les ornemens de l'Egliſe de ſainct Pierre, luy contraint de ſe retirer au chaſteau ſainct Ange: ou il capitula de faire retirer l'armee de la ligue hors de l'Eſtat de Milan, & de quatre mois ne donner ſecours aux confederez; tréue extremement oportune aux affaires de l'Empereur, qui perdoit Milan, & Genes. Fronſperg amenant là deſſus quatorze mille Lanſquenets, & bon nombre de cheuaux au Duc de Bourbon, il laiſſe dans Milan Anthoine de Leue, & tire droict à Rome.

Priſe de Rome par les Colonnois.

Le Pape auoit apellé le Comte de Vaudemont iſſu de la maiſon d'Anjou au Royaume de Naples, qui acompagné de Rance de Cere, dix mille hommes de pied, & quelque

caualerie, y auoit fait d'heureux progrez, comme le Vice-Roy requit vne ſurceance d'armes au Pape, qui luy acorda vne tréue de huit mois. Par laquelle chacune des parties rapella ſes gens, fit retirer ſon armee, & rendit les places priſes l'vne ſur l'autre.

Le Duc de Bourbon nonobſtant la tréue ayant pillé le Bolonnois, rauagé la Romagne, ſe campe finalement deuant les murailles de Rome, qu'il aſſaut. Mais marchant le premier à la teſte de ſes troupes l'eſchelle au poin, vne arquebuſade le renuerſe mort par terre. Le Prince d'Oranges le fit couurir d'vn manteau pour en oſter la connoiſſance aux ſoldats, & pourſuiuant chaudement l'entrepriſe, força la ville. Les victorieux paſſent quatre mille hommes au fil de leurs eſpees, pillent indiferemment amis & enne-

Autre priſe de Rome par le Duc de Bourbon tué de canon les murailles

mis, Prelats, Temples, Monaſteres, Reliques. Prennent à rançon les perſonnes profanes & ſacrees, ſaccagent le palais des Cardinaux, pluſieurs deſquels plumez par les Eſpagnols, eſtoient en fin regratez par les Lanſquenets, imbus la plus part de la doctrine de Luther, & ennemis paſſionnez du Siege Romain. Le Pape aſſiegé dans le chaſteau ſainct Ange, mande le Vice-Roy auquel il auoit accordé la tréue ; Mais les Imperiaux ayant fait leur general le Prince d'Orange, & luy n'ayãt aucune eſperãce de ſecours ; conuient de payer quatre cens mille ducats, demeurer priſonier auec treize Cardinaux qui l'acompagnoient iuſques au payemẽt de cent cinquãte mille, bailler oſtages pour aſſeurance des autres, remetre le chaſteau ſainct Ange, les Roques d'Oſtie, de Ciuita-Vechia, de Ciuita-Caſtellana,

Priſe du Pape.

& les Citez de Plaiſance, Parme, & Modene entre les mains de l'Empereur. Et d'aller en ſuite à Naples, ou Caiette pour y attendre ce qu'il voudroit ordonner.

Ceſte inſolente & dure façon de proceder à l'encontre du Pape, au grand ſcandale de la Chreſtienté, occaſionna le Roy, aſſiſté du Roy d'Angleterre, de renuoyer Lautrec en Italie, auec ſix mille cheuaux, ſix mille Lanſquenets, dix mille Suiſſes, & dix mille François ou Gaſcons, & huit Galeres ſous la charge d'André Doria. Ayant auparauant enuoyé demander à l'Empereur, la deliurance du Pape, & la reſtitution des enfans de France. Lautrec n'euſt ſi toſt le pied dans les marches de Lombardie, qu'ayant aduis que le Comte de Lodron auoit enuoyé deux mille Lanſquenets à Boſco, il les inueſtit, & les

cannonnant iour & nuit, les contraignit dans le 10. jour du Siege de ſe mettre à ſõ arbitrage. Ceſte petite victoire fut ſuiuie d'vne plus grande ſur les Genois, qui ramena leur ville à l'obeyſſance du Roy. Alexandrie rendue, & Pauie aſſiegee, ou Ludouic de Beljoyeuſe cõmandoit deux mille cinq cens hõmes, fut emportee au ſecond aſſaut, & ſaccagee durant huit iours. Milan branloit, mais le Roy traitant la deliurance de ſes enfans, ne le voulut point oſter à l'Empereur pour le mettre entre les mains de Sforce. Ainſi Lautrec print le chemin de Plaiſance, ou le Duc de Ferrare & le Marquis de Mantouë ſe ioignirent auec le Roy.

L'Empereur preuoyant que l'inuaſion du Royaume de Naples par Lautrec, le contraindroit d'y r'apeller les forces qu'il auoit en l'Eſtat Eccleſiaſtique; enuoya lors

commiſſion de mettre le Pape en liberté. Suyuant laquelle il accorda de ne faire aucune entrepriſe cõtre l'Empereur ny ſur Milan, ny ſur Naples, & de payer trois cens cinquante mille ducats, partie aux Láſquenets, partie aux Eſpagnols. Ce fut le dernier d'Octobre. Et le dixieſme de Decembre enſuyuant, les Eſpagnols deuoient conduire le Pape en lieu de ſeureté; mais ſçachant la mauuaiſe affection qu'ils luy portoient, & craignant pire condition, il trompa ſes gardes, & la nuit precedente traueſti en marchand, ſortit ſur la brune ſecrettemẽt du chaſteau, & ſe ſauua à Oruiete.

Lautrec ſejournoit à Boloigne, attendant aduis du Roy ſur la reſolution de la paix, ou la cõtinuation des armes; Et le Roy, & l'Empereur eſtoient ſur ce point d'honneur, ſçauoir lequel des deux ſe fieroit plus

honneſtement l'vn de l'autre. Le Roy ne vouloit faire partir ſon armee d'Italie qu'il n'euſt recouuré ſes enfans, & l'Empereur ſe roidiſſoit au contraire, diſant qu'il ne ſe pouuoit fier à celuy qui l'auoit vne fois trompe. Ainſi leurs diſputes ne produiſant qu'irreſolution, & dépit, les Ambaſſadeurs des Roys de France & d'Angleterre denoncent la guerre à l'Empereur. Il l'accepte, mais contre le droit des gens les fait arreſter ſur le champ, leur donne des gardes d'Archers & hallebardiers, leur deffend de cõmuniquer & d'eſcrire, & les fait conduire à quinze lieuës de Burgos ou eſtoit la Cour d'Eſpagne.

Le Roy ſçachant la detention de ſon Ambaſſadeur, fait mettre Granuelle Ambaſſadeur Imperial dans le Chaſtelet de Paris, & retenir par la France tous les marchands, ſujects

de l'Empereur. Mais auparauant lors que la paix ſe traictoit entr'eux à Grenade, l'Empereur auoit faict entendre à l'Ambaſſadeur de Frãce, que pour eſpargner le ſang qu'vne infinité d'hommes eſpanchoient à l'occaſiõ de leurs querelles particulieres, il mettroit volontiers fin aux differents qu'il auoit auec le Roy par vn combat ſingulier de ſa perſonne à la ſienne. Et l'Ambaſſadeur ayant fait cet outrage au Roy, de luy taire ceſte parole, Charles la ſignifia depuis à celuy qui luy denonça la guerre, blaſmant le Roy non ſeulement d'auoir violé ſa foy, mais auſſi d'auoir faict la ſourde-oreille à ce point.

Deffy de l'Empereur au Roy.

Voicy donc que le Roy n'a ſi toſt ouy ce deffy, que le vingtieſme de Mars, il conuoque tous les Princes, tous les Ambaſſadeurs, & toute la Cour en la grand' ſale du Palais à 1528.

Cartel du Roy à l'Empereur

Paris; & ſeant en ſon Troſne Royal faict lire à haute voix par vn Secretaire d'Eſtat vn Cartel ſigné de ſa main contenant. *Que l'Empereur accuſant le Roy d'auoir fauſſé ſa foy, auoit dit vne parole fauſſe; Et que autant de fois qu'il la diſoit autant de fois il auoit menty. Afin donc de ne retarder la fin de leurs diferents, qu'il aſſigne le champ, & luy portera les armes. Proteſtant le Roy que ſi deſormais l'Empereur eſcrit ou tient aucune parole contre l'honneur d'iceluy, la honte du delay ſera ſienne, attendu que le combat eſt la fin de toutes eſcritures.*

Suite de la meſme querelle.

CHAP. XV.

D'Autant que Granuelle refuſa de ſe charger de ceſte Ambaſ-

ſade, le Roy luy donnant congé l'accompagna d'vn Heraut pour preſenter cet eſcrit à l'Empereur; Et peu de iours apres, Héry Roy d'Angleterre luy enuoya ſemblable Cartel. D'autre coſté Lautrec pourſuit ſa pointe, chaſſe les Imperiaux deuant ſoy iuſques à Naples, & ſes armes proſperoient auec vne telle inclination des peuples que ſoit pour affection du nom François, ou pour hayne de l'Eſpagnol, tout l'Eſtat de Naples eſtoit ſur le point d'arborer les enſeignes Françoiſes. Comme le Prince d'Orange ayant recueilly cinq mille Allemans, autant d'Eſpagnols, & quinze cens Italiens, occaſionna Lautrec de reioindre ſes troupes eſpandues, & tourner viſage aux ennemis auec deſſein de de les combatre. Il auoit trois mille François, quatre mille Gaſcons, huit mille Allemans, trois mille

Suiſſes, & dix mille Italiens. Auec leſquels il s'aproche de l'ennemy, qui ſe retire à Naples. Melfe fut premierement attaqué, & emporté d'aſſaut, ſix ou ſept mille hommes tués dedans, & le Prince qui la defendoit priſonnier auec ſa femme & ſes enfans. Barlete, & toutes les places des enuirons ayant facilité le progrez de Lautrec, le voila campé deuãt les murailles de Naples
Siege de Naples. ſur la fin d'Auril. La ville eſtoit pleine de gens de defenſe, & leur experiẽce au fait des armes eſprouuee de longue-main. Ils eſtoient dix mille vieux ſoldats. Les galeres de Philippin neueu d'André Doria n'eſtoient ſuffiſantes de ſerrer le port, & celles des Venitiens n'arriuoient point. Les cheuaux legers ennemis qu'ils auoient en grand nombre, coupoient les viures à nos gens, la peſanteur ordinaire de l'air

du païs, les pluyes continuelles, & l'incómodité des ſoldats qui couchoient la pluſpart à deſcouuert, rempliſſoient le camp de maladies, la tardiue pouruoyance du Roy, & le mauuais office des Financiers faiſoit que l'argent de France ne pouuoit franchir les Monts, faute qui auoit cy deuant perdu l'Eſtat de Milan. Neantmoins les aſſiegez ayant fait vne entrepriſe ſur Philippin, furent batus ſi rudement qu'ils y perdirent plus de mille hommes, le Vice-Roy meſme, Fieramoſque, & pluſieurs autres Gentils-hommes, y moururét. Le Marquis du Guaſt, Aſcagne & Camille Colonnes, le Prince de Salerne, & grand nombre d'autres principaux priſonniers Tellemét que ces premices rempliret les François d'vne grande eſperance, & les Imperiaux d'vn horrible eſtonnement. Ils voyoient la

fleur de leurs hommes enſeuelis ſous les ondes, eux priuez de la ſeigneurie de la mer, & par terre bloquez de ſi pres qu'ils n'auoient moyen d'eſtre ſecourus; Point de farines qu'a force de bras, point d'argent pour leurs ſoldats, la peſte les eſclairciſſoit tous le iours, tout le païs circonuoiſin reclamoit le nom des victorieux; Et pour les acheuer de peindre vingt-deux galeres Venitiennes arriuent au Golfe de Naples qui ne les menacent que d'vne extreme neceſſité.

Lautrec ayant commandé qu'on enuoyat les priſonniers en France, Philippin les chargea ſur deux galeres; Comme ils paſſent à Genes, André Doria pratiqué par l'Empereur, les retient, couurant ſes ſecrets deſſeins de ce pretexte, que le Roy ne l'auoit pas ſatisfait des rançons du Prince d'Orange qu'il auoit pris durant

durant le ſiege de Pauie, ny de l'eſtat de ſes galeres. Que ſ'il plaiſt à ſa Majeſté luy faire raiſon, & rendre à Genes le commerce de la marchandiſe & gabele du ſel qu'il auoit tranſporté à Sauone, il fera auec le peuple, que pour ſeureté de ſa foy, il liurera au Roy douze galeres entretenuës, & n'en retiendra que deux pour la garde du port. Procedure inſolente d'vn ſeruiteur à l'endroit du Maiſtre. Mais la perte de ce ſeruiteur traynoit quant & ſoy celle de Genes, du Royaume de Naples, & de l'armee qui l'aſſiegeoit. Par ou l'on void que c'eſt vne des plus grandes fautes du Roy François, laquelle neantmoins il fit par conſeil, & par le conſeil de ce meſme Chancelier qui auoit auparauãt deſeſperé Charles de Bourbon. Ces demandes doncques n'eſtant trouuees raiſonnables, Le Roy dépeſ- *Voyez l'Hiſtoire.*

che le Seigneur de Barbeſieux pour ſe ſaiſir tant des Galeres que de la perſonne d'André Doria; lequel en ayant le vent, ſe retire ſur ſes Galeres vers l'Empereur, luy remet celles du Roy, & fait retirer Philippin de Naples auec les ſiennes, apres auoir fourny les aſſiegez de tous les viures & commoditez qu'il leur peut donner.

Le depart de Philippin contraignit les Venitiens de garder le port & quitter vne tranchee qu'ils faiſoient depuis la mer, iuſques à celle que Lautrec auoit faite entre la ville, & le Mont ſainct Martin; Mais eſtans allez en Calabre pour ſe pouruoir de biſcuits, & ayant laiſſé le port ouuert, les aſſiegez receurent vn refraiſchiſſement és iours que la neceſſité les rendoit la corde au col à la deuotion de Lautrec. Qui nonobſtant la mortalité, reſolu de mou-

rir auant que reculer vn pas, ſolicitoit le Roy de le ſecourir. Le Roy y dépeſche le Prince de Nauarre frere de Henry ; Mais auec ſi petite troupe, dont la plus part eſtoient de ieunes Gentils-hommes volontaires, qu'il falut tirer des gens de l'armee pour luy faire eſcorte ; laquelle paſſãt au retour deuant Naples, fut affoiblie de deux cens hõmes, & de la perte de Candale leur chef. Ainſi la chance ſe tourne en ces deux armees ; Les Imperiaux par frequentes ſaillies, ſe pouruoyẽt des choſes neceſſaires, & en incomodent les François, prennent le bagage & le fourrage iuſques aux fortifications, & les cheuaux à l'abreuoir ; l'eſperance leur croiſt auec les commoditez, leurs Lanſquenets ne tumultuent plus, chacun repute à grãde gloire ce qu'il à ſouffert. Les noſtres au contraire dé-

croiſſent de forces & de courages, les gens de cheual s'eſcartent, qui pour ſe refraiſchir, qui pour euiter la peſte, les gens de pied faillent de cœur n'ayant point de caualerie qui les ſouſtienne. La cõtagion s'affoibliſſoit à Naples & ſe renforçoit au camp. Deſia le Comte de Vaudemont, Gruffy & pluſieurs autres Capitaines eſtoient couchez dans le tombeau. Le Prince de Nauarre, Camille de Triuulce & preſque tous les hommes de commandement malades. Et ce qui plus importoit, Lautrec frapé de maladie ne pouuoit plus remedier aux choſes qui tendoient à leur declin. Rance de Cere qu'il auoit enuoyé vers l'Abruzze faire vne leuee de quatre millle pietons, & ſix cens cheuaux, trouuoit des treſoriers qui le payoient de leur reſponce ordinaire. *Il n'y a point d'argent aux coffres du*

Roy. Il n'y auoit le plus ſouuent que manger au camp, leau meſme y eſtoit faillie ; Et pour comble de mal'heur Lautrec y mourut le quinzieſme d'Aouſt, & auec luy tous les braues deſſeins qu'il auoit engendrez. *Mort de Lautrec.*

Le Marquis de Saluſſes homme courageux, & bien ſuiuy des ſoldats, print en main le gouuernement de l'armee, mais elle ne faiſoit plus que trayner les eſles. De ſorte qu'ayant perdu Nole & Capouë, elle ſe leue de nuit pour gaigner Auerſe, les Imperiaux deſcouurét leur partement, les ſuyuent ; deffont en chemin la bataille conduite par le Prince de Nauarre, & l'arriere-garde que menoient Pompeant, Negrepeliſſe, & Triuulce, prennent le Nauarrois auec pluſieurs autres chefs priſonniers, & aſſiegent le Marquis dans Auerſe, qui n'ayant

dequoy contreluter tant d'efforts, & giſant au lit malade, tomba finalemẽt priſonnier entre les mains de ſes ennemis, & de là, peu de iours apres au ſepulcre, auec vne infinité d'autres marquez en l'Hiſtoire.

Cependant le Duc de Brunſuic ayant paſſé l'Adice auec dix mille Lanſquenets, & ſix cens cheuaux, marchoit au ſecours de Naples, & le Roy luy auoit oppoſé la Comte de ſaint Pol, auec cinq cens hommes d'armes, cinq cens cheuaux legers, ſix mille François commandez par Lorges, & trois mille Lanſquenets, auec commãdement de le ſuiure en queüe, & l'engager entre les deux armees. Mais les prouiſiõs neceſſaires contraignant le Comte de ſeiourner quelque iours en Aſt, le Duc print par compoſition quelques villes, & aſſiege Laude; ou la vertu des aſſiegez le contraignit de

ſ'en retourner ſans rien faire; Et le Comte ioint auec les Ducs de Milan, & d'Vrbin remit en ſon pouuoir ce qu'il auoit pris, & tout ce qui eſtoit entre le Po & le Teſin, iuſques à Pauie. Pauie obeyſſoit lors à l'Empereur, car apres le paſſage de Lautrec, Antoine de Leue l'auoit ſurpriſe. Le Comte l'aſſiege, la bat de vingt canons, les Venitiens diſputent la premiere pointe auec les François, & les chefs l'ayãt commiſe au ſort, le dé fauoriſe les Venitiens. Ils donnent, mais eſcarmouchant de loin & lentement. Lorges pouſſé d'ardeur & d'impatience de leur voir ſi molement executer l'aduantage que le hazard leur auoit acquis, ſe iette entr'eux & la breſche, & l'emporte de force auant que les Venitiens s'en aprochaſſent. La priſe de Pauie fut contrepointee par celle de Genes, ſurpriſe par

Prise de Pauie sur les Imperiaux & de Genes sur les François.

André Doria au milieu d'vne grande peſte dont elle eſtoit affligee. Quelque Citadins ayant promis au Comte de la luy faire reprendre, & luy ayant failly à ſon entrepriſe, Hyuerne en Alexandrie; Et le printemps venu s'eſtant remis aux chãps auec peu de gens, & pris Mortare & Nouarre, & preſque toutes les autres places deça le Teſin, les Ducs d'Vrbin & de Milan le ioignent à Marignan. Mais toutes ces forces vnies n'eſtoient pas ſuffiſantes pour aſſaillir Milan, Antoine de Leue ayant eſté nouuellement refraiſchy de trois mille Eſpagnols. Ils aduiſent donc que pour leur trancher les viures, les François iroient à Biagras, les Venitiens à Caſſan, & les Sforceſques à Pauie. Neãtmoins le Comte ayant aduis qu'André Doria eſtoit party de Genes, y tourne la teſte, & au lieu d'aller à Biagras

arriue à Landriane. Mais la nuit vne pluye enfla tellement la riuiere qu'il n'euſt moyen de paſſer l'artillerie. Antoine de Leue aduerty du ſejour qu'y faiſoit le Comte, part de Milan, l'atteint, & le charge deuant qu'il euſt preſenti ſa venue. D'abord le Comte rembarre l'arquebuſerie Eſpagnolle dans le bataillon de leurs Alemans, & les Lanſquenets François repouſſent ceux qui auoient paſſé le ruiſſeau qui ſeparoit les deux armees. Guy de Rangon auoit dés le matin pris le chemin de Pauie auec l'Auangarde, & n'euſt connoiſſance du cõbat qu'apres qu'il fut fait. Les Colonnels des gens de pied Italiens s'eſtoient tirez à quartier laiſſans les autres engagez au combat. Iean Ieroſme de Caſtillon, & Claude de Rangon faiſoient merueilles. Mais la caualerie Imperiale auec vn gros batail-

lon d'Allemans paſſant le ruyſſeau, nos Italiens tournent les eſpaules, nos Lanſquenets ſe rendent à leurs compatriotes. Le Comte & Anne-
Defaite du Cõte de ſainct Pol. baut auec ſi peu de gendarmerie qui leur reſtoit faiſoiét leur retraite tournans touſiours viſage, iuſques a tant qu'arreſtez par vn canal que le Comte ne peut franchir par la foibleſſe de ſon cheual, luy & preſque tous ceux qui le ſuiuoient, hormis Annebaut & quelques lances qui ſauterent le foſſé, eſſayerent la rigueur du glaiue, ou de la priſon.

Ces mal'heureux ſuccez ayant fait poſer les armes en Italie, & l'Empereur & le Roy eſgalement épuiſez d'argent, ouurent de rechef quelques articles de paix, qui furẽt traitez à Cambray par Louyſe mere
Traité de Cambray. du Roy, & Marguerite tante de l'Empereur, & finalement arreſté. Que le Roy payeroit deux millions

d'or pour la deliurãce de ſes enfans. Qu'il aquiteroit l'Empereur de cinq cens mille eſcus qu'il deuoit au Roy d'Angleterre, & degageroit la fleur de lys d'or enrichie de pierrerie & d'vn tronçon de la vraye Croix, que Philipe pere de l'Empereur auoit engagee audit Roy pour cinquante mille eſcus. Que le Roy quitteroit la ſouueraineté de Flandres & d'Artois. Qu'il eſpouſeroit Eleonor & s'il en iſſoit enfant maſle, il auroit la Duché de Bourgogne. Qu'il rendroit tout ce qu'il poſſedoit encore à la Duché de Milan, & au Royaude Naples. Qu'il anulleroit le procez du Duc de Bourbon, rendroit l'honneur au defunct, & les biens à ſes heritiers; Et à tous autres qui pour le regard de la guerre en auoiẽt eſté dépoüillez.

Suyuant ce traicté Mommorency ſe rend à Bayonne le dixieſme de

Mars auec les deux millions de la part du Roy, & Velaſque Conneſtable de Caſtille de par l'Empereur. Et au commencement de Iuillet enſuiuant arriuerent les enfans de France auec la Royne Eleonor, ſur la riuiere qui paſſe au long des murailles de Fontarabie, & ſepare la France d'auec la Biſcaye. Chacun ſçait comment les Eſpagnols paſſerent au baſteau qui portoit la rançon, & les François en celuy des enfans, qui furent rencontrer le Roy en vne Abbaye de Religieuſes entre Roquehort & Captieux, où il épouſa la Royne. Voyons maintenant l'amitié qu'on eſperoit de ceſte alliance.

retour des enfans de France.

Nouueaux ſujects de querelle entre ces deux Princes.

CHAP. XVI.

CHacun ſe promettoit vne paix eternelle entre ces grãds Princes ; mais leurs courages eſtoient outrez. Celuy de François d'vn extreme deſir de ſe reſſentir des rigoureuſes conditions du traicté de Cambray. La contrainte de renoncer au ſouuerainetez de Flandres & d'Artois membres anciẽs de la Couronne, & de quitter ſes droits aux Eſtats de Milã & de Naples, l'auoit outrément piqué. Celuy de Charles de crainte que le Roy ne voulu tremettre ces Prouinces dans les bornes de ſon Royaume, & par la repriſe de Milan, le moleſter en la poſ-

ſeſſion de Naples & de Sicile. Qui fut cauſe que pour forclorre au Roy l'eſperance d'y retourner, il ayma mieux reintegrer Sforce en l'Eſtat de Milan, afin de le manier à baguette, & donner pour vn temps ce contentement aux Potentats d'Italie pour les ſequeſtrer de l'alliance Françoiſe. Dauantage la Sauoye eſtant aſsiſe au paſſage de France en Lombardie, l'Empereur pour opoſer vne forte barriere au deuant du Roy quand il voudroit renoueller ſes anciennes querelles, vend au Duc de Sauoye la Comté d'Aſt, afin de l'attirer à ſa deuotion, comme ayant particulier intereſt aux guerres de Lombardie. Et pour troiſieſme, il employe ledit Duc pour detraquer les Suyſſes, & les Griſons de l'amitié du Roy, & les conuertir à la ſienne. Icy le Roy reſſent vn dommage public fait à ſon Eſtat, &

vn mépris particulier à ſa perſonne; dommage entant qu'il eſt outrageuſement tronçonné de la ſouueraineté de deux riches Prouinces; & mépris entant qu'il void vn Sforce, fils d'vne baſtarde, pluſieurs fois appellé traiſtre par l'Empereur meſme, preferé au Roy ſon beau frere, & aux enfans de ſa Majeſté, que nó le droit, mais la ſeule violence des armes en pouuoit forclorre. Mais pour dernier office d'allié, ſous quelque ombrage qu'on auoit voulu enleuer les enfans de Frãce, l'Empereur auoit mis à la chaiſne la pluſpart de leurs Officiers; & bien que ſommé par le Roy en vertu du traicté ſuſdit, ne les vouloit point encore eſlargir.

Neantmoins les playes des guerres paſſees eſtãt encore ſanglantes, & les calamitez de celles de l'aduenir ſe repreſentãs aux yeux du Roy,

il aima mieux ſonder vn chemin amiable, & moyenner vne entreueuë de leurs majeſtez. Mais l'Empereur en donnant aduis au Pape, l'aſſeure que quelque pratique qu'il ayt auec le Roy, il ne conclurra rien auec luy; tellement que ſa ſainteté ſe plaint au Roy, que telles pratiques ſe menét ſans les luy communiquer; Et le Roy les faiſant ceſſer, s'excuſe enuers le Pape, qu'elles n'eſtoient ſi fort auancees qu'elles meritaſſent de luy eſtre legerement communiquees.

Mort du Seigneur de Merueilles

Peu de temps apres arriua la mort du Seigneur de Merueilles; c'eſtoit vn Gentil-homme Milanois nourry à la Cour depuis le Roy Louys douzieſme en eſtat d'Eſcuyer d'eſcuirie, & pour lors Ambaſſadeur du Roy vers Sforce Duc de Milan, ſecret toutesfois, ayant outre ſes inſtructions & lettres de creance,

vne

vne miſſiue particuliere adreſſante au Duc pour la recommandation de ſes afaires; à fin que ſi l'Empereur fut entré en quelque ombrage du Duc, il pût faire foy que Merueilles n'eſtoit point pres de luy en qualité d'Ambaſſadeur. Il aduint donc que Merueilles acompagnant le Duc par la ville, vn Gentil-homme Milanois de la maiſon de Caſtiglion ayant ou par rencontre, ou par deſſein demandé à l'vn des valets de Merueilles à qui il eſtoit; Il reſpódit qu'il eſtoit au Seigneur de Merueilles de France. Mais à Merueilles de la Fourche, replique Caſtiglion. Vn ſuiuant de l'Eſcuyer recueillant ceſte parole, la reproche au Milanois, il la nye; démentis ſe donnent de part & d'autre, & le François ſe met en deuoir de ſouſtenir le ſien à la pointe de l'eſpée, Caſtiglion dedaignant peut eſtre vn homme de

plus baſſe condition que luy, ſe retire. Et depuis s'eſtant acompagné de dix ou douze Eſtafiers armez d'arquebuſes & pertuyſanes, paſſe ſouuent au long du logis de Merueilles, rencontre cinq ou ſix de ſes gens, & s'efforce de les outrager. Merueilles s'en plaint au Capitaine de la Iuſtice, qui n'en tient conte. Caſtiglion pourſuit ſes alees & venuës, & aborde encore vn coup les ſeruiteurs de Merueilles; Ils le tuent & mettent ſes gens en fuite. Le lendemain le Capitaine va dés le matin faire inuentaire des biens de Merueilles, le conſtitue priſonnier, & tout ce qu'il rencontre de ſes domeſtiques, donne l'eſtrapade à vn plus qu'octogenaire & ſourd de vieilleſſe pour extorquer de luy quelque confeſſion contre ſon Maiſtre, ne ſouffre qu'aucun de ſes familliers le voye, deſchire les iuſtifi-

cations que ſuyuant la couſtume de Milá quelques ſiens amis luy auoiét preſentees, ſans les daigner lire; Et le Dimanche ſuiuant apres minuit, informé premierement de la volonté du Duc, luy fait trancher la teſte à huys clos, & ieter ſon corps en la place aux marchands, horrible procedure à l'endroit d'vne perſonne ſacree & inuiolable; car s'il eſt loiſible de violer ainſi le droit des gens, quelle aſſeurance pourront iamais trouuer les Ambaſſadeurs?

Le Roy demande au Duc reparation de ceſt outrage, en eſcrit à l'Empereur, à tous les Princes & Potentats de la Chreſtienté, comme ayant tous particulier intereſt en ceſte offenſe publique. Le Duc s'excuſe par ſon Chancelier neueu de Merueilles; qui pour ſes raiſons propoſe, que le Duc ſon maiſtre n'a iamais reconnu Merueilles pour Am-

baſſadeur; Mais que comme d'vn particulier ſien ſuject, il auoit permis que iuſtice fut faite de l'homicide commis en l'vn de ſes Gentilshommes. Que Merueilles eſtoit hõme de vicieuſe conuerſation, ſeditieux, & receleur d'homicides & conſpirateurs contre la vie du Duc; qui pour ces cauſes luy auoit ſouuent fait dire que ſa demeure à Milan ne luy eſtoit pas agreable. Mais il eſtoit dementy par vne lettre qu'il auoit eſcrite au Roy, contenant que ſon arriuee de la part de ſa Majeſté, (de laquelle il eſtoit & deſiroit eſtre à l'aduenir treſ-humble ſeruiteur) luy eſtoit fort agreable, & que pour beaucoup de reſpects il le verroit touſiours volontiers à Milan. Et ce neueu deſnaturé mauuais Aduocat d'vne mauuaiſe cauſe, ne pouuoit pas ignorer la qualité de Merueilles, attendu que luy meſmes

auoit à Fontaine-bleau procuré ceſte charge à ſon oncle, & propoſé ce moyen de recommandation particuliere au Duc pour ſeruir d'ombre & de couuerture contre les ſoupçons de l'Empereur. Dauantage la procedure precipitée du Vendredy au Dimanche ſuiuant, & l'execution faite de nuit, & au deſceu du peuple, qui peut eſtre s'y fait tumultuairement opoſé craignant de s'enueloper en la vengeance du Roy, deſcouuroient aſſez l'iniuſtice de ce Iugement. Auſſi le Chancelier ſi trouua tellement ſurpris, qu'apres auoir d'eſauoüé la qualité de Merueilles, & proteſté que ſon maiſtre ne l'auoit iamais reconnu pour Ambaſſadeur du Roy; Comme le Roy luy demanda, pourquoy donc on l'auoit executé de nuit. Il reſpondit que pour le reſpect de la maiſon de France, le Duc ſon mai-

ſtre euſt eſté bien marry que l'exe-cution en euſt eſté faite de iour. Qui eſtoit broncher lourdement deuant vn tel nez que celuy du Roy Fran-çois.

L'Empereur reſpondit à l'Ambaſ-ſadeur de Velly, Que Merueilles auoit bien merité la mort, n'eſtant point reconnu pour Ambaſſadeur, mais Gentil-homme priué ſuject du Duc, & pourſuiuant pres de luy ſes affaires particulieres; c'eſtoit la meſme chanſon. Et quand Velly luy repreſenta les lettres d'aueu du Duc meſme au Roy, par leſquelles il aparoiſſoit de la qualité de Mer-ueilles; Il ne ſ'en eſmeut nullement. Au cõtraire ſe voyant dautant plus aſſeuré du Duc par l'iniure qu'il auoit faite au Roy, il enuoya querir en Flandres ſa niece fille du Roy de Dannemarc, pour la luy donner.

Le Roy ne pouuant auoir reparation de l'indigne mort de ſon Ambaſſadeur, ſe reſout à la venger par les armes, inſtitue les legionnaires en France à l'exemple des Romains, depeſche le Comte de Furſtemberg en Allemagne faire leuee de vingt enſeignes de Lanſquenets; & demande paſſage au Duc de Sauoye par ſes pais pour auoir raiſon de l'outrage à luy fait par le Duc de Milan. Le Sauoyſien le refuſe, & ce refus pouſſe le Roy à demander le partage de Louyſe de Sauoye ſa mere.

L'Empereur reuenoit de Thunis, & monſtrant de vouloir contracter de nouuelles aliãces auec le Roy, luy offroit vne penſion de cent mille eſcus ſur la Duché de Milan, traitoit les mariages du Dauphin auec l'infante de Portugal, & du Duc d'Angouleſme auec celle d'Eſpagne.

(Le Duc d'Orleans eſtoit deſia marié auec Catherine de Medicis) à fin que noüans plus ferme leur amitié par les nouueaux liens de ces conionctions, ils participaſſent à l'honneur & proffit de la conqueſte de Grece. Mais le treſpas du Duc de Milan en ce meſme temps, luy en preſente d'autres occaſions; par ſa mort il pretend de pouuoir diſpoſer à ſon plaiſir de ceſte Duché, & dóne eſperance d'en vouloir non ſeulement tranſiger au gré du Roy, mais auſſi d'vne guerre commune contre le Turc.

Ce n'eſtoit que piperie, l'Empereur eſtoit recru, ſes gens diſsipez par les fatigues de la guerre, & les grandes chaleurs qu'ils auoiẽt ſouffertes en ce voyage. Et le Roy branlant auec vne fraiſche & puiſſante armee menaçoit les Duchez de Sauoye, & de Milan. L'Empereur dõc

ne taſchoit qu'à l'amuſer par les ouuertures de ces partis. Cependant que ſous main il faiſoit vne groſſe leuee en Allemagne par le Comte de Naſſau, & rapelloit en Italie Ferdinand de Gonſague, auec les Eſpagnols qui eſtoiét demeurez en Sicile.

De fait quand on vint à traicter, l'Empereur demanda que le Roy ſe deſiſtat du fait de Genes, qu'il luy enoyaſt le Duc d'Orleans pour l'aſſiſter en la conqueſte d'Alger, & que l'excluant de la Duché de Milan, le Duc d'Angouleſme en fut inueſty. Le Roy deſiroit bien l'amitié de l'Empereur, & les alliances qu'il offroit. Il eſtoit content de ſurſoir le diferent de Genes, de renoncer aux pretenſions de Naples, & faire ceder ledit d'Orleans aux querelles de Florence & d'Vrbin, moyennant l'inueſtiture de Milā. Il promettoit de s'employer enuers les Princes de

l'Empire, à ce qu'ils receuſſent Ferdinand Roy des Romains, de ſecourir l'Empereur en l'entrepriſe de la guerre ſainte de galeres & d'hommes payez; & de l'accompagner en perſonne l'annee ſuyuante au voyage de Conſtantinople auec toutes ſes forces. Mais Forclorre le Duc d'Orleans de cet ancien heritage de ſes anceſtres que ſon aiſné luy cedoit volontiers en faueur de mariage, pour y inſtaler ſon plus ieune fils, n'euſt-ce pas eſté ſemer des ſujets de diuiſion entr'eux? Et à quel deſſein demandoit l'Empereur le Duc d'Orleans que pour le tenir en forme d'oſtage? D'ailleurs requerir inſtamment le Roy que ceſte inueſtiture de Milan ſe maniaſt au deſceu du Pape, qui ne faudroit, diſoit-il, à la trauerſer; & neãtmoins en donner aduis à la Cour de Rome par André Doria, & l'aſſeurer

qu'encore qu'il preſtat l'oreille aux gens du Roy, il ne concluroit iamais rien auec eux, ſans l'aduis de ſa ſainctcté; N'eſtoit-ce pas proceder de mauuaiſe foy, & bander ſes deſſeins à mettre en defiance le Pape auecque le Roy?

Le Roy donc ennuyé de ſi longues diſsimulations, ſe reſout à la guerre, à laquelle l'Empereur ſe preparoit auſſi, quoy que ſous pretexte de l'entrepriſe d'Alger. Et rien ne retenoit plus ces deux infatigables guerriers, ſinon que l'Empereur ne pouuoit pas ſi toſt reſtablir ſon armee, & le Roy ne vouloit pas encourir le blaſme d'auoir rõpu le traicté de Cambray. Mais ſans le violer, pluſieurs & diuers ſujets d'animoſité le pouſſoient dés long temps contre le Duc de Sauoye. Les bagues que ce Duc auoit engagees pour en preſter l'argent au feu Duc

Cauſes de la guerre du Royen Sauoye.

de Bourbon, & fauoriſer ſa rebellion contre le Roy; les lettres qu'il auoit eſcrites ſe conjoüiſſant de ſa priſe deuant Pauie, ſa pourſuite, afin d'allieuer les ligues de l'alliance Frãçoiſe; l'achet du Comté d'Aſt; les refus de preſter Nice pour l'entreueuë du Pape Clement & de ſa Majeſté, & de donner paſſage contre le Duc de Milan; & la detention de l'heredité maternelle qu'il ne pouuoit auoir que par force. Tout cela ioint enſemble luy fait dépeſcher François de Bourbon, Comte de S.Pol; lequel deuant que le Duc euſt moyen de luy opoſer ſes armes, conquit toute la Sauoye, horſmis Montmelian, qui ſe rendit en fin: comme nous l'auons veu rendre de noſtre temps au feu Roy.

Alors l'Empereur accorda par le Seigneur de Çannes & de Granuelle, la Duché de Milan au Duc d'Or-

leans. Mais quand on demanda les ſeuretez de l'inueſtiture; la réponſe qu'ils firét à l'Ambaſſadeur de Velly. Qu'il ſuffiſoit pour ce coup d'auoir conſenty le principal, que le reſte ſe traiteroit auec l'Admiral de France, qu'ils attendoient, & qu'il ſe faloit bien garder que ceſte concluſiõ ſecrette ne vint à la connoiſſance de ſa ſainćteté, deſcouurit aſſez que c'eſtoit vn traićt de leur diſſimulation ordinaire, pour endormir le Roy ſur le commencement de ſes progrés. En meſme tẽps le Roy ſçeut que le Pape auoit eſté aduerty par les gens de l'Empereur, de toutes ces pratiques qu'ils feignoient vouloir taićter ſi ſecrettement. Que les Venitiens à l'inſtance de l'Empereur eſtoient entrez en ligue defenſiue pour le Duché de Milan, en faueur de tel perſonnage qu'il en voudroit inueſtir. Qu'il of-

froit de grands partis au Roy d'Angleterre pour le tirer à ſa deuotion. Que du Prat paſſant à Milan auoit porté parole toute contraire aux eſperances & promeſſes de l'Empereur; & qu'en Flandres il auoit auec les deputez du païs conceu de grãds apareils de guerre. Que l'Empereur prenoit la protection du Duc de Sauoye; & qu'André Doria faiſoit de grands preparatifs ſur la mer.

Sur ces aduis le Roy fait ſon Lieutenant general le Comte de Buſançois Admiral, & l'enuoye en Piedmont auec huit cens lances, mille cheuaux legers, douze mille Legionaires, ſix mille Lanſquenets, deux mille François non Legionnaires, & trois mille Italiẽs, huit cens pionniers, & ſix cens quatre-vingts cheuaux d'artillerie. Le Comte de Torinel, & le marquis de Marignan luy voulurent clorre le paſſage de Suze:

mais ils ſont preuenus & chaſſez de logis en autre, & Thurin & Chyuas rédus à la premiere ſommation. Dom-Laurent Emanuel, & Iean Baptiſte Caſtalde, campoient ſur la riuiere de Doaire; les François & Lanſquenets impatiens d'attendre que le pont y fut dreſſé, trauerſent l'eau trempans iuſqu'en l'eſtomac, repouſſent les Imperiaux, & leur font prendre le chemin de Verceil.

Ces heureux commencemens firent remetre à l'Empereur ſur les rangs les ſuſdites ouuertures; Mais auec des procedures ſi lentes, qu'on pouuoit aiſeement iuger qu'il ne tendoit qu'a ralentir les forces du Roy. Cependãt il ſolicitoit la Court de Rome, le Senat de Veniſe, & les autres Potentats d'Italie de s'oppoſer à l'inueſtiture de Milan en faueur d'aucun eſtranger; & proteſtoit de rechef au Pape qu'il ne cederoit ia-

mais Milan au Roy, ny ne permettroit qu'il poſſedaſt vn pied de terre en Italie. Ce qui pouſſa le Roy, à cõmander à ſon Admiral, qui temporiſoit par le commandement de ſa Majeſté, de reprendre ſes premieres erres.

L'Empereur fit alors ſon entrée à Rome, (entree qui par la demolition de cet ancien temple de paix, donna ſuject aux plus curieux d'en tirer vn certain preſage de guerre.) La où en pleine Harengue faite au Pape preſens ſes Cardinaux, & beaucoup d'Ambaſſadeurs, tant diſoit-il, afin de monſtrer ſa bõne intention, & combien il deſiroit la paix de la Chreſtienté, comme pour eſtre à l'aduenir excuſé deuant Dieu, & deuant les hommes. Il offrit de nouueau trois partis au Roy. Le premier de bailler la Duché de Milan à l'vn de ſes enfans autre que le Duc d'Orleans.

Offres de l'Empereur au Roy, deuãt le Pape.

leans. Le ſecõd de combatre le Roy cap à cap auec armes pareilles, & oſtages, en vne iſle, ſur vn pont, ou ſur vn bateau, pour euiter plus grande effuſion de ſang ; attendu qu'il eſtoit raiſonnable que ceux pour leſquels tant de tempeſtes eſtoient excitees, vuidaſſent leurs diferens par vn combat ſingulier. Mais à condition que le Roy mit en depos la Duché de Bourgogne, & luy celle de Milan pour eſtre les deux adiugees au victorieux. La troiſieſme fut vne proteſtatiõ de ne venir iamais aux armes ſans contrainte, preuoyant la guerre ſi cruelle, que la victoire n'en pouuoit eſtre que deplorable. Et pour concluſion adiouta, que ce qu'il auoit propoſé touchant la paix, ne procedoit de crainte qu'il euſt, luy qui iamais ne s'abaiſſoit à demander paix en ſa perte ; mais la ſçauoit fort bien dõ-

ner aux vaincus ; Au contraire que trois grandes & fortes raiſons luy donnoient certaine eſperance de la victoire. Qu'il n'eſtoit agreſſeur en ceſte guerre ; Que le Roy l'auoit commencee en la plus auantageuſe ſaiſon que luy Empereur euſt ſceu deſirer ; Qu'il trouuoit ſes Capitaines & ſoldats ſi bien diſpoſez, que ſi ceux du Roy leur reſſembloient, il voudroit piedz & poins liez, & la corde au col luy crier miſericorde.

Le ſecond de ces trois articles, & les dernieres rodomontades furent ainſi que deuant celees au Roy par les Ambaſſadeurs ; le Pape les ayant requis, que ſans faire faute enuers le Roy, ils ſuprimaſſent ce qui pourroit aigrir ſa Maieſté. Ioint que par l'explication que dõna depuis l'Empereur à ſes parolles à la requeſte des meſmes Ambaſſadeurs ; qui deſiroient ſçauoir s'il entendoit auoir

deffié le Roy, ou chargé de quelque choſe dont on pût offenſer ſon hó-neur. l'Empereur declara publique-ment ainſi que deſſus. Que ce qu'il auoit dit n'eſtoit que par aduis & propoſition ſeulement, comme eſtant plus conuenable & de moin-dre inconuenient, que ſans expoſer à la mercy des armes les vies de tant de millers d'ames qui ſe battoient pour leurs querelles, ils les vuidaſ-ſent eux d'eux au peril de leur pro-pre vie; N'entendant aucunement blaſmer le Roy qu'il ſçauoit eſtre grãd de cœur & de corps, & moins le deffier en preſence de ſa ſainteté, ſans le congé de laquelle il ne le vou-droit entreprendre. Ainſi le Roy ré-pondant ſeulement aux articles què luy furent raportez, manqua de re-partie à ceux qu'il ne ſçauoit pas. Voilà quant au Duel propoſé par l'Empereur qui n'auoit veine qui

tendit à cela, comme il teſmoigna depuis. Mais dautant que nous auós meſlé iuſques icy les exploits de leurs armes en general, parmy leur querelle particuliere. Et que la pluſpart de noſtre Nobleſſe qui ne ſe plaiſt guere a s'aprofondir en l'Hiſtoire, ſera bien aiſe d'en trouuer icy ce petit abregé, ie ſuis content de l'acheuer ainſi que ie l'ay commencé, le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

Apres tant de diſſimulations & deguiſemens l'Empereur leue le Maſque, & dreſſe trois armees pour aſſaillir en meſme temps les Prouinces de Prouence, Picardie, & Châpagne, & heurter en meſme temps, & d'vn choc pareil les frontieres de ce Royaume. Et au lieu de recouurer les terres gaignees par le Roy ſur le Duc de Sauoye ſuiuant le conſeil qu'on luy en donnoit, Apres

auoir fait à Sauillan, Mondeuis, Cony, & Tende, groſſe munition de biſcuits, & prouiſion de toutes les beſtes de charge du païs pour mener des viures apres ſon camp, preuoyant le degaſt aduenir; Laiſſe dix mille hommes au Siege de Turin, & diſtribuãt ſon armee en trois bandes pour la commodité des paſſages, leur donne rendez vous à Nice, & places circonuoiſines. En la premiere eſtoit la gendarmerie auec les Lanſquenets du Seigneur de Thamiſe conduiſans l'artillerie & bagage, leſquels prindrent leur chemin par la riuiere de Genes. En la ſeconde Dom Fernand de Gonſague general des cheuaux legers, auec les hommes d'armes Napolitains, & les Colonnels Reiſtres; puis le Marquis du Guaſt auec les Eſpagnols & la maiſon de l'Empereur, & à ſa queuë Antoine de Leue &

Paſſage de l'Empereur en Prouence.

les Lanſquenets de Marc Ebenſthein ; Apres leſquels marchoit l'Empereur au milieu d'vne troupe d'Eſpagnols ſuiuy des Lanſquenets de Gaſpard de Fonſperg, tirans le chemin de foſſan à Nice. Et en la troiſieſme les Italiens qui prindrent leur chemin par Cony.

Le Roy eſtoit à Lyon pouruoyãt à tous les endroits ou l'ennemy pouuoit deſcendre : il enuoya le Cõte de Tende, & le Seigneur de Bonneual ioindre le Comte de Fuſtemberg, & les autres Capitaines commis aux paſſages de Roqueſparuiere, & Terreneufue pour faire le degaſt des bleds, reſſerrer és places fortes tout ce qui ſeroit en la Campagne, rompre les fours & moulins, bruller les fourrages, deffoncer les vins, & ietter des bleds dans les puys pour corrompre les eaux. Enquoy tous les peuples aporte-

rent vne ſi vehemente affection au bien public, que chacun oublioit le regret de ſon dommage particulier. Et dautant que les forces du Roy n'eſtoient encores vnies pour ſe preſenter deuant les Imperiaux en perſonne, ſa Maieſté fit le grand Maiſtre Mommorency, ſon Lieutenant general; Et ennoya le Mareſchal d'Aubigny ſe ſaiſir d'Auignon auec huit mille Suiſſes.

Deſia l'Empereur eſtoit en la plaine de Cannes, & le lendemain Dom Fernand de Gonſague qui menoit l'auangarde ſe deuoit auancer auec dixhuit cens cheuaux, & ſix mille Lanſquenets, dont le Maiſtre de camp marchoit aucunesfois trois lieuës deuant toute l'armee. Montejan & Boiſſy, recherchant en ce commencement de guerre l'occaſion de faire quelque ſignalé ſeruice au Roy, veulent eſſayer à ſurpren-

dre ce Maiſtre de camp ; Et eſtans partis à ce deſſein auec huit vingts cheuaux, & trois cens hommes de pied ; rencontrent Dom Fernand auec ſes gens de cheual qui venoiẽt prendre logis pour l'auangarde en la ville de Luc, luy donnent l'alarme, & ſe retirent ſur la nuit à Brignolles. Dom Fernand aduerty du petit nombre des noſtres, coſtoye Brignolles, dreſſe vne forte embuſche ſur le chemin qu'ils deuoient prendre le lendemain, & les ayant enuelopez entre ſa troupe & ſon embuſche, les taille quaſi tous en pieces horſmis les chefs, qui apres vn grand combat furent priſonniers, le nombre ayant vaincu la vertu, & l'ennemy perdu deux cens cheuaux ſans les bleſſez. Mommorency pour faire paroiſtre à l'Empereur que pour vne auantageuſe rencõtre il ne failloit point de cœur,

loge ſes gens en camp, & en choiſit l'aſſiete entre le Rhone & la Durance, l'vne luy fourniſſant ſon oſt de viures, & l'autre luy ſeruant de barriere contre l'ennemy; Cependãt que le Roy eſtoit à Valence, ou cõme Patron commandant de poupe en prouë, il enuoyoit iournellement de nouuelles forces au grand Maiſtre, & aſſembloit telle puiſſance que ſi quelque eſchec euſt affoibly ceſte premiere armee, l'Empereur euſt eu quand & quant en teſte le Roy preſt à luy donner vne ſeconde bataille.

L'Empereur aprochoit d'Aix; les païſans & montagnards embuſchez és deſtours & paſſages eſtroits au long des Alpes, & ſortans par occaſions à l'impourueu, tantoſt ſur les coureurs, tantoſt ſur la queuë, l'arreſtoient de cent en cent pas, ſans moyen neant-

moins d'offenſer cet eſſain d'hommes, qui ſ'euanoüiſſoient quand on les preſſoit par des chemins inconnus. Cinquante deſquels ſe determinans à tous euenemens, ſ'eſtoient enfermez dans vne tour, qui porte le nom de noſtre Dame, à deſſein de choiſir l'Empereur au paſſage, & deſcharger tous enſemble leurs arquebuſes ſur luy. Mais au lieu de l'Empereur, ils tuerent vn autre qui eſtoit veſtu d'vn riche accouſtrement ſur ſes armes, & ſuiuy d'vne troupe de gens qui luy deferoient beaucoup d'honneur. L'Empereur y fait emmener le canon, bat la tour, contraint les païſans de ſe rendre à diſcretiõ, & pour expier ce coup, les enuoye tous au gibet.

Notable reſolution de Payſans.

Le grand Maiſtre ſ'eſtoit deſia groſſi de trente mille hommes, & l'Empereur eſtoit touché d'vn ex-

treme regret qu'ayant és guerres paſſees acquis tant d'heureuſes victoires ſous la conduite de ſes Lieutenans, maintenant qu'il marche en perſonne auec ſi forte & puiſſante armee, il n'ait encore produit aucun honorable exploit militaire; meſme ayant deſia publié ſes triomphes par tout le monde: car apres la defaite de Montejan, il auoit eſcrit à tous ſes alliez, qu'il auoit defait l'auant-garde du Roy.

Il fait donc le vingt-cinquieſme 1536.
d'Aouſt vn choix de trois mille Eſpagnols, quatre mille Italiens, & cinq mille Lanſquenets; prend auec luy le Duc d'Albe Eſpagnol, le Marquis du Guaſt, & Gonſague Italiés, & le Comte d'Horne Alleman, ſuiuis de toute la fleur des gens de cheual; ſ'auance pres de Marſeille, marche en perſonne pour reconnoiſtre la ville, couuert d'vne maſure de

maiſons n'aguere abatuës, & pouſſe en auant le Marquis pour remarquer vn endroit commode à l'aſſiete de ſon artillerie vers le plus foible coſté de la ville. Le guet des remparts deſcouure le Marquis, on fait ſortir des gens pour l'enclorre, il ſe retire vers la maſure, & par ſa retraite on aperçoit plus grand nombre d'hommes. On renforce les premiers ſortis, & quelques canonades eſcartans les pierres de la maſure, tuent & bleſſent vn grand nombre d'hommes, & font retourner l'Empereur en ſon camp, apres auoir ordonné le Duc d'Albe & le Comte d'Horne pour ſeiourner és enuirós de Marſeille, & le Marquis auec douze cens cheuaux, & ſix enſeignes de gens de pied pour aller reconnoiſtre Arles. Mais l'Empereur ne fut pas ſi toſt party que le Comte d'Horne fut tué en ceſte meſme

ſortie, auec vn autre Capitaine Alleman ſon parent, & pluſieurs autres Imperiaux; Et le Marquis fruſtré de l'eſperance de pouuoir forcer ny ſurprendre la ville d'Arles, reprint le chemin de Marſeille.

Siege de Marſeille.

Marſeille n'eſtoit aſſiegee par le Duc d'Albe que par contenance, en eſperance d'attirer les aſſiegez à quelque temeraire ſaillie, ou le cáp Royal a les ſecourir, & par ce moyen le combatre auec auantage; A ce deſſein l'Empereur ſe tenoit ſi pres qu'au premier délogement du camp François, il le pouuoit facilement preuenir & ioindre les ſiens. Mais ceux de dedans auoient de bons chefs qui ne laiſſoient ſortir leurs gens que bien à propos, & touſiours au dommage de l'ennemy. Et quant au déplacement du camp, Mommorency ne vouloit hazarder les forces du Roy, eſperant par

la route de celles de l'Empereur preſeruer les ſiennes entieres.

Neantmoins Henry Duc d'Orleans, & alors nouueau Dauphin, & Duc de Bretagne par la mort de François ſon aiſné, deſireux de faire preuue de ſa perſonne en ſi iuſte & tant honorable guerre, & contre vn ſi digne & ſortable ennemy; Ayant obtenu auec inſtantes prieres, & par l'interceſſion de ceux qui pouuoient beaucoup enuers ſa Majeſté, congé d'aller à l'armee, non pour commander, mais pour aprendre à commander, & faire l'aprentiſſage du meſtier de la guerre ſous le grād Maiſtre; Son arriuee occaſionna la ieuneſſe à crier bataille : Pluſieurs conſiderations les y pouſſoient, les forces du Roy ſuffiſantes pour contrequarrer celles de l'Empereur, la preſence d'vn ieune Prince bruſlant d'ardeur de ſ'eſprouuer à la guerre,

la honte qu'vne telle ville que Marſeille fut aſſiege à leur barbe; & le moyen qu'ils auoient de combatre leurs ennemis auant que l'Empereur pût mener ſes troupes au ſecours, qui pour la commodité des viures eſtoient contraintes de ſ'eſpandre. Mais le grand Maiſtre, & les plus ſages trouuoient qu'il eſtoit beaucoup plus certain de remporter la victoire ſans coup fraper, en coupant les viures aux ennemis cõme ils auoient fait iuſqu'alors; Marſeille eſtoit bien remparé, bien garnie de toutes munitiõs neceſſaires, pourueuë de bons ſoldats, & de Capitaines encore meilleurs. Au contraire la famine & la mortalité qui trauailloit deſia l'ennemy, ſe réforçoit touſiours en ſon camp. Les païſans auoient de fraiſche date emmené toutes les beſtes portans les Biſcuits qu'il auoit fait faire à

Tolon, & continuant de l'affliger par tels affronts, reduiſoient l'oſt Imperial en extreme neceſſité. Et les continuels eſchecs que la gendarmerie Françoiſe y donnoit inceſſamment, faiſoit mediter à l'Empereur ſa retraite. Mais ce qui l'eſtonna dauantage, de cinquante mille combattans qu'il auoit au partir de Nice, a peine s'en trouua t'il vingt-cinq ou trente mille. Parquoy tout incontinant apres l'arriuee d'André Doria, qui luy aporta de l'argent & des viures, il fit publier en ſon camp que tous gens de guerre ſe tinſſét preſts à faire mõſtre, & partir au iour qui leur ſeroit commãdé, chacun fourny de viures pour huit ou dix iours. Cela donna ſoupçon au Roy qu'il voulut retourner au Siege de Marſeille auec le Duc d'Albe; Et l'Empereur s'y trouuant en perſonne, il eſperoit qu'au mi-

lieu

lieu de deux ſi groſſes armees, il pourroit parfaire le contenu du cartel qu'il luy auoit autresfois enuoyé.

Mais ſa Majeſté n'eſt ſi toſt arriuee de valence en ſon camp lez Auignon, que comme il ſe prepare pour donner ou receuoir la bataille; voicy nouuelles que l'Empereur eſt delogé d'Aix, laiſſant outre les morts en nombre infiny dont l'air eſtoit corrompu tout à l'entour, vne grande multitude de malades qui ne pouuoient ſuiure l'armee. Ainſi celuy qui n'agueres menaçoit de ſang & de feu les Prouinces de ce Royaume, qui par preſomption en auoit dés long temps engloutty la Coronne, laiſſe entre ſes principaux arcboutans Antoine de Leue, Marc Buſthein, Baptiſte Caſtalde & pluſieurs autres gens de nom morts, & ſe retire amoindry de la

retraite de l'Empereur

moitié de ſes troupes, haraſſé par les païſans, qui ſe preualans des armes des mourans, aſſiegent les paſſages & deſtroits, demoliſſent les ponts des torrens alors impetueux, le chargent en front, en flanc, & en queuë; Et les cheuaux legers conduits par le Comte de Tende, Bonneual, Langey, & Pol de Cere les ſerrent de ſi pres, que ſes gens n'ayãt moyen de fourrager, laiſſent le chemin depuis Aix iuſques à Frejus ionchez de morts & de languiſſans, de harnois, lances, piques, arquebuſes, & de toutes autres armes.

Le Roy faiſoit eſtat de marcher à la pourſuite, & quelque part qu'il le peut atteindre luy donner bataille & paſſer d'vn meſme temps en Italie, ou ſon camp eſtoit deſia puiſſant à la campagne. Mais il fut deſtourné par les lettres du Mareſchal

de la Marc assiegé à Peronne par l'armee que l'Empereur auoit sous le Comte de Nassau, qui se retira de nuit sans auoir non plus gaigné sur la Picardie, que l'Empereur en Prouence. D'autre part le Siege de Thurin fut leué, & presque tout le Piedmont reduit en l'obeyssance du Roy. Lequel déployant en sa court de Parlement à Paris, presens les Princes de son sang, Pairs de France, Officiers de sa Coronne, & quarante ou cinquante Eueſques, les armes legitimes d'vn Seigneur contre les felonnies de son Vassal; Enuoya sur les frontieres adiourner à son de trompe l'Empereur, pour alleguer ce que bon luy sembleroit contre la demande des Aduocat & Procureur general de sa Majesté, concluans; Que veu les rebellions dudit Empereur à l'encontre du Roy son Prince, naturel, & souue- *Arrest contre l'Empereur*

rain Seigneur à cauſe des Comtez de Flandres, Artois, Charolois & autres places mouuans de la Coronne de Frãce; ils fuſſent declarez par Arreſt cõmis & cõfiſquez, adiugez & reunis à la Coróne. En execution de ceſt Arreſt, le Roy depeſche vne armee ſous la charge du grand Maiſtre deuant Hedin, qui fut emporté de force, auec ſainct Pol, l'Illiers, & S. Venant. Mais voyãt que l'Empereur n'auoit point d'armee, il rompit la ſienne; Et n'euſt ſi toſt deſarmé, que le Comte de Bures arme vingt-quatre mille Lanſquenets, ſix mille valons, & huit mille cheuaux, reprend ſainct Pol de force, & Montreüil par compoſition puis vient aſſieger Theroüenne.

Siege de Theroüenne. L'armee Imperiale ne commença ſi toſt à marcher, que le Roy redreſſe la ſienne; le Dauphin acompagné de Mommorency ſur inten-

dant de l'armee ſous luy, aſſembloit ſes troupes a Abbeuille, cõme ceux qui eſtoient aſſiegez dans Theroüéne, luy donnent aduis qu'ils ſont en grande neceſſité d'arquebuſiers & de poudres. Pour les en acommoder on choiſit Annebaut general des cheuaux legers. Il part ſuiuy de cent hommes d'armes & ſeize cens cheuaux legers, prend quatre cens arquebuſiers portans chacun vn ſac de cuir lié autour de ſoy plein de poudre, pluſieurs Gentils-hommes volontaires groſſiſſent ceſte troupe par leur preſence. Deſia les Imperiaux aduertis de ce deſſein eſtoient à cheual pour en diuertir l'execution, & les cheuaux legers pouſſez par la Nobleſſe Françoiſe leur donnent l'alarme. Il eſtoit nuit, & l'obſcurité des tenebres empeſchant l'auangarde ennemie de reconnoiſtre ſa bataille qui la venoit

joindre, ils s'entrechargent les vns les autres, cependant que nos arquebuſiers ſe iettent dans Theroüenne; leſquels entrez donnent le ſignal auquel Annebaut ſe deuoit mettre à la retraite, qu'il pouuoit faire ſans danger. Mais eſtant aduerty que ſes cheuaux legers eſtoient à l'eſcarmouche, il ſe mit en deuoir de les retirer. L'ennemy le preuient & luy coupe le chemin au paſſage d'vn pont. Icy le combat fut ſanglant, & les plus grand eſchec tomba ſur les Imperiaux; Mais toute leur caualerie arriuant, Annebaut eſt porté par terre, & pris priſonnier, & auec luy preſque tous les ſiens, horſmis ceux qui auoient deſja paſſé le pont. Ceux-cy (Auſſun entre autres) retirez à Hedin, changent de cheuaux, retournent au champ du combat, trouuent les Imperiaux en deſordre, les chargent,

Cõbat memorable.

en tuent & prennent grand nombre, recouurent pluſieurs de leurs compagnons priſonniers ; Et leur retranchent vne grande partie de leur victoire.

Cependant le Dauphin auoit deſja recueilly ſeize cens hommes d'armes, deux mille cheuaux legers, douze mille François, & dix mille Allemans ; Auec leſquels il pretendoit de combatre les ennemis. Mais vne treue de trois mois entre les païs du Roy, & les païs bas de l'Empereur, le porte de la les Monts, & le Roy meſmes en ſuite ; ou apres diuers exploits, vne abſtinence de guerre fut acordee de part & d'autre du vingt-huictieſme de Nouembre iuſques au vingt-deuxieſme de Feurier. Par laquelle chacun demeurant poſſeſſeur de ce qu'il ſe trouueroit ſaiſi lors de la publication, le Piémont demeura preſque 1537

tout entier au Roy. Depuis s'enſuiuit vne prolongation de treue pour ſix mois à Locate ; Et finalement l'annee ſuiuante, le Pape ayant moyéné vne entreueuë de ces deux grands Princes à Nice, & s'y eſtant trouué luy meſme, agé de ſoixante & quinze ans, au commencement de Iuin, ils firent treſue pour dix ans ne pouuant eſtablir vne paix par l'entiere deciſion de leurs diferens. Icy l'Hiſtoire fait mention d'vne querelle entre Caguin de Gonſague & Ceſar Fregoſe, beau frere de Guy Comte de Rangon ; leſquels s'eſtans bandez contre Caguin fonderent vn cartel de deffy, ſur quelques eſcrits diuulguez au meſpris dudict Fregoſe ſous le nom de l'Aretin, dõt ils ſouſtenoient ledit Caguin eſtre l'autheur. Mais Guillaume du Bellay Seigneur de Laugey leur ayant remonſtré le preiudice que leur que-

Querelle de Ceſar de Fregoſe, et Guy de Rãgon, contre Caguin de Gõſague

relle aportoit au ſeruice du Roy; Et que par les chapitres de ſon ordre, les Cheualiers ne peuuent enuoyer, ny receuoir cartel l'vn de l'autre ſans le congé de ſa Majeſté: leur cõbat fut premierement diferé, & puis rompu.

Autres ſujects de querelle entre l'Empereur & le Roy.

CHAP. XVII.

IE ne doute point que ceſte diſpute ne ſemble vn peu longue à pluſieurs perſonnes qui n'ayment pas tant à s'enfonſſer dans l'Hiſtoire; Mais ils ne la ſçauroient trouuer ailleurs plus courte, ny plus preſſee, ſi l'on n'en vouloit oſter des cauſes, & des effects qui la rendent admirable. C'eſt pourquoy l'ayant com-

mencee, & pourſuiuie auec la liberté de m'eſtendre ſur ſes euenemens; Il me ſemble que ie la laiſſerois imparfaite ſi ie ne l'acheuois auec le meſme ordre que i'ay gardé, tant au commencement qu'au progrez.

L'entreueuë de Nice, ainſi que nous venons de dire, auoit produit vne tréue de dix mois; Mais Charles eſtoit nay pour eſtre le fleau perpetuel de ce Royaume. Les Cantons ſ'eſtoient rebellez contre luy, & auoient ſecrettement offert obeïſſance au Roy comme à leur ſouuerain; Qui faiſant deuoir de bon frere en auoit aduerty l'Empereur, & de plus luy auoit donné paſſage par ſon Royaume auec des honneurs exceſſifs, pour en aller prendre vengeance. En reconnoiſſance de tout cela, l'Empereur luy auoit promis l'inueſtiture de Milan; mais ſommé de ſa promeſſe à la premiere ville de

ſon obeyſſance, Il s'en excuſe par la loy *Paſſato el pericolo, &c.* Et pour le mettre en mauuaiſe intelligence auec tous les Potentats de la Chreſtienté, en recõpenſe de tant d'honneur & bons offices qu'ils en auoit receus, leur fait entendre ſous main, que le Roy traittoit auec luy des choſes à leur deſauantage.

Le Roy pour eſclaircir ſes alliez, & diſſiper les mauuaiſes impreſſions que l'Empereur leur auoit dõnees; depeſche Ceſar Fregoſe vers le Senat de Veniſe, & Anthoine de Rinçon Gentil-homme de ſa Chambre vers le grand Turc. Le Marquis du Guaſt en oit le vent, & pour ſurprendre ces Ambaſſadeurs auec leur inſtruction & creance, diſpoſe des aguets ſur tous les paſſages, & notamment ſur le Po, les fait aſſaſſiner en leur barque en la plage de Cantalonne trois mille au deſſus de

Mort de Fregoſe & Rinçõ Ambaſſadeurs.

la bouche du Teſin, & met aux baſſes foſſes du Chaſteau de Pauie tous les batteliers qui auoient conduit tant les meurtriers comme les meurtris.

Le Seigneur de Laugey Lieutenant General en Piémont pour découurir la verité d'vn fait que le Marquis penſoit auoir fait ſi ſecrettement, trouue moyen de faire limer les grilles des priſons qui regardent deuers le foſſé du Chaſteau, tire dehors les mariniers ; Et aprend d'eux le nombre, les noms, & la nation des aſſaſſins, l'ordre, la façon & l'heure du meurtre, & toutes autres circonſtances pour conuaincre les deguiſemens du Marquis, qui feignoit de faire diligemment informer du crime par le Capitaine de la iuſtice de Milan.

Le Roy en eſcrit au Pape, à l'Empereur, & aux Eſtats de l'Empire,

& demande reparation de ce dernier affront ſi outrageux & ſanglãt. Mais rien moins, l'Empereur ne s'eſmeut non plus de ceſte mort, qu'il auoit fait auparauant de celle de Merueilles. Le Marquis eſcrit aux Eſtats aſſemblez lors à Ratiſbonne. Qu'il n'auoit iamais rien fait qui le peut conuaincre d'auoir rompu la tréue; Qu'il y auoit deux voyes de ſe iuſtifier, l'vne par les loix, l'autre par les armes, Qu'il offre de defendre ciuilement que de luy n'eſt procedé la rupture de la tréue, & de conſtituer entre les mains du ſainct Pere protecteur d'icelle, & luy & tous ceux que le Roy allegueroit ſuſpects de ceſte afaire, afin que la verité en fut eſclaircie. Et que ſi quelque Cheualier ſõ pareil luy vouloit imputer telle choſe, & prouuer ſon intention par les armes, il deffendroit qu'il diſoit le faux: & qu'autãt

de fois qu'il luy auroit donné, ou donneroit telle imputation, autant de fois il auroit dit fauſſeté. Langey répondãt aux iuſtifications du Marquis, fut le Cheualier qui ſe preſenta pour les voir par l'vne, ou par l'autre voye. Mais le Marquis auoit ouuert ce champ au plus loin de ſa penſee.

Guerre contre l'Empereur

Le Roy donc voyant que laiſſer le ſang de ſes derniers Ambaſſadeurs ſans vengeance, eſtoit ſe faire noter de faute de prudence, ou de courage, ; ayant deſia denoncé la guerre à l'Empereur (qui tramoit d'ailleurs ſous ombre de Paix mille deſſeins ſur les frontieres de ſon Royaume) en cas que dans certain temps il ne ſatisfit à la Iuſtice de tels meurtres. Depeſche Charles d'Orleans ſon plus ieune fils en la Duché de Luxembourg, accõpagné de ſix cens hõmes d'armes, ſix mille Fran-

çois, dix mille Lanſquenets: Et de Claude Duc de Guyſe commandant à l'armee ſous luy, de François de Bourbon Duc d'Anguien, du Comte d'Aumale, des Seigneurs de Sedam, Iamets, la Guiche & pluſieurs autres. Et Héry ſon aiſné aſſiſté du Mareſchal d'Annebaut, & du Seigneur de Monpeſat en la Comté de Rouſſillon, auec huit mille Suiſſes, ſix mille François des vieilles bandes, dót eſtoit Colonnel Charles de Coſſé Seigneur de Briſſac, ſix mille Italiens, quatre cens hommes d'armes, & ſeize cés cheuaux legers, deſquels eſtoit General le Seigneur de Termes. Et Monpeſat l'ayant joint auec les legions de Guyenne & de Langüedoc, ſix mille Lanſquenets, & grand nombre de Suiſſes: L'armee ſe trouua compoſee de quarante mille hommes de pied, deux mille hommes d'armes, &

deux mille cheuaux legers. Eſtimãt le Roy que Parpignan aſſailly au depourueu de pluſieurs choſes neceſſaires, l'honneur, ou la crainte de la perte attireroit l'Empereur au combat, & ſous ceſte eſperance, il preparoit le reſte de ſes forces pour les y mener en perſonne.

Le Duc d'Orleans pour premier exploit de ſes armes aſſiegea, batit, & emporta d'Anuillier place de Luxembourg; Et la le furent ioindre le Baron de Hedecq, les Comte de Manfeld, Reingraue, & le Colonnel Reychroc auec dix mille Lanſquenets. Yuoy eſtoit la plus forte ville du pays, la mieux pourueuë d'hommes, d'artillerie, & de munitions. Le baſtard de Sombret, Gilles de Leuant, & autres iuſques au nombre de deux mille hommes la defendoient. Le Duc y tourne la teſte, & l'emporte par compoſition.

tion. Et la le Duc de Cleues groſſit encore l'armee Royale de dix mille Lanſquenets, & ſeize cens cheuaux amenez par Roſſan Mareſchal de Gueldres. Luxembourg ſembloit eſtre plus dificile, trois mille hommes de pied, & quatre cens cheuaux le gardoient. Mais les tranchees, les aproches, & la breche faite, bien que non raiſonnable, les aſſiegez ſe rendirent bagues ſauues. Et bref les progrés de ceſte expedition furent tels que de la Duché de Luxembourg, Thionuille ſeule reſtoit à l'Empereur. Mais l'extreme deſir qu'auoit ce ieune Duc de ſe trouuer à la bataille qu'il croioit ſe deuoir donner deuant Parpignan, l'emporta juſqu'à Monpellier, ou le Roy ſeiournoit pour eſtre preſt à recueillir l'Empereur s'il arriuoit au ſecours. Ainſi le Duc preferant vn apetit de gloire incertaine aux fruicts

d'vne certaine conqueſte fit vn grand deplaiſir au Roy, aporta peu de renfort a ſes troupes, & beaucoup de preiudice a ſes afaires.

Siege de Parpignã. Le ſiege de Parpignan fut infructueux, la ville eſtoit bien fortifiee, & mieux pourueuë, d'hommes, d'artillerie, & de munitions. Les aſſiegeans eſtoïent en vne plaine raze derriere de gabions qu'ils ne pouuoient remplir que de ſable. L'Empereur pouuoit garder la place ſans hazarder, ſa perſonne ny eſprouuer le ſort d'vne bataille. Dauãtage l'hyuer aprochoit, & à la premiere venue des pluyes il n'y euſt eu moyẽ de retirer ceſte armee, à cauſe des torrens qui de tous coſtez coulẽt des mõtagnes, & que le voiſinage de la mer fait regorger en la plaine; de ſorte qu'eſtãs enfermez entre deux mers & la montagne, les ennemis en euſſent eu bon marché. Ainſi le Roy

preuoyant ces inconueniens retira
e Dauphin, & ſon armee, connoiſ-
ant, mais tard, qu'il auoit eſté
nal ſeruy.

D'ailleurs Langey eſtoit demeu-
é fort ſeul en Piémont par les trou-
es qu'Annebaut en auoit tirées
our mener en ce Siege. Le Marquis
lu Guaſt empoignant ceſte occa-
ion, auoit aſſemblé quinze mille
ommes de pied, & deux mille cinq
ens cheuaux, en intention de paſ-
er le Po, & camper à Carignan,
our oſter le plat païs aux François,
ffamer Turin, & leur oſter la com-
nodité du Marquiſat de Saluſſes.
Cinq mille hommes de pied, & peu
le cheuaux que Langey leur pou-
oit opoſer n'eſtoient pas pour luy
ompre le paſſage. Neantmoins il ſe
oge le premier à Carignan, s'y for-
ifie en diligence, & par frequentes
ſcarmouches empeſche le Marquis

de le forcer. Les eaux eſtoient baſſes en Iuillet, on pouuoit aiſément paſſer à gué au deſſus, & au deſſous de Carignan ; Ces deux armees auoient deſia campé quinze iours front à front, & la moindre eſtoit deſia preſte à ſuccomber; Langey meſme pour les grãds trauaux qu'il auoit ſoufferts eſtoit deuenu perclus. Toutesfois ayant la langue & le cerueau libres, il pratique dans l'oſt Imperial ſix mille Italiens deſquels il ſe renforce, & affoiblit ſon ennemy. Le Marquis eſtonné, & craignant que ces premiers ne luy ſubornaſſent les autres, ſe retire. Langey le veut ſuiure, & charger en queuë, les Suiſſes en acceptent la propoſition; Mais neantmoins ſe mutinent à l'acouſtumee, & tournent leurs enſeignes droit à Pignerol. Langey ſe voyant abandonné diſtribue ſes Italiens en gar-

Stratageſme de Langey.

niſon, & ſe fait porter à Turin. D'où ayant depuis pris Barges, & formé vne belle entrepriſe ſur Cazal qui ne faillit que par les trauerſes de ſes enuieux, il laiſſa le Seigneur d'Annebaut nouuellement arriué de Frãce, en Piedmont; Et partit de Turin auec congé du Roy, pour luy declarer des choſes qu'il ne pouuoit commettre à la bouche de perſonne; Mais la mort le preuint à ſainct Saphorin.

Il y euſt pluſieurs diuers ſtratagemes de guerre en Piedmont: mais le plus memorable de ce temps-là, eſt l'étrepriſe du Marquis du Guaſt ſur Turin. Il deuoit à diuerſes fois enuoyer au luge vn nõbre de charrettes chargees de vin, & dans leurs vaiſſeaux qui ſont de la longueur des charrettes, des armes de toutes ſortes pour armer quatre-vingts ſoldats; qui déguiſez en païſans, & *Entrepriſe ſur Turin.*

portans des viures au marché, ſe deuoient retirer à la file chez le Iuge: & au premier tumulte ſortir en armes, & gaigner le corps de garde de la place; pendant que d'autres ſoldats menez ſur cinq charrettes de foin (ſix ſur chacune, & le foin ſi dextrement agencé, que coupant vne corde par dedans qui le tiendroit ſerré, les botteaux cherroient comme vne trape) combatroient les gardes de la porte, & fauoriſeroient l'entree à huit cens cheuaux & cinq mille hommes de pied qui ſe trouueroiét au point de l'alarme.

1543. Le 22. Feurier le foin arriue; Raymont commandant à la porte, fait par ſon Lieutenant donner d'vne corceſque dans le premier chariot. Il la retire toute ſanglante, les ſoldats ſautent en terre, & le premier donne de l'eſpee dans le corps de Raymont; qui le ſaiſit au colet, &

le tuë à coups de poignard. Ils forcent toutesfois la garde, & se rendent Maistres de la porte; mais leur escorte estoit encore à mille ou douze cens pas. Le Capitaine Saluateur auquel touchoit alors la garde de la place, oyant l'allarme à la porte & crier Sauoye, y tourne la teste, & repousse ces nouueaux Maistres. Vn Mareschal qui se tenoit aupres de la porte, monte brusquement dessus, rompt la chaisne qui tenoit la sarrazine, & faisant tomber la herse, oste aux Imperiaux le moyen d'entrer. Boutieres & Moneins arriuent, Cesar de Naples executeur de ceste entreprise se retire, laissant son Lieutenant sur la place, & le Iuge le lendemain sur vn eschaffaut.

Cependant le Roy estoit en Picardie auec dixhuit cens hommes d'armes, dix huit cens cheuaux lo-

gers, douze mille legionnaires, & douze mille Allemans. Auec lesquels ayant defait diuerses fois les Imperiaux aupres d'Auennes, Bains & Guyse, pris entre autres villes Landrecy & Luxembourg. Voicy l'Empereur deuant le mesme Landrecy auec dixhuit mille Allemans, dix mille Espagnols des vieilles bãdes, dix mille Anglois (le Roy d'Angleterre s'estoit allié auecque luy contre le Roy) six mille Valons, & treize mille cheuaux de ses ordonnances. Le camp logé, & l'artillerie placee, l'Empereur dresse trois batteries de quarante cinq pieces, pointe vne longue couleurine, sur vn tertre qui empesche les assaillis de se remparer, & venir aux deffenses, leurs bouleuards & courtines n'estant encore haussez qu'a demy. Il n'y auoit moyen d'assaillir les Lansquenets qui la gardoient que par vn

Siege de Landrecy.

coſté, & la riuiere qui paſſoit au retranchement de la ville baſſe qu'on auoit abandonnee, eſtoit entre deux. Ricaruille, & ſainct Simon ayãt entrepris de l'enleuer auec quarante cheuaux, trente hommes de pied, & quelques pionniers; paſſent l'eau, ſurprennent & mettent en route les Lanſquenets, traynent la couleurine au bouleuard d'Orleans, & apres auoir tué pluſieurs Bourguignons acourus pour la recourre, luy tournent la bouche vers l'ennemy.

L'Empereur porte par terre vn pan de muraille, & pour oſter aux aſſiegez le moyen de defendre ceſte ruyne, iette des hommes en vn portail de la baſſe ville, & au deſſus des pieces de canon qui commandoient à la breche. Il faloit enleuer ce logis aux Imperiaux cependant qu'il reſtoit encore quelque vigueur

en lame des aſſiegez, qui eſtoient deſia reduits a demy pain de munition par iour, & pour breuuage à l'eau pure. Trois cens hommes dõc les aſſaillent au point du iour, & les denichent du portail auant qu'on les peut ſecourir du camp. La breche les inuitoit à l'aſſaut, mais la valeur des aſſaillis leur en faiſoit perdre l'éuie. En fin la diſette de viures, la foibleſſe de la place, & leur inſuportable trauail leur fit hazarder Yuille Capitaine de cinq cens hõmes, pour donner aduis au Roy, que leur extreme neceſſité, & non la force tant qu'il y reſteroit vn homme en vie, les chaſſeroit en bref de la ville.

Le Roy aſſembloit ſon camp à la Fere, & tournant la teſte vers l'ennemy, alla camper au Cateau Cambreſis, donnant charge à Langey d'aſſembler tout le beſtail, les farines, & les cheuaux de labeur qui ſe

trouueroiēt aux enuirons; afin que comme le Roy donneroit eſperance de bataille à l'Empereur, on iettat ce refraiſchiſſement dans la ville. Suyuant ce commandement il aſſemble dans la Capele douze cens moutons, neuf vingts oüailles, & ſix cens ſacs de farine, auec autant de montures, & de payſans portez chacun auec vn ſac ſur ſa beſte. Douze cens cheuaux batoient la campagne à coſté d'eux. Langey reſolu de paſſer outre, fait marcher ſes payſans en bataille, à guiſe de gens de guerre, & les rend auec leurs viures dans Landrecy, puis ſe retire par vn autre chemin à la Capele.

L'Empereur ſentant aprocher le Roy ſe retira deça l'eau, r'aſſemblāt toutes ſes troupes qu'il tenoit auparauant ſeparees: & le Roy prenāt ceſte occaſion, depeſche le Comte de ſainct Pol, & l'Admiral d'Anne-

baut pour retirer ceux de Landrecy, & pouruoir la place de nouueaux ſoldats. Ayant executé ce deſſein à la barbe d'vn grand Empereur, & le voyant campé ſur vn haut à ſon auantage, ayant vne valee, & vn ruiſſeau mal gueable entre les deux camps, il dreſſe ſa retraite vers Guyſe. L'Empereur ne faillit pas à le ſuiure en queüe; mais ce fut accroiſtre ſa perte, qui luy fit abandonner le ſiege de Landrecy, & ſe retirer à Cambray; ou il gaigna dauantage ſous la peau du Renard, qu'il n'auoit fait ſous celle du Lyon, faiſant condeſcẽdre les habitans, ſous ombre que le Roy meditoit d'empieter leur ville, à la conſtruction d'vne Citadelle, par laquelle de libres qu'ils eſtoiẽt, ils furent en ſeruitude.

Cependant Barberouſe vint aſſieger Nice auec cent dix Galeres, armee qui fit peu de ſeruice au Roy,

& beaucoup de dómage en la Chreſtienté. Le Marquis du Guaſt print Mondeuis & Carignan en Piémót; & donne la chaſſe au Seigneur d'Auſſun, & à François Bernardin, ſur leſquels il print & tua quelques hommes au paſſage d'vne riuiere. Le Comte de Furſtemberg que nous auons veu cy deſſus armé pour le Roy, vint aſſieger Luxembourg au nom de l'Empereur. Mais le Prince de Melfe, & Briſſac Colónel des cheuaux legers, luy firent leuer le ſiege, qui n'eſt remarqué que pour la rigueur de l'hyuer. On departoit le vin de la munitió à coups de coignee, & ſe debitoit au poix, puis les ſoldats l'emportoient en des paniers.

D'autre part le Roy depeſche le Duc d'Anguien ſon Lieutenant general en piémont au lieu de Boutieres; lequel apres ſ'eſtre ouuert le

chemin de Carignan par la priſe de quelques villes, taſche de l'affamer. C'eſtoit le principal trophee des victoires du Marquis. Il n'euſt voulu ſans contraſte ſe le voir enleuer à ſa barbe, ny le Duc deſmordre ſans mouſles de la proye qu'il voyoit preſte à ſe rẽdre dans ſes panneaux. Ainſi la Cour ſe rempliſſant d'vne extreme eſperance de bataille, plus de cent Seigneurs prindrent la poſte auec Monluc qui en auoit obtenu le congé du Roy pour ſ'y trouuer à point nommé. Et bien à propos: car les finãces du Duc eſtoient ſi courtes, que ſes treſoriers voyoiẽt deſia le fond de leurs bourſes, & de ce qu'ils auoient puiſé dans leurs coffres, ou ceux de leurs peres, le Duc cõtenta ſes troupes, attendãt lavenuë de quarãte huit mille eſcus que Langey conduiſoit, qui ne faiſoient pas la quatrieſme partie de

ce qu'on deuoit aux eſtrãgers. Mais pour les tenir en bonne volonté, & leur oſter la cõnoiſſance du deffaut de leur ſolde ; on aduiſe de paſſer le ſeptieſme d'Auril veille de Paſques à faire monſtres particulieres 1544.
enſeigne pour enſeigne, & leur donner eſperance de toucher argent le lendemain ; preuoyant bien que le iour de Paſques ne paſſeroit pas ſans bruit, attendu l'aproche des armees ; & que la preſence des ennemis, & la neceſſité du combat, feroient aiſeement diferer la paye.

Au iour de Paſques iour ſignalé par la bataille de Rauenne, chacun ſe trouue ſous ſon enſeigne ; on deſcouure les Imperiaux marchans de Seriſolles à Sommeriue, en intention de paſſer le Po, renfermer nos hommes delà l'eau ſans viures ny ſans argent, & gaigner le Marquiſat de Saluſſes. Ils eſtoient aſſeurez

d'y trouuer assez de grains & farines pour auitailler leur camp, & la ville; Et ayant fait retirer le Duc, deuoient recueillir dix mille hõmes à Yuree que leur amenoit le Comte de Challon pour se ietter auec ce renfort en Sauoye & en Bresse par le Val d'Aouste, pendant que l'Empereur deuoit faire ses efforts en Champagne, & le Roy d'Angleterre en Picardie. Mais c'estoit conter sans l'hoste; Le Duc resolu de les combatre en chemin, donne l'auangarde à Boutieres reuenu de sa maison pour se trouuer à ceste feste, prend la conduite de la bataille, & cõmet l'arrieregarde à Dampierre. Aussun attaque l'escarmouche auec sa troupe, & quelques arquebusiers. Le Duc se range en bataille sur le bord d'vn coustau, d'où trois moyennes tiroient incessamment contre vn bataillon des ennemis

arrestez

arreſtez en la valee ; Le Marquis craignant d'eſtre combatu en logeant, reprint le chemin de Seriſolles. La nuit aprochoit, & le Duc voyant le Marquis rentré dans Seriſolles, ſe retire à Carmagnolle, laiſſant deux cens cheuaux legers pour remarquer la contenance de l'ennemy ; Puis enuiron vne heure apres minuit ſe reiette en cãpagne. Le Marquis voyant ceſte retraite part vne heure auant iour pour l'atteindre, & le combatre au paſſage, croyant qu'il voulut repaſſer le Pô, & luy abandonner la place.

Dix mille hommes de plus, & l'aſſiete du lieu auantageoient les Imperiaux. Le Prince de Salerne auec dix mille Italiens auſquels faiſoient eſpaule huit cens cheuaux Florentins, marchoit ſur la main droite de nos hõmes. Et ſur la gauche au droit de nos Gruyens, Dom *Ordre des deux armees.*

Raymond de Cardonne auec vn bataillon de ſix mille vieux ſoldats moitié Eſpagnols & moitié Allemans ; Entre ces deux nations eſtoit le Marquis du Guaſt auec pareil nõbre de caualerie, & à l'autre coſté des Eſpagnols le Prince de Sulmone auec autant de cheuaux ; Et dix pieces de canon du coſté des Allemans, & autant du coſté des Eſpagnols, qui donnoient de haut en bas dans nos bataillons. Au milieu marchoit Aliſprand de Madruce auec dix mille Lanſquenets tous armez a blanc. Cet ordre reconnu le Duc range de meſme ſon armee ; A la main droite le bataillon des vieilles bãdes Françoiſes faisãt enuiron trois mille hõmes ſans l'arquebuſerie cõduite par le Seigneur de Tays leur general, ayant d'vn coſté les cheuaux legers ſous la charge du Seigneur de Thermes, & de l'autre Boutieres auec

quatre vingts hommes d'armes. A la gauche quatre mille Italiens & Gruyens, ſouſtenus par Dampierre auec tous les guidons & Archers de la gendarmerie. Et au milieu le bataillon des Suiſſes en nombre de trois mille, renforcez par le Duc meſme auec vn gros hoſt de cauallerie. Huit pieces d'artillerie deuãt les Suiſſes, & autant deuant les Gruyens. Et deuant tous, huit cens enfans perdus conduits par ce braue Monluc qui ſeruit tant à faire donner, & gaigner la bataille.

Au leuer du Soleil les deux armees ſe plantent l'vne deuant l'autre, l'eſcarmouche ſe dreſſe, & dure juſqu'à onze heures, chacun taſchant à gaigner le flanc de ſon ennemy. Qui ſe connoiſſant plus fort d'vn tiers, vient à la charge. Tays s'auance pour combatre le Prince de Salerne; Mais voyant qu'il ne ſe mou- *Iournee de Seriſolles*

uoit point, & que nos Suiſſes eſtoiēt foibles pour ſouſtenir le choc des Lanſquenets Imperiaux; tourne la teſte de ſon bataillon; & ſe vient rendre pres d'eux auecque Boutieres; les Imperiaux changent auſſi de deſſein, & de leur gros eſcadron en dreſſent deux; l'vn contre les Suiſſes, l'autre contre les François. En meſme temps la caualerie Florentine s'auance pour charger les François en flanc; Mais Termes la preuient, & la renuerſant ſur le Prince de Salerne, donne juſques au milieu de ſon bataillon; ou ſon cheual tué ſous luy, il fut pris. Cependant les François & les Suiſſes attaquent les Lanſquenets; & les ayant combatus long temps auec armes pareilles; & fort doutteux; les rompirent finalement à layde de la gendarmerie Françoiſe conduite par Boutieres. Le Marquis voyant ſes Allemans

rompus, ſe retire, & abandonne à Dampierre les gens de cheual qui faiſoient eſpaule aux Eſpagnols. Au cõtraire ce vieux bataillon d'Eſpagnols & Allemans, charge tellement les Italiens, & Gruyens, qu'il les met en fuite; Et ſans le Duc pas vn ne ſe fut ſauué. Mais ayant quitté les Suiſſes, il enfonſſe ce bataillon, & le prenant par vn coin le trauerſe juſques à l'autre, rompt tout ce trauers, & ne laiſſe aucune enſeigne debout; Neantmoins auec grãde perte des ſiens. Les Eſpagnols qui par la route des Gruyens n'auoient plus de gens de pied à combatre, reuiennent de furie choquer le Duc, qui les charge encore, & n'ayant plus d'Infanterie pour le ſouſtenir, perd à ceſte ſeconde charge plus qu'a la premiere. Le Duc eſtoit preſt d'eſtre defait, il n'auoit aucune nouuelle de ſes François, ny

de ſes Suiſſes ; vne coline interpoſee entr'eux & luy, empeſchoit la connoiſſance des vns & des autres ; vn bataillon de piquiers, & vn nombre d'arquebuſiers peſle & meſle à l'entour de luy, le ſuiuoit touſiours ſans rompre ſon ordre. En ceſte extremité ſe retirant à la main droite, les Eſpagnols ont nouuelles de la defaite de leurs gens, & voyant quelques troupes ſe rallier ſous la cornete de leur chef, ſe diſpoſent à leur retraitte ; Mais ils n'eurent pas loiſir de l'acheuer. Le Duc ordonne Auſſun auec cinquante cheuaux pour les charger aux flancs, & il leur donne ſur la queüe auec ceux qui s'aſſembloient autour de luy. Tout fait iour, tout eſt pris, ou tué. Les François pourſuiuirent leur victoire vn grand mille, cependant que le Prince de Salerne faiſoit ſa retraite ſans beaucoup de dommage, & que

le Marquis gaignoit à toute bride la ville d'Aſt. Mais il auoit dit au partir aux habitans, que s'il ne retournoit victorieux, qu'on luy fermaſt les portes ; comme ils firent. Et ſans la laſcheté des Gruyens, le bataillon des Eſpagnols euſt eſté defait à la premiere charge, la retraite du Prince de Salerne n'euſt eſté ſi facile, & le Marquis euſt eſté pris.

Les morts ennemis ſe trouuerent enuiron quinze mille de toutes nations, des François deux cens de priſonniers, Allemans deux mille cinq cens vingt. Eſpagnols ſix cens trente: cent mille eſcus en monnoye ou vaiſſelle d'argent, quinze pieces de canon, huit mille corcellets de Milan. Ceſte ſanglante deſconfiture auoit effroyé le pays, Milan eſtoit eſtonné, le Marquis battoit aux chãps, Et vingt iours s'eſtoiẽt écoulez auant qu'aucun ſe fut rangé ſous

ſes enſeignes. D'ailleurs le Roy auoit vne fraiſche leuee de ſix mille Griſons, & ſes alliez en Italie dreſſoient vne armee pour ioindre le Duc. Mais l'Empereur arriuoit ſur le Rhin, l'Anglois eſtoit ſur mer, & leurs troupes menaçoient deſia les frontieres de ce Royaume. Cela fut cauſe qu'apres la priſe de Carignan & autres villes du Piémont qui prindrent loy du victorieux, le Duc enuoya ſix mille François des vieilles bandes & ſix mille Italiens au Roy. Et quelque temps apres, le Marquis fit pratiquer vne ſuſpenſion d'armes, laquelle authoriſee par ces deux Princes, ſuiuit vne treſue de trois mois.

Voyez en quel danger eſtoit l'Eſtat ſi le Roy euſt perdu la bataille.

Acheuons ceſte longue querelle par vn dernier effort. L'Empereur auoit promis au Pape, de ne traiter jamais alliance auec le Roy d'Angleterre, qu'il n'euſt reparé l'offen-

ſe faite au ſainct Siege. Mais qu'eſt ce qu'on ne fait pour ſe vanger? voicy que pour ruyner ſon beau frere, il s'allie de ſon ennemy. Et par ce que la liaiſon des Princes d'Allemagne auec le Roy, auoit grandement trauerſé ſes deſſeins; il les perſuade tellement, qu'ils ſe bandent conioinctemét auec luy pour la ruyne de ce Royaume. Ainſi il enuoye le Comte de Furſtemberg auec vne armee deuant Luxembourg; lequel rendu à faute de viures, Comercy, & Ligny emportez de force; L'Empereur en perſonne tourne la teſte de ſon armee deuant S. Diſier place mal flanquee, mal remparee, & indigne d'vn camp Imperial. Cependant que le Roy recueilloit ſes forces, il enuoye le Comte de Sancerre à S. Diſier, auec la compagnie de gendarmes du Duc d'Orleans, & quelques autres troupes de cauale-

Siege de S. Diſier

rie. La Lande & la Riuiere ayãt chacũ mille hõmes de pied. L'Empereur ayant fait ſes aproches & tranchees, met deux bandes de canons en batterie, & ſix grandes couleurines deuers le chaſteau pour batre dans la ville, & empeſcher les Saillies ; diuertit les eaux du foſſé, & les reduit à l'vſage de trois puits. La Lande haraſſé de trauail ſe retirant le ſoir en ſon logis, vn coup de canon paſſant par la breſche a trauers la ville, luy emporta la teſte. En contreſchange le Prince d'Orenge allant le iour meſme viſiter l'Empereur aux tranchees, fut tué d'vn coup de couleurine. La breſche eſtoit raiſonnable, dixhuit enſeignes Eſpagnolles vont à l'aſſaut, & cõbattent main à main vne heure durãt contre les aſſiegez. L'Empereur fait haſter dix mille Allemans pour les ſouſtenir. Mais ſi l'aſſaut eſt rude, ils ſont encore plus

rudement repouſſez, & renuerſez à force de bras de la breſche dans le foſſé. L'Empereur y renuoye enuiron huit cens caſaques de veloux, la bourguignotte en teſte ; on les culbute de haut en bas. Derechef huit enſeignes d'Allemans renouuellent l'aſſaut auec force barils de poudre, lances & autres artifices à feu. Les voila pareillemẽt repouſſez auec telle honte & dommage, que tous leurs barils demeurent aux foſſez à la diſcretion des aſſaillis (& fort a propos, car la poudre leur manquoit) & plus de huit cens morts auec eux. Vn coup de canon emporta l'eſpee que le Comte tenoit au poin, ſans l'offenſer que de quelques legeres bleſſures au viſage. *aſſaut opiniaſtre.*

L'Empereur croyãt que les aſſiegez ſe contenteroient d'vne compoſition honorable, leur enuoye

vn trompette. Il n'a point d'audience. On ceſſe la batterie pour venir à la ſape, les aſſiegez la deſcouurent, & ayant fait abandonner les tranchees aux Eſpagnols, amenét quelques pionniers à la ville, & taillét le reſte en pieces. Il falloit dóc eſſayer la ruſe, puis que la force ny pouuoit rien. Granuelle auoit ſurpris vn paquet où ſe trouua l'alphabet du chiffre, par lequel le Duc de Guyſe communiquoit auec le Comte de Sancerre. Par ce moyen ils ſupoſent vne lettre au nom du Duc, & attirent vn homme inconnu qui la donne ſecrettement à vn tambour François reuenant du camp pour quelque priſonniers, afin de la faire tenir au Comte. La lettre portoit; Que le Roy ſçachant la neceſſité de viures, & de poudres en laquelle ils eſtoient, leur mandoit d'auiſer à faire telle compoſitió que les hom-

mes fuſſent ſauuez. De fait leurs munitions eſtoient ſi courtes qu'ils n'auoient moyen de ſouſtenir encore vn aſſaut, parquoy ayant obtenu douze iours de tréues pour ſçauoir l'intention du Roy. Ils ſortent auec leurs armes & cheuaux, l'armet en teſte; l'infanterie marchant en bataille, enſeignes déployees, & tambour battant, emmenant toutes leurs bagues, & quatre pieces d'artillerie equipees au choix des aſſiegez.

L'Empereur ſçauoit bien le peu d'eſperance qu'ils auoient de ſecours, & que dans peu de iours la faim les ameneroit à ſa diſcretion. Mais il vouloit ioindre le Royd'Angleterre qui campoit deuant Bologne & Montreüil, afin que leurs forces vnies (qui euſſent peu faire quatre vingts mille hõmes de pied, & vingt mille cheuaux) ils vinſſent

aupres de Paris contraindre le Roy de les combatre à ſon deſauantage, ou ſouffrir la ruine de ſes pays & ſujets à ſa barbe. D'ailleurs il preuoyoit que le Dauphin campé ſur la riuiere de Marne auec les bandes qui eſtoient venuës de Piémont, luy laiſſeroit cõſommer ſon armee, pendant que le Roy faiſoit vn gros de quarante mille hommes; qui luy fondant ſur les bras, luy pourroient faire autant de dõmage & de honte, qu'il en auoit receu en la premiere. Mais ayant apris à Vitry que l'Anglois n'eſt deliberé de paſſer outre qu'il n'ait premierement pris Bolongne; Il commence à gouſter quelques ouuertures de paix, faites deuant ſainct Diſier par Granuelle ſon Confeſſeur. Il voyoit ſon armee preſte à ſe rompre, on luy tranchoit les viures de tous coſtez. Le Dauphin eſtant venu camper à la

Ferté ſous-joüarre, auoit enuoyé vn nombre d'hommes à Meaux pour luy empeſcher le paſſage; parquoy meditant ſa retraite par Soiſſons, il tourne chemin vers Villiers-Coſtrets, & ſous main, fait reprendre les propos de paix commẽcez auec le Roy. Le Roy connoiſſant qu'vne bataille ne ſe pouuoit donner au milieu de ſon Royaume, & ſi pres de Paris, ſans vne incertaine & perilleuſe conſequence. Que quand il ſeroit victorieux, le Roy d'Angleterre, & le Comte de Bures luy oppoſeroient vne autre armee auſſi puiſſante que la ſienne. Dépeſcha l'Admiral d'Annebaut vers l'Empereur en l'Abbaye de ſainct Iean des Vignes aux fauxbourgs de Soiſſons; ou finalement fut accordé. Que Charles Duc d'Orleans eſpouſeroit dans deux ans la fille de l'Empereur; & qu'à la conſommation

de ce mariage, il ſeroit inueſty de la Duché de Milā, ou Comté de Flandres à l'option de l'Empereur. Ce faiſant, le Roy promettoit de remettre à l'Empereur tous les droits par luy pretendus à ladite Duché, & Royaume de Naples, & reſtablir le Duc de Sauoye en la poſſeſſion de ſes pays, lors que le Duc ſon fils ſeroit ioüyſſant de la Duché de Milan, ou Comté de Flandres. Et ſeroient toutes choſes attendant le terme de deux ans, remiſes tant deçà que delà les Monts, en l'eſtat qu'elles eſtoient lors de la tréue faite à Nice.

Voila le dernier accord de ceſte longue & ſanglante querelle entre l'Empereur & le Roy, qui renaſquit depuis entre leurs enfans apres la mort de leur peres; Dieu vueille qu'elle ne renaiſſe point encore entre leurs ſucceſſeurs, & que ceſte

derniere alliance plus heureuſe que les precedentes, tienne ces deux grandes Coronnes en paix, & vuide ce qu'elles ont demeſler pluſtoſt par amour que par armes. Car le Roy pourroit auoir meſmes pretentions, & n'a pas moins de droit ſur Naples, & ſur Milan que ſes deuanciers. Mais pour la Nauarre, il ſemble qu'il a plus de ſuject de la demander pour luy meſme, que ſes predeceſſeurs pour leurs alliez.

Ie me ſuis laiſſé porter à ce diſcours au delà de mon intention, qui eſt de traiter des querelles particulieres, comme eſt bien celle-cy. Mais ie ne l'ay pû paſſer ſans toucher les combats generaux qu'elles enfanterent, comme ordinairement les querelles des grands ſe vuident pluſtoſt par vne, où pluſieurs batailles, que par vn Duel. Paſſons maintenant à des exemples plus par-

ticuliers.

Diuers Duels mal raportez en noſtre Hiſtoire, & de celuy qui fut fait entre le Cheualier Bayard & Dom Alnſe ſaincte Maior ſous le Roy Louys XII.

CHAP. XVIII.

IVſques icy nous auons trouué pluſieurs querelles, pluſieurs dementis, & pluſieurs deffis ; Mais point de combats, point de Duel encore entre tant de grandes diſputes ; qui fait voir qu'il ne greſle pas ſi ſouuent qu'il tonne, & qu'on ne ſe bat pas toutes les fois que l'on ſe querelle ; Au moins nos peres, qui eſtoient plus braues que nous, ne le faiſoient pas : quoy que nous

nous battions le plus ſouuent ſans nous quereller, & ſans ſçauoir bonnement pourquoy. Ce n'eſt pas qu'ils ne s'y portaſſent genereuſement quand l'honneur, la raiſon, la licence, ou le commandement du Prince les y apelloit: Mais ſi rarement, que cela monſtre que les defenſes qu'on a faites depuis des Duels, en ont produit l'abondance. Car il s'en eſt plus fait ſans comparaiſon depuis ſoixante dix ans, qu'il y a qu'ils ſont defendus, qu'en l'eſpace de quinze cens qu'ils ont eſté permis. Et ce fut la meſme raiſon pour laquelle ſainct Louys les ayant defendus, Philipe ſon fils fut contraint de les permettre, voyant qu'il s'é faiſoit beaucoup plus apres la defenſe, qu'au parauant. Mais ceux du ſuject duquel nous parlons qui ſe font d'ennemy à ennemy, en guerre ouuerte & eſtrangere, ne

furent iamais defendus. Au contraire ils ont tenu touſiours le ſupreme degré du plus haut honneur, principalement quand c'eſtoit pour la cauſe publique : & n'y a nation au monde qui ne les aye eſtimez dignes de l'immortalité de l'Hiſtoire, excepté la noſtre, qui les a le plus pratiquez. Ce qui ne viét pas de mépris qu'elle en aye fait : Car ou eſt-ce qu'ils ont eſté celebrez auec plus d'honneur, ny coronnez auec plus de gloire ? Neantmoins le plus riche pris qui eſt d'eſtre enregiſtré dans la verité de l'Hiſtoire, leur a tellement manqué par la faute de nos premiers Hiſtoriens ; que bien qu'il ſoit certain qu'il s'en eſt fait vn grand nóbre ſous les deux premieres lignees de nos Rois, à peine en trouue t'on que ſous les derniers de la troiſieſme ; Et ceux-là tranchez ſi court, qu'on n'en aprend aucune particu-

larité. Comme de celuy qui fut fait deuant Charlemagne pour la conuerſion d'Aygolant, ainſi que nous auons touché cy deſſus, l'Hiſtoire ne dit pas ſeulement les noms des Champions. Et en d'autres endroits la où elle dit le nom, comme de Hugues de Puyſeaus, contre vn nõmé Anſſeau ſous Louys le Gros, elle ne dit rien du combat, ſinon que Hugues euſt l'auantage. Et ailleurs parlant d'vn autre qui fut fait à ville-neufue en la preſence du Roy Iean allant viſiter le Pape Vrbain en Auignon; Elle dit que le Pape ayãt eſtroitemẽt defendu ſur peine d'excommunication qu'aucun n'euſt a ſe trouuer a ce ſanglant ſpectacle, Le Roy pourtant ne laiſſa d'y preſider, dont il fut puis apres en grand diferent auec le Pape. Mais elle ne dit ny le nom des combattants, ny la cauſe du combat, ne parle ny de

la victoire, ny defaite d'aucun, & n'aprend ſinon que l'vn eſtoit Anglois, & l'autre François, ſans dire qui la perdu, ny qui la gaigné.

Sous Louys XII. Louys d'Armagnac eſtât Vice-Roy à Naples pour ſa Majeſté, & Conſalue en la Poüille, pour Ferdinand; Il fut fait vn combat entre Adric & Barlette, de treize François contre autant d'Eſpagnols, & Italiens. L'Hiſtoire dit, que ayant rompu leurs lances ſans auantage de part ny d'autre, & ſautans aux autres armes, vn François porta par terre vn Italien; lequel voulant tuer, il fut luy meſme tué par vn autre. Et qu'en fin apres vn rude, & ſanglant combat de quelques heures, les Italiens ayant tué pluſieurs cheuaux des François demeurerent en fin Maiſtres, & du camp, & des corps, & emmenerent leurs ennemis priſonniers à Barlet-

te. Mais elle ne nomme perſonne des combattans, & ne dit aucune particularité du combat. Ie ſerois ennuyeux ſi ie voulois raporter icy tant de Duels ſi mal raportez en noſtre Hiſtoire: Parquoy i'en choiſiray ſeulement trois ou quatre d'vn ſi grand nombre, par leſquels on puiſſe voir les autres, & repreſenter leur vray & ancien vſage ainſi que nous auons promis. Et ſans remonter à nos Rolants & Renauts, deſquels la confuſe ignorance de ce temps-là, ne nous a laiſſé que des Fables & des Romans ſans rime, ny ſans raiſon. Nous commencerons par vn Cheualier qui par tout le cours de ſa vie, & par ſa mort meſme, laquelle nous auons touchee cy-deſſus en la querelle du Roy François, s'eſt aquis vne eternelle memoire de ſa vertu, & vne renómee ſi glorieuſe au monde de vail-

lant homme & d'hõme de bien, que ſa bõté luy a fait meriter le ſurnom de bon Cheualier, & ſon courage celuy de Cheualier ſans peur.

C'eſt Pierre du Terrail autrement nommé le Cheualier, ou le Capitaine Bayard. Il eſtoit en la guerre de Naples contre Ferdinand, Louys XII. & ledit Ferdinand l'ayant conquis a communes armes ſur Federic, & partagé depuis entr'eux, eurent diſpute à cauſe de ce partage; D'où s'enſuiuit premierement la guerre, & puis la perte de ce Royaume. Bayard ſe trouua en la conqueſte, en la defenſe, & en la perte, & en reuiẽt comble de gloire & d'admiration enuers les ennemis meſmes. Mais auparauant ayant pris en vne rencontre vn Cheualier Eſpagnol de la Maiſon de Cordone apellé Dom Alonſe de ſaincte Maior, & l'ayant mené priſonnier à Monerume lieu

de ſa garniſon, il luy parla de ceſte 1503.
ſorte. Seigneur Alonſe, ie ſuis informé par les autres priſonniers de la grandeur de voſtre Maiſon, & de la valeur de voſtre perſonne que i'eſtime encore dauantage: ie ſçay que vous auez l'honneur d'apartenir à Conſalue voſtre grand Capitaine, & que vous eſtes treſ-digne de cet honneur. Parquoy ie ne veux pas vous traiter en priſonnier; Et ſi vous me voulez donner la foy de ne partir de ce Chaſteau ſans mon congé, ie le vous bailleray pour priſon. Il eſt ſpacieux, vous vous y pourrez eſbatre auèc nous iuſques a ce que vous ayez compoſé de voſtre rançon, en quoy vous me trouuerez fort traitable.

Dom Alonſe le remerciant de ſa courtoiſie, luy donne ſa parole, & ſa foy de ne partir du Chaſteau ſans licence. Contre laquelle ayant com-

poſé de ſa rançon à mille ducats, il ſe deſroba par vn matin auec vn Albanois qu'il auoit pratiqué; mais eſtant repris, & ramené deuant Bayard. Comment! Seigneur Alonſe, luy dit-il, eſt-ce ainſi que vous tenez voſtre parole? Ie ne m'y fieray plus: Car comme ce n'eſt pas fait honneſtement à vn Gentil-homme de ſe deſrober d'vne place ou l'on eſt ſur ſa foy, auſſi ne ſeroit-ce pas bien fait à moy de me fier à celuy qui m'a voulu tromper. Et ne prenant en payement aucune excuſe d'Alonſe, qui diſoit, que ſon intétion n'eſtoit point de luy faire tort, qu'il luy euſt enuoyé ſa rançon dans deux iours, & que ce qu'il en auoit fait eſtoit pour le deplaiſir qu'il receuoit de n'auoir nouuelles de ſes gens; le fit reſſerrer dans vne Tour.

Au bout de quinze iours, vn Trõpette vint demander ſauf-conduit

pour vn des ſiens, qui deuoit aporter ſa rançon : laquelle receuë, & auſſi toſt departie par Bayard à ceux de ſa troupe ſans qu'il s'en reſeruaſt vn denier, il mit Alonſe en liberté. Mais retiré qu'il fut en ſa garniſon, & interrogé par ſes amis du traictement qu'il auoit receu, & quel hóme c'eſtoit que Bayard. Il leur reſpondit, qu'il ne penſoit point quát à ſa perſonne qu'il y eüſt homme en l'armee des François qui luy fut pareil, ny moins oyſif, ny plus diſpos, ſ'exerçant ordinairement aux armes lors qu'il ne les emploioit, & tenant plus du feu que des autres elemens ; Liberal ſur tout autres, juſques à leur conter comment il auoit departi ſa rançon aux ſiens en ſa preſéce, ſans en retenir rien pour ſoy. Mais pour le traitement que i'en ay receu, dit-il, ie ne m'en ſaurois contenter, ny ne m'en conten-

teray de ma vie; Il ne m'a pas traité en Gentil-homme comme il deuoit. Les vns s'eſbahiſſoient de ce propos, & ne le pouuoient croire, veu l'honneſte courtoiſie dont Bayard eſtoit deſia renommé; les autres l'excuſoient ſur l'incommodité de la guerre, & le chagrin d'vn hóme captif qui ne trouue iamais de belle priſon; Ainſi chacun en parle, chacun en iuge diuerſement. Bayard eſtant aduerti de ce diſcours par vn priſonnier des ſiens, fait ſur l'heure meſme appeller ſes domeſtiques, & les adiure de luy dire au vray, s'ils auoient aperceu qu'on euſt fait au Seigneur Alonſe quelque choſe qui ne deut eſtre faite à vn Gentil-homme priſonnier de guerre, diſant que ſi l'on auoit failly au traitement dót il ſe plaignoit, qu'il le vouloit reparer. Mais tous luy ayant reſpondu qu'il n'eſtoit pas poſſible de le

mieux traiter, & qu'il ſe plaignoit a tort & ſans cauſe; Il luy enuoya ce cartel.

Seigneur Alonſe, i'ay entendu qu'apres voſtre retour de ma priſon, vous plaignant de moy, vous auez ſemé parmy les voſtres, que ie ne vous ay pas traicté en Gentil-hóme. Vous ſçauez bien le contraire: Mais pource que ſi cela eſtoit tenu pour vray, il iroit de mon honneur. Ie vous ay bien voulu eſcrire ceſte lettre; par laquelle ie vous prie de r'habiller vos paroles deuant ceux qui les ont oüyes, en confeſſant, comme la raiſon veut, le bon & honeſte traictement que ie vous ay fait: Ce faiſant vous ſatisferez à voſtre honneur, & au mien que vous auez foulé cõtre raiſon. Et ou vous ſerez refuſant de ce faire, ie me delibere de vous faire dedire à force d'armes par combat mortel de vo-

cartel du Cheualier Bayard à Don Alonſo.

ſtre perſonne à la mienne, ſoit à pied ou à cheual, ainſi que mieux vous plairont les armes. De Moneruine ce 10. Iuillet 1503.

Ce Cartel enuoyé par vn Trompete du Seigneur de la Palice, Alonſe ſans demander conſeil à perſonne, luy fit ceſte réponſe.

Répõſe de Dom Alonſe. Seigneur Bayard, I'ay receu voſtre lettre; Et quãt à ce que i'ay dit, que vous ne m'auez traité comme on doit traiter vn Gentil-homme, il eſt poſſible que cela ſoit. Neantmoins puis que vous dittes ſi hardimẽt que vous m'en ferez dédire par le combat de voſtre perſonne à la mienne, Ie confeſſe de l'auoir dit, & plus ſi vous voulez, ne me dédiſant iamais de choſe que i'aye dite. Et pour vous monſtrer que ie ne vous crains point, ie vous aſſigne le camp au dernier iour de Septembre, en la plaine à dix mille d'Andre.

Ayant Bayard accepté ceſte aſſignation, il ne voulut faillir de ſe trouuer au iour & lieu nommez, encore qu'il fut tourmenté d'vne fieure quarte. Le Seigneur de la Palice fut ſon Parrein, qui le conduit au camp tout veſtu de blanc, monté ſur vn fort & puiſſant courſier, & acompagné de deux cens hommes d'armes, ainſi qu'il auoit eſté accordé entre les deux combattans. Arriué qu'il fut au camp. Alonſe luy enuoya vn billet eſcrit en Eſpagnol, que Symphorian Champier Daufinois dit auoir trouué en la bourſe de la mere de Bayard, dont la ſubſtance eſt telle.

Billet de Don Alonſe à Bayard.

Seigneur Bayard, j'ay entendu que vous eſtes venu au lieu aſſigné, pour de ma perſonne à la voſtre faire eſpreuue des armes qu'il me plaira. Ie veux & entends que ſi par aucun de voſtre part m'eſt dõné quel-

que empeſchement, vous vous rendiez mõ priſonnier cõme ſi ie vous auois vaincu à force d'armes; comme auſſi ie me rendray le voſtre ſ'il [illegible]ucun de noſtre garniſon d'Ane qui vous empeſche. A quoy Bayard ſ'accordant, Alonſe qui n'auoit encore comparu, ſçachant en quel équipage eſtoit venu Bayard, dit au Trompete qui l'eſtoit venu haſter, qu'il vouloit cõbatre à pied, alleguant que c'eſtoit à luy d'eſlire les armes, & à Bayard le camp, bien qu'il l'euſt choiſi luy meſme, & qu'on euſt propoſé que le combat ſe feroit en accouſtrement d'hommes d'armes. Deux conſiderations le mouuoiẽt à demander le combat à pied; l'vne qu'il eſtoit en la fleur de ſon age, comme de trente deux ans, plus grand, & plus fort que Bayard, qui n'auoit encores atteint ſa force naturelle; L'autre que ſçachant

chant qu'il auoit la fieure, il penſoit qu'il n'accepteroit iamais ce party, ou que s'il en eſtoit d'acord, il en auroit bon marché, tãt pour la foibleſſe ou la fieure l'auoit reduit, que pour eſtre moins adroit a pied qu'a cheual. Quant à Bayard, il euſt bien deſiré de ſe batre à cheual pour les meſmes raiſons que nous auons dittes; Mais oyant le raport du Trompete. Retourne mon amy, dit-il, & luy dy qu'il ne tiédra pas a cela qu'il ne repare auiourd'huy mõ hõneur, ſoit à cheual, ou à pied. Cependant il fait dreſſer ſon camp, qui ne fut que de groſſes pierres arrangees, & ſe planta à l'vn des bouts, aſſiſté du Seigneur de la Palice ſon parrain, des ſieurs d'Oroſe, d'Imbercourt, de Fontrailles, Baron de Bearn, & pluſieurs autres braues Capitaines qui prioient Dieu pour leur Cheualier.

Alonſe ne pouuant plus diferer,

parut alors acompagné du Marquis de Licite, de Dom Diego Lieutenant de Conſalue, de Dom Franciſque d'Altemeze, & pluſieurs autres de ſes amis qui le rendirent iuſques au camp; ou eſtant arriué il enuoya les armes à Bayard pour en auoir le choix, qui eſtoient vn eſtoc, & vn poignard, eux armez de gorgerin, & ſecrete. Bayard ayãt pris ce qu'il luy faloit ſans s'amuſer à choiſir, fut mis dans le camp par Belabre ſon ancien compagnon qu'il prit lors pour parrain, & le Seigneur de la Palice pour garde du camp de ſon coſté. Alonſe y fut mis de l'autre par Dom Diego ſon parrain, eſtant Dom Franciſque d'Altemeze garde du camp de ſa part. Bayard ayant fait à genoux ſa priere à Dieu, & baiſé la terre, marche fierement cõtre Alonſe, auquel il dit en l'abordant. Or ça Seigneur Alonſe, par

vos paroles vainement proferees, nous ſommes venus au lieu, ou il faut que deux Chreſtiens ſe combattent à outrance, contre le commandement de Dieu, qui eſt d'aimer ſon prochain comme ſoy-meſme, & ne mentir point: Neantmoins parce que ie ſuis innocent des iniures & lachetez que vous m'auez impoſees, & que naturellement il eſt permis de ſe defendre, ie ſuis deſcendu de mon cheual; lequel il ſemble que vous craignez plus que mon eſpee. Mais i'ay telle eſperance en Dieu qu'il me donnera la victoire contre vous, & pourtãt gardez vous de moy. Alonſe ne reſpondit rien à cela, mais eſtant tous deux en preſence l'vn de l'autre, ils s'entredonnerent vn coup fourré, dont Alonſe fut vn peu bleſſé au viſage; Et apres s'eſtre tirez en vain pluſieurs & ſemblables coups de

Paroles de Bayard Dom Alonſe auãt leur cõbat.

pointe ayant tous deux bon pied, & bon œil; En fin Bayard s'aperceuãt que ſon ennemy ſe couuroit le viſage auſſi toſt qu'il auoit tiré ſon coup, s'aduiſa de tenir ſon eſpee haute iuſques a ce que ſon coup fut paſſé: Et quand il le peut choiſir à deſcouuert luy porta vn ſi grand coup d'eſtoc dãs la gorge, que nonobſtant la bonté du gorgerin, l'eſtoc entra plus de quatre doits, tellement qu'il ne le pouuoit retirer. Dom Alonſe ſe ſentant bleſſé à mort, laiſſe ſon eſtoc, & ſaiſit au corps Bayard qui le prit auſſi, & apres pluſieurs tours & ſecouſſes tous enſemble allerent par terre. Alors Bayard tire ſon poignard, & le luy portant au viſage, luy crie; Rendez vous, Alonſe, ou vous eſtes mort. Mais il ſe trouua qu'il eſtoit vray, tellement que Dom Diego parrain d'Alonſe, dit à Ba-

yard, qu'il auoit vaincu, l'autre ne remuant ny pied ny main. Dont Bayard ſe monſtra fort deplaiſant, ſoit à cauſe de ſon bon naturel, ou pour le deſir qu'il auoit de le vaincre vif. Neantmoins reconnoiſſant la grace que Dieu luy auoit faite, il ſe mit à genoux pour l'en remercier; Et tirant apres ſon ennemy hors du camp, demanda à Dom Diego s'il en auoit aſſez fait. Trop, reſpondit l'autre, fort triſtement. Vous ſçauez dit Bayard, que ie puis par droit de guerre faire du corps à ma volonté, toutesfois ie vous le remets tel qu'il eſt, & ſuis bien marry de ne vous le pouuoir remettre en meilleur eſtat. Ainſi s'en alla Bayard ſans vouloir prendre autre choſe de ſon ennemy que ſes armes, & non tant en ſigne de ſa victoire, qu'en ſouuenance de prier Dieu pour vn hõme qu'il auoit tué

malgré luy pour conſeruer ſon hõneur. Alonſe fut emporté par les ſiens auec autant de dueil que les François eurent de ioye en ramenãt leur Cheualier victorieux au ſon des trompettes iuſques en la garniſon du Seigneur de la Palice; ou auant tout autre choſe, il alla rendre graces à Dieu dans le Temple; Ce combat luy ayant aporté autant de reputation & d'honneur enuers l'vne qu'enuers l'autre nation. Et c'eſt delà que les Eſpagnols prindrent occaſion de dire, qu'il y auoit en France beaucoup de Griſons, & peu de Bayards.

Autre cõbat des Seigneurs de Momorãcy, & de Lorges, contre le

Dixhuit ans apres le meſme Cheualier Bayard commandant à Maiſieres pour le Roy François, & eſtãt aſſiegé par les Imperiaux; ils enuoyerent vn trompete aux aſſiegez leur demãder s'il y auoit quelqu'vn d'entr'eux qui voulut donner vn

coup de lance, & que de leur coſté le Comte d'Ayguemont ſe trouueroit preſt en l'Iſle de Maiſieres. Le Seigneur de Mommorancy ſe preſenta pour en faire paſſer l'enuie à ce Comte & accepta l'heure, & le lieu qui luy fut donné. Le Seigneur de Lorges penſant que c'eſtoit choſe honteuſe qu'vn homme d'armes François fut prouoqué par vn Allemand, demanda auſſi s'il y auoit quelqu'vn au camp qui voulut cõbatre de la pique. Le Sieur de Vaudray ſurnommé le beau du camp Imperial ſe preſente. Mommorancy, & Lorges ſe trouuerent ſur les rangs au temps & lieu ordonnez l'vn à cheual la lance au poin, & l'autre à pied auecque la pique; Ayguemont & Vaudray de meſme. Les deux Cheualiers coururent l'vn contre l'autre de telle roideur, que Mommorancy rompant ſa lance

Cõte d'Ayguemont & le Sieur de Vaudray l'an 1521.

contre le Comte, luy fauſſa le corps de cuiraſſe ſans toutesfois le bleſſer, & le Comte faillit d'attainte par la faute de ſon cheual. De Lorges & Vaudray ſeſtans donnez pluſieurs coups de pique ſans pouuoir rien gaigner l'vn ſur l'autre, vn chacun ſe retira ſans auantage. Voyons en encore vn ou deux de noſtre temps ſur meſme ſuiet au Chapitre ſuiuãt, & puis nous paſſerons aux autres.

Combat du Seigneur de Crequy, contre Philipin de Sauoye, ſous Henry le Grand.

CHAP. XIX.

VNe eſcharpe de Dom Philipin fut la premiere cauſe de ce cõbat. Le Seigneur Deſdiguieres ayãt
1597. pris vn fort que le Duc de Sauoye

auoit fait baſtir pres de Chamouſſet pour fauoriſer le paſſage de ſon armee; Et le Seigneur de Crequy ſ'eſtant trouué des premiers à la priſe, on raporta à Philipin qu'il ſ'eſtoit vãté d'y auoir gaigné ſon eſcharpe. Il ſemble, & il eſt vray, que cela ne pouuoit toucher ſon honneur de pres, ny de loin, car l'vn la pouuoit auoir gaignee auec gloire, & par conſequent auoit quelque ſujet de ſ'en vanter; & l'autre la pouuoit auoir perduë ſans infamie, & par meſme conſequence n'auoit point ſujet de s'en offéſer. Ioint qu'on dit que l'eſcharpe auoit eſté au Baron de Chanuirey qui fut tué dans le fort, & non pas à Philipin. Toutesfois à qui qu'elle fut: le deplaiſir de voir brauer ſon ennemy de ceſte eſcharpe; Laquelle il auoit peut-eſtre receuë de telle main, qu'elle l'obligeoit de la retirer, le porte aux ex-

tremitez d'vn apel. Crequi ſe rend ſur le lieu; Mais l'apellant retenu par le commandement du Duc, rendit ce premier apel ſans effet.

Quelque temps apres Crequi fut fait priſonnier du Duc de Sauoye; Le ſtratageme de ſa priſe merite en paſſant d'eſtre remarqué. Les incómoditez du climat & de la ſaiſon. contraignoient l'armee du Roy d'hiuerner és enuirons de Grenoble, & les neiges occupoient les paſſages du Dauphiné en Sauoye; Quand le Duc s'aydant du temps & de l'occaſion pour recouurer ſa Maurienne,
1598. part en Feurier auec douze canons, & ſe va camper deuant Ayguebelle. Au premier bruit le Seigneur Deſdiguieres depeſche Crequi, qui ſurmonte à pied des montagnes eſquelles pour la rigueur de l'hyuer il ne paroiſſoit aucune trace, & arriue heureuſement à ſainct Iean de Mau-

rienne. Le ſixieſme de Mars le Duc met ſon canon en baterie, & le lendemain le Capitaine de la place la rendit à condition de n'aller ioindre le Sieur de Crequi. On eſtimoit qu'elle deut tenir ſix ſepmaines; & le Duc pour amuſer Crequi, logé ſeulement à trois lieues delà, continuë le tõnerre de ſes canons en l'air, afin de luy diuertir l'opinion que la place fut renduë. Crequi trompé par ce ſtratageme, ſachemine auec vne troupe d'infanterie pour enleuer quelque logis à l'ennemy, croyant touſiours qu'Ayguebelle tint encore: Et voicy qu'il trouue le Duc en teſte. D'arriuee il creut que c'eſtoit quelque troupe qui s'en alloit à la guerre, & ſe voulant ouurir vn chemin au trauers, toute l'armee luy vient fondre ſur les bras; Il veut regagner les coutaux, mais il trouue que les neiges en ont bouché les

paſſages ; Tellement que inueſti de toutes parts, il fut cõtraint de prendre loy du plus fort. I'ay voulu remarquer ce trait bien qu'il ne ſoit point de la querelle, tant pour le trouuer aſſez ſubtil, que pour me conſeruer la liberté que ie me ſuis donnee au commencement de ce liure, de m'eſtendre ſur les exemples des choſes moins communes qui ſe trouueront en l'ordre de mon diſcours.

Durant ſa priſon ; la querelle de l'eſcharpe ſe renouuella tellement, que ſ'il euſt eſté en liberté, elle ſe fut vuidee à Thurin. Mais apres que par la paix de Veruins, il fut réuoyé libre en Dauphiné, Philipin le fit apeller pour la ſeconde fois à Grenoble. Ils ſe batent aupres du fort de Barraut, & au lieu de recouurer ſon eſcharpe, Philipin en raporte vne bleſſure à la cuiſſe ; Ainſi tel pé-

ſe venger ſon honneur qui accroiſt ſa honte. Mais ce combat au lieu d'eſtouffer leur querelle en fit naiſtre vne autre, & vne ſeconde vanterie de Crequy le ramena bien toſt à vne ſeconde priſe auec Philipin. On raporte au Duc qu'il s'eſtoit vanté d'auoir eu du ſang de Sauoye; & cela l'offenſa tellement qu'il fit connoiſtre à Philipin qu'il ne le tiédroit iamais pource qu'il eſtoit, ny ne le verroit iamais, s'il ne tiroit raiſon de ceſte parole. Il n'eſtoit plus queſtion d'vne eſcharpe, il y alloit alors de l'hõneur, de l'eſtime, & de la bõne grace de ſõ Prince, pour leſquelles choſes tout homme de biẽ hazarderoit mille vies ſ'il les auoit: & faloit qu'il fit par neceſſité, ce qu'il auoit fait au parauant par Caprice. Voila donc vn troiſieſme apel en campagne, lequel fut offert, & receu auſſi alaigremẽt que les deux premiers.

La defenſe que le Roy auoit faite des Duels ne permettoit pas que le combat ſe fit en Dauphiné, afin que l'exemple du gendre du Gouuerneur n'atiraſt les autres au mépris de la Loy. Il fut donc reſolu qu'ils ſe batroient dans les terres du Duc de Sauoye au deſſous de ſaint André ſur la riue du Rhone, eſpee & le poignard, en chemiſe, & à pied, comme l'on pratique auiourd'huy; Que le Baron d'Attignac ſeconderoit Philipin, & la Buiſſe Crequi; Qu'autre qu'eux ne ſe trouueroit au camp, & ne ſepareroit les combattans, que la mort de l'vn ou de l'autre n'euſt terminé le combat. Qu'il y auroit douze Gentils-hommes du coſté de Dauphiné, & autãt du coſté de Sauoye, qui ſe tiendroient preſts pour venir prendre le corps du vaincu, ou pour empécher qu'aucun tort ne fut fait au vain-

Quelle loy qui defendà l'homme de vſer d'humanité, & au Chreſtien vainqueur de ſauuer la vie au vaincu.

queur. Que les douze de Sauoye ſeroient eſloignez des combattans de telle diſtãce, que ceux du Dauphinè pourroiẽt employer de tẽps pour ſe rendre au chãp du combat; laquelle diſtãce fut meſuree à la courſe d'vn cheual qui partit dudit champ, à meſure que le bateau partit d'vne riue pour prendre terre à l'autre. On diſputa long temps ſi les ſeconds ſe batroient: car la Buiſſe diſoit qu'il n'y vouloit pas eſtre autrement, & que celuy qui va en telle occaſion pour eſtre ſeulement ſpectateur, à faute d'affection, ou de courage. Ce ſont les raiſons qui font batre auiourd'huy les ſeconds, fuſſent-ils les plus grands amis du monde.

Les combatans toutesfois ne le voulurent iamais permetre, & fut dit, qu'ils ne ſe meſleroient point de la deciſion de leur combat. Ie ne veux pas blaſmer les ſeconds, ny

ceux qui en prennent; ils ſont quelquesfois neceſſaires, & pluſieurs braues courages ſ'en ſont ſeruis; Mais il eſt touſiours moins blaſmable de ſe perdre ſeul, que de trainer ſes amis en ſa perte, & eſt choſe hóteuſe d'engager à la protection de ſon honneur autre valeur & force que la ſienne.

Le iour de l'aſſignation venu, ils ſe rendirent tous au lieu aſſigné. Le ſieur de Morges paſſa le Rhone, & batit la campagne pour voir ſ'il n'y auoit point quelque embuſcade, ou quelque aſſemblee plus grande que le nombre des douze, dont l'on eſtoit demeuré d'accord. Les ſecõds firent la viſite des armes & habits des deux Champions, & les foüillerent par tout, pour ſçauoir s'ils ne portoient point de charmes. La Buiſſe n'oublia rien en ceſte action de l'office d'vn amy, & dit-on que ſi Crequy

ſi Crequi ne fut reuenu du combat, que la Buiſſe y fut demeuré pour tuer Philipin & d'Attignac ſon ſecond, ou eſtre tué deux; Ce qui faiſoit tenir du Belier ſon frere ſur le bord du Rhone attendant l'iſſuë du combat, en reſolution de paſſer à cheual pour auoir ſa part de la gloire, & du peril de ceſte action.

Crequi eſtoit le premier au chãp, & prenant l'aduantage du Soleil; l'auoit laiſſé tout entier à ſon ennemy. Philipin y entrant apres, remarqua ceſte ruſe auec non moins de iugement que celuy qui l'auoit faite: Parquoy il dit a la Buiſſe, qu'il leur partageat le Soleil. Mais en voulant faire le partage luy meſme, il attaque Crequi d'vne telle violence que les ſpectateurs douttoiẽt de l'iſſue du cõbat. Toutesfois ceſte premiere fureur ne fit que mettre Crequi hors du pré, & Philipin hors

d'haleine. Ainſi ceſte impetuoſité paſſee, Crequi luy portant ſes coups auec plus de Iugement que de paſſion, luy planta l'eſpee dans le corps de telle roideur, qu'il le renuerſa & le couſut contre terre. Tous ceux de ſa part luy crierent alors qu'il le tuat. D'attignac au contraire demanda ſa vie. Crequi dit à Philipin qu'il la demandat; Mais s'en eſtoit deſia fait, il n'eſtoit plus en eſtat de la demander, ny l'autre en puiſſance de la donner.

Ainſi mourut Philipin en ceſte querelle dont les commencemens auoient eſté ſi legers; Crequi repaſſa le Rhone auec les douze Gentilshommes qui le vindrent prendre, & ſ'en alla rendre graces à Dieu, ſans vouloir permetre que ſes amys ſe conioüyſſent auec luy de ſa victoire, les priant au contraire de n'en plus parler, encore que l'hon-

neur d'auoir vaincu en guerre eſtrá-ge vn ennemy eſtranger, ne luy ſoit commun qu'auec les plus illuſtres hommes du monde. Philipin ayant demeuré quelque temps eſtendu ſur la place, fut en fin emporté mort au logis. Les Religieux de ſainct Pierre Chaſtel luy refuſerent la ſepulture, ſelon les conſtitutions de l'Egliſe ; laquelle eſtime ceux qui meurent en ceſte ſorte meurtriers d'eux meſme. Le Duc de Sauoye ſe repentant du commandement qu'il luy auoit fait, ou pour le remords de ſa conſcience, ou par l'aduis de ſon confeſſeur, depeſcha vn courrier pour defendre le combat, mais il arriua deux heures trop tard.

Mathieu, & la Talhe en vn diſcours qu'il a fait des Duels, rapportent ceſtui-cy, ſinon en meſmes termes, au moins en ſubſtance tel que ie le viens d'eſcrire. Mais Cayer en

ſon Hiſtoire de la paix le raconte diuerſement, & dit; Que Crequi ayant pris le fort de Barraut ſur le Duc de Sauoye, y trouua vne eſcharpe de Philipin qu'il emporta. Que Philipin la luy enuoyant demander, il la refuſa. Qu'eſtant depuis fait priſonier de guerre à ſainct Iean de Maurienne, & mené à Châbery, & à Turin; il ſe rencontra en compagnie auec la Dame qui auoit donné ceſte eſcharpe à Philipin, lequel les ayant trouuez parlant enſemble, auança quelques propos qui ſembloient offenſer Crequi. Qu'eſtant depuis en liberté à Grenoble, il manda à Philipin, s'il vouloit auoir ſon eſcharpe, qu'il la vint querir. Que Philipin l'enuoya lors apeller; Et que ſe battant aux portes de Grenoble, Philipin tomba par terre d'vn coup d'eſpee à trauers le corps: demanda la vie à Crequi,

qui la luy donna, luy enuoya ſon Chirurgien, & ſe departirent bons amis. Que la nouuelle de ce cõbat eſtant venuë aux oreilles du Duc, il fit dire à Philipin qu'il ne le verroit iamais qu'il n'euſt recouuré ſon honneur. Que Philipin ayant eſſayé tous moyens poſſibles pour faire entendre au Duc ſes excuſes, euſt en fin recours à la Ducheſſe, de laquelle il fut encore plus rudoyé. Qu'apres tout cela, il ſe mit en deuoir de faire encore vn coup apeller Crequi, lequel ſe rendit entre Quirieux & ſainct André terres de Sauoye, ſans alleguer la vie qu'il luy auoit donnee. Que Philipin s'y rendit auſſi auec plus de cinq cens hõmes de part ou d'autre, de tous leſquels il ne s'aprocha que d'Attignac & la Buiſſe ſeconds. Qu'eſtant venus aux mains, Philipin receut deux coups deſpee a trauers le corps

dont il tomba. Que Crequi s'arreſtant la deſus, & puis ſe iettant ſur luy comme pour l'acheuer, d'Attignac luy demãda la vie de Philipin; & voyant branler ſes amis, pria Crequi de ſe retirer, comme il fit auec les armes de ſon ennemy. Qu'il luy enuoya encore ſon Chirurgien pour le penſer, mais qu'il n'y peut eſtre arriué ſi toſt que Philipin ne fut expiré.

Voila ce qu'en dit Cayer, vn peu diferent quant à la maniere, mais conforme quant à la choſe, & le tout à l'auantage du victorieux qui le peut ſçauoir mieux que tous. Voyons-en encore vn autre de meſme nature, & puis nous paſſerons à ceux du ſecond ſuject.

Combat du Sieur de Briauté contre Lekerbitkem fait aux pays bas, ſous le meſme Roy.

CHAP. XX.

PEu de temps apres la priſe du fort ſainct André en l'Iſle de Bommel par le Prince Maurice. Briauté Capitaine d'vne compagnie de caualerie au ſeruice des Eſtats, tenant garniſon en la ville de ſaincte Ghertruydemberghe, receut quelques parolles de mépris tant de ſa perſonne, que de ſa nation, proferees par Lekerbitkem. C'eſtoit vn ſoldat de fortune, qui pour ſa valeur neantmoins eſtoit Lieutenant de la compagnie de Grobendonc, gouuerneur de Boſſleduc en Brabant: Et Briauté eſtoit vn des braues Gen- 1600

tils-hommes qui fuſſent en France de ſa condition, & de ſon âge (car il eſtoit encore fort ieune); tellement qu'il n'y auoit point de raport ny de proportion en leurs qualitez. Mais l'Hiſtoire dit que Briauté cherchoit les Ducs, pour leſquels il s'eſtoit retiré de la Court; Et ſe meſurant auec tout le monde, ſans cõſiderer que c'eſtoient des propos ordinaires entre les ſoldats, enuoye vn cartel à Lekerbitkem, le deffiant corps à corps, cinq contre cinq, dix contre dix, ou vingt contre vingt. La derniere condition de vingt à vingt à cheual fut acceptee, auec les armes ordinaires qu'ils portoient iournellement à la guerre.

Le iour & la place deſignee; Briauté ayant choiſi dix & neuf compagnons de ſa fortune preſque tous François, & luy faiſant le vingtieſme. Donna ſes armes à Vingaerde

Gouuerneur de la place, au cas qu'il mourut, qui eſtoient les plus belles qu'on ſceut porter ; Et apres luy auoir fait entendre que c'eſtoit du conſentement du Prince Maurice, (qui le luy auoit neantmoins defendu, luy remonſtrant la legereté de la querelle, & l'inegalité de la perſonne;) ſortit de ſa garniſon pour ſe trouuer en la place du combat, arreſtee de part & d'autre à demy chemin de Boſleduc, & de Ghertruydemberghe. Mais ne trouuant point ſon ennemy au lieu aſſigné, il paſſa plus auát iuſques a demy lieüe de Boſleduc, ou il le rencontre. D'abord ils s'entrechargerent les vns les autres, Briauté & les ſiens auec les ſcopettes, & ſes ennemis auec l'eſcopette & la carabine. Les deux Chefs s'eſtoient ſignalez pour ſ'entreconnoiſtre, Briauté d'vne grande plume blanche, & Lekerbitkem

d'vne rouge. Voicy donques Briauté qui affronte ſon ennemy, luy donne du piſtolet dedans la viſiere, le tue, & enfonſſe ſes gens de telle furie, qu'il en demeura cinq de morts ſur la place, dont le frere de Lekerbitkem en fut vn. Mais Briauté fut mal aſſiſté; Premierement de ces cinq qui furent tuez à la premiere charge, les deux moururent de ſa main propre; qui fait voir que ſi ces amis euſſent fait comme luy, il n'y auoit pas d'énemis à demy pour eux.

Secondement ils ſ'enfuirent quaſi tous au ſecond effort, & le laiſſerent luy quatrieſme au milieu de quinze, qui outre l'auantage du nombre auoient encore celuy des armes; & ce fut ce qui trompa les François, qui pour toutes armes offenſiues n'auoient aporté que le piſtolet & l'eſpee; de voir les ennemis auec de grandes Carabines qu'ils tirerent

d'aſſez loin au commencement du combat, & puis ſ'aprocherent auec l'eſcopete contre des gens qui n'auoiét plus que l'eſpee. Tellemét que Briauté abandonné des ſiens, fut pris de ſes ennemis auec vn ſié couſin, & deux autres, qu'ils menerent auec luy priſonniers à Boſleduc. L'Hiſtoire ne met point le nombre des François qui moururent en ce combat, ny le nom des vns, ny des autres, que des deux Chefs. Mais Grobendonc eſtant au deuant de la porte de Boſleduc, en attente du retour de ſon Lieutenant, & ne le voyant point reuenir auec les autres, demanda ou il eſtoit; on luy reſpondit qu'il eſtoit mort, & ſon frere auſſi. Hé pourquoy n'auez vous donc tué ceux-cy? dit-il. Parolles auſſi toſt executees que prononcees : car ſes gens ſe iettans tous enſemble ſur le pauure Briau-

tè, & ſon couſin les maſſacrerent tous deux de ſang froid.

Voila vne fin tragique d'vn commencement bien leger ; Il ſemble que la cauſe de ce Duel particuliere, & friuole, & la defenſe du Prince Maurice General de Briauté, contre laquelle il l'entreprint, le tirent hors du rang de ceux que nous auõs dit eſtre du premier ſuiect, Mais la cauſe eſtant double generale & particuliere, entant que l'honneur de la nation eſtoit offenſé auecque le ſien, & le combat s'eſtant fait d'eſtranger à autre, en guerre eſtrangere, m'a donné ſuiect de le ranger en cet ordre, auec ceux de Bayard, & de Crequi; bien qu'auec ceſte diference qui les tend en quelque choſe inferieurs & diſſemblables aux premiers; que la cauſe de leur combat eſtoit particuliere, & celle des autres publique : Car il n'y à

point de doutte que l'action ne ſoit plus heroïque quand on combat non ſeulement pour le Prince ou pour le pays, mais pour quelqu'autre que ce ſoit auecque raiſon, que pour ſoy-meſme; d'autant qu'il n'y a rien de ſi naturel, ny de ſi commun que d'expoſer ſa vie pour conſeruer ſon honneur, ou repouſſer vne iniure qui le flaiſtrit. Mais ſe batre pour autruy, voir vn Prince acheter la paix de ſes ſujets au prix de ſon ſang, ou vn ſujet acquerir le repos de ſon Prince au peril de ſa vie; voir vn Cheualier chercher l'occaſiõ d'vne mort honnorable, en defendant vn pauure opreſſé contre vn plus puiſſant, en lieu ou la Iuſtice n'a point de lieu; Cela n'apartient qu'aux ames extremement rares, & genereuſes.

Auſſi en auons nous trouué ſi peu d'exemples en noſtre Hiſtoire, que

nous n'en auons mõſtré guere que des deffis, bien que qui voudroit remonter aux premieres ſources, outre ceux que nous auons raportez cy deſſus ſous le regne de Charlemagne, trouueroit encores celuy d'Euerard de Medicis Cheualier François, & premier tige de ceſte Illuſtre maiſon, cõtre vn Gean nommé Mugel, lequel faiſoit vne infinité de maſſacres & brigandages en vn terroir pres de Florence que l'on a touſiours depuis appellé Mugello. Des barbaries & cruautez duquel ce Cheualier print occaſion de le combatre corps à corps, pour deliurer le païs de ſa tyrannie, comme il fit au temps que Charlemagne chaſſa les Lombards d'Italie; laiſſant mort ſur le champ l'impitoyable Mugel, & remportãt pour deſpoüille, & marque memorable de ſa victoire, vne maſſe auec ſix bou-

Duel d'Euerard contre Mugello l'an 807.

les de fer, dont ce braue guerrier blaſonna depuis ſes Armoiries, les deuiſant d'vn champ d'or à cinq tourreaux de gueules, chargé de France en chef; pource qu'en combatant il auoit receu ſur ſon eſcu plainement en cham d'or, vn coup de maſſe qui y auoit laiſſé l'impreſſion de pluſieurs boules encore ſanglantes, à cauſe des meurtres, dont il l'auoit fraiſchement rougie. On y pourroit adiouſter encore la querelle de Philipe Duc de Bourgogne en faueur de Iean Duc de Brabant, contre Honfroy Duc de Cloceſtre, pour l'amour de Iaqueline Comteſſe de Hainaut & de Holande, que leſdits de Brabant, & de Cloceſtre auoient tous deux eſpouſee; ou le Cloceſtrien ayant accuſé le Bourguignon d'auarice, & de perfidie, fut dementy ciuilement par le Bourguignon. Ainſi dit l'Hi-

Occaſiõ des armes de Florence.

ſtoire, & que de ces dementis ciuils on vint au criminel : car le Bourguignon ayãt offert au Duc de Cloceſtre de vuider leur different par vn Duel, afin d'eſpargner le ſang de leurs peuples par le leur propre, & le Cloceſtrien l'ayant accepté : toutes choſes eſtoient preparees à ce combat : Mais le Duc de Bethfort lors Regent en France pour les Anglois, interpoſa ſon authorité pour l'empeſcher. Et ayant fait vne aſſemblee des plus notables hommes de tous eſtats à Paris : ordonna par leur aduis, que ceſte iournee ſeroit miſe du tout à neant, & que pour cela il ne ſeroit point d'amandiſe l'vn à l'autre, c'eſt à dire, qu'il n'y auoit point de iuſte cauſe d'apel à ce combat : duquel ils ſe pouuoient honorablemẽt departir quoy qu'ils l'euſſẽt accepté. Notez qu'il y auoit des dementis. Mais c'eſt aſſez pour

les

les Duels du premier ſujet, paſſons maintenant à ceux du ſecond.

Diuers Combats du ſecond ſujet; & de celuy qui fut fait entre Carrouges & le Gris, ſous Charles VI.

CHAP. XXI.

NOus auons dit en la diuiſion que nous auons faite cy-deuant des Duels, que le ſecond ſujet pour lequel ils furent autresfois permis, eſtoit pour tirer vne preuue par les armes d'vne choſe qu'on ne pouuoit verifier en Iuſtice. Reſte maintenãt d'en produire quelques exemples, & monſtrer que non ſeulement nos Roys, mais leur Cour de Parlement meſme les a permis, & authoriſez par arreſt. Et pour cõmẽcer par vn des plus memorables; 1386.

Nos Croniques diſent, que ſous le regne de Charles ſixieſme fleuriſſoient à la Cour deux Gentils-hommes Normands, l'vn appellé Iean Carrouges, & l'autre Iaques le Gris; celuy-là marié auec vne belle & vaillante Dame, dit l'Hiſtoire vſant des termes de ce temps-là; Ceſtui-cy eſtant Eſchançon de Monſieur le Duc d'Alençon Prince du ſang. Il arriue que Carrouges s'en eſtant allé hors du Royaume contre les infidelles, Le Gris ſoublia tant contre le deuoir & profeſſiõ d'amitié qu'ils auoient enſemble, que de violer en ſon abſcence l'honneur de ſa fẽme. Mais il y aporta vn artifice admirable pour couurir ceſte violence; Car pour cõfondre toute preuue qu'on pourroit faire contre luy, & monſtrer ſon alibi, il s'aduiſa en ſeruant ſon Maiſtre à ſouper, de luy verſer du vin ſur la manche comme par

meſgarde, afin qu'il s'en peut reſſouuenir; Et montant de ce pas ſur vn coureur, arriue ſur la minuit en la maiſon de Carrouges, diſtante de ſix ou ſept lieuës d'Alençon. Et d'autant qu'il ſçauoit tous les eſtres du lieu ou il eſtoit familliер, il fit tant qu'il entra dans la chambre, & au lit de la Dame, laquelle il força; Et remontant à cheual, fit telle diligence qu'il ſe trouue le lendemain matin au leuer de ſon Maiſtre, luy donne de l'eau à lauer les mains, & contrefaiſant l'eſtourdy comme au ſoir precedent, en laiſſe tomber ſur ces mãchettes, en ſorte que le Duc meſme ſ'en mit à rire.

Cependant la femme de Carrouges offenſee iuſques au mourir, attendit en ſilence le retour de ſon mary pour ſe plaindre d'vn tel outrage; Auquel ayant conté ce meſchant acte, le coniurant d'en auoir

raiſon, Carrouges accuſe le Gris.

NB Ceſtui cy ay moit mieux eſtre Cornelius Publius, que Cornelius Tacitus.

La connoiſſance en vient à la Cour de Parlement, qui oit les parties: Premierement la Dame qui ſouſtient auoir eſté violee par le Gris. Il ſe defend, & pour verifier ſon innocence, allegue qu'il auoit ſeruy le ſoir auparauant Monſieur d'Alençon, & le matin apres, aux enſeignes que deſus: lequel interrogé depoſe cela meſme. Neantmoins Carrouges, & ſa femme perſiſtent, Tellement que la Cour faute de preuues certaines, ordonne le combat entre ces deux Cheualiers, & le camp en la cloſture ſainte Catherine à Paris, preſente ladite Dame qui ſeroit ſur vn eſchafaut.

Or auant qu'entrer au camp, & venir aux mains auec le Gris, Carrouges voulant eſtre aſſeuré de la verité par ſa femme, l'adiure de la luy dire, afin de ne ſouſtenir point

vne querelle mal fondee. Mais elle luy dit qu'il combatit hardiment, aſſeuré de la verité de ſa parole & de la iuſtice de ſa cauſe. Et ſur ceſte aſſeurance Carrouges attaque ſon ennemy au lieu ordonné; ou d'entree il euſt du pire, iuſques-là que le Gris le ſaiſit au corps, & le ietta par terre ſous luy, ou il fut quelque temps en extreme danger de ſa vie. Neantmoins à la fin apres vn grand & violent effort de tous deux, Carrouges renuerſa ſon ennemy: & le poignard à la gorge, luy ayant fait confeſſer la verité, il fut ſuiuant l'arreſt executé à mort, & la Dame deliuree auec reparation d'honneur.

Froiſſard, Monſtrellet, & quelques Autheurs modernes, ſuiuant leur aduis, raportent ainſi ce Combat. Mais Iuuenal des Vrſins Archeueſque de Rheims, en l'Hiſtoire qu'il a faite du meſme Roy Char- *Autre opinion touchãt ce combat.*

les; ſouſtient que le Gris eſtoit innocent, & dit, que Carrouges l'ayãt fait adjourner deuant le Roy en cas de gage de bataille, il comparut; que le gage fut ietté, & ceſte matiere renuoyee à la Cour de Parlement, par lequel, tout veu & conſideré, il fut dit qu'il y cheoit gage (ce ſont les termes de l'Arreſt;) & le gage adiugé, fut ordonné que la femme de Carrouges ſeroit detenuë priſonniere, & feroit ſerment que ce qu'elle impoſoit à Iaques le Gris eſtoit vray: ce qu'elle iura, & ledit Iaques le contraire. Adiouſte que les parties miſes au camp, & les cris faits en la forme & maniere accouſtumee, Carrouges ayãt les ſieures, en fut ſurpris à ceſte heure-là, nonobſtant leſquelles, ils ne laiſſerent de combatre l'vn contre l'autre, iuſques à tant que le Gris tomba. Et lors Carrouges montãt ſur luy, l'eſ-

pee traitre, luy cria qu'il dit la verité; A quoy il reſpondit, que ſur ſon Dieu, & la damnation de ſon ame. il n'auoit iamais commis le cas dót on le chargeoit. Neantmoins Carrouges croyant pluſtoſt aux paroles de ſa femme qu'à ſes ſermens, luy mit l'eſpee par deſſous au trauers du corps, & le tua; Qui fut, dit-il, grand pitié: car depuis on ſceut veritablement qu'il n'auoit iamais commis le cas, & qu'vn autre l'auoit fait: lequel mourant de maladie en ſon lit, le confeſſa deuant pluſieurs teſmoins en l'article de la mort.

Voila ce qu'en dit Iuuenal, que i'ay bien voulu raporter, icy pour l'honneur de ce Cheualier, encore qu'il ne faſſe point à mon ſujet: car il ſuffit de mõſtrer, qu'il y euſt combat permis par le Roy, & authoriſé par la Cour de Parlement, dequoy tous les Hiſtoriens ſont d'accord,

nonobſtãt la diuerſité de leurs opinions quant à la cauſe, & deciſion d'icelluy.

Autre Duel de meſme ſuiet ſous le meſme Roy entre Robert de Beaumanoir, & Pierre de Tournemine.

CHAP. XXII.

EN ce meſme temps il ſe fit vn autre Duel en Bretagne de meſme ſujet, entre les deux Cheualiers ſuſnõmez, pour vne telle occaſion. Robert de Beaumanoir auoit vn ſien parent de ſon nom & de ſes armes, qu'on accuſoit d'entretenir la fille d'vn laboureur. Tournemine ſoit qu'il fut ennemy de ce parent de Beaumanoir, ou qu'il fut amoureux de la fille, le dit au pere; Et adiouſte qu'il eſtoit bien laſche &

meſchant de ſouffrir qu'vn tel abuſat ainſi de ſa fille, luy conſeillant de le faire tuer, ou le tuer luy meſme. Le payſan porté de la paſſion & authorité de celuy qui le conſeilloit, & de ſon propre reſſentiment, dreſſa tant d'aguets à ce Gentilhomme, qu'en fin il ſe trouua pris, & tué tout enſemble. Beaumanoir aduerti du meurtre de ſon parent, fait apeller Tournemine deuant le Duc de Bretagne, l'acuſe que ce laboureur la commis par ſon induction, qu'il l'y auoit porté meſchãment; Et que s'il le vouloit nier, il eſtoit pred de le combatre : Et ſuiuant la couſtume de ce temps-là, ietta ſon gage. Tournemine reſpondit, qu'il n'en eſtoit rien; Et ſur la negatiue de Tournemine, & l'offre de Beaumanoir, le gage fut adiugé, & dit qu'il y auoit gage de bataille. Le jour, & lieu aſſignez, les parties

comparurent en la preſence du Duc, les ſermens faits en la maniere accouſtumee, & les cris ordinaires eſtant acheuez; Ils ſ'aprocherét l'vn de l'autre, & combattirent longuement auant qu'on ſ'aperceut d'aucun auantage, la victoire balançant tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre, & tenant toute l'aſſiſtance ſuſpendue en vne incertaine & douteuſe attente. Mais en fin Tournemine fut deſconfit ſans reconnoiſtre le cas, & comme mort, fut mis hors du camp.

Autre Duel d'vn Leurier d'attache, contre vn Archer des gardes de Charles V. dit le Sage.

CHAP. XXIII.

PAr l'exemple des deux derniers Duels cy-deuant eſcrits, on peut aiſément voir comment ils eſtoient permis en ce temps-là faute de preuue. Mais cecy eſt bien plus nouueau, & plus eſtrange, qu'on ait accordé le combat à vne beſte contre vn hóme, & contraint vn homme d'entrer en combat, & ſe meſurer auec vne beſte. L'Hiſtoire en eſt admirable, & ſe void encore peinte en la grand'ſale du chaſteau de Montargis ſur le manteau de la cheminee, pour vne merueille des faits de Dieu.

Il y auoit vn Archer des gardes du Roy, qui auoit demeuré quelque temps abſent de la Cour, auec vn de ſes compagnons, ſans lequel il reuint apres ſeruir ſon quartier. On luy en demande des nouuelles, il n'en ſçait point; perſonne ne s'en informe dauantage. Vn iour qu'il eſtoit en garde, voicy vn grand Leurier, qui le vient choiſir au milieu de tous les autres Archers, luy ſaute au collet, & fait tout ce qu'il peut pour le mordre. On le bat, on le chaſſe; il reuient touſiours, & ne le pouuant aprocher, l'abbaye de loin ſans le perdre. Quelques vns reconneurent que ce Leurier eſtoit au cõpagnon de cet Archer, & voyant qu'il n'en vouloit qu'à luy ſeul, entrent en quelque ſoupçon qu'il euſt tué ſon maiſtre. Il en aduertiſſent le Roy, qui les voulut voir tous deux; Et lors le Leurier ſe ſentant aſſiſté

de la preſence du Roy, ſe ietta plus furieuſement ſur l'Archer, & par vn pitoyable abboy ſembloit crier vẽgeance, & demander Iuſtice à ce Prince. Il obtint auſſi: Mais ce Roy qui ne faiſoit rien mal à propos, & qui a merité le ſurnom de Sage, ſe confirmant par les actions de ceſte beſte en la commune creance qu'vn chacun auoit que cet Archer euſt tué ſon maiſtre, le luy voulut faire cõfeſſer; il le nie. Et ſans autre preuue que les abbois, & mugiſſemens de ce chien qui ne ceſſoient point; le combat leur eſt ordonné, le chien auec ſes dents, & l'Archer auec vn baſton. Ils ſont tous deux mis au camp comme deux Champions, & le Roy meſme voulut eſtre preſent. Auſſi toſt que le chien fut laſché, il n'attendit point que l'Archer vint à luy, il ſçauoit que ceſtoit au demãdeur d'attaquer. Mais le baſton de

l'Archer eſtoit aſſez fort pour l'aſſommer d'vn ſeul coup : parquoy il le marchande, & le tourne ores d'vn coſté, & puis de l'autre, tant que finalement il ſe ietta d'vn plein ſaut à ſa gorge, le renuerſe emmy le champ, & le contraint à crier qu'on luy oſte ceſte beſte, & qu'il dira tout. On retire le chien, & vn chacun ſ'eſtant aproché il cõfeſſa deuãt tous qu'il auoit tué ſon cõpagnon, ſans autres teſmoins que ce chien qui l'auoit vaincu, & contraint de deſcouurir vne verité qu'il penſoit eſtre ſi cachee. L'hiſtoire dit qu'il fut puny, mais elle ne dit point de quelle mort, ny pourquoy, ny de quelle façon il auoit tué ſon amy. Si ce chiẽ euſt eſté Grec au temps qu'Athenes eſtoit en ſon luſtre, il euſt eſté nourry aux deſpens du public, ſon nom ſeroit dans l'Hiſtoire, & ſon corps enſeuely auec plus de raiſon & de

merite que celuy de Xantipus.

Autre Duel ſous Gontran neufieſme Roy de Bourgogne.

CHAP. XXIIII.

EN voicy vn autre pour vne bié legere occaſion. Gontran Roy de Bourgogne eſtant allé à la chaſſe par les foreſts des montagnes de Voge, trouua les briſees d'vn Beuf-fle qu'on auoit tué. Le voila en fougue, il fait mettre le foreſtier en priſon, & tout incontinent apliquer à la torture pour luy faire dire qui eſtoit ce preſomptueux, qui en vne foreſt Royale, auoit oſé tuer vne telle beſte. Le foreſtier accuſe vn des Chambellans du Roy nommé Chandun ; lequel fut pris ſur le champ, & mené priſonnier à Chaló,

commandant le Roy que ſon procez luy fut fait. Ceſtui-cy au premier interrogatoire, reſpond qu'il n'eſtoit point ſi temeraire d'auoir tué ce Beuffle. Le foreſtier luy eſt confróté, & luy ſouſtient ce qu'il auoit dit; Il aſſeure que non, l'autre perſeuere auec pareille aſſeurance, & n'y euſt torture ny gehenne qui en peut tirer la verité. Tellement que le Roy ne peut moins faire que d'accorder le combat aux parties qui le demandoient auec grande inſtance. Toutesfois Chaudun eſtant malade & hors de combat, preſenta vn ſien neueu pour combatre pour ſa cauſe. Lequel eſtant accepté par le foreſtier, ils entrerent tous deux en camp clos preſent le Roy; Et d'arriuee ce neueu de Chaudun bleſſa ſon aduerſaire d'vn coup de lance, ſi rudemẽt qu'il tomba à la renuerſe. Mais luy voulant couper la gorge

auec

auec vne dague qu'il auoit à ſa ceinture; Dieu permit qu'en ſe debatant la dague entra dans le ventre de celuy qui la tenoit, ſi auant qu'il tomba mort ſur ſon ennemy : lequel mourut auſſi ſur le champ. Chaudun eſtonné de c'eſt accident, ſe mit incontinant en fuite. Mais le Roy criant qu'on courut apres; il fut pris auant qu'entrer en l'Egliſe ſainct Marcel, où il ſe vouloit ſauuer en franchiſe; Et attaché par le commãdement du Roy à vn poteau, ou il fut lapidé par le peuple. Ainſi pour vne beſte ſauuage tuee, moururent trois hommes iniuſtement, dont le Roy ſe repentit apres, mais trop tard. C'eſt vn Duel ſot par tout, ſottement permis; ſottement fait, & ſottement raporté; ſans nommer ny le temps, ny le lieu, ny le nom des perſonnes. Voila que c'eſt des anciens Hiſtoriens de France, peu de

modernes font mieux. Voyons-en encore vn dernier & plus pertinent de ceſte nature, tiré des memoires de Martin de Bellay.

Autre Duel des Sieurs de Sarzay & de Veniers, ſous François premier.

CHAP. XXV.

CE Duel fut fait à Moulins, ou eſtât alors le Roy Fráçois, Meſ-
1537. ſire Anne de Mómorancy fut honnoré de l'eſtat de Conneſtable ; Et de quatre qui eſtoient compris en la querelle, les deux ſeulement ſe battirent. L'occaſion de leur combat fut, que Sarzay parlant du Sieur de la Tour, auoit dit qu'il s'en eſtoit fuy de la bataille de Pauie. La Tour le fait apeller deuant le Roy & luy demande s'il a tenu ce diſcours. Il reſpond qu'ouy, & qu'il le tenoit

de Gaucourt. Il ſemble que c'eſtoit à la Tour à parler à Gaucourt; Neantmoins Gaucourt appellé, ce fut Sarzay qui luy demanda, s'il n'eſtoit pas vray qu'il luy auoit dit que la Tour s'en eſtoit fuy. Gaucourt ſans l'aduoüer n'y deſauoüer, luy reſpód ainſi; Vous m'auez dit vous meſme que vous le teniez de Veniers. Il eſt vray, repartit Sarzay, Veniers le m'a dit. Alors Gaucourt ayant remonſtré que puis que Sarzay aduoüoit le tenir de Veniers, il n'eſtoit plus tenu de reſpondre, fut renuoyé, & Veniers incontinent apellé, qui dement Sarzay.

Pour en connoiſtre la verité, & ſçauoir qui eſtoit faux accuſateur, le Roy ordonne que Veniers & Sarzay combattroient en camp clos; Et l'occaſion qui porta plus facilement le Roy à leur ordóner le combat, fut que les trois accuſateurs ne

ſ'eſtoié point trouuez à la bataille, mais eſtoient en leurs maiſons bien à leur aiſe, & bien eſloignez des coups, & par conſequent ne pouuoient pas bien iuger de ceux qui auoient fuy, ou combatu.

Le iour du combat venu, Veniers porta les armes qu'ils auoient acordees, qui eſtoient vn corcellet à longues taſſettes, auec les manches de maille, & des gantellets, le morrion en teſte, vne eſpee bien trenchante à la main droite, & vne autre à la ga uche. En ceſte equipage ils entrerent tous deux au cãp, conduits par leurs parrains, & accompagnez de leurs amis. Le Sieur de Bonneual eſtoit parrain de Veniers, & le Sieur de Villebon de Sarzay en abſence du Sieur de Boiſſy qu'il auoit eſleu. Apres les publications, fermens, & autres ceremonies accouſtumees, ils furent laiſſez aller, & combatirent

courageuſement auec leurs deux eſpees: Mais auec ſi peu d'adreſſe comme gens qui n'eſtoient pas fort vſitez en telles armes, qu'ils les quitterent en fin pour ſe prendre au corps. Et alors Veniers ayant deſia le poignard au poin, & Sarzay tirant le ſien, le Roy ne voulant qu'ils paſſaſſent outre, ietta le baſton; Et tout incontinant ils furent ſeparez par les gardes du camp, qui eſtoient Monſieur le Conneſtable, Monſieur le Cõte de ſainct Pol Duc de Toute-ville, Louys Monſieur de Neuers, & le Mareſchal d'Annebaut.

Eſtans les deux champions ſeparez, le Roy donna ſa ſentence, & les mit d'accord, remit en ſon honneur le ſieur de la Tour, & afferma l'auoir veu le iour de la bataille faire ſon deuoir pres de luy. Mais pẽdant que le Roy auec ſon Conſeil or-

donnoit cela, il aduint qu'vne fieure quarte qui de longue-main tenoit le ſieur de Veniers, fut conuertie en continuë, faute d'eſtancher le ſang d'vne playe qu'il auoit receuë au pied, dont peu de temps apres il mourut. Ce combat ſe voit encores repreſenté en vne galerie de l'hoſtel neuf de Mommorancy à Paris; & nous aprẽd qu'il y a plus d'ordre, plus de raiſon, d'obeyſſance, & d'hõneur, & beaucoup moins de peril, à decider vne querelle par vn combat accordé par le Souuerain, couuert de bonnes armes, entre des Iuges & de Parrains equitables, qui vous exemptent de toute crainte de ſupercherie, & en la preſence du Roy meſme qui fait le hola, & ne ſouffre iamais la perte d'vn homme de bien qu'auec vn iuſte ſuject: qu'à ſe porter dans vn pré ſur la foy d'vn laquais, ou d'vn billet

de noſtre ennemy comme nous faiſons, en chemiſes, & ſans autre iugement que la fureur & la paſſion. Ce qui fait dire aux eſtrangers qu'il ne faut point tuer les François, attendu qu'ils ſe ſçauent bien tuer eux meſmes.

Duel du troiſieſme ſujet entre les ſieurs de la Perrine, & de Vanlay, ſous le meſme Roy François.

CHAP. XXVI.

NOus voicy maintenant arriuez au troiſieſme ſujet pour lequel les Duels ont eſté permis, que nous auons dit eſtre, pour tirer raiſon d'vne iniure qui ne pouuoit autrement eſtre reparee. A ceſte cauſe le ieune Sauonieres ſieur de la Perrine demanda le cõbat au meſ-

me Roy François, contre le ſieur de Vanlay ſon parent, pour vne telle occaſion. La Perrine auoit tenu quelques propos ſcãdaleux de Vanlay, l'accuſant d'vn vice infame que l'Hiſtoire ne dit point. Vanlay ſentant ſon honneur offenſé, s'aduiſe d'vn moyen plus artificieux qu'honorable, qui fut de faire vn eſcrit au nom de la Perrine, par lequel il ſe deſdiroit du propos qu'il auoit tenu, & confeſſeroit auoir fauſſement parlé dudit Vanlay ſon parent.

Cela fait, il s'accompagne de cinq ou ſix hõmes armez, & vient trouuer vn matin la Perrine en la maiſon de ſon pere pres de Blois, comme il s'habilloit en ſa chambre. Et d'entree, mon couſin, dit-il, il faut que vous ſigniez cet eſcrit, autremẽt vous eſtes mort. La Perrine ſurpris, prẽd les premieres armes qu'il trouue ſur ſa table, & ſe mit en deuoir

de ſe defendre, mais en fin preſſé, il ſigna malgré luy ce qui eſtoit eſcrit au billet.

Apres que Vanlay fut party, & qu'il luy euſt dit qu'il ne vouloit que cela, il demeura en grande deſtreſſe, ne ſçachant que deuenir, ny que faire. Mais ſ'eſtant reſolu par le conſeil de ſon pere d'aller à Villier-Coſtrets ou eſtoit le Roy, trouuer Meſſire Anne de Mommorency, lors Grand Maiſtre de France; pour en auoir ſon aduis; il prend la poſte, & arriué qu'il fut, luy fait entendre l'affront qui luy auoit fait ; & le grand Maiſtre le conta, & le fit trouuer ſi mauuais au Roy, qu'il luy voulut donner audience en public, aſſis en ſon troſne en preſence des Princes & Seigneurs de la Cour. Ou comparoiſſãt la Perrine apres trois grandes reuerences à la derniere deſquelles il mit vn genou à

terre, & ne ſe leua que par le commandement du Roy; Il deduit bien au long la façon dont Vanlay eſtoit entré chez ſon pere maiſtre d'Hoſtel ordinaire de ſa Maieſté, ſous la protection de laquelle il penſoit eſtre en ſeureté, viuant ſous les loix eſtablies en ſon Royaume; Se plaint, & demande Iuſtice de l'iniure, & du tort qu'il diſoit eſtre fait à ſon honneur par Vanlay, qui l'auoit forcé a ſe deſdire par eſcrit ſigné de ſa main d'vn propos qu'il auoit tenu, & qu'il vouloit ſouſtenir eſtre vray; Supliãt le Roy de luy octroyer le combat, à tel iour, & place qu'il plairoit à ſa Majeſté d'ordonner, & noublia rien de ce qui pouuoit agrauer le fait. En l'indignité duquel le Roy ſe ſentit tellement offenſé, (qui dailleurs ne vouloit guere de bien à Vanlay) qu'il dit entre autres choſes. Comment! Suis-je en ſeureté dans mon Royaume?

Et quant & quant de l'aduis des Princes, & Seigneurs la preſens acorda le combat à la Perrine, dans vn mois qui eſtoit au premier iour de l'an prochain, & le camp à Paris au deuant du Louure. Luy permit cependant d'enuoyer par vn Heraut d'armes ſes cartels à ſon ennemy quelque part qu'il fut, & luy ſignifier le camp, comme le Roy de ſa part le feroit ſçauoir & publier par tout, afin qu'il n'en pretendit cauſe d'ignorance. Le cartel de la Perrine à Vanlay fut fait en ces termes.

cartel de la Perrine.

Gaucher de Tinteuille, tu ſçais le tort que tu me tiens, de m'auoir cõtraint par vn eſcrit que tu m'as fait ſigner de force, à deſaduoüer la verité d'vn propos que i'ay tenu de toy. Ie t'en demande raiſon; Et ou tu me la deſniras, ie te fais ſçauoir que i'ay obtenu du Roy mon ſouuerain Seigneur, le camp deuant le

Louure à Paris, & le iour au premier de l'an prochain ; ou j'entens de te combatre à toute outrance, & te prouuer de ma perſonne à la tienne, auec telles armes que tu voudras, ſoit à pied ou à cheual, que tu as laſchement, meſchamment fait. Signé, Iean du Pleſſis.

Et par ce que le Heraut ne trouua pas Vanlay chez luy, ny autre à qui parler qu'vne ſienne parente, qui luy dit qu'il eſtoit hors du Royaume, Il ne laiſſa pas de luy inthimer ledit cartel en parlant à elle, & de l'attacher aux portes ; faiſant és autres maiſons de Vanlay ſes chamades & proclamations, par leſquelles il luy aſſigna le camp au iour & lieu ſuſdit. Et de tout raporta vn acte ſigné, dont la Talhe de qui i'ay tiré ce Duel, dit auoir veu la copie.

Le iour venu, le Roy ſe trouua dés le Soleil leuant ſur les Eſchaf-

fauts, enſemble les Princes, Seigneurs & Dames de la Cour, entre leſquelles eſtoit Madame la Regéte ſa mere. Au meſme inſtant la Perrine accompagné de ſon Parrain, & de deux ou trois Gentils-hommes, dont l'vn portoit ſa lance, l'autre ſon armet, & l'autre ſes gantelets; entre à cheual dans le camp, armé au reſte de toutes pieces, ne ſçachãt encore de quelles armes ſon ennemy deuoit combatre. Mais apres ſ'eſtre bien promené tout le long du iour dans le camp (ou deux pauillons eſtoient tendus à l'oppoſite l'vn de l'autre) ſon ennemy ne comparut point. Ainſi le Soleil eſtant preſt à ſe coucher, la Perrine mettant vn genoüil à terre, demanda tout haut au Roy, ſ'il auoit ſatisfait à ſon hõneur. Le Roy luy ayant reſpondu qu'oüy; la Perrine repart; Sire, il ſe peut faire que mon ennemy 'crai-

gnant voſtre fureur, n'a oſé compa-roiſtre ; vous plaiſt-il me donner congé de l'aller chercher hors du Royaume pour le cõbatre en quelque lieu que ce ſoit? Le Roy dit qu'il en auoit aſſez fait, & ſur l'heure ordonna de l'aduis des Princes & Seigneurs la preſens, que les armes de Vanlay ſeroient dependuës du pauillon qu'on luy auoit dreſſé, & baillees à l'executeur de Iuſtice pour eſtre trainees par les boües de la ville, & puis eſtre briſees & rompuës en prononçant ces mots. *C'eſt le ſieur de Vanlay attaint & conuaincu des cas à luy impoſez par le ſieur de la Perrine.*

Quelques vns pour ſauuer l'hõneur de Vanlay diſent, qu'il ne laiſſa pas de comparoiſtre à faute de courage, mais parce qu'il auoit eſté aduerty que le Roy luy en vouloit d'ailleurs, à l'occaſion de Madame

la Regente pour quelque ſujet que l'on ne ſçait pas, & qu'il l'eut fait pluſtoſt combatre par vn bourreau que par ſon ennemy. D'autres diſent qu'il y fut deguiſé, & qu'il ſe meſla parmy la foule de ceux qui eſtoient là pour voir le combat, lequel bien que ſans combat, toutes les ſolemnitez neantmoins y furent gardees.

Autres Duels permis par le Roy François.

Le meſme Roy en permit encore vn autre à Fontainebleau, à deux Italiens; qui ne furent pas ſi toſt dãs le camp, que l'vn ſe mit incontinẽt à fuïr au long des barrieres, criant tant qu'il pouuoit à ſon ennemy. *Non te quiere Seignor Iuliano, non te quiere.*

Par Gaſtõ de Foix ſous Louys XII. 1511.

Et ſous Louys douzieſme ſon predeceſſeur. Gaſton de Foix Duc de Nemours, & Lieutenant General en Italie, en permit vn autre à deux Eſpagnols, & leur octroya

le camp deuant le Palais du Duc de Ferrare ; ou l'vn d'eux eſtant fort bleſſé, & porté par terre, ne ſe voulut iamais rendre. Ce que voyant la Ducheſſe de Ferrare, pria Gaſton à mains iointes de les faire ſeparer; lequel reſpõdit qu'il le voudroit bien en faueur d'elle, mais qu'honneſtement il ne pouuoit, ny ne deuoit prier le vainqueur contre la raiſon. Et falut que le Parrain du vaincu ſe rendit pour luy. Alors il fut porté hors du camp auec ſes armes ; Et parce qu'il ne les vouloit rendre, le Capitaine Bayard, l'vn des gardes du camp, euſt charge de luy aller dire, que ſ'il ne les rendoit, on le feroit raporter dans le camp, & là ſa playe ſeroit decouſuë, & luy mis en tel eſtat que ſon ennemy l'auoit laiſſé.

Peu de temps auparauant ſ'eſtoit fait encore vn autre cõbat à cheual à Parme,

me, entre deux autres Eſpagnols; ou chacun des deux combatans fit ſi bien ſon deuoir, que le Seigneur de Chaumont Lieutenant du meſme Roy qui leur auoit donné le camp, les fit ſortir en pareil honneur. L'Hiſtoire ne marque aucune particularité de ce dernier, ſinon qu'il auoit tellement neigé, qu'il ne fut fait autres barrieres pour clorre le camp que de neige.

Par le Seigneur de Chaumond ſous le meſme Roy.

Bref ce ſeroit vn diſcours plus ennuyeux que proffitable de raporter icy tous les Duels qui ont eſté permis pour ce ſujet la. Il ſuffit de ceux que nous auons raportez pour en monſtrer ſeulement l'vſage; lequel nous confirmerons par vn ſeul qui eſt memorable, & le dernier qui ayt eſté permis par nos Roys.

Autre Duel des ſieurs de la Chaſtineraye & Iarnac ſous Henry II.

CHAP. XXVII.

C'Eſt le premier combat que ie trouue auoir eſté demandé pour vn dementy & le dernier qui s'eſt permis; car nous auons monſtré aux premiers Duels que les dementis n'eſtoient donnez que pour repouſſer l'iniure qu'on auoit receuë: Et outre ceux que nous auons marquez cy-deuant, ie trouue que le Conneſtable de ſainct Pol qui fut apres decapité ſous Louys XI. dementit Imbercourt, & Huguonet Conneſtable & Chancelier du Duc de Bourgogne, en vne conference tenuë à Roye; Auquel les Bourguignons. reſpondirent modeſte-

ment, qu'ils eſtimoient ceſte iniure faite non a eux, mais au Roy, ſous la parole duquel ils eſtoient aſſemblez ; Et n'en fut autre choſe. Il eſt bien vray qu'en la querelle de Veniers & Sarzay que nous auons cy-deſſus deſcritte, nous auons dit que Veniers dementit Sarzay, non pas que le combat fut accordé ny demandé pour le dementi ; Mais ſeulement pour connoiſtre la verité des choſes qu'il auoit dittes, & ſçauoir quel des deux eſtoit faux accuſateur. Icy tout au contraire, & voicy comment.

La Chaſtineraye parlant vn iour au Roy de Iarnac qui eſtoit touſiours braue, & richement aſſorti de tout ce qui peut faire paroiſtre vn Courtiſan ; Luy dit, que c'eſtoit à cauſe qu'il entretenoit ſa belle mere. Le Roy l'ayant redit à Iarnac en ſe ioüant, il s'en offença, & dit au

Roy que ſauf le reſpect de ſa Majeſté, la Chaſtineraye auoit menti. Ce que ſçachant l'autre, (l'Autheur ne dit point par quel moyen il le ſceut) il le deffia, & demanda le cõbat au Roy, qui luy fut octroyé, & le camp aſſigné à ſainct Germain en
1547 Laye dans vn mois, non pour verifier ſi ce qu'auoit dit le Chaſtineraye eſtoit faux, ou vray ; Mais pour tirer raiſon du dementi de Iarnac.

Pendant ce mois là, Chaſtineraye euſt loiſir de s'exercer à toutes ſortes d'armes, comme fit bien auſſi Iarnac qui en auoit le choix ſuiuant la couſtume qui le donne à celuy qui eſt deffié. Le iour venu, le Roy, les Seigneurs, & les Dames paroiſſent ſur les eſchaffauts. Chaſtineraye auec ſon parrain entre le premier au camp, & ſe range à ſon pauillon. Iarnac s'eſtant rendu tout de meſme au ſien opoſite de l'autre,

accompagné auſſi de ſon parrain, qui eſtoit le Seigneur de Boiſi grand Eſcuyer de France, enuoya par vn ſien Eſcuyer porter les armes à ſon ennemy; Sçauoir auec l'eſpee, vn caſquet, vn corcellet, vn braſſard pour le bras gauche qui ne ioüoit point, deux poignards, l'vn dans la bottine droitte, l'autre en la main gauche. Il aduint que comme ledit Eſcuyer armoit Chaſtineraye, & luy mettoit ce braſſard au bras gauche, il s'eſcria qu'il le bleſſoit, & qu'il l'en feroit repentir. Quand vous aurez fait auec mon Maiſtre, reſpondit l'Eſcuyer, ie ne vous craindray gueres. Dautre part l'Eſcuyer de Chaſtineraye vint armer Iarnac de pareilles armes, & pour voir auſſi s'il n'en auoit point d'autres ſur luy. Auſſi toſt vn Heraut ayant crié de par le Roy qu'on laiſſat aller les vaillans combattans, & qu'on ne fit au-

cun ſigne en faueur de l'vn n'y de l'autre, ſoit de cracher, ou de touſſer: Chaſtineraye ſort comme en furie de ſon pauillon a pas ineſgal & dereiglé: Au cõtraire Iarnac vient plus froidement au combat. Alors quelqu'vn des aſſiſtans (c'eſtoit ſon Maiſtre d'eſcrime) dit qu'on verroit bien toſt vn jarret par terre; cõme il aduint. Car apres s'eſtre tirez quelques coups d'eſpee, Iarnac feignant le fraper au dehors de la iambe droite qu'il auoit auancee, d'vn reuers luy coupe au dedans le iarret, ſi auant qu'il tomba par terre. Lors Iarnac ployant vn genou dit tout haut au Roy; Sire, ay-je ſatisfait à mon honneur? Et comme le Roy euſt appellé Monſieur le Conneſtable pour en auoir ſon aduis, Chaſtineraye ſe cuida releuer; tellement que Iarnac reuint à luy pour l'acheuer. Mais le Roy ne voulant qu'on

paſſat outre, ietta ſon baſton, & fit le hola. Iarnac s'en va auec l'eſpee de ſon ennemy qui eſtoit par terre, & qu'il retira auec la pointe de la ſienne. Alors les Chirurgiens vindrent mettre le premier apareil à la playe de Chaſtineraye; Mais on tiét que voulant mourir, il l'arracha, & deſchira luy meſme. Ce qui le trõpa fut qu'il ſe fioit tellement en la dexterité qu'il auoit à luiter, qu'il s'aſſeuroit de terracer ſon ennemy ſi toſt qu'il le ſaiſiroit au corps: Mais Iarnac y auoit biẽ pourueu au moyẽ de ce braſſard qui ne ioüoit point: ce que le Roy luy ſceut bien reprocher depuis. Iarnac ſe mõſtra ce iour là fort modeſte, & d'vn viſage ſi triſte qu'il ſembloit qu'il euſt eſté vaincu. Mais c'eſt vne choſe bien remarquable qu'il courut vn bruit à Paris plus de trois heures auant ce combat, que Iarnac auoit vaincu, & coupé vn iar-

ret à ſon ennemy. Cependant ſa belle mere qui eſtoit à ſainct Cloud, attendant en dueil & priere l'iſſue de ce combat, receut l'aiſe qu'on peut penſer de ſe voir remiſe en ſon honneur par la victoire de ſon beau fils. Lequel en ayant rendu graces à Dieu, fit apendre pour troffee ſes armes au Temple de noſtre Dame à Paris, ou l'Autheur dont ie tiens ce Duel dit les auoir veuës.

Le Roy voyãt Chaſtineraye, qui eſtoit vn de ſes plus fauoris, vaincu en ſa preſence, & mort comme deſeſperé, extremement marry de ce qu'il auoit eſté cauſe de ce combat, en conceut vn tel regret, qu'il iura par ſermẽt ſolemnel qu'il n'en donneroit iamais. Ce qui a ouuert la porte à tous les Duels qui ſe ſont faits depuis en France, chacun ſe-ſtant diſpenſé de ſe batre à ſa volonté la ou auparauant on ne ſçauoit

que c'eſtoit de ceſte licence ; d'autant que c'eſtoit vn crime de leze maieſté de ſe donner camp, & iour pour ſe batre, d'apeller, ou enuoyer des cartels, & deffis ſans l'octroy, & permiſſion du Prince.

On tient que la cauſe pourquoy il fit en partie ce ſerment, fut que voulant auoir l'aduis de quelques Theologiens pour ſçauoir ſi Dieu n'eſtoit point offencé en la permiſſion de ces Duels, ils reſolurent qu'oüy ; diſant qu'ils ne doiuent eſtre permis entre les Chreſtiens, & meſmes par vn Roy tres-Chreſtien. Ce qui ſemble de prime face bien vray, & ſeroit à deſirer que tous ces combats qui contreuiennent à la Charité Chreſtienne, ne ſe fuſſent iamais pratiquez. Mais ces Docteurs ne peſoient pas la conſequẽce de leur aduis, qui a ouuert la porte à vn plus grand mal; D'auantage,

ils ne conſideroiét pas que les combats permis par le Magiſtrat ſouuerain, qui eſt la Loy viue, peuuent eſtre de Iuſtice, quand ils ſont ordonnez pour vne bonne & iuſte cauſe, & non point d'emandez de gayeté de cœur, & ſans neceſſité; ce qu'ils deuoient diſtinguer auant que reſoudre la queſtion. Mais ie ne veux pas faire icy le caſuiſte contre les caſuiſtes. Paſſons aux Duels qui ſe ſont faits par galanterie, ou pour l'amour des Dames, ou pour la gloire des armes, que nous auons dit eſtre du quatrieſme & dernier ſujet.

Diuers Duels du dernier ſujet, & de ſept Anglois contre ſept François ſous Charles VI.

CHAP. XXVIII.

QVi voudroit recueillir tous les Duels qui ſe ſont faits en France, en pourroit faire vn volume plus importun que neceſſaire; Mais comme nous en auons laiſſez pluſieurs des autres ſujets que nous pouuions raporter icy, pour euiter vne ennuieuſe prolixité qui ſeroit encore inutile: Auſſi n'en prendrõs-nous que quelques vns de ce dernier, d'vne multitude infinie que nous pourrions alleguer, nous cõtentant de monſtrer qu'ils eſtoient en vſage ſous nos Roys en ces quatre manieres que nous auons propoſees.

Au temps donques que Charles ſixieſme regnoit en France, ou pour
1402 mieux dire, Philipes de Bourgogne Regent ſous luy, à l'extreme meſcontentement, & preiudice du Duc d'Orleans frere du Roy. Il y euſt vn Cheualier és marches de Guyenne nommé Iean de Herpedenne, ſeigneur de Beleuille, & de Montagu, & Seneſchal pour le Roy en Saintonge, lequel fit ſçauoir à la Cour, qu'il y auoit des Cheualiers d'Angleterre qui deſiroient de faire armes pour l'amour de leurs Dames: Et que ſ'il y auoit quelques Frãçois de ceſte humeur, ils ſeroient touſiours diſpoſez à les receuoir. Les Frãçois qui eſtoient à la ſuite du Duc d'Orleans, oyant ces nouuelles, le ſupplierent de leur permettre d'abatre l'orgueil des Anglois auec tãt d'inſtance qu'il y conſentit ; & la partie fut arreſtee de ſept cõtre ſept.

Les noms des Anglois eſtoient le Seigneur de Scales, Aymó Cloyet, Iean Heron, Richard Vvitevale, Iean Fleury, Thomas Trays, & Robert de Scales. Les François eſtoiét, Arnaud Guillon Seigneur de Barbaſan, Guillaume du Chaſtel, Archambaud de Villars, Colinet de Brabant, Guillaume Bataille, Carouis, & Champagne; Tous choiſis, & renommez entre les plus vaillans hommes qui fuſsét lors en ces deux nations. Toutesfois on fit quelque dificulté de Champagne, qui n'auoit eſté iamais à la guerre, & moins en combat particulier; mais il eſtoit ſi adroit, ſi roide à la luite, que Barbaſan dit au Duc. Monſeigneur, laiſſez-le venir: car ſ'il peut ioindre ſon ennemy, ie l'eſtime autant que vaincu. Ainſi fut donné congé à Champagne comme aux autres, & tous enſemble partirent de Paris

Noms des cõbatans.

bien montez, & bien armez, pour aller en Guyenne trouuer ledit Seneſchal de Saintõge, Barbaſan eſtãt chefdes Cheualiers François, & le Seigneur de Scales des Anglois.

Le iour fut pris au dixneufieſme de May, mais le lieu ne ſe trouue point (qui eſt vne grande impertinence en cet Hiſtorien, au nom duquel ie pardonne,) ſeulement il dit, que c'eſtoit en Saintonge: Et remarque que le matin auant le combat, les François oüyrent la Meſſe en grand'deuotiõ, & receurent chacun le ſainct Sacrement del'Euchariſtie; Le Seigneur de Barbaſan leur chef, les exhortant à bien faire, & conſeruer non ſeulement leur honneur au pris de leurs vies; mais auſſi la reputation du nom François querellé de gayeté de cœur par ces eſtrãgers; Et leur remonſtrant la iuſte querelle que le Roy auoit contre les

Anglois ſes anciens & capitaux ennemis, ſans auoir eſgard à combatre pour les Dames, ny pour leur gloire particuliere. Quant aux Anglois, on ne ſçait pas bien ce qu'ils firent, ſi ce n'eſt qu'ils deſieunerent ens'habillant.

Mais lors qu'ils comparurent tous aux champs, armez de toutes pieces. & montez ſur les meilleurs cheuaux qui fuſſent lors au Royaume, il les faiſoit ſi beau voir, qu'ils n'eſtoiẽt pas moins agreables à l'œil pour la bonté de leurs cheuaux, & la beauté de leurs armes; qu'effroyables à la penſee pour la grandeur de leurs corps, & la fierté de leurs courages. Qui me fait croire que ce n'eſt pas du tout ſans ſuiect qu'on à fait tant de Romans à la loüange des anciens Palladins de France, & des Cheualiers de la grand' Bretagne. L'hiſtoire dit que les Anglois auoiẽt

de grandes targes & pauois pour parer les coups des lances, & ne fait point mention ſi les François en auoient, ou non.

Apres que le Heraut euſt crié par le commandement du Seneſchal de Saintonge, Iuge ordonné du conſentement des parties, que chacun fit ſon deuoir, ils coururent les vns contre les autres de toute la force de leurs cheuaux, & ayant rompu leurs lances ſans autre effet, ſ'affronterent à grands coups de haches. Et par ce qu'il ſembloit aux Anglois que ſ'ils pouuoient abbattre Guillaume du Chaſtel, qui eſtoit le plus grand, & le plus fort de tous les François, ils viendroient aiſément à bout des autres, ils allerent deux contre luy, tellement qu'Archambaud ſe trouuant ſeul, & n'ayant affaire à perſonne, courut à celuy qu'il trouua premier; (c'eſtoit

Robert

Robert de Scales qui cõbattoit contre Carouis) auquel il donna ſi grãd coup de hache ſur la teſte qu'il l'eſtẽdit roide mort. Quant à Chãpagne, ce qu'en auoit predit Barbaſan, arriua; car ayant ioint ſon homme, il le mit par terre, & luy fit rendre les armes. Archambaut ayant tué Robert de Scales, alla ſecourir Guillaume du Chaſtel qui auoit deux Anglois ſur les bras; l'vn deſquels fut contraint de le laiſſer pour arreſter Archambaut. Guillaume Bataille fut porté par terre par ſon ennemy. Mais eſtant ſecouru des François, les Anglois pour abreger furent deſconfits. Voila le mot de l'Autheur, & la fin de ce combat; Duquel en naſquit bien toſt vn autre, que nous allons mettre en ſuite.

Autre cõbat dameſ meſuiet.

Six ans apres il y euſt vn Anglois apellé Haymon, qui fit apeller Guil- 1408

laume Bataille; diſant qu'au còmbat des ſept François contre ſept Anglois que nous venons de reciter; il ſ'eſtoit rendu à ſon frere; Et que bien qu'il euſt eſté ſecouru, il deuoit eſtre ſon priſonnier. Bataille diſoit le contraire; & ſur ceſte contradiction le combat leur fut accordé. L'Autheur ſuiuant ſa couſtume ne met point le lieu ou il fut fait mais il eſt a preſumer que ce fut à Paris. Tant y a qu'ils comparurent tous deux en plein champ armez, & montez à l'auantage; ou apres vn grand & long combat, ſans que l'vn peut rien gaigner ſur l'autre, ils furent tous deux ſeparez.

Autre cõbat. Et en la meſme annee vn autre nommé Cornoüaille qu'on tenoit grand Seigneur en Angleterre, & vaillant Cheualier, vint en France auec ſaufconduit pour faire armes pour l'amour de ſa Dame, voire à

outrance. Auquel le Seneſchal de Hainaut des plus braues de la Court fit ſçauoir qu'il luy en feroit paſſer l'enuie; Et fut accordé le iour le dixhuictieſme de Iuin, auquel ils comparurent tous deux en armes. Mais le Roy les fit prendre tous deux, & les empeſcha de ſe battre. Et deſlors fut faite vne loy, que iamais aucun ne fut receu au Royaume à faire fait d'armes, qu'il n'y euſt gage adiugé par le Roy, ou la Cour de Parlement.

Autre Duel du Seigneur de Courtenay Anglois, contre le Seigneur de Clary François ſous le meſme Roy.

CHAP XXIX.

QVelques années auparauãt ces derniers combats, & deuant 1385.

la maladie du Roy: Pierre de Courtenay Anglois, & des plus fauoris du Roy d'Angleterre, vint en France pour ſ'eſprouuer contre le Seigneur de la Trimoüille, lequel il deffia en la preſence du Roy, bien que ſans autre ſuiect que pour mõſtrer ſa proüeſſe. A quoy le Conſeil s'opoſa, diſant que telles manieres d'appel ſans raiſon n'eſtoient à ſouffrir. Neantmoins le Seigneur de la Trimoüille reſpondit qu'il le combatroit, & qu'il y auoit aſſez de ſuiect puis que l'vn eſtoit Anglois, & l'autre François. Surquoy la iournee fut aſſignee à la cloſture de ſainct Martin. Voicy bien maintenant le lieu, mais le iour n'y eſt pas: Il faut qu'il y manque touſiours quelque choſe. Il y euſt des Aſtronomes à Paris qui furent trouuer la Trimoüille, luy diſant qu'il combatit hardiment, que la victoire luy eſtoit

aſſeuree, & qu'il feroit beau Soleil. Et tout au contraire il fit vne grande pluye, & le Roy les ayants faits prendre, leur defendit le combat; tellement qu'ils ſe tromperent en tous les deux.

Courtenay s'en retournant de Paris, defrayé par le Roy, & honoré de preſens, s'en alla vers le Comte de Saint Pol, qui auoit eſpouſé la ſœur du Roy d'Angleterre; n'oubliant pas à ſe vanter du deffy qu'il auoit donné à la Trimoüille, & adiouſtant qu'il n'auoit trouué Cheualier en France qui l'euſt oſé combatre. Vn Gentil-homme Seigneur de Clary homme de petite ſtature, mais de grãd courage, eſtoit la preſét; qui ne pouuãt ſuporter ceſte vanité, luy dit qu'il le cõbatroit, & qu'il auoit maintenant en main ce qu'il diſoit n'auoir pû trouuer en tout le Royaume. Il fut pris au mot par

l'Anglois ; & le iour, & le camp aſſignez, ils y comparurent tous deux auec les armes accouſtumees, qui eſtoient la lance, & l'eſpee. Le combat fut grand, long, & doutteux ; & la victoire balançant incertainemẽt d'vn coſté, & d'autre, tint les aſſiſtans longuement ſuſpendus en vne craintiue attente. Mais en fin Courtenay fut bleſſé, porté par terre & vaincu, & y aquit Clary vn treſgrand honneur. Qui faillit à luy eſtre cherement vendu, car l'afaire venue à la connoiſſance du Duc de Bourgogne, il en fut treſ-mal content, & luy voulut faire trancher la teſte : diſant qu'il auoit merité la mort pour auoir combatu ſans la permiſſion du Roy. Clary reſpondoit que cela pouuoit auoir lieu entre gens d'vn meſme party, Mais qu'vn François pouuoit combatre vn Anglois ſon ennemy mortel en

tous les lieux qu'il le trouuoit. Neãtmoins il falut qu'il s'enfuyt, & ſe tint caché, iuſques à ce que le Roy luy euſt pardonné l'offenſe qu'il luy auoit pû faire en combatant ſans ſon congé. Notez ce que l'on euſt fait à vn autre, ou à luy meſme, s'il euſt combatu contre quelqu'vn de ſa nation ſans licence comme nous faiſons.

Autre cõbat de Renaud de Roye, & Geofroy de Bouſſicaut contre deux Anglois. 1390.

Cinq annees apres, il s'en fit encore vn autre de meſme ſuiect, entre meſmes ennemis, & pour vne meſme cauſe, que pour ceſte raiſon i'ay voulu mettre tout d'vne ſuite, n'y ayant pas auſſi dequoy faire vn bon chapitre. Les Anglois tenoient lors Calais, & conuerſant quelquesfois auec les François, les appelloiẽt laſches de courage; Et meſme il y auoit deux Cheualiers d'Angleterre qui diſoient qu'ils n'auoient trouué François en tout le Royaume qui ſe

voulut batre auec eux. Ce qu'eſtant venu à la connoiſſance de Renaut de Roye, & Geoffroy de Bouſſicaut, ils ſuplierent treſ-humblemẽt le Roy de leur permettre de les cõbatre; Et ayant obtenu congé ſ'en allerent à Bologne, d'où ils firent ſçauoir de leurs nouuelles aux Anglois qui eſtoient à Calais. Le camp fut choiſi entre ces deux places, ou ils comparurent les vns & les autres, & combattirent ſans auantage iuſques à ce qu'ils furent ſeparez par les Iuges auecque pareil honneur, & ſe departirent tellement amis qu'ils diſnerent & ſouperent enſemble, & apres ſ'eſtre feſtoyez s'entrefirent des preſens. Ce-cy me fait ſouuenir du combat d'Hector & d'Aiax; ou Hector ayant reconnu qu'Aiax eſtoit ſon couſin, luy donna ſon eſpee, & Aiax ſon baudrier au vaillant Hector. Preſens mal'heureux; car

Hector fut trainé par le baudrier qu'il auoit receu d'Aiax, & Aiax ſe tua de la meſme eſpee qu'Hector luy auoit donnee. Ceux-cy ne furent pas ſi funeſtes, & les François ayant preſenté leurs cheuaux & harnois en l'Egliſe noſtre Dame de Bologne, ſe rendirent aupres du Roy.

Autre Duel de trois Portugais contre trois Gaſcons ſous le meſme Roy.

CHAP. XXX.

SAns ſortir du regne de ce Prince qui fut long, & neantmoins mal'heureux à cauſe de ſa maladie, nous trouuons encore que les Anglois eſtans à Paris pour quelque traité; Il y euſt trois Cheualiers de Portugal auec eux, qui demande- 1414

rent le combat contre trois François. Le pretexte eſtoit l'amour des Dames, mais le ſuiect eſtoit la hayne des François, & des Anglois, dont les Portugais eſtoient lors alliez. François de Grignaux, Archãbaud de la Roque, & Maurignon, tous trois Gaſcons, ſe preſentent. Ils ſont acceptez, remerciez par les Portugais, & iour, & lieu aſſignez entre les parties.

La iournee venuë; les Iuges à ce commis eſtans aux eſcheffauts, & les gardes aux camp; Les Portugais apres quelque dificulté, y entrerent les premiers comme demandeurs, accõpagnez de pluſieurs Seigneurs d'Angleterre, & de Portugal, Incontinent apres entrerent les François non moins bien ſuiuis que les eſtrangers, les trompettes ſonnant de toutes parts. Et apres les cris accouſtumez, les Cheualiers ayans

rompu leurs lances l'vn contre l'autre, ſ'entrefraperent à coups de hache. Celuy qui combatoit contre la Roque, luy donna ſi grand coup ſur la teſte, qu'il luy entama le tymbre de ſon armet; & quand il ſentit que le fer de la hache auoit pris dedans le harnois, il redoubla ſon coup, & enferra tellement ſa hache, que la Roque ſe reculant, & le Portugais ſe baiſſant, il tomba par terre, la teſte emportant le corps. La Roque alors luy donna deux tels coups de hache qu'il l'eſtourdit; & tirant l'eſpee, luy leue d'vne main la viſiere, & de l'autre luy porte la pointe au viſage, preſt à la luy enfonſer dedans, ſi le Portugais ne ſe fut rendu.

Alors voyant que ſes cõpagnons auoient bien affaire, il fut ſecourir Maurignon, & donna ſi grãd coup de hache à ſon ennemy qu'il le fit

chanceller, & Maurignon apres d'vn autre coup l'eſtendit par terre, & le contraignit à ſe rendre. Puis tous deux enſemble allerent aider à Grignaux qui en auoit bon beſoin, eſtant fort trauaillé, & bleſſé meſmement à la main gauche qu'il auoit percee de part en part, tellement qu'il ne ſ'en pouuoit plus ayder. Quand le Portugais qui combatoit contre Grignaux vid Maurignon, & la Roque venir à luy, qui eſtoit deſia bleſſé auſſi bien que ſa partie, & qu'il n'y auoit plus d'aparence de reſiſter: il cria tout haut, qu'il ſe rendoit à trois. Et fut dit que tous auoient tres vaillamment fait, bien que les François en euſſent l'honneur; qui pour ceſte cauſe ſ'en allerent par Paris au ſon des Trompettes, & à la ioye extreme du peuple.

En ce meſme temps il fut fait en-

core vn autre combat entre vn autre Portugais & Guillaume de la Haye Cheualier Breton, en la preſence du Roy, & d'vn grand nombre de Seigneurs, tant de Frãce que d'Angleterre, ou les châpions ayant eſté mis au camp auec les ſolemnitez accouſtumees, furent aſſis chacun en ſa chaire vis à vis l'vn de l'autre (ce que ie n'auois point encore trouué) iuſques a ce que les Herauts euſſent crié qu'on les laiſſat aller. Et lors ayant rompu leurs lances, ils vindrent aux haches, le Portugais aſſaillant touſiours le Breton, qui ne faiſoit que parer aux coups, ainſi qu'il luy auoit eſté conſeillé, dont pluſieurs aſſiſtans ſ'eſbahiſſoient. Apres que le Portugais ſe fut bien trauaillé, il leua ſa viſiere pour prendre haleine, & fit ſigne à ſon ennemy qu'il hauſſat la ſienne; ce qu'il fit auſſi. Mais y voulant retourner,

Autre cõbat de Guillaume de la Haye contre vn Portugais.

La Haye ſans leuer la ſienne, luy porte la pointe de ſa hache au viſage, qui fut cauſe que le Portugais commença à reculer. Et lors on cria par trois fois ho, ho, ho, pour les ſeparer, & fort à propos pour le Portugais qui eſtoit deſia hors d'haleine. Ils furent tous deux eſgalement honnorez, bié qu'on dit que la Haye auoit eu l'auantage.

Deffy de Louys Duc d'Orleans au Roy d'Angleterre.

Et pour monſtrer que non ſeulement les ſimples Gentils-hommes & Cheualiers, mais auſſi les Princes entreprenoient gayement ces combats, sãs autre ſujet qu'vn vain deſir de témoigner leur valeur. Il ſe trouue ſous le meſme Roy Charles ſixieſme, que Loüys Duc d'Orleans ſon frere, enuoya defier Henry cinquieſme Roy d'Angleterre, par vn Roy d'armes nommé Champagne, & vn Heraut appellé Orleans; non pour aucune querelle particuliere

qu'il euſt à demeſler auec luy, mais pour vn honorable deſir d'aquerir de la gloire en le combattant. Ce qu'il luy fit entendre par ſon cartel, ou pluſtoſt par ſes lettres, toutes pleines d'honneur & de courtoiſie, bien que ſi longues à l'vſage de ce temps-là, que i'ay mieux aymé les laiſſer dans Monſtrellet, que les mettre icy. Mais Henry qui n'entendoit pas raillerie, ſe tenant ſur le ſerieux, luy reſpondit ſi bruſquement, que d'vn combat de plaiſir entrepris au cómencemét de gayeté de cœur; ils en vindrent aux groſſes parolles, tellement qu'il y a pour le moins cinq ou ſix dementis en la derniere reſponce du Roy d'Angleterre. Qui preſſé par Loüys de s'accorder du lieu, iour, & nombre des combattans qui les deuoient aſſiſter ne voulut iamais reſpódre ſinó. Quand il me plaira, accompagné de

tant, & tels hommes qu'il me plaira, & que bon me ſemblera. Acheuons par vn dernier exemple de ceſte façon de Duels, & puis nous paſſerons à ceux de ce temps.

Autre Duel de cinq François contre cinq Bourguignons, ſous Charles VII.

CHAP. XXXI.

1430 ET auparauant ſous Charles VII. le vingtieſme de Feurier il fut fait vn autre combat d'honneur pour la ſeule gloire des armes en la ville d'Arras, entre cinq Cheualiers du party du Roy, & cinq autres tenans le party du Duc de Bourgogne. Ceux du Roy eſtoient Theode de Valperge, Pothon de Saintrailles, Philibert d'Abrecy, Guillaume

Nom des cõbattans.

Guillaume de Bes, & Leſtandard de Nully. Et ceux de la part du Duc eſtoient Simon de l'Allain, Pierre de Bauffremont ſieur de Charny, Iean de Vauder, Nicolas, & Philibert de Menthon. Mais ce combat icy fut ſeulement à coups de lance, à fer eſmoulu, & non point à l'eſpee, & hache comme les autres, n'y a camp ouuert. Au contraire il fut preparé vn grand parc ſur le grand marché tout couuert de ſable, au milieu duquel auoit eſté fait vne lice garnie d'aiſelles, afin que les cheuaux courant l'vn cõtre l'autre ne ſe peuſſent rencontrer. Le combat dura cinq iours, au premier deſquels coururent Simon de l'Allain, & Theode de Valperge l'vn contre l'autre par pluſieurs fois, & rompirent pluſieurs lances; Mais à la fin Valperge vuida les Arçons, & tomba luy, & ſon cheual d'vn

coup de lance. Le ſecond iour courut Philibert d'Abrecy cõtre Pierre de Bauffremont ſieur de Charny: leſquels firent de grandes preuues de leur adreſſe, & valeur. Mais à la troiſieſme courſe la viſiere de Philibert fut leuee par la lãce de Charny, & luy entra le fer dedans le viſage ſi auant, qu'il le falut ramener incontinent au logis en grand danger de ſa vie. Dequoy il ne ſe faut pas eſtonner veu l'exẽple que nous auons veu des lances mornes, non ſeulement en la perſonne du Roy Henry II. tué par Mongomery d'vn eſclat de lance dans la veuë. Mais encore depuis peu de temps en celle du Comte de Lauſun, rompant en la place Royale contre feu la Chaſtineraye; ou vn pareil eſclat le bleſſa tellement entre l'œil & le front, qu'il le falut mener au logis de la Comteſſe de Reingraue la deuant,

ou il demeura juſques à ce qu'il fut guery.

Les deux iours ſuiuans coururent Pothon de Saintrailles, & Guillaume de Bes, contre Iean Vauder, & Nicolas de Menthon ; Leſquels apres auoir rompu autant de lances qu'on leur peut fournir les vns les autres, & rendu des preuues d'vne admirable, & neantmoins eſgale valeur, autant que durerent les deux iours ; furent ſortis du camp auec pareil honneur, ſans accident, ny ſans aduantage.

Mais en la derniere iournee & en la derniere courſſe Philibert de Mẽthon courant contre l'eſtandard de Nully, apres auoir tout rõpu le long du iour l'vn ſur l'autre ; eſtant deſia tard, luy enfõſſa la viſiere d'vn coup de lãce, & le bleſſa au méme endroit du viſage auquel auoit eſté bleſſé Philibert d'Abrecy, Tellement que

ne ſe pouuãt tenir à cheual, il fut ramené dans ſon logis. L'Hiſtoire remarque que les láces eſtoiẽt ſeruies aux Frãçois par vn Cheualier nõmé de Alardin Mouſſay ; Et aux Bourguignons par Meſſire Iean de Luxẽbourg. Que durant les cinq iours du combat, le Duc de Bourgogne ſe trouua touſiours en ſon eſchaffaut. Qu'il fit traiter les deux Cheualiers bleſſez auſſi curieuſement que s'ils euſsẽt eſté de ſa maiſon. Et qu'apres qu'ils furẽt gueris, eux & leurs compagnons prenans tous enſemble cõgé du Duc, en receurent de grãds preſens, & s'en retournerent tous plein d'honneur.

Il y euſt pluſieurs autres combats ſous le meſme Roy que i'obmets, & entre autres de Iaques, & Antoine de Chabanes Cõte de Dampmartin qui combatirent l'vn apres l'autre contre vn Anglois nommé

Flocques lequel mourut peu de temps apres des playes qu'il receut du dernier, cõme l'on peut voir en la vie de ces deux freres, imprimee ceſte meſme annee & dediee au Roy. Mais il me ſuffit de ceux que i'ay raportez pour prouuer ma propoſition : qui eſt de monſtrer qu'ils ont eſté permis aux quatre ſujets que nous auõs expoſez ; de tous leſquels nous n'en auons point trouué de plus vain, ny plus inutille que ce dernier.

Mais l'vſage que nous pratiquons en ce temps eſt encore pire, comme nous allons monſtrer aux exemples que nous propoſerons de nos confuſions modernes ; non pas pour les imiter, ny pour les loüer, mais pour les deteſter, & pour les fuir. Car batre pour batre, encore vaudroit il mieux que ce fut en armes, & à la veuë du Prince, qui peut honnorer

& reconnoiſtre la valeur qu'il admire, que s'eſtrangler à noſtre mode derriere vn buiſſon. Et ie ne ſçay pas pourquoy les François mépriſent les armes defenſiues, veu qu'elles ont eſté touſiours en eſtime parmy toutes les plus guerrieres nations du monde, & qu'eux meſmes ſe chargent des plus peſantes qu'ils puiſſét trouuer, quand il eſt queſtion d'aller à la guerre. Mais c'eſt vne maladie Françoiſe de laquelle ie ne puis parler qu'auecque regret. Que ceux donc ie nommeray me pardõnent, & que les autres m'en ſçachent gré. Ie penſe que ie les honoreray dauantage par mon ſilence, que ie ne pourrois faire par mes loüanges; Si ie pouuois loüer des choſes qui ne peuuent pas eſtre ſeulement approuuees. Car bien qu'il y aye de la valeur en nos Duels; Si eſt-ce qu'il y a plus de fureur & de temerité que

De tout temps les hõmes d'armes Francois ont eſté pesſamment armez.

de courage, plus de paſſion & de brutalité que de raiſon, & plus de fortune que de iugement, ny de conduite.

Duels de ce Temps, & de celuy de Caylus Maugiron & Liuarrot ; contre Entraguet Riberac & Chomberg : ſous Henry III.

CHAP. XXXII.

AYant monſtré le vray & ancien vſage des Duels par les quatre ſortes d'exemples que i'en ay propoſez, & eſtant venu a bout de mon deſſein pour ce regard ; Il ſemble que ie deurois arreſter icy la courſe de ce diſcours, & que c'eſt vn nouueau ſuiect que i'entreprens maintenant de traiter, tout diferent du premier. Ce qui eſt vray ; Auſſi ne l'ay-ie entrepris que pour faire

voir la diference qu'il y a de noſtre abus à c'eſt ancien vſage. Afin que comme Iſmenias aprenoit à ioüer des Inſtrumens en faiſant ioüer premieremẽt les plus excellens ioüeurs, & puis les plus mauuais, & diſant à ſes Eſcolliers; faites comme ceux-cy, & ne faites pas cõme ceux-la. Auſſi ayant monſtré à noſtre Nobleſſe ce qu'elle doit imiter, ie luy monſtre maintenãt ce qu'elle doit fuir. Proteſtant encore vne fois que mon intention n'eſt point d'honnorer ny d'immortaliſer perſonne pour ce ſuiect, de peur de conuier à ſe batre par ce moyen, ceux qui ne s'inuitẽt que trop d'eux meſme; Bien que comme on ne laiſſe pas de teſmoigner de la valeur, & de la generoſité en ces occaſions quoy que mauuaiſes, ie ne laiſſe pas auſſi de loüer ce que ie trouueray de loüable en des actions qui d'elles meſmes ſont

dignes d'eſtre blaſmees.

Ie commenceray par celuy de Caylus & d'Entraguet ſous Henry III. Caylus eſtoit fils d'Anthoine de Leuy qui fut Seneſchal & Gouuerneur de Rouergue, & l'vn des premiers Cheualiers de l'Ordre du S. Eſprit. Quãt à luy il fut des premiers mignõs de ce Prince, qui ſe plaiſoit à eſleuer des ieunes Seigneurs, leſquels il aymoit par deſſus les communes affections que les Princes ont accouſtumé de porter à leurs ſuiets. Il eſtoit auſſi fort aymable de luy meſme, beau de viſage, bien formé de corps, & extremement adroit & aduenant à toutes choſes. Entraguet eſtoit cadet du Seigneur d'Entragues, & appellé depuis Dunes; lequel i'ay veu depuis quinze ou ſeize ans à Tholoſe, ou il mourut d'vn effort qu'il fit en voulãt retirer vne Dame d'vne meſlee qui s'e-

ſtoit faite dedás vn bal, à l'occaſion d'vne querelle. Il eſtoit deſia tout blanc de vieilleſſe, mais verd, & vigoureux, & d'auſſi bonne mine que les plus verds galás qui fuſſent alors. Leur querelle à l'acouſtumee proceda d'vn leger ſuiect; Quelques vns ont eſcrit que ce fut pour vn trait de ialouſie que le ſieur de Caylus conceut contre Entraguet, le voyant vn ſoir ſortir de la Chambre d'vne Dame qu'il aymoit. La Taille qui a deſcrit ceſte querelle, dit que Caylus luy dit en ioüant qu'il eſtoit vn ſot, & que Entraguet luy reſpondit en riant de meſme, qu'il auoit menty. Le ſieur de Serignac qui eſt encore à la Cour, & qui y eſtoit alors auec Caylus, m'a biẽ dit, qu'ils eurent quelques parolles ſur meſme ſuiect, mais non pas ſi offenſiues; Et au contraire qu'elles eſtoient tellement indiferentes que perſonne

ne ſ'eſtoit douttê qu'il en deut venir aucune diſpute. Ils arreſterent neantmoins la partie & de deux ſeconds auec eux, pour empeſcher qu'aucune ſupercherie ne fut faite à l'vn, ny à l'autre; Mais non pas ſi ſecrettemẽt qu'on n'en euſt le vent. Toutesfois on ne la peut iamais rompre. Caylus ſe deſroba de nuit, auec Maugiron (qui eſtoit auſſi mignon du Roy, & qui ne luy cedoit en valeur, ny en beauté; ſi ce n'eſt en la perte d'vn œil qu'il auoit laiſſé, cõbatant genereuſemẽt ſur la breſche d'Yſſoire;) Et Liuarrot qui fut le tiers, eſtoit encore mignõ du meſme Prince, & ne cedoit à pas vn des autres. Nous parlerons en ſuite d'vn autre. Liuarrot parent de ceſtui-cy, qui eſt mort depuis deux ans des playes qu'il a receuës en pareil combat: laiſſant hors de là, vne honnorable memoire de ſa vie, & vn fre-

re des plus vertueux Gentils-hommes que ie connoiſſe. Les ſeconds d'Entraguet eſtoient Riberac, & Chomberg Le champ du combat fut au parc des Tournelles, ou eſt maintenant la place Royale: & les armes, l'eſpee & le poignard.

Si toſt que les parties ſ'entreuirent, Riberac ſ'auance deuers Caylus, & parlant à Maugiron. Il me ſemble, dit-il que nous deurions pluſtoſt accorder, & rendre amis ces Gentils-hommes, que les laiſſer entretuer. A qui Maugiron. Ie ne ſuis pas venu pour enfiler des perles, ie me veux batre. Et à qui te voudrois tu batre, Maugiron tu n'as point d'intereſt en la querelle: dit Riberac; Dauantage il n'y a icy aucun qui te ſoit ennemy. C'eſt à toy, dit Maugiron. A moy! dit Riberac, prions donques Dieu. Ce diſant il tire ſon eſpee, qu'il croiſe auec ſon

poignard, & ſe iettant à genoux fit ſa priere aſſez briefue, mais neantmoins trop longue au gré de Maugiron; Qui s'eſcria en iurant que c'eſtoit trop prié. Alors prenant ſes armes il enfonſſe furieuſement Maugiron, qui le reçoit de meſme, & ſ'enferrant tous deux, tomberent morts ſur la place. On dit que Maugiron fut bleſſé deuant Riberac, & que le pourſuiuant ainſi qu'il tomboit, il ſ'enferra luy meſme dans les armes de ſon ennemy.

Quant à Caylus, il ſ'eſtoit porté ſur la place auec l'eſpee ſeule; & voyant Entraguet auec l'eſpee & le poignard, il luy dit qu'il le deuoit quitter. Entraguet luy reſpondit, que c'eſtoient les armes qui auoiét eſté accordees. Mais cela n'eſt pas ſans diſpute, à ſçauoir ſi ce n'eſtoit pas de la franchiſe d'vn braue courage de le quitter. Caylus neant-

moins qui eſtoit trop genereux pour rompre, ou diferer vne partie pour cela, ne laiſſe d'aller à luy, luy perce le bras d'vne pointe, & en reçoit trois ou quatre dans le corps, dont il tombe à terre. Il eſt à preſuppoſer que n'ayant point de poignard, il taſchoit à paſſer ſur ſon ennemy, qui ayant ceſt auantage ſur luy, l'arreſta de grands coups d'eſtoc qu'il luy tiroit de pied ferme.

Chomberg ſ'eſtoit adreſſé à Liuarrot, & voyant leurs amis aux mains, ils ſe batent, dit-il, que ferós nous? Battons-nous auſſi pour noſtre honneur, reſpond Liuarrot. Reſponce qui fut trouuee fort eſtrange de ce temps-là, où les ſeconds n'auoient point accouſtumé de ſe batre. Mais on le feroit bien encore dauantage, ſi l'on reſpondoit autrement en ceſtui-cy, ou l'on ne pourroit auec hõneur voir batre

ſes amis les bras croiſez, ſans faire autre choſe que les regarder. Ils cõmencent donc à ſ'entrecharger, Chomberg qui eſtoit Allemãd d'vn coup de taille à la mode de ſon païs, ouure à Liuarrot toute la ioüe du coſté gauche. Mais Liuarrot plus adroit, luy donne d'vne eſtocade dans la mamelle qui le porta mort par terre, & tombe auſſi de l'autre coſté eſtonné du grand coup qu'il auoit receu, & de l'abondance du ſang qui ſortoit de ſa playe. Ainſi demeurerent morts ſur la place Maugiron & Chomberg, & bleſſez Caylus, & Liuarrot qui furent portez à l'hoſtel de Boiſſy là aupres; & Riberac à l'hoſtel de Guyſe, ou il mourut le lendemain. Entraguet ſe ſauua bleſſé à la faueur de Mõſieur de Guyſe; & bien luy en prit, car le Roy l'euſt fait mourir, pour la grãde affection qu'il portoit à Caylus,

auquel il donnoit les boüillons luy meſme, ayant promis cent mille eſcus aux Chirurgiens ſ'ils le luy rendoient guery. La Taille dit qu'il auoit vn coup mortel, & que tout l'art, & l'induſtrie des Chirurgiens ne luy ſceut prolonger la vie que de dix-huit iours. Mais ie tiens d'vn vieux Gentil-homme du païs nommé la Planio, qui eſtoit lors à la Court, qu'il eſtoit deſia guery, & ſe promenoit par la maiſon; tellement que trois ſepmaines apres ſon combat, il le vit à la Court de ſon logis, ou il eſtoit ſorty auec ſa robe de chambre pour voir des cheuaux qu'on luy auoit amenez. Neantmoins il eſt bien certain qu'il en mourut peu de iours apres, ſoit qu'il fit quelque excez, ou qu'il euſt eſté mal penſé. Liuarrot fut en fin guery, mais pour mourir deux ans apres en vn autre duel, qu'il euſt contre

vn

vn certain Marquis prés de Blois. Le Roy euſt ſi grand regret en la mort de Caylus, & de Maugiron, qu'il defendit les Duels par tout ſon Royaume ; Et pour celebrer leur memoire auec celle de ſainct Megrin autre fauory de ſa Maieſté, & des plus braues courages du monde, qui fut aſſaſiné quelque temps apres ; les fit eſleuer en marbre blanc en l'Egliſe de ſainct Pol à Paris, poſez ſur vne baſſe au deſſous de laquelle furent grauez en lettres d'or, ſur vne lame de marbre noir, les vers Latins que Iean Dorat fit pour leur Epitaphe, comme d'hommes genereux que l'enuie auoit fait mourir. Mais quand les nouuelles vindrent à Paris de la mort du feu Duc de Guiſe tué à Blois, on les oſta delà en hayne de celuy qui les y auoit fait mettre. Comparez maintenant ce Duel auec ceux que nous

auons raportez, vous trouuerez qu'il eſt pire que les plus mauuais en toutes les façons qu'on le voudra prendre: Mais nous en trouuerons bien encore d'autres qui ne ſeront pas meilleurs.

Duel du Baron de Biron depuis Mareſchal de France, auec le Seigneur de Carency ſous le meſme Roy.

CHAP XXXIII.

NOus auons dit qu'apres la mort de Caylus, Maugiron & autres, dont nous venons de reciter le combat, le Roy en euſt vn ſi grād regret, qu'il defendit toutes ſortes de Duels. Mais acordāt mal le texte auec la gloſe; en meſme temps qu'il menaça d'infamie & de mort tous ceux qui entreroient en ces com-

bats ſinguliers, il fait releuer les noms, & les Images de ceux qui auoient perdu la vie en meſmes occaſions, & honore leur memoire par tous les moyens qu'il peut inuenter. Tellement que les honneurs qui leur furent rendus, l'eſtime de leur Prince, & la reputation qu'ils laiſſerent de leur courage; eurent beaucoup plus de force & porterent plus de gens à ces extremitez que ces defenſes n'en retindrent, leſquelles chacun croyoit eſtre faites contre le propre ſentiment du Roy. Or ſi quelque ſimple Gentil-hõme euſt choqué ces loix, il s'y fut trouué enuelopé; Mais parce que c'eſtoient des fauoris qui cõmençoient ordinairement à les violer, ils ſe demeſloient de tout, & faiſoient puis apres vne conſequence pour les autres; Car le Roy leur ayant fait grace, ils ſembloit qu'il ne la pouuoit

refuſer à ceux qui tomboient en meſmes crimes. Ce qui eſt neantmoins faux, car il peut faire grace à ceux qu'il voudra, bien qu'ils ayent iuſtement merité la mort, & laiſſer faire le cours de la Iuſtice enuers les autres, ſans eſtre obligé de rendre raiſon à ſes ſuiets pourquoy il pardonne à ceux-cy, & laiſſe punir ceux-là.

Comme donc le premier Duel qui ſe fit ſous ce Prince fut introduit par ſes mignons, auſſi celuy qui ſuiuit apres fut fait par les mignons de ſes mignons. Car le Baron de Biron au commencement qu'il vint à la Cour, eſtoit des plus fauoris du Duc d'Eſpernon, qui tenoit alors la premiere place au cœur du Roy. Il euſt querelle contre Carency fils aiſné du Comte de la Vauguion, qui eſtoit de ſon âge, & de ſa volee. Il ne faut pas dire quel eſtoit le Baron

de Biron, car ayant eſté depuis Admiral, Mareſchal, Duc & Pair de France, & Lieutenant general aux armees Royales, ſous le plus grand Roy du monde; Il a aſſez remply la terre de la reputation de ſon nom, & de ſa valeur: Mais Carency n'eſtoit pas de moindre eſperance. On dit que l'heritiere de Caumont fut la cauſe de leur querelle, par ce qu'ils la recherchoient tous deux, & ne l'eurent ny l'vn ny l'autre. Et cóme ils n'auoient pas moins d'ambition que d'amour, ils n'eſtoient pas auſſi moins enuieux que ialous. Ces paſſions les ayant deſia diſpoſez à ſe mal vouloir, il ſe rencótrerét en ceſte humeur en vn paſſage aſſez eſtroit, ou ils ſ'entrepouſſerent l'vn l'autre. Biron, ſoit qu'il ne portaſt point d'eſpee, ou que la colere le tranſportaſt, inuita Carency de ſe battre à l'heure meſme, & à coups de

poins ſur la place. Mais, i'ay vne eſpee, reſpondit Carency en mettãt la main ſur la garde de la ſienne. Voila le beau ſuiet qu'on raconte de ceſte diſpute: Laquelle fut decidee de trois à trois comme la precedente.

De la part de Biron ſ'y trouuerent Loignac, & Ianiſſac; Et de celle de Carency, d'Eſtiſſac & la Baſtide. Les armes furent l'eſpee & le poignard; le lieu ne ſe trouue point en l'Hiſtoire, qui à la verité n'obligo point les Autheurs de particulariſer des combats qui deuroient eſtre abolis, & ne paroiſtre que pour eſtre condamnez. D'abord Carency donna vn ſi grand coup d'eſtoc à Biron, qu'il luy coula au long du poignard dans la main, & de la main tout au long du bras juſqu'au coude, ou il entra bien auant. Neantmoins il reſta mort ſur le champ, & non ſeu-

lement luy, mais encore ſes deux amys, laiſſant Biron, & ſes deux ſeconds victorieux, & en vie. I'ay ouy raconter que la partie d'Eſtiſſac, (ie ne ſçaurois dire, ſi c'eſtoit. Ianiſſac ou Loignac) eſtant demeuré le dernier à le vaincre, & l'ayant porté finalement par terre, luy donna pluſieurs coups d'eſpee ſans le pouuoir acheuer de tuer, tellement qu'il fut contraint de le laiſſer en vie, voyant ſes compagnons s'en aller, apres auoir demeuré neantmoins longuement tout ſeul à cheual pour le voir mourir. Si c'eſt Loignac, il en a eſté puny en ſes ſucceſſeurs, car les derniers Loignacs pere, & fils ont eſté tous deux tuez en Duel depuis quatre ou cinq ans: l'vn en Rouergue par le Baron de Megalas, & l'autre icy aupres de Biſſetre par le Baron de Rabat. Deux braues Barons qui ne ſont pas moins diſcrets & cour-

tois que braues, & qui ſont venus à bout de deux braues hommes. Ie ne connoiſſois pas le fils, mais le ſang qu'il tira par diuerſes playes de celuy qui le tua, rend teſmoignage de ce qu'il eſtoit. Pour le pere ie l'ay veu quelques-fois en la compagnie du Baron de Roquefueil (vn autre courage des plus genereux du monde) & chez la feu Reyne Marguerite, où il faiſoit merueilles de diſputer en Philoſophie, & faire paroiſtre la connoiſſance qu'il auoit des bonnes lettres.

Mais pour reuenir à noſtre diſcours Cayer raportãt ce Duel en ſon Hiſtoire de la paix, dit que Biron, Loignac, & Ianiſſac d'vn coſté, tuerent Carency, d'Eſtiſſac & la Baſtide; Et que l'on tient qu'il y euſt de la fraude en ce Duel. (Ce que ie n'ay jamais ouy dire, ny leu qu'en ſon liure.) Que le Duc d'Eſpernon ob-

tint ſa grace, laquelle apres qu'il euſt eu quelque peine à ſe iuſtifier, fut interincee, (combien qu'il euſt de grandes parties,) par la faueur, & credit qu'auoit lors le Mareſchal de Biron ſon pere.

Autre Duel de deux Pages du Duc d'Eſpernõ.

Quelques annees apres ledit Seigneur d'Eſpernon eſtant à Tholoſe, ou le Roy l'auoit enuoyé, deux de ſes Pages à peine hors d'enfance & ſuiets au foüet, ſortirẽt par la porte de ſainct Eſtienne au deſceu & contre la penſee de tout le monde, pour deſmeſler quelque diferent qu'ils auoient enſemble par ceſte nouuelle façon, l'exemple s'eſtant deſia gliſſé depuis les fauoris iuſqu'aux pages, & ſe batirent ſi vertement qu'ilz y demourerent tous deux non pas morts, mais bleſſez mortellement de pluſieurs coups de poignard qu'ils s'eſtoient entredonnez. Cecy eſt remarquable, que comme

ils furent emportez en la plus prochaine maiſon, & penſez auecque grand ſoin, qui neantmoins ne ſeruit qu'à leur prolonger la vie de quelques heures. Eſtans entre les mains des Chirurgiens, ils reuindrent à eux, & demanderent des nouuelles chacun de ſon compagnon, ſe regrettans l'vn l'autre, non pas comme ennemis, mais comme freres. Les Chirurgiens leur diſoiét à chacun à part; voſtre ennemy eſt encore plus mal que vous, à grand' peine en reſchapera t'il iamais. Ha! mon Dieu, diſoient ils, le grand dommage! l'honneſte homme que ſceut eſté!

I'ay bien voulu raporter ceſt exéple à ſuite des autres, pour monſtrer quelle eſt la force de l'opinion, & comment elle ſ'imprime, & ſe fortifie aux courages meſmes plus tendres. Ils eſtoiét nourris à la Cour,

ou ceſte nouuelle ſorte de Duels eſtoit authoriſee par les grands; Ils auoient oüy les diſcours, & les iugemens qu'on faiſoit de ces combats; Cela les porta premierement à ſe batre, & puis les fit mourir en ceſte opinion, qu'ils eſtoient honneſtes gens par ce qu'ils s'eſtoiét batus. Qui voudroit rechercher tous les Duels qui ſe sõt faits ſous le regne de ce Prince, en feroit vne belle liſte; Il s'en fit toutesfois beaucoup moins que ſous celuy de ſon ſucceſſeur; Duquel la clemence ruyna tellement l'authorité pour ce ſuiet là, qu'aucune deffence ne les peut iamais arreſter, iuſques au dernier Edit: ou il adiouta le ſerment de ne faire iamais grace, apres en auoir donné quatorze mille. Et defendant ſeueremẽt ces combats entrepris de gayeté de cœur au mépris de ſa Maieſté, promit de les acorder quand

on les demanderoit auecque raiſon & iuſtice, comme nous auons mõſtré que nos Roys ſes predeceſſeurs ont fait; Vnique remede de ce mal-là. Paſſons maintenant à ceux qui ſe ſont faits ſous ſon regne.

Combat des ſieurs de Marolles & de l'Iſle-Marriuaut ſous Henry le Grand.

CHAP. XXXIIII.

1589. HEnry III. eſtoit à ſainct Cloud accompagné de deux Roys tous deux desheritez par celuy d'Eſpagne, dont l'vn ne luy ſeruoit que de charge, & l'autre auoit paſſé quelques mois auparauant la riuiere de Loire auec quatre cens hommes de cheual, & mille de pied. Le Roy menaçoit Paris de quarante

mille hommes, & de la fureur d'vn Prince iuſtement irrité contre des ſuiets rebelles. Paris regardoit ceſt orage d'vn œil plein d'eſtonnement & de crainte, & le feu Duc du Maine, Chef de la Ligue que ſon frere auoit ourdie contre le Roy, eſſayoit de cõiurer la tempeſte qu'il voyoit preſte à fondre ſur luy. Les armees eſtoient voiſines, car la Royale s'eſtendoit par tous les villages des enuirons de Paris, & les rebelles auoiét fait des tranchees, & réparts qui paroiſſent encor autour de la ville, ou ils ſe tenoient en armes. Les gens de guerre s'entreuoyoiét tous les iours & l'Iſle-Marriuaut, l'vn des braues Gentils-hõmes de l'armee du Roy, abordant le dernier de Iuillet ces tranchees, ſ'y aboucha, auecques Marrolles, qui ieune encor comme l'on peut voir par l'âge qu'il a maintenant, & cherchant ſon aſſeuran-

ce, dans vn parti contraire pour vn meurtre qu'il auoit fait honorablement, marchoit alors ſous les enſeignes de la Ligue. Marriuaut ſoit qu'il le connut particulierement, ſoit qu'il ſ'adreſſat à luy comme au plus aparent ligueur de la troupe, l'inuite à rompre vne lance pour l'amour des Dames. Voila pourquoy ce combat deuoit eſtre mis entre ceux du quatrieſme ſuiet que nous auons repreſentez, s'il n'euſt eſté fait de François à autre en guerre ciuile, & ſans permiſſion. Marrolles s'en acorde auec luy, & arreſte le iour enſuiuant, à fin que le combat fut plus ſolemnel, à la veuë des deux armees.

Ces deux Champions eſtans aſſez connus en France, nous n'en dirons autre choſe, ſinon que Marriuaut outre la valeur, & le courage dont il eſtoit tout plein, eſtoit en-

core recommãdé d'vne grande force, & d'vne adreſſe qui n'eſtoit pas moindre, principalement à cheual, ou il eſtoit excellent & braue gendarme. De Marrolles il n'en faut rien dire auſſi, puis qu'on peut aſſez colliger de ſa victoire, ce qu'il doit eſtre; car il vainquit par adreſſe, & non par hazard.

Le ſoir Monſieur du Mayne fut aduerty de la partie que Marrolle auoit arreſtee auec Marriuaut, ſans ſon congé; car deſia l'on ſ'eſtoit tellement diſpoſé de ſe batre ſans permiſſion, qu'on prenoit à deshonneur de la demander; Et en redoutant l'iſſuë, plus pour la crainte du peuple, qui d'vn euenement particulier tire des conſequences generales, que pour l'amour de Marrolle; fut marry qu'ils'y fut engagé, & euſt bien voulu trouuer moyen de l'en diuertir. La ligue eſtoit en peril, &

ſi malade que le moindre accident de mauuais preſage, l'euſt faite mourir. Marrolle eſtoit vn ieune homme encore depeu d'experience, & Marriuaut au contraire eſtoit vn ennemy redoutable. Les Pariſiens vouloient ouurir leurs portes au Roy, & crioient tout haut, que ſ'il n'y vouloit entrer que par vne breſche, ils aymoient mieux abatre leurs propres murailles eux mémes, qu'attendre le tonnerre de ſes canons. Tout cela metoit l'eſprit du Duc à parti; Auquel Marrolle. Mõſieur, laiſſez moy ſ'il vous plaiſt deuider ceſte fuſee auec Marriuaut; Et vous aſſeurez que ſ'il porte l'habillement de teſte que ie luy ay veu, ie le tueray par la grille de ſa viſiere. Le Duc luy permit alors ce qu'il ne luy pouuoit bonnemẽt empeſcher; Et le lendemain luy ayant fait donner vn cheual, (ſi rude neantmoins qu'il

qu'il ne ſ'en peut ſeruir; & fut contraint d'en prendre vn autre qui tomba depuis ſous luy (cõme nous dirons.) Il fut armé par le Cheualier d'Aumale, & conduit aux tranchees par le feu ſieur de la Chaſtre, depuis Mareſchal de France; & lors ſon parrain.

D'autre part il arriua vne grande deſolation en l'armee Royale; le meilleur Roy du monde, ayant eſté prodigieuſemẽt aſſaſſiné par le plus meſchant Moyne qui fut iamais, auoit plongé ce grand nombre d'hõmes qui le ſuiuoit en vn Dueil publique. Cela neantmoins n'empeſcha pas Marriuaut de ſe trouuer au lieu qu'il auoit conuenu le iour auparauant auecque Marrolle, acompagné du ſieur de Chaſtillon, & de cinq cens Maiſtres pour la ſeureté du camp. Auant que les parties s'entreuiſſent, la Chaſtre voulant

parler à Marriuaut, tant pour arreſter les conditions du combat, que pour s'informer de la mort du Roy dont la nouuelle eſtoit encor incertaine ; luy demanda s'il luy pouuoit dire vn mot en aſſeurance. A qui Marriuaut reſpondit, qu'il en pouuoit dire quatre, & voyant la Chaſtre ſans lance, il ietta la ſienne par terre. Alors la Chaſtre, Mon Gentil-homme, dit-il en ſaprochât, il n'eſt plus temps de cõbatre, il ſe faut embraſſer l'vn l'autre, & ſe reconcilier comme Catholiques que nous ſõmes. Monſieur, dit Marriuaut, i'aymerois mieux mourir que faillir à ceſte partie ; Auſſi bien mon Maiſtre eſt mort. Si Marrolles ne me tient promeſſe, ie luy en feray reproche. Vous ne luy en ferez point, reſpondit la Chaſtre, car il eſt icy preſt à la tenir : Et lors ayant conuenu du camp, & acordé que

le vaincueur feroit ce qu'il luy plairoit du vaincu, les ſeuretez données & receuës de part & d'autre, les publications faites auec les formes & ſolemnitez acouſtumees ; Marrolle voulant ſortir de la trenchee, ſon cheual tõbant des quatre pieds le verſa par terre, ſi lourdement que pluſieurs en conceurent vn mauuais preſage. Neantmoins s'eſtant releué, & la Chaſtre ayant fait aporter deux lances, il en enuoya le choix à Mariuaut, qui les trouuant trop foibles les renuoya toutes deux, auec ceſte reſponce, Que c'eſtoient pluſtoſt des quenoüilles pour les femmes, que des lances pour des hommes ; & qu'il le prioit de trouuer bon, qu'il ſe ſeruiſt en ce cõbat de celle-la meſme qu'il auoit gaignee quelques iours auparauãt ſur les Pariſiens : Ce qui luy fut accordé. Et les deux Chãpions eſtans

passez chacun du costé de ses ennemis, sçauoir Marriuaut du costé des tranchees, & Marrolle du costé de Chastillon, afin qu'ayant rompu, chacun se trouuat en son parti, ils coururent l'vn contre l'autre de toute la force de leurs cheuaux, & de telle roideur qu'ils rompirent tous deux leurs lances; Marriuaut dans la cuirace de Marrolle, & cóme il estoit grand & fort, & la lance & la course roide, il luy donna si grand coup qu'il le pensa renuerser. Marrolle rompit la sienne dans la grille de la salade de Marriuaut qu'il enfonce, & luy laisse le fer, & vn grand tronçon de bois fiché dans la veuë. De ce coup Marriuaut tóba mort à terre, Marrolle donna le corps à Chastillon, & se contenta des armes & du cheual.

Autre Duel entre Saint Iust & Fossé.

Quelque temps apres Henry IIII. estant reuenu au siege de Paris, il

fut fait vn autre combat ſolemnel entre Saint-Iuſt, & Foſſé, que i'ay bien voulu mettre en ſuite de celuy que ie viens de dire; par ce que les meſmes formes y furent gardees, & la fin du combat fut quaſi pareille, bien que la cauſe, & le combat meſme fuſſent diſſemblables. Car la querelle proceda d'vn mauuais diſcours que Saint-Iuſt auoit fait du pere de Foſſé, qui pour ceſte cauſe le fit appeller du conſentement de Monſieur du Mayne, qui eſtoit encore alors à Paris, & Saint-Iuſt receut l'appel par la permiſſion du Roy qui eſtoit lors à ſainct Denis. Le Duc du Mayne fut parrain de ceſtui-cy, & le Mareſchal de Biron de celuy-là. Le combat ſe fit à cheual, à la veuë des deux armees; & pour toutes armes l'eſpee ſeule. On dit que le Roy ioüoit à la paume, & que Saint-Iuſt prenant congé de luy

pour aller combatre contre Foſſé; ſa Maieſté dit ainſi, qu'il partoit; Voila vn homme qui s'en va mourir.

Saint-Iuſt montoit vn cheual de ſon parrain, qui l'auoit accouſtumé à partir de la main auec vn élans qui le portoit d'vn plein ſaut au milieu des ennemis. Cõme dõques on euſt laiſſé aller les combattãs, Saint-Iuſt s'auançant l'eſpee haute contre Foſſé, qui ſe couure de la ſienne; le cheual s'eſlance ſuiuant ſa couſtume, & trompe Sainct-Iuſt, qui penſant fraper ſon ennemy de ſon eſpee, frape ſon eſpee de ſa main, & ſe la coupe luy meſme: l'eſpee luy tombe à terre. Il demeure là ſans fuyr, ny ſans moyen de combatre. On dit que Foſſé demeuroit auſſi, mais qu'à la perſuaſion de quelques vns, il luy mit ſon eſpee au trauers du corps. Ceux-là violerẽt les droits

des Duels, qui defendent aux aſſiſtans non ſeulement de parler: mais auſſi de faire ſigne, voire de touſſer, & de cracher, ainſi que nous auons mõſtré. Et Foſſe euſt eſté plus loüable s'il en euſt vſé cõme fit ces iours paſſés Erany enuers Ruberpré, duquel ayant fait voler l'eſpee emmy le champ, il ne le voulut point fraper de la ſienne, bien qu'il fuſt bleſſé dans le corps, ny l'obligera luy demander la vie, que l'autre luy auoit preſque oſtee. Action que ie trouue rare, & digne d'vne place honorable en ce liure icy; bien que ie me ſois propoſé de n'y coucher aucun Duel de ceux dont les parties ſont encore en vie. Que ſi i'y ay mis ceux de Crequy, de Marrolle, & de Foſſé meſme, qui ſont encores viuãs: c'eſt parce qu'il y auoit diuerſité de partis, en laquelle les Duels eſtans plus permis, peuuent eſtre plus licitemẽt

récitez. Ioint que les formes du cõbat qu'on gardoit anciennement y furent obſeruees, & le conſentement des chefs donné d'vne part ou d'autre.

On pourroit dire icy, que par l'exemple de ces deux derniers combats, on void qu'il ne faut point chercher par les armes la iuſtice d'vne cauſe; puis qu'il eſt certain que Marriuaut & Saint-Iuſt ſouſtenoiẽt vn meilleur party, que leurs ennemis, & que neantmoins ils furent vaincus. Mais ils ne cõbatirent pas pour le party qu'ils ſuiuoient, ny les vns, ny les autres; mais pour les cauſes particulieres que nous auons dites. Et eſt vray-ſemblable qu'ils eſtoient mal fondez en leurs querelles: car ils ne furent pas vaincus par l'auãtage de la force, ou de l'adreſſe de leurs vainqueurs, qui ſelon l'opinion commune d'vn chacun, en

auoient moins qu'eux; mais par la iuſtice diuine qui preſide aux combats, & ne pouuant faire tort à perſonne, conſerua le droit à ceux qui l'auoient. Parlant toutesfois humainement de ces deux combats, on peut dire qu'il y eut plus de hazard en celuy de Foſſé, & plus d'adreſſe en celuy de Marolles; qui ne degenere point de ceſt Hugues de Marrolle, lequel en ceſte grande bataille de Bouuynes que gaigna Philippes Auguſte, print priſonnier le Comte de Flandres, l'vn des principaux des Chefs du party contraire, & des plus vaillans hommes qui fuſſent lors. Paul Emil. lo.

Duel de Villemor, & Fontaines, ſoubs Henry quatrieſme.

CHAP. XXXV.

AVant que m'enfoncer en ceſte innombrable multitude de Duels qui ſe ſont faits ſous Henry le Grand; Ie proteſteray, ainſi que i'ay deſia fait cy deuãt, que comme ie ſuis paſſé par deſſus vne infinité d'autres qui ſe ſont faits ſous nos Roys ſans m'y arreſter; Auſſi en obmettray-ie, ſans comparaiſon, plus que ie n'en raporteray de ceux-cy, pour ne m'engager pas à faire pluſtoſt vn Code de Duels, qu'vn petit traicté, & pour ne changer point le ſujet de mon Diſcours, qui eſt de monſtrer comment les Duels eſtoient vſitez & permis ancienne-

ment, & comment ils ſont peruertis; a quoy pourroit ſuffire ce que i'ay deſia raporté. Neátmoins pour le contentement du Lecteur, i'en raporteray encore quelques-vns qui ſe ſont faits, tant ſous le Grand Henry, que ſous Loüys ſon fils, noſtre Maiſtre; & remarqueray que iamais ils n'ont eſté ſi ſeuerement defendus, ny ſi communement pratiquez, pour fortifier touſiours ce que nous auons deſia monſtré, que les defenſes les ont pluſtoſt multipliez, qu'arreſtez.

Apres donc que le Roy fut entré dans Paris, & que par la reduction de ceſte premiere ville, les autres qui reſtoient encores à donter ployerent le col au joug de la ſujettion naturelle qu'elles doiuent au Souuerain, il y euſt par tous les endroits de la France vn ſi grand nombre de Duels, qu'il ſe perdit plus de No-

bleſſe en ces querelles particulieres, qu'aux guerres ciuiles. Et comme la Cour eſtoit la viue, ou pluſtoſt la mortelle ſource de ces combats dont les ſanglants ruiſſeaux abreuuoient tout le Royaume, auſſi s'y en faiſoit-il plus qu'en toutes ſes autres Prouinces. Mais dautant qu'ils ont eſté quaſi tous ſemblables, & que ie ne me veux point obliger à les mettre tous icy, principalement ceux dont les parties viuent encore, i'en choiſiray ſeulement deux ou trois, par l'exéple deſquels on puiſſe connoiſtre les autres, & commenceray par celuy de Villemor & Fontaines.

Villemor eſtoit des Ordinaires du Roy, qui de quarante cinq qu'ils eſtoient ſous ſon deuancier, les auoit reduits à ſeize. Il eſtoit Gaſcon de nation, & d'humeur, & Fontaines de Dauphiné; tous deux

braues Gentils-hommes s'il en fut jamais, qui auoient rendu de grandes preuues de leur courage à la guerre, & en des querelles particulieres qui leur auoient heureuſemẽt ſuccedé. Villemor s'eſtãt batu trois ou quatre fois, & ayant touſiours emporté la vie, ou les armes de ſon ennemy; auoit iuré partant de Gaſcogne au dernier voyage qu'il fit icy, de ne ſe rebatre iamais en Duel, & ſouffrir pluſtoſt toute ſorte d'indignitez, que d'eſpouſer vne querelle. Il ſe ſouuint mal du ſerment qu'il auoit fait, & mal luy en print. Peu de temps auparauant il auoit eſté à Montauban aux nopces du Baron d'Arbiou, où i'eſtois auſſi; & où bien que l'aſſemblee y fut belle & grande, ie puis dire n'auoir point veu d'homme mieux fait que luy. Homme parfaitement agreable à voir, à pied, & à cheual, mais

haut & prompt à la main, & ſuiet à prendre diſpute.

Eſtant donc icy, il ſe trouua vn iour dedans vn tripot, où Fontaines joüoit en partie auec vn de ſes amis; & ſoit que le jeu luy pleuſt, ou qu'il n'euſt pas beaucoup à faire, il ſe mit à les regarder auec d'autres. Il arriue que les joüeurs tombent en diſpute d'vn coup, qu'ils font demander à la galerie par le marqueur ſuiuant la couſtume. Villemor n'en dit rien, mais les autres le iugent contre Fontaines, qui ſe plaint de ce iugement. Il perd la partie, & tant plus il perd, tant plus il ſe faſche, ne paſſant iamais ſous la corde qu'il ne maudiſſe le coyon qui l'auoit iugé. Perſonne ne ſ'en offence, tout le monde ſ'en va : Villemor demeure iuſqu'à la nuit. Fontaine voyát qu'il s'eſtoit opiniaſtré ſi long temps à demeurer là tout ſeul, iugea que ce

n'eſtoit pas pour le voir ioüer; & ſe doutant de ce qui luy aduint, demanda ſon eſpee au ſortir du ieu; mais voulant paſſer par la galerie, pour ſ'aller chauffer, Villemor qui eſtoit ſur la porte, luy donne d'vne raquette qu'il auoit en main ſur la teſte ſans autre diſcours, & en reçoit autant de celle que Fontaines tenoit encore. Ils redoublent, on les ſepare, & leurs amis, & la nuit les font retirer chacun en ſon logis. Il ſe trouua qu'ils eſtoient logez en meſme ruë, & vis à vis l'vn de l'autre.

Le ſoir meſme cõme Villemor eſtoit en ſoucy de faire ſçauoir de ſes nouuelles à Fontaines, encor qu'il l'euſt frapé le premier, vn Gentilhõme le preuient de ſa part qui le releue de ceſte peine. Ils parlent enſemble eux deux ſeuls, cõteſtét longuement enſemble, & leur cõteſtation

venoit de ce que Mãty, qui eſtoit le Gentil-homme appellant, vouloit eſtre de la partie, & Villemor ne ſe vouloit batre qu'en ſeul. Comme en fin il fut arreſté qu'ils vuideroiẽt eux ſeuls leur diſpute, le Roy ſçachant ceſte querelle, & ne voulant perdre la vie de ces deux hommes qu'il eſtimoit grandement, leur enuoya des gardes, auec des deffenſes expreſſes de ne ſe batre, car il ne ſuffiſoit pas des generales; Et au lieu de punir ceux qui entreprenoient ſur ſa Maieſté en s'appellant ſans licence, on ſe contentoit de les faire garder. Ie ne ſçay pas comment Fontaines ſe defit des ſiennes; Mais Villemor (ayãt outre l'Exempt que le Roy luy auoit enuoyé, vn Gentil-homme du pays ſon parent nõmé la Badie, qui en auoit bien autant de ſoin cõme ſa garde) ſe promena toute la nuit par la chambre, ſans

ſans ſouper, ny ſans dormir, faiſant en ſon imagination des diſcours qu'autre que luy ne ſçauroit dire. Et vn peu auant le iour, voyant tous les ſiens agrauez de ſommeil, & d'ennuy, ouure la porte, les ferme dedans à double reſſort, emporte la clef de la chambre & gaigne celle des champs.

Auant que les vns euſſent enfoncé la porte, & les autres ſauté la feneſtre, il fut perdu. Ils courent apres ſans ſçauoir où, & n'en peuuent aprendre aucune nouuelle. Son laquais mieux aduiſé que tous, ayãt perdu la trace de ſon Maiſtre comme les autres, s'en va chez ſon ennemy le chercher, trouue Fontaines qui eſtoit deſia à cheual auant qu'il fuſt encore bien iour. Il le ſuit de loin iuſqu'à l'Iſle où l'on a maintenant baſty le pont neuf, en laquelle Villemor s'eſtoit deſia ren-

du. Il dit qu'auant que deſcendre de cheual, Fontaines le ſalüa le chapeau au poin, diſant, Bon-jour Monſieur, ſi matin? & que Villemor luy leua ſon chapeau de meſme, mais qu'il ne peut entendre ce qu'il reſpondit. Fontaines ayant mis pied à terre, ils ne ſe tirerent que trois coups d'eſpee, dont ils tomberent tous deux morts à terre. Fontaines à la renuerſe, & Villemor, ſur ſes dents. On trouua que leurs coups auoient tous porté, & preſque en pareil endroit; ceux de Villemor en la gorge, en la mamelle & au coſté de Fontaines, & ceux de Fontaines aux meſmes parties de Villemor; ſauf que l'vn les auoit du coſté gauche, & l'autre du droit, parce que Villemor s'eſtoit mis ſur le pied gauche. Le Roy faſché de cet accident, dit, qu'il auoit perdu deux hommes qui euſſent pû rom-

preuve bataille. Il ſeroit bien mal aiſé de juger quel des deux auoit moins de tort, mais Fontaines en eut beaucoup, d'offenſer indiſcrettement ceux qui l'auoient condamné; & Villemor encore dauantage, de n'excuſer pas la paſſion d'vn hóme qui ioüe, qui ne diſoit rien contre luy, puis qu'il ne l'auoit point iugé; Luy qui, comme nous auons dit, auoit iuré partant de Gaſcoigne, de ſe laiſſer pluſtoſt deshonorer que de prendre iamais querelle.

Enuiron ce temps là, il ſe fit encore vn autre Duel à la Cour, entre vn Gentil-homme du meſme païs apellé Varaignes, & vn Capitaine nómé l'Artigue, qui en toute ſorte de fureur, & de cruauté ſurpaſſe encore le precedent. L'Artigue auoit tenu quelque mauuais propos de Varaignes, qui ne le iugeant pas hóme de ſa volee, luy donna des coups *Deſ de Varaignes & l'Artigue.*

de baſton. L'Artigue ſe voyant emporté de haute lutte, le prend tout de meſme en auantage, & luy rend ce que l'autre luy auoit preſté. Varaignes au deſeſpoir deteſte par tout la laſcheté de l'Artigue, & le menace de le tuer pluſtoſt d'vn coup de canon, s'il ne pouuoit autrement. Cóme il continuë ſes plaintes, & ſes menaces; il trouue vn iour vn des amis de l'Artigue, qui offre de le luy faire voir l'eſpee à la main. Il eſt pris au mot par Varaignes, à la charge qu'il n'y auroit que l'Artigue qui entraſt en ce marché. Apres pluſieurs difficultez, la partie eſt arreſtee. Le iour, & le lieu acordez, ils s'y trouuent tous deux en chemiſes, auec vn eſpee, & vn poignard. Varaignes qui auoit bien les armes en main, luy donne trois coups d'eſpee au trauers du corps qui le percent de part en part. L'Artigue ſe

ſentant bleſſé mortellement ſe iette à corps perdu ſur Varaignes, & luy paſſe vne eſtocade iuſqu'à la garde. Ils tombent tous deux à quatre pas l'vn de l'autre bleſſez à mort.

Varaignes ſe ſentant defaillir, & oyant ſoupirer encore l'Artigue qui rendoit les abois, s'imagine qu'il demeurera viuant apres luy, & triõphera de ſa mort. Ceſte imagination luy reueille tellement ſa rage, qu'il bande tous ſes efforts pour ſe trainer iuſqu'au pres de luy; & là ſe leuant ſur ſes genoux, il prend ſon poignard a deux mains, l'enfonçe dãs l'eſtomac de l'Artigue, & rẽd en ce dernier coup, le dernier ſoupir de ſa vie. Ie laiſſe penſer en quel eſtat ſe trouua ſoname. Certainement il y a des genres de mort eſpouuentables, qui font dreſſer les cheueux d'horreur à ceux qui les conſiderent; Mais il n'en y a point de ſi effroya-

ble que celle qui tuë le corps & l'ame. Et cependant nous y allons cóme à nopces, & pour la moindre occaſion du monde.

Autre Duel de la Garde Valon, & du Bazanez, ſous le meſme Roy.

CHAP. XXXVII.

CEſtui-cy fut fait en Quercy, & ne doit rien en folie à ceux de la Cour ; d'autant plus admirable que les parties ne ſe connoiſſoient point, & ſe querellerent auant que ſ'eſtre iamais veuës. L'occaſion de leur diſpute vint d'vn Paſquil que le feu Baron de Meruille recitoit vn iour en compagnie du Bazanez. Bazanez eſtoit frere de Linerac d'Auuergne qui eſtoit couché dans le Paſquil ; Et Meruille eſtoit inthi-

me amy de la Garde, qui ſe meſloit quelquesfois de faire des vers : Et à ceſte occaſion Bazanez creut que ceux que Meruille diſoit alors, eſtoient de la façon de la Garde. D'ailleurs la Garde auoit acquis vne telle reputation pour le grand mépris qu'il faiſoit de ſa vie, que s'il euſt eſté du temps de nos vieux Romans, ils en euſſent fait vn Cheualier enchanté. Cela fut cauſe que Bazanez dit à Meruille, qu'il ſçauoit bien l'eſtat qu'il faiſoit de l'Autheur de ce Paſquil, & que ſ'il le luy vouloit faire voir, il contenteroit la plus forte paſſion qu'il euſt iamais euë, qui eſtoit de meſurer leurs eſpees. S'il ſçauoit cela, dit Meruille, ſçachant bien qu'il entendoit parler de la Garde, il auroit bien toſt contenté voſtre paſſion. Pour le luy faire ſçauoir, Monſieur, replique Bazanez, & le conuier dauantage à me faire

me amy de la Garde, qui ſe meſloit quelquesfois de faire des vers : Et à ceſte occaſion Bazanez creut que ceux que Meruille diſoit alors, eſtoient de la façon de la Garde. D'ailleurs la Garde auoit acquis vne telle reputation pour le grand mépris qu'il faiſoit de ſa vie, que s'il euſt eſté du temps de nos vieux Romans, ils en euſſent fait vn Cheualier enchanté. Cela fut cauſe que Bazanez dit à Meruille, qu'il ſçauoit bien l'eſtat qu'il faiſoit de l'Autheur de ce Paſquil, & que ſ'il le luy vouloit faire voir, il contenteroit la plus forte paſſion qu'il euſt iamais euë, qui eſtoit de meſurer leurs eſpees. S'il ſçauoit cela, dit Meruille, ſçachant bien qu'il entendoit parler de la Garde, il auroit bien toſt contenté voſtre paſſion. Pour le luy faire ſçauoir, Monſieur, replique Bazanez, & le conuier dauantage à me faire

ce plaiſir, obligez moy de luy donner ce chapeau,& luy faires ſçauoir que ie ne le pretens recouurer qu'auec ſa vie. En diſant cela, il luy preſente vn chapeau de caſtor gris qu'il portoit auec vne grãde plume. C'eſtoit vne eſpece de gage fort ſéblable aux gages qu'on donnoit anciennement auant le combat. Ie ne ſçay comment le Baron de Meruille le receut ; Mais tant y a qu'il vint aux mains de la Garde : Lequel ſçachant les paroles que le Bazanez auoit dittes, part incontinant de Valon, & le va chercher en Auuergne, en trois ou quatre maiſons où il le penſoit trouuer. Mais Bazanez eſtant lors malade, la Garde ſ'en retourna ſans le voir, & porta touſjours depuis ſon chapeau.

Vn mois ſe paſſe, pendant lequel le Bazanez ſe guerit: Si toſt qu'il fut ſur ſes pieds il monte à cheual, fait

faire deux eſpees & deux poignards de meſme grandeur & de meſme force dans Orillac, & s'acompagnant d'vn ſien couſin nommé Fermontez, ieune Gentil-homme qui n'eſtoit iamais ſorti du païs, prend le chemin de Quercy pour chercher à ſon tour la Garde Il s'arreſte à vne lieuë de Valon chez vn Gentil-hõme de ſes amis, où il arriua de belle heure; & le ſoir meſme enuoye vn billet par vn petit laquais à la Garde. Le laquais va droit à Valon, & demande la Garde, qui liſant vn liure, en la ſaiſon d'eſté où l'on eſtoit alors, s'eſtoit endormy dedans vne chambre. Ainſi la Garde ne le vid point, mais on le fit parler à Madame de Valon, qui ſçachant qu'on demandoit ſon fils de la part du Bazanez, reſpondit qu'il n'y eſtoit pas, & dit au laquais qu'il ſe retiraſt. Ce coquin neãtmoins s'opiniaſtre à de-

meurer deuãt la porte, iuſqu'à l'heure du ſouper. En laquelle Mirabel frere cadet de la Garde, reuenant de la chaſſe, & le trouuant là en attente, luy demãda à qui il eſtoit, & ce qu'il vouloit? Et ſçachãt qu'il demandoit ſõ frere de la part du Bazanez, luy dit encore qu'il n'y eſtoit pas. Mõſieur, reſpondit le laquais, on m'a dit au bourg qu'il y eſtoit, toutesfois à ſon defaut, mon Maiſtre m'a commandé de m'adreſſer à ſon frere. Tu parles à luy, dit Mirabel, as-tu point de lettre? ouy Monſieur, repart le laquais en luy donnant le petit billet. A qui Mirabel apres l'auoir leu; Laquais, dittes à voſtre Maiſtre, s'il a enuie de voir mon frere, qu'il enuoye vn Gentil-homme ſur la parole duquel il ſe puiſſe batre. Et l'ayant ainſi renuoyé, entre dans la maiſon.

Ie n'ay point mis icy le cartel, par

ce qu'il ne m'en ſouuient pas bien; & que ie n'y veux rien mettre de moy meſme dont ie ne ſois bien certain, ny d'autruy que ie n'en aye de bons aduis, & de bons Autheurs pour les garantir. Mais reuenant à mon diſcours; l'heure du ſouper les ayant tous apellez à table, Madame de Valon qui eſtoit femme, & par conſequent aymoit à parler, demanda par maniere de diſcours à la Garde ſur le propos d'vne autre querelle nouuellement priſe; Si vn homme ayant fait appeller vn autre qui ne s'eſtoit point voulu batre, eſtoit obligé de ſe batre apres quād ceſt autre l'appelleroit. La Garde reſpondant à ceſte queſtion, dit que non; Et pour exemple s'allegue ſoy meſme auec Bazanez. Contre lequel, dit-il, ie ne penſe point eſtre obligé de me batre apres ſon refus, quand il me feroit apeller cent fois.

Vrayment, dit alors ſa mere trompee par ceſte reſponce, il a bonne grace de vous enuoyer icy des laquais pour ce ſuiet, apres que vous l'eſtes allé chercher vous meſmes en tant de lieux! La Garde ne reſpondit rien à cela; Mais retiré qu'il fut en ſa chambre, il fit de grãdes plaintes à ſon frere de ce qu'il auoit renuoyé ce laquais ſans le faire parler à luy. Son frere s'excuſe, & apres tout, luy dit qu'il n'y a encore rien de perdu, que Bazanez eſt en telle part, & que s'il ne veut point attendre de ſes nouuelles par vn Gentil-homme, qu'à ſon aduis il enuoyeroit le lendemain, il y auoit moyen de le preuenir, & l'aller trouuer la nuit meſme. La Garde reçoit ce conſeil comme le plus conuenable qu'on euſt ſceu dõner à ſa paſſion. Et parce que ſa mere craignant d'auoir trop parlé, auoit fait fermer les portes du

chaſteau,& tenoit les clefs elle meſme ; ils deſcendent tous deux par vne feneſtre auec vne eſchelle, vont faire leuer vn preſtre au village, luy font celebrer la Meſſe à minuit, & prennét apres le chemin de la maiſon de ce Gentil-hõme, où eſtoit le Bazanez. Comme ils furent aſſez pres, la Garde s'arreſte ſous vn arbre, & enuoye de ſes nouuelles au Bazanez par ſon frere.

Il eſtoit deſia grand iour quand Mirabel arriua dans ce chaſteau,dõt ma mauuaiſe memoire occupee d'autres ſouuenirs n'a pû retenir le nom;il les trouua non ſeulement leués, mais encore tous trois enſemble. Et d'entree apres les embraſſades acouſtumees, il aborde le Bazanez de ce langage. Monſieur,luy dit il, ſi mon frere euſt parlé dés hier à voſtre laquais, il n'euſt point attendu de vous voir iuſques au iour-

d'huy. Et pour preuue de cela il s'eſt rendu bon matin icy auprés, pour vous teſmoigner le deſir qu'il a de vous rendre voſtre chapeau, aux conditions que vous auez promis de le recouurer. Monſieur, dit Bazanez, vous ſoyez le bien venu, vous me trouuez ſur le point de vous enuoyer vn Gentil-homme, ſuiuant ce que vous dittes hier à mon laquais. Mais puis que vous me preuenez, menez moy là où vous auez laiſſé voſtre frere, ie ſuis preſt à l'aller trouuer ſur voſtre parole. Monſieur, repliqua Mirabel, acompagnez vous d'vn amy, ie ſuis preſt à vous y mener. Fermontez & le maiſtre de la maiſon eſtoient là preſens. Ceſtui-cy voyant arreſter vne partie chez luy, & en ſa preſence ſans l'y comprendre, s'en formaliſe, & ſe plaint à Bazanez, qu'il ſe ſerue ſeulement de ſa maiſon, & non pas

de ſon eſpee. Ie ſuis ſorti de la mienne diſoit Fermontez, ſur la promeſſe qu'il m'a faite de m'employer; Il me feroit tort ſi maintenant que ie ſuis venu juſques icy, il ſe ſeruoit d'vn autre que moy. Il eſt vray, couſin, dit Bazanez, ie l'ay promis, ie te le tiendray. Cependant qu'ils diſputoient enſemble auec tãt de paſſion de ſeconder Bazanez, Mirabel à qui ils deuoient auoir affaire, leur diſoit à tous deux; Acordez vous en Meſſieurs, car pour moy cela m'eſt tout vn. Ha! dit Fermontez en l'embraſſant, ie ſuis homme de courtoiſie. I'eſpere, reſpond Mirabel, que Dieu me fera la grace de n'en auoir point de beſoin: Bazanez luy preſenta les eſpees & les poignards qu'il auoit faits faire, & le pria d'en donner le choix à la Garde. Mon frere dit Mirabel, a vne bonne eſpee. Ie ne ſçay pas s'il la voudra quitter;

toutesfois ie luy vay faire voſtre offre, & vous viens retrouuer tout à ceſte heure. Il porte doncques ces armes à la Garde, & luy propoſe l'offre de Bazanez. Cela, dit-il, eſt trop raiſonnable; Et ayant pris vne de ſes eſpees au lieu de la ſienne, luy fit raporter incontinant l'autre. Certainement s'il y eut jamais de la franchiſe en quelque combat, il y en eut en ceſtui-cy; Mais ceſte franchiſe & ceſte generoſité deuoit eſtre reſeruee à de meilleures occaſions.

Mirabel retourne vers le Bazanez, qui ayant prié ſon hoſte de le pardonner s'il ne le pouuoit faire participer au peril de ceſte action, le laiſſe dans ſa maiſon, & s'en va trouuer la Garde auec Fermontez, & Mirabel qui les conduiſoit. Voicy qui eſt merueilleux; D'auſſi loin que la Garde & le Bazanez s'entreuirent ils ſe ſaluerent l'vn l'autre, & s'aprochant

chans le chapeau au poin, s'embraſſerent auec la meſme courtoiſie, & les meſmes compliments qu'euſſent pû faire deux bons amis, & le viſage touſiours riant. Apres ils enfermerent tous leurs laquais dedans vne grange, & porterent eux meſmes les clefs au lieu du combat. Et là, la Garde, ayant dit à ſon frere qu'il entretint Fermontez, s'eſloigne de quelques cinquante pas, & met la main à l'eſpee, apres auoir mis tous quatre le pourpoint bas. Du premier abord la Garde qui auoit les armes bien à la main, porte vne eſtocade à Bazanez dans le front; mais l'os fut plus dur que le fer, & fit reboucher la pointe de l'eſpee, qui ne fit que gliſſer au long, & luy faire vne grande inciſion. Au ſecond coup il luy donna dans le corps, & luy dit; voila pour le chapeau: Au troiſieſme il luy donna encore dans

le corps,& luy dit,voila pour la plume; Et finalement il luy porte encores vn quatrieſme coup dans le corps en diſant que c'eſtoit pour le cordon. La Garde ne faiſoit que cauſer, & voyant le ſang de ſon ennemy ſortir par tant d'endroits, luy diſoit qu'il le traitoit bien en Courtiſan, que ſon chapeau tenoit fort bien en ſa teſte. Mais le Bazanez ſe voyant ſi mal acouſtré, ſongeoit bien à d'autres choſes. Fay ton ieu, diſoit-il, car tu en mourras. En diſant cela, il quitte l'eſpee, prend le poignard à la main droite, & porté pluſtoſt de deſeſpoir que de jugement, ſe iette ſur luy. Le mal'heur de la Garde voulut que ce deſeſpoir luy ſucceda; Bazanez paſſe ſur ſes armes ſans s'enferrer, le porte par terre, luy met le poignard entre le col & l'eſpaule, & le luy fait paſſer en eſcharpe au trauers du corps de l'autre

coſté; Il redouble, & luy baille quatorze coups du meſme poignard depuis la gorge juſqu'à la ceinture. A tous les coups qu'il luy donnoit, il luy diſoit Demande la vie; & la Garde ne reſpondoit autre choſe que non, non. Cependant la Garde luy emporta la moitié du menton auec ſes dents, luy enfonça le derriere de la teſte auec le pommeau de ſon eſpee; mais en fin outré de tant de coups mortels, il perdit pluſtoſt la vie que le courage.

Cependant Mirabel eſtoit aux mains auec Fermontez, duquel il auoit deſia ſenti trois ou quatre fois l'eſpee entre la chemiſe & le corps ſans luy faire mal, & luy auoit donné vn coup d'eſtoc dans le bras. Fermontez luy demanda ſ'il eſtoit bleſſé, & en diſant cela le ſaiſit, & ſe mit à crier en le tenant eſtroitement embraſſé, Couſin couſin ſaue toy ie ſuis

mort. Mirabel ſe deſpeſtre d'entre ſes bras, & en meſme temps Fermontez tõba mort par terre. Alors Mirabel tournant les yeux de l'autre coſté, vid Bazanez qui aduerti par la voix de ſon couſin, laiſſoit le pauure la Garde en l'eſtat que nous auons dit. Il court droit à luy, & voyant ſon frere mort, & ſanglant de tant de bleſſeures; Bazanez, dit-il, puis que tu as tué mon frere, & moy ton couſin, acheuons nous deux la partie. Mon amy, reſpond Bazanez, (eſtant deſia monté à cheual, & ayant repris ſon eſpee, & le chapeau qu'il auoit enuoyé à la Garde) ton frere eſtoit trop braue pour me laiſſer en eſtat de rendre vn ſecond combat apres l'auoir tué. Et adieu braue la Garde, dit-il en ſe retirant au galop. Mirabel demeura maiſtre du champ, & des corps qu'il fit emporter, auec trois eſpees,

& quatre poignards ; mais ſi dolent de la mort de ſon frere , qu'il demeura long temps ſans oſer retourner chez luy.

Ie me ſuis vn peu arreſté ſur les particularitez de ceſte querelle, pour auoir connu aſſez familierement les parties , & noüé vne fort eſtroite amitié auec la Garde, duquel ie veux mettre icy deux actions en ſuite de ce combat qui feront connoiſtre le perſonnage, & ne ſeront point ennuyeuſes. Il auoit vn ſoldat appellé Ionas, qui pour quelque crime qu'il auoit commis (car il eſtoit le refuge des criminels) auoit eſté pris à Figeac, & mis dans vne priſon appellee la Baleine. La Garde l'eſtant allé voir en priſon vn iour que le Geolier n'y eſtoit pas, prie ceux qu'il trouua en ſon abſence de luy permettre de boire auec le priſonnier, au moins vne porte entre deux ; en-

uoye l'vn au vin, l'autre au fruit, & chaſſe ceux qui reſterent, enfonce la porte, & l'ayant mis dehors, le paſſe au trauers de la ville, n'ayant auec luy qu'vn autre ſoldat, & vn valet. Comme il fut deuant la maiſon du Lieutenant criminel qui eſtoit deſia aduerti de ceſt attentat, & voulant ſortir auec quelques-vns eſtoit retenu par ſa femme à vne feneſtre qui donnoit ſur la ruë. Il hauſſe la teſte, & voyant ceſte belle femme qui l'arreſtoit, & luy qui faiſoit l'empeſché entre ſes bras; il luy eſcrie: Laiſſez-le venir, Madamoiſelle, & ie vous promets que ie vous deſliureray d'vn fardeau qui ne merite pas que vous le portiez. Ainſi il ſortit ſon priſonnier de Figeac, & m'ſtant venu voir quelque temps apres en Rouergue, me dit qu'il auoit tiré Ionas du ventre de la Baleine.

Deux ou trois mois auant que mourir, il fut à Ville-franche de Rouergue, où il auoit encore trois ſoldats priſonniers qui furent pendus. Il connut bien qu'il ne s'y faloit pas joüer comme à Figeac, parquoy il s'arreſta ſur la porte, & demanda à parler à vn Marchand nommé Dardene. Le Capitaine de la ville appellé Marrel, fut aduerti par quelques ſoldats que la Garde eſtoit à la porte de la ville. Il y va auec dix ou douze ſoldats en deliberation de l'arreſter priſonnier; & l'ayant enuironné de tous coſtez auecque ſes gens, il luy demanda s'il ne vouloit point entrer dans la ville. Non Monſieur, reſpondit la Garde, ie n'ay point affaire à la ville. Si a bien la ville à vous, repliqua Marrel. Et en diſant cela la bride du cheual de la Garde, ſon eſpee, & ſon piſtollet furent ſaiſis tout en meſme temps.

Il reuient à ſoy comme d'vn ſommeil, car il ne ſongeoit à rien moins; Et iettant les deux mains ſur ſon eſpee, l'vne ſur la poignee, & l'autre ſur le fourreau, la tire ſi rudement qu'il l'arrache des poins de ceux qui l'auoient deſia ſaiſie, pouſſe ſon cheual au trauers d'eux, qui eſtoit fort vigoureux, & les charge ſi furieuſement à coups d'eſpee, qu'il les eſcarte qui çà, qui là, la plus part d'eux rentrant dans la ville: La Garde ſe retire au petit galop, fumant de trois ou quatre arquebuſades qui auoiẽt bruſlé ſon pourpoint, & vn peu bleſſé au pouce, ce qu'il auoit fait luy meſme en voulant r'auoir ſon eſpee. Il fut coucher ce ſoir là à ſainct Véſa auec le Capitaine Riues, & le lendemain à Naiac chez moy. Ie tenois alors ceſte place qui eſt forte, & importante à tout le païs, lequel s'en allarma; & la Garde

meſme ſçachant bien que tout le monde ſe deffioit de luy, voulut laiſſer ſon eſpee auant qu'y entrer pour ne me donner aucun ſuiet de deffiance. Mais ie la luy fis reprendre, & le priay de croire que tãt que i'aurois la mienne, ie ne penſerois iamais qu'vn autre y deuſt eſtre plus fort que moy. Ha! puis que vous le prenez là, ſi ce n'eſt aſſez d'vne, dit-il, i'en prendray deux. Nous demeuraſmes quelques huit ou dix iours enſẽble, chaſſant, viſitant mes voiſins, & paſſant le temps comme on fait aux champs, durant leſquels il ſe comporta auec autant de diſcretion qu'il eſt poſſible d'imaginer, bien qu'il euſt vne reputation toute contraire. Le iour qu'il partit, qui eſtoit vn Vendredy ie l'acompagnay vne grande lieuë, & faillis à me noyer au paſſage d'vne petite riuiere appellee la Sereine, où mon

cheual s'eſtoit enſablé. Il me dit alors que c'eſtoit vn iour perilleux, qu'il ne croioit jamais mourir qu'vn Vendredy, ny pour autre ſujet que pour vne femme. Il luy arriua comme il le croioit, car le Paſquil pour lequel il eut ceſte querelle, eſtoit fait pour vne femme, & il fut tué le Vendredy.

Il viuoit auec tel reſpect parmy ſes amis, que pour ne m'engager point en l'offenſe qu'il auoit receuë de ceux de Villefranche, il ne ſe voulut jamais venger d'eux, tant qu'il fut auecque moy; tellement que tous les habitans de ceſte ville (qui le craignoient comme le tonnerre) auſſi toſt qu'ils rencontroient vn caualier en chemin qui leur demandoit, d'où ils eſtoient, ſe diſoient eſtre de Naiac. Mais apres que nous nous fuſmes ſeparez, il print trois ou quatre priſonniers de Villefran-

che ; croyant retirer ſes ſoldats en rendant ces habitans ; auſquels il menaçoit de faire meſme traitement qu'on feroit aux ſiens. Toutesfois il ne les eut pas ſi toſt rendus qu'on pendit ſes gens: & de plus on decrette priſe de corps contre luy meſme comme perturbateur du repos public. Cela le porta en des extremitez où il ne ſe fuſt iamais ietté de luy meſme. Mais pour monſtrer de quelles affections il eſtoit capable, il alla premierement de nuit tout ſeul auec vn laquais deſpendre les corps de cès pauures gens qu'on auoit portez au gibet hors la ville, les baiſa tous trois en pleurant, & pour dernier office d'humanité, les enſeuelit luy meſme. Apres ayãt iuré de venger leur mort ſur le premier qu'il rencontreroit de Villefranche, & en voulant ſur tous à Marrel ; il luy eſcriuit en ces termes.

Ta maiſon en cendres, ta femme violee, tes enfans pendus. Ton ennemy mortel, La Garde. De fait il faillit à peu qu'il ne print ſes enfans, qui euſſent couru grand' fortune de porter l'iniquité de leur pere. Mais le ſort tomba ſur vn ſien parent, auquel il coupa le nez, & l'oreille, dont il fut appellé le coupeur de nez. Tel fut la Garde Valon, à la memoire duquel i'ay bien voulu rendre ce petit diſcours, tant pour l'amitié qui fut entre nous, que pour faire voir à ceux qui ne l'ont point connu, quel homme c'eſtoit. Bazanez luy ayant ſurueſcu quelques annees, fut tué depuis laſchement par cinq ou ſix hommes qui le prindrent en aduantage, ayant neantmoins porté morts par terre les deux premiers qui l'attacquerent, & laiſſé viuant & mourant vne reputation honorable d'vn genereux

& braue courage.

Enuiron ce temps là il ſe fit encore trois autres Duels ences quartiers de meſme ſuiet, & pour des occaſions preſque ſemblables. L'vn en Auuergne entre Peyrot de Raſtinhac, & Saubeuf; qui ſe battant auec vne eſpee courte qu'il auoit accouſtumé de porter ordinairement, & eſtant arreſté par les coups d'eſtoc que Peyrot luy tiroit de pied ferme toutes les fois qu'il vouloit aller à luy, percé de treize coups d'eſpee à trauers le corps; luy diſoit. He! vien à moy Peyrot, ie te prie. A toy? diſoit Peyrot, & tu n'es plus qu'vne charroigne morte, ſouſtenuë de ta malice. Surquoy ils furent ſeparez, & n'en moururent ny l'vn ny l'autre. *Autres Duels de Peyrot de Raſtinhac & Saubeuf.* *De Ciſterne & Feyry, cõtre Montmotou, & Benac.*

L'autre ſe fit en Rouergue entre les Barons de Ciſterne, & de Feyry Auuergnats & couſins, con-

tre Monmotou, & Benac Rouerguas. La querelle fut priſe à Eſtaing, & ſe decida pres de là; de telle façon que de quatre qu'ils eſtoient, les trois demeurerent morts ſur la place, & le quatrieſme fut emporté bleſſé de quatre grands coups d'eſpee. Feyry & Benac s'entretuerent tous deux d'vn coup fourré. Ciſterne donna quatre coups dãs le corps de Monmotou, & en receut autant dans le ſien, dont il tomba mort ſur la place.

De Mongaillard & le Terme.

Le troiſieſme ſe fit en Quercy entre Mongaillard, & le Terme, qui fut encore bien rude; car le Terme qui reſta viuant s'en alla ſanglant de vingt & quatre bleſſeures. Il m'a luy meſmes conté que s'eſtans percez tous deux iour à iour de pluſieurs coups d'eſtoc, & Mongaillard ſe ſentant bleſſé à mort, ſe ietta ſur luy comme vn homme deſeſperé, le

porta par terre, & tomba luy meſme deſſus ; luy donna pluſieurs coups de poignard, & ſe ſentant defaillir ſans le pouuoir tuer, appella ſon laquais, luy diſant, laquais tuë, tuë. Le laquais ayant peur de tuer ſon maiſtre qui eſtoit ſur ſon ennemy, & le couuroit tout de ſon corps, & Mongaillard s'en apperceuant redouble ſon cry, luy diſant, hé! tuë, tuë nous tous deux. Voila en quel eſtat ce pauure Gentil-homme mourut, & le deſeſpoir où s'expoſent ceux qui meurent en ces combats. Il auoit deſeſperé le Terme, & l'auoit porté comme par force à ſe battre, & Dieu le punit. Mais le Terme n'en fut pas pour cela plus ſage, car ayant tué encore vn autre Gentil-homme en Duel appellé Verdun, & eſtant venu pardeça pour auoir ſa grace qu'on luy fit aſſez aiſement obtenir ; il s'enuelopa

parmy tãt d'autres querelles, qu'en fin il fut tué par vn ſoldat des Gardes deuant l'hoſtel de Longue ville. Notez qu'il l'auoit deſeſperé comme Mongaillard l'auoit auparauant deſeſpere luy meſme, (car il l'auoit fait caſſer du regiment pour les affronts qu'il luy auoit faits ſouffrir,) Et Dieu le punit par les mains de ce ſoldat, comme il auoit puny Mongaillard par les ſiennes.

Du Comte de Saut & de Nantouillet ſous le meſme Roy.

CHAP. XXXVIII.

ALors que le Duc de Bar fut en ceſte ville pour eſpouſer feu Madame ſœur du Roy, pluſieurs Courtiſans ſortirent au deuant de luy, entre leſquels eſtoit le Comte de

de Saut. Au contraire Nantoüillet eſtoit ſur vne feneſtre au pont noſtre Dame pour le voir paſſer. Il eſt vray ſemblable qu'on luy demanda, pourquoy il n'eſtoit allé au deuant du Duc, Mais il eſt vray que ſoit en ſuite de ce propos, ou de quelque autre, il dit, qu'il n'y auoit que les faſcheux de la Cour, qui fuſſent allez au deuant de luy. Ceſte parole recueillie, & raportee au Comte de Saut, il dit, que celuy qui l'auoit ditte auoit menti. Nantoüillet gaigne la campagne pour faire appeller ſon ennemy; mais on luy donne des gardes, & quelque temps apres on les accorde. Notez qu'en ceſte querelle le Marquis de Cœuure s'offrit au Comte de Saut contre Nantoüillet.

Quelque temps apres le Marquis de Cœuure ayant diſpute contre Crequi, voicy Nantoüillet qui s'of-

freau Marquis de Cœuure. On tiét que ce ne fut pas tant pour enuie qu'il euſt de le ſeruir, que pour le deſir d'en auoir auec le Comte de Saut qui deuoit ſeconder Crequi; & contre lequel il gardoit touſiours au cœur le ſouuenir de ce dementi qu'il luy auoit donné, bien qu'il en euſt eſté ſatisfait par accord. Ainſi donc pour la hayne qu'il portoit au Comte, & non pas pour l'amour du Marquis, il s'offre à vn homme, qui peu de temps au parauant s'eſtoit offert à ſon ennemy contre luy.

Le Marquis s'en eſtoit fuy du Louure, à telles enſeignes qu'il auoit laiſſé ſon manteau, comme Ioſeph, & s'eſtoit retiré à Nantoüillet. Crequi auoit des gardes, tellement que Nãtoüillet ne pouuoit traiter qu'auec le Comte de Saut ſon ſecond, & ſon frere. Il le prie de faire en ſor-

te que le Marquis & ſon frere ſe puiſſent voir l'eſpee à la main, & qu'ils participét tous deux à la gloire de ceſte action (c'eſt de ces belles paroles qu'on dore l'amertume de ces pillules.) L'autre s'excuſe ſur les deffenſes qu'on à faites, & les gardes qu'on a baillees à ſon frere. Mais quoy: que ferons nous donc? dit lors Nantoüillet. Pour moy, reſpondit le Comte, ie n'ay point de gardes. Ha! repliqua Nantoüillet, vous parlez comme vn homme de bien doit faire, & pour faire auſſi bien comme vous parlez, rendez vous à ſainct Denis demain grand matin.

Ne voila pas vn digne ſujet de querelle? & Nantoüillet ne teſmoigna-t'il pas lors qu'il ne ſe ſoucioit du Marquis de Cœuure, que pour couurir la paſſió qu'il auoit de quereller le Comte de Saut; auquel il

ne pouuoit rien demander pour luy meſme ſans offenſer ceux qui les auoient accordez? Au reſte ſi le Roy euſt permis alors les combats, comme nous auons monſtré que ſes predeceſſeurs les auoient permis, & qu'il euſt falu que ces deux ſeigneurs fuſſent venus deuant luy diſputer leur droit, & faire ſerment de la Iuſtice de leur cauſe; N'euſſent ils point eu honte de produire vn ſi vain ſujet de diſpute deuant vn tel Roy, & luy demander le combat pour vne ſi legere occaſion? Sans doutte ils euſſent perdu leur reputation au lieu d'en aquerir de nouuelle, & ſe fuſſent rendus plus dignes de mocquerie, que de loüange.

Ceſte partie arreſtee, Nantoüillet part de Paris, & s'en va à Nantoüillet, ou eſtoit le Marquis de Cœuure, ne luy dit rien du marché, qu'il auoit fait auec le Comte de

Saut; Mais la nuit venuë, remonte à cheual, & tire droit à ſainct Denis. On ne conte que cinq lieuës de l'vn à l'autre, parquoy il y fut auant le iour, tellement que l'Egliſe de l'Abbaye ou le rendez-vous auoit eſté donné, n'eſtoit pas encore ouuerte. Il ſe retira dans vne chãbre au logis de l'eſpee Royale, en attendãt qu'on l'ouurit, & ſe tient ce pendant ſur la feneſtre. Le iour vint, & auecque luy le Comte de Saut. Il deſcend auſſi toſt qu'il l'euſt aperceu, on ouure l'Egliſe, & ils vont prier Dieu, ouyr la Meſſe, & puis deſieuner enſemble au logis ſuſdit. Auant que partir pour s'aller batre, ils eſcriuirent qu'ils ſe pardõnoient leur mort l'vn à l'autre, qu'ils n'eſtoient point ennemis, n'y n'auoient point de querelle, & prioient les parents & les amis de celuy d'eux qui mourroit en ce combat, de n'en re-

chercher point celuy qui demeureroit en vie, ny par armes ny par iuſtice. Et ſignerent tous deux ceſt eſcrit. Voila vne eſtrange procedure! Ils eſtoient couſins, ils n'eſtoient point ennemis, ny n'auoient point de querelle ainſi qu'ils laiſſoient par eſcrit; & neantmoins s'alloient batre.

Eſtans ſur le lieu, Nantoüillet demáda au Comte de Saut, s'il n'étoit point en colere? A quoy il reſpondit froidement que non: Et Nantoüillet repliqua. Si ſuis bien moy, i'y ſuis bien auant. On dit qu'ayãt mis pied à terre, Nantoüillet eſtoit deſja en preſence l'eſpee nuë à la main, que le Comte de Saut ne ſongeoit pas encore à tirer la ſienne; juſques à ce que Nantoüillet luy demanda s'il ſe vouloit batre à tout ſon fourreau. Ils ſe batirent à l'eſpee ſeule, de laquelle Nantoüillet donna deux

coups au Comte de Saut, & tomba à terre bleſſé de cinq. Le Comte remontant viſtement à cheual; donne de rechef juſqu'à ſainct Denis, dont il luy enuoya vn Preſtre auant que ſe faire penſer, ayant plus de ſoin du ſalut de celuy qu'il auoit tué, que des bleſſeures qu'il en auoit receuës. C'eſtoit lors que le Roy ſe preparoit pour aller à Sedan contre le Duc de Boüillon. La mort de Nantoüillet fut regrettee de beaucoup de gens, & eſt encore regretable pour le courage qui le faiſoit eſtimer entre les plus braues, ſuiuie depuis de celle du Cõte de Saut: Qui en la fleur de ſa plus viue ieuneſſe, mourut quelques annees apres de maladie; laiſſant vne memoire honorable de ſa valeur. Il eſtoit diſcret, agreable, & de bonne mine; & ce qui ſe trouue rarement parmy ceux de ſa condition, il

n'eſtoit pas moins capable des bonnes lettres, que de l'exercice des armes.

Autre Duel du Baron de Breſſieux & de Balagny ſous le meſme Roy.

CHAP. XXXIX.

ENuiron ce temps-là que nous venons de marquer, il ſe fit encore vn autre combat de meſme façon, en meſme Cour, & pour vne occaſion preſque ſemblable; entre le Baron de Breſſieux frere aiſné du Marquis qui eſt aujourd'huy, & le Baron de Balagny frere auſſi du ieune Balagny qui luy à ſuccedé. Le ſujet proceda d'vne gajeure d'vn bas de ſoye. Balagny eſtant aux tuilleries auec pluſieurs autres dont Breſſieux en eſtoit vn, mit ſon cha-

peau à l'vn des bouts de la grande alee, & demanda s'il y auoit quelqu'vn qui voulut ioüer mille piſtolles, à qui pluſtoſt l'auroit à la courſe à commencer depuis l'autre bout. Breſſieux dit, qu'il ne les auoit pas ſur luy, mais qu'il les enuoyeroit querir s'il vouloit en bagues, ou en argent, & les mettroit au hazard. Non dit Balagny, mais courós pour vn bas de ſoye, ils en demeurent d'acord. La courſe fut longue, penible, & roide, comme de deux hommes qui ne manquoient pas de force, de diſpoſition, ny d'haleine. En fin apres l'auoir quaſi parfournie, & eſtre allez per à per juſqu'au pres du but, Balagny tombe, & Breſſieux emporte ſon chapeau. On dit que auant que Balagny tombaſt, Breſſieux l'auoit deuancé d'vn pas, tellement que ſa cheute ne fut pas cauſe de ſa perte.

Neantmoins Breſſieux ne ſe voulant point ſeruir de ceſt aduantage qu'il eſtimoit pluſtoſt deuoir à la fortune qu'à ſon adreſſe, luy dit. Balagny, ie ſuis content de recourir encore vne fois, & ne te demander rien de ceſte courſe, puis que tu es cheu, afin de t'oſter toute ſorte d'excuſe. Tu fais bien, reſpond Balagny, de ne m'en rien demander, car ie ne t'en payerois rien auſſi. Ha! puis que tu le prens là, replique Breſſieux, nous ne courrons plus, & ſi tu me payeras. Ie ſçay bien que non, dit Balagny; ie ſçay bien que ſi, dit Breſſieux. Sur ceſte conteſtation, ils ſe gourment. On les ſepare, on les arreſte, & le Roy leur ayant donné des gardes, ils furent le lendemain accordez chez le Mareſchal de Briſſac. En s'embraſſant; Balagny, (luy dit Breſſieux à l'oreille) ie ne ſuis point ſatisfait de ceſt

accord, trouue toy demain à la porte ſainct Marceau auec vne eſpee, & vn poignard.

Ce iour-là, le Roy partit de Paris pour aller à Fontaine-bleau; & le lendemain nos deux champions ne faillent point de ſe trouuer au lieu aſſigné. Ils ſortent du fauxbourg, s'eſcartent du grand chemin, mettent pied à terre, & quant & quant la main à l'eſpee. Comme ils ne faiſoient encore que commencer, vn Enſeigne du regiment eſtant à cheual au deuant de ſa compagnie qu'il menoit à Fontainebleau, les void tous deux dans vn champ l'eſpee à la main. Il quitte ſa compagnie, & a courſe de cheual ſe porte entre leurs armes auãt qu'ils ſe fuſſent encore bleſſez; les prie, les coniure de les mettre bas, & ne paſſer point plus auant en ce combat. Eux au contraire le prient de ſe re-

tirer, & de leur laiſſer deſmeſler leur diferent; Et comme il proteſte de mourir pluſtoſt que de les laiſſer batre. Tuons le doncques, dit Breſſieux, afin qu'il ne nous empeſche. Ingrate & mal-heureuſe penſee de vouloir tuer vn homme, parce qu'il leur vouloit conſeruer les vies, pour laquelle il eſt vray-ſemblable que l'Autheur de ce conſeil y laiſſa la ſienne. Mais Balagny n'eſtant point de cet aduis, & ne ſe pouuant autrement defaire de ceſt Enſeigne, ils luy donnerent tous deux leurs armes d'vn commun accord. Neátmoins ſous la promeſſe que luy fit Balagny de ne ſe point batre, & de s'en aller, il luy rendit apres ſon eſpee, & Balagny reprint le chemin de Paris, ainſi qu'il auoit promis. Quant à Breſſieux, il fit plus de dificulté de la luy rendre, tát parce qu'il ſembloit qu'il fut agreſſeur, que par

ce qu'il auoit cõſeillé ſa mort. Mais en fin voyant qu'il s'offençoit d'eſtre pirement traité que Balagny, & craignant qu'en voulant acorder vne querelle ou il n'auoit point d'intereſt, il n'en fit vne contre luy meſme ; il luy rendit encore la ſienne. Breſſieux ayant ſon eſpee ; Ce n'eſt pas tout, luy dit-il, il me faut auſſi mon poignard. Si ie vous le rendois, reſpond l'Enſeigne, Balagny auroit autant de ſujet de ſe plaindre de moy, comme vous diſiez en auoir n'aguere, ne luy ayant point rendu le ſien. Ie ne m'informe point de cela, ie veux mon poignard, replique Breſſieux. L'Enſeigne voyant que c'eſtoit tout de bon, & ne voulant point auoir ſeparé deux hommes pour ſe batre apres auec l'vn deux, luy rend ſon poignard. A tout lequel Breſſieux print le galop apres Balagny qui ſe retiroit, & paſſant

au long d'vn ruiſſeau qui vient depuis Gentily iuſques au fauxbourg, appellé des Gobelins, où l'on taint ordinairement la meilleureeſcarlate qui ſe faſſe dans Paris, y ietta ſõ poignard dans vne eſcluſe, & bien toſt apres atrapa Balagny duquel il fut tué d'vn ſeul coup d'eſpee, qui prenoit depuis la gorge juſques dãs les reins, ou l'eſpee s'eſtoit rõpuë. On ne ſçait pas bien netement cõment ce combat ſe paſſa, parce qu'il fut diuerſement racõté, & que le coup dõné de haut en bas auec tant de force, fit preſumer qu'il auoit eſté donné à cheual. Neantmoins le Marquis de Breſſieux ayant voulu quereller trois ou quatre fois Balagny, & pour ce ſujet, & pour d'autres qu'il recherchoit ouuertemẽt pour venger la mort de ſon frere ſur celuy qui la luy auoit donnee; Le Roy commanda à feu la Contamyne de

luy dire qu'il ne recherchaſt plus Balagny pour ce regard, attendu qu'il auoit tué ſon frere en homme de bien. Balagny apres vne infinité de querelles qu'il eut depuis, ayant fait vne partie des quatre vẽts pour le Carrouzel qui ſe fit à la place Royalle, fut tué auec Piémorin à la ruë de petit champ, deuant l'enſeigne des quatre vents.

Querelle de Soëilles & de Deueſe ſous le meſme Roy.

CHAP. XL.

POur faire voir qu'il vaudroit mieux permettre les Duels aux cas cy deſſus ſpecifiez, que ſouffrir les inconueniens qui arriuent d'vne defenſe inutile; ie raporteray encore ceſte diſpute, qui ſe forma

pour vne telle occaſion. Soëilles s'eſtant marié en Láguedoc auec vne belle Damoiſelle, fit vn voyage à la Cour quinze iours apres ſes nôces, pour obtenir quelque commiſſion du Roy en la guerre qu'il s'apreſtoit alors de faire en Sauoye, & laiſſe ceſte ieune femme dans la maiſon qui ne faiſoit bonnement qu'y entrer. C'eſtoit quitter trop toſt la partie, auſſi ne s'en trouua-t'il pas bien. Il auoit neantmoins en partant recommandé les affaires de ſa maiſon, & les actions de ſa femme à la vigilance d'vn ſien beau-frere appellé Dupon, qui fut bien aſſez diligent pour les deſcouurir, mais non pas pour les empeſcher.

Soëilles auoit vn voiſin appellé Deueſe qui auoit accouſtumé de le voir ſouuent, & continuãt les droits que le voiſinage, la couſtume, & l'amitié luy auoient acquis, ne laiſſa pas

pas de viſiter ſa femme en ſon abſence comme lors qu'il eſtoit chez luy. Deueſe eſtoit jeune & beau Gentil-homme, riche, adroit, de bonne mine, & de meilleure reputation. Elle eſtoit ieune, belle, & de bonne grace. Il ne ſe faut donc pas eſtonner ſi de la conuerſation de deux perſonnes ſi agreables, naſquit ceſte paſſion amoureuſe, qui principalement en ceſt âge-là ſurpaſſe toutes les autres. Deueſe neãtmoins fut fort rebuté, & ceſte femme oppoſant ſon deuoir à ſon amour, reſiſta longuement à ſes pourſuites, auec vne conſtance qui a fait croire à pluſieurs, qu'elle ne fit autre faute auec luy que de l'eſcouter.

Toutesfois Dupon ſe douta tout incontinant de ces praticques, & tenant pour ſuſpectes les trop frequentes viſites de Deueſe, eſclaire

ſa belle-ſœur de plus pres que de couſtume. On dit que pour auoir plus de cõmodité de ſe voir, elle fut chez vne ſienne parente, où Deueſe ayant plus d'accez & de liberté que chez elle, fut rencontré par Dupon ainſi qu'il ſortoit de ſa chambre tout en chemiſe. Alors ſe tenant par trop aſſeuré de ce dont il n'auoit auparauant qu'vn ſimple ſoupçon, il ne fit point dificulté de le dire à Soëilles à ſon retour; qui receut ceſte nouuelle à l'entree de ſa maiſon comme vn coup de poignard qu'on luy euſt donné dans le cœur. Il pria neantmoins ſon beau frere de n'en rien dire, & diſſimule ce qu'il en penſoit à ſa femme; Mais non pas ſi bien qu'elle ne s'aperceut que ſon mary auoit quelque martel en teſte qui trauerſoit ſon repos. Parquoy iugeant que Dupon auoit parlé, & ce qu'il auoit dit, elle ſe reſout à

preuenir la demande que Soëilles luy pouuoit faire ſur ce ſuiet, & l'aduertir d'vne partie de ce dont il ne ſçauoit que trop bien le tout. Elle l'aduertit donc qu'il ne ſe fiaſt point en Deueſe, qui en ſon abſence n'auoit pas tãt temoigné d'amitié pour luy, que d'amour pour elle. Qu'il n'auoit pas tenu à luy qu'il n'euſt bleſſé ſon honneur, s'il euſt trouué vne femme qui euſt eu auſſi peu de fidelité, comme il en auoit monſtree. Soeilles tourne en ieu l'aduertiſſement de ſa femme, & luy dit en riant qu'elle eſt du naturel des autres, qui croyent qu'on leur parle touſiours d'amour lors qu'õ y penſe le moins; Et ce pendant pour s'eſclaircir d'vne choſe qu'il ne pouuoit encore croire, & dans laquelle il ne voyoit qu'à trauers les ombres de mille confuſes penſees, il taſche de gaigner ſous main la fille de cham-

bre qui la ſeruoit. Mais ny prieres, ny promeſſes, ny menaces ne la pouuant eſmouuoir à deſcouurir les amours de ſa Maiſtreſſe, Soëilles ſe met en fougue, & tourne ſa diſſimulation & ſa patience en vne violente colere. Les eſclats de ſa fureur retentiſſent juſques à ſa femme, qui ſe void menacer d'vn orage qu'elle croyoit eſtre ia paſſé. Et Soëilles voyant qu'il n'eſtoit plus temps de diſſimuler, luy dit abſolument qu'il ſe vouloit arracher ce ſoupçon de l'ame, & ſçauoir iuſques où s'eſtendoient les priuautez qu'elle auoit euës auec Deuſe. Sa femme trouuant ceſte nouuelle façon de proceder eſtrange, & iniurieuſe, s'apelle miſerable, & ſe plaint hautement d'eſtre tombee entre les mains d'vn mary ialoux, ſi peu digne de ſa chaſteté, qui veut ſçauoir maintenant par force, ce qu'elle luy a dit par

amour, auant meſme qu'il s'en informat. Au reſte qu'elle ne luy auoit rien caché de la verité, apres laquelle il n'y auoit plus rien à dire.

Dupon auoit dit à Soëilles, que Deueſe eſcriuoit à ſa femme, & ſa femme à luy. Soëilles donc, ſans s'amuſer à ſes plaintes, luy fait ouurir ſes coffres, croyant y trouuer ces lettres, & foüille luy meſme par tout, ſans y rien trouuer qui le peuſt faſcher. Il y auoit vn petit cabinet d'Allemagne où elle tenoit ſes papiers qu'elle ouurit encore, dans lequel il ne trouua que les lettres amoureuſes que luy meſme luy auoit eſcrittes au temps qu'il la recherchoit, qui luy attendrirent le courage, & firent venir les larmes aux yeux de ſa femme Deſia Soëilles s'apaiſoit; & voyant qu'en cherchant vne preuue de ſon infidelité, il trouuoit vn teſmoignage de ſon amour

en la conſeruation de ſes lettres, ne ſçachant plus que dire meditoit de luy demander pardon. Elle au contraire groſſiſſoit ſes premieres plaintes auec plus de hardieſſe qu'auparauant, prenant courage de ſon innocence, & de la repentance de ſon mary. Mais ayant porté ce cabinet ſur vne table pour mieux voir ce qui eſtoit dedans, & le voulant raporter au coffre, il luy cheut des mains & ſe caſſa contre terre Il y auoit vn petit ſecret dans le cabinet que Soëilles ne ſçauoit pas, qui rompit auſſi, & par ſon debris fit tomber encore d'autres papiers qu'il n'auoit pas veus. Il ſe baiſſe pour les releuer, & trouue que c'eſtoient des lettres de Deueſe à Madamoiſelle de Soëilles, & de Madamoiſelle de Soëilles à Deueſe. Elle auoit eſté ſi ſotte de garder non ſeulement ces lettres, mais encore vne copie de ſes reſ-

ponces. Là eſtoit ſon procez tout fait par eſcrit de ſa propre main, les aſſignations des heures, & des lieux donnees, & receuës, qui les mirét tous deux en la plus grande confuſion qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Dificilement ſe peut-il penſer qui eut plus de honte, ou luy de ſe voir cocu lors qu'il penſoit eſtre guery de ſa jalouſie, ou elle de ſe trouuer conuaincue dans le triomphe qu'elle faiſoit deſia de ſon innocéce. I'eſcris cecy ſur la paſſion qui l'a fait depuis publier à Soëilles par tout le monde : Aduertiſſant le Lecteur, qu'en l'opinion de pluſieurs, ceſte femme eſtoit neantmoins innocente; & qu'ayant veſcu depuis, & viuant encore en reputation de femme de bien, elle a dementi le blaſme que l'on luy donne, & fait paroiſtre que c'eſtoit pluſtoſt vn effect de la ialouſie de ſon mary,

que de ſa faute.

Mais ſelon le diſcours de Soëilles elle fut lors ſi eſperdue, que ſó eſtónement en partie arreſta la violence de ſa fureur; & luy fit dire qu'elle ne ſe troublaſt point, ny ne deſcouuriſt point elle meſme vne choſe faite, qui ne ſe pouuoit reparer que par le ſilence. Ie ne vous maltraicteray point, dit-il, quelque ſuiet que vous m en ayez donné: & oublieray le paſſé pourueu que vous n'y retourniez plus à l'aduenir. Il contoit qu'elle luy demanda pardon les genoux à terre; Mais les autres tiénent qu'elle n'aduoüa pas ſeulement le fait, & qu'à la verité il trouua des lettres de Deueſe, mais qui ne teſmoignoient rien contre ſon honneur. Quoy qu'il en ſoit, l'afaire ſe paſſa doucement, Soëilles ne voulant point eſuenter vne choſe qui ne fait mal qu'entant qu'elle eſt

deſcouuerte. Si eſt ce qu'ayant eſcrit à ſa belle-mere qu'il la ſuplioit de ſe rendre à Monpellier pour vne affaire de conſequence qu'il auoit à luy communiquer, & ſa belle mere s'y eſtant renduë, il dit à ſa femme, qu'il la vouloit aller voir, & qu'elle s'apreſtaſt auſſi pour eſtre de la partie, ne luy faiſãt point plus mauuais viſage que de couſtume, ny pire traitement, que de ne coucher point auec elle.

Eſtans arriuez à Monpellier, ceſte belle-mere, qui ne ſçauoit pas le deſſein qui les menoit, non plus que l'hiſtoire de leur infortune, les reçoit tous deux comme ſes enfans, auec le meilleur viſage, & la meilleure chere qu'elle leur peut faire. Ils ſouperent bien enſemble, mais ils n'y coucherẽt pas; & ayãt paſſé la ſoiree en deuis communs ſans aucune demonſtration de ce qui s'eſtoit

paſſé, Soëilles s'eſtant retiré de bonne heure, ſe leue le lendemain grād matin, & ayant fait apreſter ſes cheuaux, heurte à la chambre deſa belle mere, & luy fait dire qu'il eſtoit là pour luy donner le bon-jour. On le fait entrer qu'elle eſtoit encore au lit; & il luy donna le bon-jour, & luy dit adieu tout enſemble. Comment, mon fils, reſpond-elle, ſont ce les afaires de conſequence que vous m'auez eſcrit auoir à me dire? Madamoiſelle, replique Soëilles, ce ſont de ſi mauuaiſes afaires, que i'aymerois beaucoup mieux les taire que d'en parler. Toutesfois encore faut-il que vous le ſçachiez, & que ie vous die malgré moy auec le plus violēt regret qui m'ait iamais outré l'ame, que nous nous sōmes trōpez tous deux, vous en me penſant donner, & moy en penſant prendre de vous vne honneſte femme. Allez

impudent, ce dit-elle alors, n'auez vous point de honte d'attacher vne telle iniure à l'honneur de ma fille, & ſur voſtre propre front? Allez effrontée, vous ne la meritez pas, elle eſt plus ſage & plus honneſte femme que vous ne ſerez iamais honneſte homme. Pour replique, Soëilles tire de ſa poche les lettres que ſa femme auoit eſcrites à Deueſe, & les monſtrant à ſa belle mere; Madamoiſelle, dit-il, vous connoiſſez la lettre de voſtre fille, voyez cela, & folle ou ſage diſpoſez vous à la retirer; car ie vous la laiſſe, & vous la rends comme vous me l'auez baillee.

Voila quel fut le depart de Soëilles auec ſa belle mere: car quant à ſa femme, il ne la vid point, & s'en alla de ce meſme pas chez Deueſe. Il y arriua qu'il eſtoit enuiron l'heure du diſner, & trouua Deueſe, & ſon

pere qui eſtoient preſts à ſe mettre à table auec vne douzaine de leurs amis. Soeilles y fut embraſſé, & careſſé de tous, & particulierement de Deueſe qu'il embraſſa auſſi comme de couſtume, & s'eſtant mis auec eux à table, diſnent enſemble de cópagnie. Apres diſner, il eſcarte Deueſe dans vn iardin & ſe pourmenát ſeul à ſeul dans vne allee, luy dit, qu'il eſtoit là pour ſe couper la gorge auec luy, qu'il auoit faict apporter deux eſpees, & deux poignards en tel lieu, où il le prioit de ſe rendre. A moy! dit Deueſe, vous vous mocquez; Ie me veux batre contre vos ennemis, non pas contre vous, auec qui ie fais profeſſion d'eſtroite amitié. Non, non, reſpond Soeilles, ne vous flatez pas, il faut que ie vous eſtrangle de mes mains ou que ie ſois eſtrãglé des voſtres Mais quoy, ſans querelle! dit Deueſe, n'en fau-

ray-ie point au moins le ſuject? Le ſuiect de noſtre combat ſera le plaiſir, repart Soeilles, pour lequel ſeul ie me veux auiourd'huy batre contre vous. Ha! puis que c'eſt voſtre plaiſir, ie le veux; replique Deueſe. Mais ce ne ſçauroit eſtre auiourd'huy: car ayant les amis que vous auez veuz chez moy, outre que nous ne nous en ſçaurions deſrober qu'on ne s'en prind garde; on pourroit penſer, ſi d'auenture le ſort me fauoriſoit, que ie m'eſtois ſeruy contre vous de l'auantage que ma maiſon, & mes amis me peuuent dõner en ces lieux. Mais faites moy ſçauoir de vos nouuelles en tel iour, & place qu'il vous plaira; Ie vous promets de vous contenter. Soëilles ſe paya de ceſte raiſon; & s'eſtant retiré le iour meſme, luy enuoya le lendemain vn cartel par vn laquais, qui le mena ſur le lieu que

Soëilles auoit choiſi pour l'attẽdre. Soëilles ſe confiant en la franchiſe, & en la reputation de Deueſe, s'y eſtoit porté tout ſeul. Deueſe s'y rendit auſſi, mais accompagné de ſes amis, à l'aide deſquels, Soëilles fut bleſſé, d'vn ſi grand coup d'eſtoc par derriere, que l'eſpee rompit dans le corps. Deueſe ayant fait ceſte laſcheté, contre l'eſtime qu'vn chacun faiſoit de ſon courage, ſe retire dans ſa maiſon, & laiſſe à Soëilles vn nouueau deſir de vẽger deux deplaiſirs au lieu d'vn, ſi ſenſibles & ſi ſanglans que ceux qu'il auoit receuz. On le penſe, mais ſi mal, qu'au lieu de ſonder la playe, on la guerit ſeulement par dehors, & l'on luy laiſſe l'eſpee rompuë au dedans.

La guerre de Sauoye s'allume, le Roy meſme y marche en perſonne, Deueſe s'y trouue, auſſi fait Soëilles; qui penſe tirer raiſon de ſon enne-

my, ou le deshonorer à la veuë du Roy, & de l'armee. Parquoy il n'y fut ſi toſt arriué, qu'il le fit incontinent appeller, & ſe rend au lieu aſſigné, monté ſur vn petit bidet, auec vne ſeule eſpee. Deueſe s'yrédit auſſi mais ſur vn bon cheual d'Eſpagne, & armé d'vn piſtollet qu'il laſcha d'abord contre Soeilles, & ſe met en fuite ſans que Soeilles le peuſt ioindre pour la viſteſſe de ſon cheual, ny que ſon piſtollet euſt fait mal à Soeilles. Certes ſa conſcience le deſcourageoit en vne ſi mauuaiſe cauſe. Soeilles ſe plaint au Roy de ces deux aſſaſſinats, & du peu de raiſon qu'il pouuoit tirer par les voyes honorables de celuy qui les auoit ſi laſchement faits. Et bien qu'il fit à la fin ce qu'il deuoit auoir fait au commencement; Si eſt-ce que le Roy trouua ſi mauuaiſe l'actiõ de Deueſe, qu'il le caſſa de l'ar-

mee où il portoit la cornete d'vne compagnie de caualerie, permit à Soëilles de le charger en tel auantage qu'il le trouueroit, & depuis par arreſt du Cõſeil, de prendre ſes maiſons, & le forcer luy meſme dedans.

Mais la ſanté de Soëilles empiroit touſiours, il deuint ſec comme du bois, & paſle cõme vn trépaſſé, perdit repas & repos, & demeura preſque deux ans ſans dormir, ny pouuoir durer en quelque poſture qu'il ſe miſt. Les Chirurgiens ne cõnoiſſoient rien en ſa playe, & les Medecins encore moins en ſon mal; qui leur fit iuger qu'il luy tenoit en l'eſprit, & que le deplaiſir qu'il auoit receu de ſa femme & de ſon ennemy, le rendoit ainſi mal ſain, & inquiete. Mais Soeilles, qui outre la maladie de l'ame reſſentoit encore celle du corps, & par vne ſenſible experience connoiſſoit que ſon mal n'eſtoit

n'eſtoit point imaginaire; plante là ſes Medecins auec leurs conſultes, & ſe fait porter à Montpellier pour en auoir de meilleures.

D'arriuee il ſe trouua à table dans vn logis auec vn Operateur Italien appellé Ieroſme, qui eſt maintenant à Tholoſe, & quelques autres paſſagers qui diſnoient enſemble. Soëille qui n'auoit en l'eſprit d'autre penſee, ny en la bouche d'autres diſcours que les ordinaires plaintes de ſon mal, ne ſe peut tenir d'en parler; outre ce que la couleur de ſon viſage, & le degouſt de ſon apetit, en pouuoient monſtrer. Ieroſme luy dit, que cela eſtoit aucunement de ſon art, & ſçachant la reſolution qui l'auoit porté à Mõpellier pour ſe mettre entre les mains des Medecins, dont ceſte ville eſt recommandee ſur toutes celles du monde: luy dit, que s'il vouloit luy

permettre de voir ſa playe, il luy en pourroit donner quelque aduis, qui peut eſtre luy ſeroit vtile, & en tout cas ne luy pourroit eſtre dómageable. Puis que i'ay reſolu de me mettre en la diſpoſition de gẽs que ie ne connoy point, dit Soëilles; & que d'ailleurs ma vie m'eſt tellement à charge, que i'ayme autãt la perdre, que la conſeruer dauantage en ceſte detreſſe, inconu pour inconu, i'ayme autant me remettre entre vos mains, qu'en celles des autres; & vous prie d'y aporter ce que voſtre art, & voſtre experience vous ont apris. Dés l'heure meſme, Ieroſme viſite ſa playe; & l'ayant couché ſur vn lit, luy dõne vn coup de razoüer en la meſme partie en laquelle il auoit eſté bleſſé; ſonde de nouueau ſa bleſſeure, & trouuant qu'il y auoit du fer là dedans; Courage Monſieur, luy dit-il, vous eſtes guery:

Et diſant cela, luy arrache demy pied d'eſpee hors du corps. Soëilles demeure dans le lit, & s'endort d'vn ſommeil ſi profond, qu'il demeure vingt quatre heures ſans s'eſueiller.

Depuis il recouure en peu de tẽps ſa vigueur accouſtumee, la couleur & l'embonpoint luy reuindrent; Auec leſquels il reprit les premieres erres de ſa querelle, & de ſon procez auecque Deueſe, fut en Holande, paſſa & repaſſa deux fois à la Court, où ie le vis en vne parfaite ſanté; Et s'en eſtant retourné au païs pourſuit tellement Deueſe qu'il le deſpoüille de tout ſon bien, & le prend luy meſme priſonnier dans ſa maiſon propre. Eſtant en poſſeſſion du bien & de la perſonne de ſon ennemy, que pouuoit-il ſouhaiter dauantage? Certainement Dieu

auoit porté iuſques icy la cauſe de Soeilles, luy rendant ſa ſanté deſeſperee, & le comblant de bien, d'hõneur, & de contentement tout enſemble, aux deſpens de celuy qui le luy auoit rauy. Mais d'vne bonne cauſe, il en fit luy meſmes vne mauuaiſe, & comme Dieu s'eſtoit ſeruy de luy pour punir Deueſe, il ſe voulut à ſon tour ſeruir de Deueſe, pour le chaſtier luy meſme.

Leurs communs amis, voyans que Soeilles eſtoit plus que ſatisfait, & que Deueſe ne ſouſpiroit que ſa liberté, trouuẽt moyen de les acorder. Deueſe auoit vne ſœur qui eſtoit belle & honneſte Damoiſelle, & Soeilles eſtoit deſia ſeparé d'auecque ſa femme du cõſentement d'elle meſme. Ils acordent donc que Soeilles eſpouſeroit la ſœur de Deueſe, & auec elle la meilleure & plus belle partie de tout ſon bien ; &

qu'au moyen de ceſte alliance, ils demeureroient bons amis, & oublieroient à iamais l'animoſité de leur procez, & de leur querelle. Soeilles conſentit à cet accord, & Deueſe y condeſcendit auſſi pour ſe redimer, recouurant ſa liberté par la perte de ſon bien.

Sous pretexte de ce mariage Soeilles voyoit ſouuent ceſte fille, inſpiré neantmoins pluſtoſt du deſir de ſa vengeance que de ſon amour; Et comme il eſtoit homme acord, agreable, & habille, mais meſchãt, & deſloyal en ceſt endroit; il la pourſuit, & la preſſe ſi vifuement, que ſous la foy neantmoins qu'il luy donna de l'eſpouſer, outre la promeſſe qu'il en auoit faite à ſon frere, il en eut le plus cher gage de ſon amour. Soeilles en ayant ce qu'il en vouloit, ne voulut plus d'elle; & retenant le bien de Deueſe,

ne voulut point eſpouſer ſa ſœur. Action la plus mauuaiſe qu'vn meſchant homme puiſſe commettre, par laquelle apres auoir fauſſé ſa promeſſe, & violé ſa foy, il teſmoigna qu'vne paſſion effrenee ne ſe peut iamais aſſouuir; ne ſe contentãt pas d'auoir ruiné ſon ennemy de reputation, & de bien, s'il n'eſtendoit encore ſa vengeance ſur l'innocence de ceſte fille qui s'eſtoit dõnee à luy, & n'eſtant pas ſatisfait du bien du frere, s'il n'auoit encore l'honneur de la ſœur.

Auſſi Dieu qui eſt là haut, luy monſtra qu'il ne ſe faut point ioüer de ſon nom; & permit que Deueſe deuenu de beau frere qu'il luy penſoit eſtre, ſon irreconciliable ennemy, & deſeſperé de la ruine que ceſt homme fatal à ſon honneur, à ſon bien, & à toute ſa maiſon, luy auoit portee; le ſurprenant en

auantage encore vne fois, luy oſtaſt auecque la vie ; l'vſufruit du bien qu'il luy poſſedoit, & le moyen de luy faire iamais vn ſecond outrage, ny ſe venger de ce troiſieſme & dernier aſſaſſinat.

Mais auſſi pour monſtrer à Deueſe qu'il n'ayme point les aſſaſſins, & qu'il n'y a rien de ſi veritable que ſa parole ; il permit qu'il fut aſſaſſiné luy meſme par vn parent de Soeilles nommé d'Aubignac, qui le fit tuer d'vne mouſquetade. Ainſi Dieu nous chaſtie les vns par les autres, aprenant aux aſſaſſins qu'ils ſeront meſurez à l'aunage dont ils meſurent leurs ennemis, & que qui frapera du glaiue en ſera frapé. Ceſt oracle eſt ſi vray, qu'outre que c'eſt la meſme verité qui l'a prononcé, il n'y a lieu au monde où l'on n'en puiſſe voir vne infinité d'exemples : Mais particulierement en ces

deux familles, tellement exterminees par les actions qui succederent à ceſte querelle, qu'il ne reſte de toutes les deux qu'vne ſeule fille. Là où ſi le combat euſt eſté permis à Soeilles, le ſang & les meurtres qui s'eſpandirent en toute leur race, ſe fuſſent arreſtez pour le plus aux ſeules perſonnes des deux combattans.

Combat du Cheualier de Guyſe & du Baron de Lux, ſous Louys XIII. à preſent regnant.

CHAP. XLI.

AYant monſtré l'vſage des anciens Duels par les exemples de ceux qui ſe ſont faits ſous nos premiers Rois; & l'abus qui ſe cómet aux modernes par l'exemple des derniers; nous n'en raporte-

rons plus que deux ou trois de ce regne icy, pour faire voir en eux tous les autres. Ie dy quant à l'abus, qui conſiſte en l'appel qu'on fait de ſoy meſme ſans permiſſion; car quãt à la forme du combat, ils ſont non ſeulement differents entr'eux, mais ſi diſſemblables à tous les autres, qu'il ne s'en trouuera point de pareils en tous ceux que nous auons dits; ſoit pour la qualité des combatans, ou pour la diuerſité des armes.

Le premier ſera du Cheualier de Guyſe, & du Baron de Lux. Voila deſia vn Prince ſur le Theatre, où nous n'en auions point veuz encore ioüer ce perſonnage. Pluſieurs y eſtoient montez comme luy, s'eſtoient querellez, deffiez, & rendus ſur le lieu; mais il y auoit eu touſiours quelque empeſchement, ou quelque defaut, qui les en auoit

fait retourner ſans combatre. Ceſtui-cy combatit, tua de ſa main le pere, & le fils, & remporta vne double victoire de tous les deux.

Le premier combat fut par vne rencontre auec le pere, pour quelques paroles qu'il auoit dittes de la mort de feu Monſieur de Guiſe. Quelques vns penſent que ce ne fut que le pretexte, & que le Cheualier fut porté par d'autres ſuiets à le quereller. Quoy qu'il en ſoit, ils ſe rencontrerent vn matin à la grande ruë de ſainct Honoré, le Baron à pied, & le Cheualier à cheual ; qui mit pied à terre, & dit au Baron qu'il miſt la main à l'eſpee, en tirant la ſienne. Le Baron ne penſoit à rien moins, & ne ſe pouuoit imaginer que ce fuſt à bon eſcient ; il mit toutesfois la main à l'eſpee, mais auec peu d'effet : il eſtoit deſia vieux, & hors d'eſcrime depuis long temps,

pour ſe batre contre vn ieune Prince qui ne faiſoit que ſortir des exercices. Auſſi ne luy donna le Cheualier qu'vn ſeul coup au trauers du corps, dont il alla tõber mort dans la boutique d'vn cordonier. Quant à luy, il remonta froidement à cheual, & ſe retira le pas en la grande Eſcuyrie du Roy, comme s'il n'euſt rien veu.

Ainſi mourut le Baron de Lux pour s'eſtre vanté diſoit-on, d'auoir eſté du conſeil de Blois contre la vie du feu Duc de Guiſe. Il auoit eſté fort aimé de Henry III. qui l'auoit honoré de ſon ordre du ſainct Eſprit, & pour l'amour de luy auoit donné la vie à l'Archeueſque de Lion ſon oncle, homme d'eſtat, & d'affaires, eloquent, & ſubtil, mais ingrat, & variable en ſes affections, qui ayãt receu tant de bien-faits de ſon Prince, n'auoit pas laiſſé d'eſtre

de la ligue contre luy meſme. Il deuint apres ſeruiteur du feu Roy, & ſe trouua en de belles occaſions, tant auec luy, qu'auec le feu Mareſchal de Biron, dont il fut le conſeil juſques à ſa mort. Il auoit vn fils de meſme âge que le Cheualier de Guiſe, qui receut la nouuelle de ceſt accidẽt, auec la iuſte douleur qu'vn fils vnique pût reſſentir de la mort d'vn pere. Si ne s'oublia-t'il pas tant à pleurer ſa vie, qu'il en oubliaſt de venger ſa mort. Mais il falloit donner ordre à ſes afaires, & attendre le temps de pouuoir parler à ſon ennemy. Chacun parloit diuerſement de ce qu'il feroit, s'il eſtoit en ſa place, & chacun s'y fuſt trouué biẽ empeſché. Il auoit afaire auec vn Prince qu'il falloit qu'il tuaſt, ou qu'il en fuſt tué. De le tuer, il n'y auoit pied de terre en la Chreſtienté qui luy peuſt eſtre aſſeuree apres ſa mort; &

d'eſtre tué auſſi par celuy qui auoit tué ſon pere, ce n'eſtoit pas ſatisfaire à ſa paſſion. D'en tirer pluſtoſt raiſon par iuſtice que par l'eſpee, il ne le falloit pas ſeulement penſer. Le Cheualier eſtoit en l'hoſtel de Guiſe, dont il n'auoit point deſcouché, & où perſonne n'euſt oſé ſeulement l'aller demander. C'eſt le malheur des Gentils-hommes d'auoir affaire contre des Princes ; ce ſont des vaiſſeaux d'airain contre vn pot de terre, qui ne les peut choquer ſans ſe rompre. Le Roy doit pourtant la iuſtice à tous ſes ſuiets, & n'y a Prince qui en ſoit exépt. Mais ſes ſuiets pour grãds qu'ils ſoient, doiuẽt auſſi reſpecter les Princes. C'eſt ce que i'ay ouy dire autrefois au feu Roy ſur vn ſemblable ſuiet, auec ce beau mot. Ie vous puis faire tous grands, mais ie ne vous ſçaurois faire Princes.

Ainſi donques le ieune Baron de Lux, ayant celebré quelques quinze iours le dueil de ſon pere, meditant continuellement ſa vengeance, & fermant les yeux à tout ce qui en pouuoit arriuer; enuoye finalemẽt vn cartel à ſon ennemy. Certes il y proceda genereuſement; toute ſa vie il en euſt eſté regardé, & iamais il n'euſt veu le Cheualier de Guiſe; que le ſouuenir du ſang de ſon pere, ne luy euſt fait eſmouuoir & fremir le ſien. Ce cartel fut porté par ſon Eſcuier, qui s'aquita dignement de la charge que ſon maiſtre luy auoit commiſe. L'action eſtoit perilleuſe, car s'il euſt eſté reconnu, & qu'on ſe fuſt tãt ſoit peu douté du deſſein qui le menoit, les plus hautes feneſtres de l'Hoſtel de Guiſe, euſſent eſté trop baſſes pour luy; Mais il y fut ſi matin, que tout le monde y dormoit encore. Il entra dans la

chambre du Cheualier pluſtoſt que le iour, & l'eſueillant de la part du Baron de Lux, le ſuplia treſ-humblement de le pardonner, ſi pour ſatisfaire à ce qu'il deuoit à ſon maiſtre, il auoit eu la hardieſſe de luy porter ce cartel. Il s'eſueille à ceſte nouuelle ſans s'en eſmouuoir nullement, & ayant veu ce qu'il contenoit, les yeux encore aſſez mal ouuerts; donnez moy mes chauſſes, dit-il, d'vne franchiſe admirable, afin que tandis qu'il n'y a icy perſonne, i'aille contenter voſtre maiſtre. (Il n'y auoit pas vn ſeul valet dans la chambre.) Ceſt Eſcuier l'habillant, le ſuplie encore auec toute ſorte de reſpect & d'humilité de mener quelqu'vn des ſiens auec luy, auec lequel il peuſt rendre teſmoignage de l'action qu'il alloit faire; Alors entra dans la chãbre le Cheualier de Grignan que le Prince luy

baille pour compagnon de la fortune. Et ſans prendre aucun pourpoint, s'en va trouuer auec eux le Baron de Lux, auec vne ſimple camiſolle ſous ſon manteau. Notez que c'eſtoit au cœur de l'Hyuer, & qu'eſtant encores matin, il ne pouuoit eſtre qu'il n'euſt froid. Mais dautant que le Cartel de ce Baron courut par toute la France, & que i'en ay trouué vne copie parmy mes papiers; ie l'ay bien voulu mettre icy, pour faire voir que la paſſion ne luy troubla point le iugement, & que la haine qu'il portoit au Cheuallier comme ennemy, ne luy fit point perdre le reſpect qu'il luy deuoit comme Prince. Le Cartel diſoit ainſi.

Cartel du Baron de Lux au Cheualier de Guyſe.

MONSEIGNEVR, Nul ne peut eſtre plus fidele teſmoin du iuſte ſujet de ma douleur, que vous meſme; C'eſt pourquoy, Monſeigneur, ie vous

vous ſupplie tres-humblement de pardonner à mon reſſentiment, ſi ie vous conuie par ce billet, à me faire tant d'honneur de me voir l'eſpee à la main pour tirer raiſon de la mort de mon pere. L'eſtime que ie fais de voſtre courage, me fait eſperer que vous ne mettrez point en auant voſtre qualité, pour euiter vne action où voſtre honneur vous oblige. Ce Gentil-homme vous menera au lieu où ie ſuis auec vn bon cheual, & deux eſpees deſquelles vous aurez le choix. Et s'il ne vous eſt agreable, i'yray par tout où vous me commanderez.

Ce cartel admiré iuſtement de tous ceux qui l'ont veu, fait paroiſtre le iugement & la diſcretion de ce jeune Baron, comme le combat qui ſuiuit apres en teſmoigna le courage. Il attendoit le Cheualier dans vn village pres de Picapuce, où

il ſe chauffoit en attendant le retour de ſon Eſcuyer; qui luy eſtant allé dire que le Cheualier eſtoit là, le fut incontinent retrouuer pour luy faire quitter la camiſolle & luy bailler le choix des eſpees. Le Cheualier qui auoit eu froid en chemin, & ne s'eſtoit pas encore eſchauffé, fit quelque dificulté de la quitter, luy diſant qu'il ſçauoit bien s'il eſtoit armé, puis qu'il l'auoit habillé luy meſme. Mais ſçachant que le Baron eſtoit en chemiſe, il s'y mit auſſi; Et ayant choiſi l'eſpee qu'il voulut, renuoya l'autre au Baron, qu'il fit auſſi viſiter par le Cheualier de Grignan. Alors parurent ces deux braues courages tous enflammez d'ire: les ſeconds s'eſcartent, & ils s'aprochent à toute bride. On dit qu'ils ne ſ'amuſerent point aux paſſades pour gaigner la croupe de leurs cheuaux comme font ordinairement ceux

qui ſe battent à cheual : Au contraire, s'abordás l'vn l'autre ſans ſe marchãder, ils ſe dónerent deux ſi grãds coups d'eſtoc, que le Baron rencontrant l'arçon de la ſelle du Cheualier, le luy perça d'outre en outre, & le Cheualier le perça luy meſme de part en part. Ils redoublent ; le Baron dans l'eſpaule du Cheualier, & le Cheualier dans le corps du Baron. Bref, ils ſe porterent cinq coups dont le Cheualier s'en alla bleſſé, laiſſant le Baron mort ſur la place d'autant de playes. Braues & genereux courages s'il ſe fuſſẽt employez en vne cauſe plus legitime : car bien que le Baron ne peuſt mieux ny plus iuſtement employer ſa vie qu'à venger la mort de ſon pere : Si eſt-ce que c'eſtoit ietter le manche apres la coignee, & expoſer ſon ame en vn peril euident de ſe perdre, ſans eſperance de rien gaigner. Et bien que

le Cheualier combatit auſſi pour ſõ pere, à cauſe des paroles que le vieux Baron de Lux auoit dittes de ſa mort, & qu'il euſt tué glorieuſemẽt le pere & le fils en vn meſme mois, & remporté de ce dernier combat les plus illuſtres marques, & les plus honorables teſmoignages de ſa valeur qu'il en euſt ſceu deſirer. Si eſt-ce que cõme la cauſe fait diſtinguer le ſupplice d'auec le martyre, i'eſtime auſſi que ſa victoire euſt eſté bien plus agreable à Dieu, plus glorieuſe à ſon nom, & moins perilleuſe à ſon ame, s'il euſt combatu pour la querelle qui porta ſes Ayeux en la Paleſtine. Mais le temps, les affaires, ny ſon âge ne luy permettoient pas de former encore ces entrepriſes; Il faut que le printemps iette ſes fleurs, auant que l'Automne produiſe ſes fruits, & faire premierement les factions d'vn ſoldat, que

l'office d'vn Capitaine. Godeffroy de Boüillon auoit eſté comme luy, & ſuiuant l'Empereur Henry quatrieſme, auoit tué de ſa propre main Raoul de Suaube, ſon ennemy capital & competiteur en l'Empire, Son âge, ſa race, ſa profeſſion, & ſa generoſité naturelle faiſoient eſperer que les Palmes du Leuât ombrageroiẽt encore vne fois les Croix de Lorraine. Mais Dieu voulut autrement diſpoſer de luy.

Ceſte digreſſion nous a fait oublier nos ſeconds qui ſe batirẽt auſſi ſelon la couſtume qui les rẽdroit autrement infames. D'abord le cheual de Grignã ſe cabra, & Riolet ainſi ſe nommoit ceſt eſcuyer, prenant l'aduantage de l'occaſion & du temps, luy gaigne la croupe, & luy porte vn coup d'eſtoc dans les reins. Grignan ſe tournãt luy donne d'vn reuers ſur la teſte, & là deſſus ſuruint le Che-

ualier qui les ſepara, donnant la vie à Riolet auec le corps de ſon maiſtre.

Mais le Cheualier de Guiſe ne ioüyt pas longuement de ſa victoire; car vn an ou enuiron apres, mettant le feu luy meſme à vn canon en Prouence, le malheur voulut qu'il creua, & luy emporta d'vn eſclat la moitié du corps. Ainſi la fortune vſe impericuſement de ſes affections, ſuiuant ceux qui bon luy ſemble, mais ne s'attachant à perſonne. Quelque temps auparauant faiſant ſõ entree en vne petite ville du meſme pays, vne compagnie de femmes tranſportees d'vn excez de ioye eſtoit ſortie au deuant de luy en habit d'Amazonnes; & luy, ayant mis pied à terre à la porte de ſon logis pour voir repaſſer l'Infanterie qui eſtoit venuë au deuant de luy, quelques vns le conſeillerent de ſe retirer de peur des arquebuſades, que

les bourgeois aſſez couſtumieremẽt mal adroits tiroient continuellement; Auſquels il reſpondit en riãt, qu'il ne pouuoit mourir que d'vn coup de canon.

Cecy eſt encore memorable, & vne riche preuue de l'affection qu'il auoit emprainte en l'ame des Prouençaux, qu'eſtant porté dans la ville d'Arles le lendemain de ſa mort, le peuple criant & gemiſſant d'vne façon eſtrange, arracha les cloux de ſa biere, deſcouſut le drap où il eſtoit enſeuely, & ne trouuant aucun changement en ſon viſage, en fit faire vn pourtrait qui fut mis en leur maiſon de ville, comme vn aduertiſſement aux viuans de le regretter, & vne exhortation à la poſterité d'en garder eternellement la memoire. Mais ce qui eſt encore plus admirable, les deux premieres villes de la Prouince, Aix, & Ar-

les eſtans entrees en ialouſie de ſes cendres, & conteſtans à qui les auroit pour auoir l'honneur de leur donner ſepulture ; ne pûrent eſtre acordees que par l'expedient qu'on print, de donner le cœur à l'vne, & laiſſer le corps à l'autre.

Il fut regretté pareillement à la Court, non ſeulement de ſes parens, mais auſſi du Roy, & de la Reyne ſa mere, qui furent viſiter Monſieur de Guiſe, & le conſoler iuſqu'en ſon Hoſtel. Mais ſur tous Madame la Princeſſe de Conty ſa ſœur en fut tellement affligee, que les plus belles plumes de ce temps s'employerent à la conſoler. Il eſtoit nay à Paris, & portoit le nom de la meſme ville, mourut à Baux en Prouence, & repoſe à Arles, Prince de grande eſperance, & d'inuincible courage, beau de viſage, bien faitde corps, & dont les rares perfections

en ceſte premiere jeuneſſe, promettoient toutes choſes grandes.

Du Viſcomte d'Allemagne, & du ſieur de la Roque, Prouençaux.

CHAP. XLII.

SAns ſortir du pays où le diſcours precedent nous a portez, nous pouuons nous acquiter de noſtre promeſſe, & conclure ce traité par l'exemple de deux combats, ſignalez pour l'eſtrange façon des armes qui furent choiſies par les querellans. Le premier fut entre le ſieur de la Roque, & le Viſcomte d'Allemagne; tous deux Prouençaux, & tous deux ſi voiſins, que leur querelle ne proceda que du voiſinage. Car pour eſtre trop pres l'vn de l'autre, & auoir des villages dont ils eſtoient conſei-

gneurs, il arriua que leurs Bailles premierement ſe querellerent, & puis les maiſtres eſpouſerent la querelle de leurs Bailles. Bailles en ce païs là, eſt vne qualité qui repreſente le Seigneur en ſon abſence.

Or eſt-il que ces deux Bailles ſe trouuans enſemble vn iour en ceremonie, ſe voulurent preceder l'vn l'autre, chacun pretendant que ſon ſeigneur deuoit eſtre le premier. Mais comme ce n'eſtoient point gens d'eſpee, leur querelle ne paſſa point les paroles; qui furent bien toſt apres raportees par eux meſmes à leurs Seigneurs. Quelque temps apres Allemagne chaſſant dans vn bois, y trouue le Baille de la Roque qui chaſſoit auſſi. Auquel il dit: Et bien Baille, vous auez voulu preceder le mien? Mais s'il vous arriue d'y retourner, ie vous donneray ſi ſerré ſur les doigts, que l'enuie ne vous en

reprendra iamais. Monſieur, reſpond le Baille, i'ay vn bon maiſtre qui me deffendra. Dittes à voſtre Maiſtre, replique Allemagne, que ie vous donneray ſur les oreilles & à luy auſſi.

La Roque ſceut incontinent ceſte menace par ſon Baille, qui meſlant l'intereſt de ſon Maiſtre parmy le ſien, adiouſta ceſte derniere parole, & à luy auſſi, comme Allemagne teſmoigna depuis, diſant qu'il n'auoit iamais parlé que du Baille, neantmoins bien que la Roque fut eſclaircy de cela, & que ſes amis luy diſſent qu'il n'eſtoit point offenſé en l'iniure de ſon Baille; il ſe reſolut toutesfois de ſe batre auec Allemagne. Il auoit ſoixante & tant d'ans, & Allemagne en pouuoit auoir quelques trente. Parquoy les Billes n'eſtoient pas pareilles. Mais à quoy ne nous fait reſoudre la rage

quand elle s'empare de noſtre cœur? Ce pauure Gentil-homme hors de combat, & preſt à faire vne entree naturelle dans le Sepulchre, trouue moyen de l'anticiper par vn Duel qui à ſon aduis ne luy eſtoit point deſauantageux. Il fait faire deux poignards, & appellant ſon ennemy dans la ville d'Aix. Monſieur, luy dit-il, vous eſtes ieune, & ie ſuis vieux; vous auriez trop bon marché de moy ſi nous nous battions à coups d'eſpees. Mais prenez vn de ces poignards, & laiſſez moy l'autre pour tirer raiſon de l'offenſe que vous mauez faite. Allemagne ayant accepté ce parti, ils s'acordent de deux ſeconds, qui furent le ſieur de Vins, & le cadet de Valernes, ſortant hors la ville, & ſans aller plus loin que ſur le foſſé, les ſeconds s'eſtans eſcartez; Allemagne, dit la Roque, donne moy la main. Il la luy donne,

& ſe tenans tous deux d'vne main, ſe poignarderent de l'autre.

La Roque luy porta ſon coup dans le corps, & receut celuy d'Allemagne dans la gorge dont il tomba mort incontinant. Mais Allemagne veſquit encore pour ſeparer les ſeconds qui eſtoient deſia bleſſez tous deux; & apres ceſte ſeparation, ſentant aprocher celle de ſon ame, voulut prier Dieu ; Mais la mort le preuint ainſi qu'il mettoit les genoux en terre.

Voila à mon aduis vn des plus furieux, & des plus enragez combats qui ſe ſoient gueres faits en France, où il s'en fait plus qu'en tout le reſte du monde: Car tant plus les armes ſont courtes, & tant plus il faut s'approcher, & tant moins on ſe peut ſeruir de ſon adreſſe, ny de ſa force. Mais ſi les Duels euſſent eſté permis en France ſelon leur vray & ancien

vſage, ces deux Gentils-hommes ſe fuſſent-ils entretuez ſi brutalement, ſur vne querelle ſi mal fõdee? N'euſſent-ils point eu honte de la diſputer deuant le Prince, ou ſes Lieutenans? Et quant ils euſſent eu l'impudence de demander ce combat au Souuerain, ne les euſt-il pas pluſtoſt accordez enſemble, que leur permettre vn combat ſi deſraiſonnable?

Autre Duel au meſme pays non moins eſtrãge que le precedẽt.

L'autre Duel fut au meſme païs entre deux ſimples ſoldats de Riez, dont l'vn s'appelloit Clouis; homme de valeur, & eſtimé cõmunement le meilleur ſoldat du païs. La ſeule enuie de l'oüyr tenir en ceſte reputation, donna ſuiet à vn ſien compagnõ nõmé Orcellet de l'apeller ſans autre querelle; Et afin qu'ils pûſſent eſtre plus matin ſur le lieu, ils ſortirẽt à l'entree de la nuit, & coucherẽt enſemble dans vne haye. Le lende-

main ils ſe leuent auecque le iour, mettent la main à l'eſpee l'vn contre l'autre, & ſe portent trois ou quatre coups d'eſtoc dans le corps, ſans que l'vn ny l'autre voulut pour cela deſmordre du cõbat. En fin Clouis ayant receu vne derniere eſtocade dãs le bras, qui luy fit tomber ſon eſpee à terre; Tu vois, dit ſon ennemy, ce que ie puis faire; demande la vie, ou tu es mort. C'eſt tout vn, reſpõdit Clouis, i'ayme mieux mourir que la demander. Et moy, dit l'autre, i'ayme mieux te faire courtoiſie encore que tu n'en demandes, que te faire deplaiſir en ceſt auantage. Ce diſant, il ramaſſe l'eſpee de Clouis, & s'eſtans donnez la main l'vn à l'autre, s'en vont tous deux ſe faire penſer.

Vn mois apres toutes leurs playes furent gueries, horſmis celle que Clouis auoit au bras, qui fut enui-

ron ſix mois à guerir, & luy preſque autant à recouurer ſa premiere force, paſſé lequel temps ſon ennemy s'eſtant marié, & ayant deſia perdu le ſouuenir de ſa querelle dás le ſoin de ſon nouueau meſnage, voicy Clouis qui l'aborde vn iour alors qu'il y penſoit le moins, & l'ayant eſcarté. Il ſemble, dit-il, que tu ne te reſſouuienne plus de noſtre combat. Il eſt bien vray que tu t'y portas franchement, & que nous y fuſmes tous deux bleſſez; mais il y a cela dauantage que tu emportas mon eſpee, & que ie demeuray eſtropié. Cela me fait ſi mal, que la longueur de ma bleſſure m'a eſté plus ennuyeuſe pour le regret que i'auois de n'en pouuoir tirer raiſon, que pour la propre douleur qu'elle me faiſoit. Parquoy reſous-toy promptement à me ſatisfaire.

Orcellet qui la premiere fois auoit

auoit appellé Clouis par humeur; & ſans occaſion, eſtant maintenant nouueau marié, ſe faſchoit d'y retourner auecque ſuiect. Il aymoit mieux venir aux priſes auecque ſa femme, qu'auecque ſon ennemy. Il le prie donc d'oublier vne choſe qu'il auoit miſe ſous le pied; & faiſant autant le ſage qu'il auoit auparauãt fait le fou, luy remonſtre que le temps deuoit auoir aſſoupy cela; dautant plus qu'il n'y auoit aucune mauuaiſe parole qu'ils euſſent dite, ny mauuaiſe action qu'ils euſſent faite l'vn contre l'autre. Que pour luy, il auoit eſté marry de l'incommodité qui luy eſtoit demeuree de ſa bleſſeure; & ne pretendoit tirer aucun aduantage de ſon eſpee, qu'il eſtoit preſt à luy rendre.

Non non; reſpondit Clouis, tu m'as appellé premierement ſans ſuiect, pour la ſeule enuie de m'oſter

la reputation que i'auois aquiſe, & que tu m'as oſtée auec l'eſpee qui me l'auoit faite aquerir : tu m'as eſtropié, & as eu ma vie en ta main; ie ne me puis ſatisfaire que par la tienne. Ce ſoldat voyant qu'il ne pouuoit vaincre l'obſtination de Clouis, ſe reſout à le vaincre luy meſme ; Et l'ayant ſuiuy là où il le mena, iuſques à vn creux de terre d'où l'on auoit arraché vn arbre, qui pouuoit auoir ſix pieds de long, & autant de large. Il faut dit Clouis quitter l'eſpee, & deſcendre là ; & diſant cela, il quitta luy meſme ſon eſpee, & deſcédit le premier en bas: L'autre le regarde, & le ſuit, ayant auſſi quitté ſon eſpee. Quant ils furent la bas, Clouis luy preſente deux piſtollets qu'il y auoit cachez, & luy en donne le choiz. Ils en prennent chacun vn, & ſe touchant preſque l'vn l'autre, car ils eſtoient en lieu

où ils ne pouuoient auancer ny reculer. Y es tu, dit l'apellé ; & d'vn mesme temps luy fait tonner le pistollet contre la teste, mais il ne le foudroye pas ; car soit que l'autre se courbast, ou que la haste qu'il auoit de le preuenir le troublast luy mesme, il ne fit que luy friser les cheueux. Clouis alors voyant son ennemy desarmé ne luy rendit pas la pareille de la courtoisie qu'il luy auoit faite au premier combat, soit qu'il n'eust pas le temps d'y penser en ceste action, ou qu'il ne le voulut pas faire. Mais Dieu plus iuste que luy, la luy rendit luy mesme visiblement, permettant que son pistollet faillit lors qu'il deuoit faire feu, & leur rendant à tous deux les armes inutilles, pour les contraindre à s'acorder, comme ils firent, voyant qu'ils ne se pouuoient pis faire.

Voila iuſques ou nous a portez le desbordement de ceſte licence que nous auons priſe de nous appeller nous meſme. Là où quand nos peres gardant inuiolablement à nos Rois l'obeyſſance de bons ſuiects, faiſoient appeller, ou appelloient eux meſmes leurs ennemis deuant eux; outre que c'eſtoit pour vne cauſe neceſſaire & iuſte, dont ils pouuoient debatre les raiſons ſans ſe faire tort, ny rougir de honte. Encores y alloient-ils armez de telle ſorte, qu'en conſeruant leur vie ils pouuoient eſperer de vaincre leurs ennemis, & monſtrer auec vn bon droit, ou la force ou l'adreſſe de leurs perſonnes. La où en ceſte confuſion icy, quel moyen de teſmoigner ny ſon courage, ny ſa valeur? Quelle adreſſe y peut-il auoir à ſe batre à coups de poignard, ou de piſtolet, en vn ſi eſtroit & ſi ſerré

champ de bataille? ou bien courant l'vn contre l'autre à courſe de cheual, la lance baiſſee en chemiſe, comme firent vn peu auparauant deux gentils-hómes d'Auuergne. Qu'elle grandeur de courage, ou force de corps vous peut garentir? Certainement ce bien-là pour le moins arriueroit de la permiſſion des Combats; qu'ils ne ſe feroient qu'auec cognoiſſance de cauſe, & par raiſon, & qu'vn ſeul ainſi fait auec ordre & Iuſtice, en empeſcheroit cent mille qui ſe font iniuſtement. Car s'ils eſtoient vne fois permis par le Roy, perſonne n'auroit ſujet d'vſurper ce qu'il permetroit, les gens de bien ſeroient bien aiſes de diſputer leur hóneur deuant ſa Majeſté, & tiendroient à beaucoup de gloire qu'elle en voulut prendre cognoiſſance, les autres auroient honte de fuir la lumiere de ce Soleil, & ſeroient deſ-

honnorez s'ils cherchoient à combatre en cachete ceux qu'ils pourroient combatre publiquement.

On ne ſe querelleroit point mal à propos : car quand il faudroit diſputer ſa cauſe, ou deuant le Conſeil, ou deuant le Prince, perſonne ne ſe voudroit faire voir eſtourdy pour ſe faire eſtimer vaillant. Ioint que le Roy ne doit point faire tant d'eſtat de la valeur de ceux qui ne la teſmoignent qu'en ces combats, que de ceux qui luy peuuent eſtre ailleurs plus vtiles. On ne peut nyer que le feu Baron de Bethune ne fut tué par vn vaillant homme, la franchiſe de ce combat, & ce qu'il a fait ailleurs le teſmoignent : mais on ne croit pas auſſi qu'en pleine guerre il fuſt ſi capable, ny luy, ny guere d'hommes qui ſoient en France, de ſeruir ſi vtilement le Roy que celuy qu'il tua. Il y auoit au temps du Roy

Charles vn Gentil-homme qui auoit tué quelques autres en Duel, dont il ne pouuoit obtenir ſa grace, Monſieur, qui fut depuis Henry III. la luy obtint, à la charge qu'il le ſuiuroit à la Rochelle qu'il alloit alors aſſieger, & effaceroit par quelque belle action le mauuais luſtre de celle-là. Au lieu d'aller au ſiege, il print le chemin de Ieruſalem, d'où il ne reuint que la guerre ne fut acheuee. Celuy qui raconte ceſte Hiſtoire, dit plaiſamment, que cinq cens mille hõmes comme celuy-là, n'euſſent pas pris la Rochelle, s'ils euſſent tous pris le chemin de Ieruſalem.

Ce n'eſt pas qu'il s'enſuiue de là que pour teſmoigner de la valeur en ces occaſions, on ſoit incapable d'en teſmoigner aux autres; vn hõme vrayment vaillant, eſt vaillant par tout, & porte auſſi toſt ſa vie

ſur vne breſche, ou dans vne bataille, que ſur vn pré; & nous en auons encore vn nombre infiny qui n'ont pas moins rendu de preuue de leur valeur en vne façon qu'en l'autre. Mais ſi faut il aduoüer que noſtre vie eſt ſi courte, & noſtre condition ſi chetiue, que nous ne pouuons pas ſçauoir ny faire parfaitement toutes choſes; & que celles où nous nous adonnons dauantage, ſont celles que nous ſçauõs, & que nous faiſons plus parfaitemẽt. De là vient que Ceſar quitta le premier lieu de l'eloquence, pour auoir le premier des armes, ſçachant bien qu'il ne pouuoit eſgalement embraſſer la perfection de ces deux arts. Et de la vient auſſi que Philippe reprint Alexandre de trop bien chanter, comme ſi la perfection qu'il auoit aquiſe en ceſte partie baſſe & petite pour vn grand Roy, l'eut empeſché d'ex-

celler aux grandes. Et finalement de
la vient que les François voulant
tout ſçauoir, & ſe rendre vniuerſels
en toutes choſes; ſçauent vn peu de
chacune, & rien de toutes: Et que les
eſtrangers ne ſe propoſans pour ob-
jet qu'vne ſeule ſcience, en ſçauent
parfaitement tout ce qui s'en peut
apprendre. D'où s'enſuit que ceux
qui s'exercent, & s'acouſtumét ordi-
nairement en ces Duels, y ſont beau-
coup plus propres qu'a la guerre; Et
que ceux qui s'exercent à la guerre,
y ſont plus parfaits qu'aux Duels.

Au reſte qui vid iamais homme
aquerir de la reputation pour eſtre
mutin? Allez par tout le monde,
cela ne ſe trouuera qu'en France à
la honte des François; par tout ail-
leurs les querelleux y ſont hays, mé-
priſez, & deteſtez ſur toutes cho-
ſes. Auſſi les eſtrangers ont raiſon
de dire que nous n'auons que trop

de valeur contre nous-meſme, & trop peu contre nos ennemis ; Et non ſeulement les eſtrangers, mais les François meſme qui ne ſe flatent point, le diſent ainſi.

La Noue en ſes diſcours Politiques, & militaires.

Or ayant monſtré le vray & ancien vſage des Duels, auec les quatre ſujets d'iceux, & l'abus auquel nous ſommes tombez en ce temps icy. Voſtre Majeſté, Sire, par laquelle i'ay commencé ce diſcours, & par laquelle ie l'entends finir, en peut voir clairement la difference ; & iuger que puis qu'on ne peut empeſcher les derniers eſquels voſtre Maieſté eſt affoiblie, & voſtre authorité mepriſee, il vaut mieux remettre les premiers eſquels l'vne & l'autre eſt eſgalement reſpectee.

On me pourra dire, qu'ayant cõfeſſé tout au commencement de mon liure, que Dieu, voſtre Maieſté & le public y eſtoient offenſez,

ie ne puis conclurre qu'ils doiuent eſtre permis, qu'il ne s'enſuiue que les offenſes qui ſont faites à Dieu, à Voſtre Majeſté, & au public blic doiuent eſtre permiſes. Aquoy ie reſponds, que quand i'ay dit que Dieu & voſtre Maieſté eſtoient offenſez aux Duels; i'ay parlé de ceux que nous pratiquons, & deteſtons tout enſemble & non de ceux qui ſeroient iuſtement, & legitimement ordonnez par le Souuerain, pour vne cauſe, legitime, & neceſſaire, auſquels ie ne croy point que Dieu, voſtre Maieſté ny le public puiſſent eſtre aucunement offenſez; Dieu, parce que la fin de ces combats ſeroit bonne, & tendroit à vne bonne fin, qui eſt la iuſtice, par laquelle on euiteroit mille aſſaſinats, les Duels meſme, & ceſte infinie & effroyable multitude de meurtres qui s'y fait par vn ſeul combat; voſtre

Maieſté, par ce qu'ils ne ſe feroient que par elle meſme qui comme la loy viue de ſon Eſtat, les ordonneroit pour empeſcher ceux qui ſe fõt contre ſes Ordonnances. Le public, par ce qu'au lieu de tant de querelles qui hument ſon ſang, & de tant de procez qui viennent en ſuite deuorer ſon bien, il viuroit deliuré de ces deux monſtres, ſans autre ambition que de teſmoigner ſon courage en voſtre ſeruice, & ſa valeur en voſtre preſence.

D'ailleurs, Sire, ie reſponds encore qu'en ce petit aduis que ie donne icy ſur la permiſſion des Duels, mon intention n'eſt point de propoſer à voſtre Maieſté qu'ils doiuent eſtre permis pour eſtre authoriſez, mais pour eſtre abolis, ou rendus moins frequẽs qu'ils ne sõt; afin que comme les deffenſes les ont rendus cõmuns, la permiſſion les rende rares.

Puis que nous auons deſia remarqué qu'il s'en eſt moins fait en douze ou quinze cens ans qu'ils ont eſté permis, que depuis ſoixante qu'ils ont eſté deffendus; & plus ſous quatre ou cinq Rois qui les ont deffendus, que ſous ſoixante qui les ont permis.

On ne peut repliquer, que l'Egliſe les deffend, parce qu'ayant eſté permis par des Rois treſ-Chreſtiens, & treſ-obeyſſans à l'Egliſe, ſans qu'elle les ayt interdits; il s'enſuit que ce ſont ces Duels brutaux & deſnaturez que nous faiſõs auiourd'huy de nous meſme contre vos propre Edits, qu'elle deffend: Et non pas ceux qui ſont legitimemẽt ordonnez par le Magiſtrat ſouuerain. Autrement ou nos Rois, & nos Parlemens ne les euſſent iamais permis, ſi l'Egliſe les euſt deffendus: où ils euſſent iugé que c'eſtoit

vn fait d'Eſtat ou elle n'a point de connoiſſance ; comme nous auons veu du Roy Iean qui ne laiſſa pas de preſider en vn combat, qu'il auoit permis en allant en Auignon, nonobſtant que le Pape Vrbain euſt deffendu ſur peine d'excommunicatió qu'aucun n'euſt à s'y trouuer. Or ſi c'eſtoit alors vn fait d'Eſtat, il l'eſt encore auiourd'huy, & ne peut eſtre deffendu ny permis que par voſtre Maieſté ; & ſi c'eſtoit vn fait de Religion, & que neãtmoins l'Egliſe le ſouffrit alors, elle le doit tollerer encore auiourd'huy, puis qu'elle n'a point chãgé de preceptes, ny nous auſſi de Religion. Que ſi les Duels ont changé de nature, & qu'a cauſe des abus qui s'y commettent, l'Egliſe les a depuis defendus ; Il ne faut qu'oſter les abus, & les remettre comme ils eſtoient.

Sire, ie ne ſuis point de ceux qui

meſpriſent les defenſes de l'Egliſe, Dieu m'a fait la grace d'y naiſtre & d'y viure iuſques à preſent, & la plus ardente priere que ie luy fais, c'eſt de me faire la grace d'y mourir comme j'y ſuis nay, en l'obeïſſance & fidelité d'vn bon Catholique. Mais ſous le reſpect que nous luy deuons tous comme à noſtre Mere, & eſpouſe du fils de Dieu, & me ſoumettant touſiours à ſes infaillibles & ſainctes determinations, ie diray, ce que j'ay deſia dit cy-deuant, que quand ces combats ordonnez par voſtre Majeſté ſeroient en quelque façon contraires à ſes decrets; Puis qu'elle ſouffre de deux maux le moindre, & permet publiquement en Eſpagne, & en Italie des choſes treſ-expreſſément defenduës par la parole de Dieu, pour en éuiter de pires. Elle doit ſouffrir que voſtre Majeſté permette iuſtement quel-

ques Duels en France, pour en empeſcher dix mille qui s'y font iniuſtement. Dautant mieux ; que nous auons marqué cy-deuant en l'Hiſtoire de Prouence, que Charles d'Anjou fit appeller Pierre d'Arragon auec licence du Pape Martin ; Et dans celle de Naples qu'vn Religieux de l'ordre de ſainct Dominique porta la parole.

Ie ſçay qu'on dira encore, Sire, que des choſes ſi dangereuſes ne doiuent point eſtre permiſes, ſous pretexte d'en éuiter de plus grandes ; que ce ſeroit aſſuiettir les loix aux imperfections des hommes ; Et qu'en vn mot, on ne les peut ſouffrir ſans impieté. Mais c'eſt touſiours redire la meſme choſe, il y a auſſi de l'impieté à permettre les bordeaux, le Iudayſme, & la diuerſité de Religions preſque par toute l'Europe : Cependant l'experience nous

ſont des expediens neceſſaires. Les Papes ayant chaſſé les courtiſannes de Rome, ont eſté contraintz de les y remettre; Et tous les Roys de la Chreſtienté apres de longues & cruelles guerres pour la Religion, ſont retournez en fin à la paix. Il faut laiſſer couler ces humeurs quát on ne les peut arreſter.

Autrement, quel moyen d'accorder les loix de l'honneur auec celles de la Iuſtice, puis que celles-là condamnent auſſi rigoureuſement vn dementi ſouffert, que celles-cy vn dementi reuenché? Comment ſe gouuerneront les Gentils-hommes en voſtre Royaume, ſi ceux qui ſouffriront des affronts ſont deſ-honorez, & ſi ceux qui ne les ſouffriront point ſont deffaits? N'eſt-il pas vray que par le droit des armes celuy qui ſouffre vne injure eſt degradé d'honneur & de Nobleſſe, & que

par le droit ciuil celuy qui s'en venge encourt vne peine capitale? Que voſtre Majeſté nous mepriſera ſi nous ne conſeruons noſtre honneur, & que nous meſpriſerons voſtre Majeſté, & qu'elle nous punira ſi nous n'obſeruons ſes Edits? Quel moyen doncques à cela autre que de remettre le vray & ancien vſage des Duels, & ſatisfaire aux loix de l'honneur & de la juſtice, par des combats qui ſoient eſgalement honorables & iuſtes?

Que voſtre Majeſté ſe reſſouuienne que nos Roys vos predeceſſeurs nous ont imprimé ceſte fantaſie par leurs exemples, & que ceſte humeur coule de leur chef comme vne fluxion par tous les membres de leur corps; duquel voulant eſtancher le ſang par vn trop rude cautere, on eſtropieroit maintenant les bras. Ie luy ferois volontiers reſ-

ſouuenir des querelles qu'ils ont euës, & luy demāderois (s'il m'eſtoit permis) ſi tant d'illuſtres & fameux exemples des plus grands hommes qui fuſſent iamais, ne ſont pas capables d'eſmouuoir vne ame guerriere. Ie ſçay bien qu'il n'y a point de rapport : mais nous ne laiſſons pas de nous y raporter de pres ou de loing, & la paſſion qui vient de l'honneur ne nous permet pas de cōſiderer s'il y en peut auoir ou non. Nous ſuyuons l'exemple non pas la raiſon, & ne regardons pas tant à l'occaſion des cauſes, qu'à elles-meſmes. Il ne faut point douter que ce ne ſoit vne eſtrange maladie : mais la couſtume l'a tellement enuieillie qu'elle eſt paſſee en nature, & s'eſt rendüe incurable. Ceux qui la deteſtēt la ſuyuent, & ſeroient deſhonorez s'ils y reculoient. Ie ne la veux point excuſer : au contraire, ie la com-

damne comme furieuſe,& brutalle; Quoy qu'il ſemble que la cauſe la iuſtifie, ou du moins la rende excuſable. Car puis que c'eſt pour l'honneur, qui ne ſçait qu'il eſt plus cher que la vie, & que la conſequence ſuiuant apres toute naturelle, nous aprent la perte du moindre pour la conſeruation du plus grand?

L'honneur eſt le grand reſſort de nos ames, la groſſe corde qui fait ſonner & retentir nos actions, & le ſeul pole de noſtre veüe, qui ferme nos yeux à toutes conſiderations pour reſpectueuſes qu'elles puiſſent eſtre On m'acordera qu'on doit hazarder toutes autres choſes pour l'aſſeurer. Mais il eſt mal entendu; Et s'enſuit-il qu'on doiue eſtre pendu pour n'entẽdre pas le vray point d'honneur? Que pour ne ſçauoir pas bien ceſte dialectique on nous l'enſeigne ſur vn eſchaffaut? Et que

pour nous empeſcher de tomber honorablemẽt entre les armes d'vn ennemy, on nous doiue paſſer par les mains, & par l'eſpee d'vn bourreau?

Sire, la fievre ne s'eſtaint pas auec le feu, ny l'on ne tue pas les malades par ce qu'ils ne peuuent pas guerir. Il vaut mieux vn corps malade que mort, il vaut mieux vne taye en l'œil, qu'en arracher la prunelle, & mieux ſouffrir vn mal quel qu'il ſoit qu'vn remede pire que luy. S'il plaiſt à voſtre Majeſté de remettre les anciens Duels, il s'en fera moins en dix ans, que de ſuplices en quatre mois de ceux qui auront rompu voſtre Edit.

Sire, arreſtés donc le Sang qui coule tout pur de voſtre bras droit, mais ne l'arreſtés pas auecque le feu, Retirés vos membres d'entre les fers de vos chirurgiens, & dittes

leur comme ce Romain, que la douleur ſurpaſſe l'amendement. Vous eſtes chef de la plus belle Nobleſſe du monde, & intereſſé en la perte de ſon honneur, qui ne ſe conſerue pas ſur les eſchaffauts. Vous vous ſentez perir, & affoiblir en noſtre ſang; Pourquoy donc l'abandonner aux loix de voſtre iuſtice, puis qu'elles ſont cõtraires à celles de ſon honneur? Si vne ſaignee eſt ſi neceſſaire à noſtre fievre, cherchés-la pluſtoſt dans vne bataille; nous n'en garderons pas vne goutte que nous ne reſpandions pour voſtre ſeruice: Mais faites-nous le perdre en quelque façon que ſa perte vous ſoit vtile.

Sire, pardonnés moy ſi la violence de ceſte paſſion me fait eſtre ſi temeraire; ie ne ſerois point voſtre ſeruiteur comme Dieu m'a fait, des plus paſſionnez qui fuſſent iamais,

ſi ie ne me paſſionois de le voir couler. Ie voy que vous perdez en nous voſtre vie, & inutilement deſormais, puis que perſonne ne s'en amende, & qu'il n'y a point aſſez de bourreaux en France, ny de ſuplices en tout le monde pour raualer ceſte courageuſe, mais brutale generoſité de voſtre Nobleſſe. Que l'intention que vous auez de l'eſpargner demeure fruſtree; & que le premier qui briſera voſtre dernier Edit, faiſant la planche aux autres, rendra l'expediẽt qu'on vous a donné pour noſtre ſanté, plus cruel que la maladie. Grand Roy, pardon encore vne fois; ſi voſtre clemence ne vouloit ouyr noſtre mal; ſi parmy tant d'autres vertus, vous n'auiez encor celle là, de pouuoir ſouffrir qu'on vous die la verité; ſi noſtre Majeſté n'eſtoit bleſſee en voſtre playe; ſi voſtre intereſt; ſi celuy de

ſi celuy de tous les Gentils-hommes de France en general, de moy-meſme en particulier, & mille autres conſiderations nées pour voſtre reſpect, n'euſſét porté ceſte treſ-humble remonſtrance de là mon deſſein : ie ne ſuis pas ſi preſomptueux de vouloir introduire mes aduis en voſtre Conſeil.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
DE CE LIVRE.

LE vray & Ancien vſage des Duels, confirmé par l'exemple des plus Illuſtres combats, & deffis qui ſe ſoient faits en la Chreſtienté. Chap. I.

Que la ſeule deffenſe des Duels ne ſuffit pas pour les empeſcher, quand meſme elle ſeroit bien executee. Chap. II.

Pourquoy les ſeuls François ſe batent en Duel. Chap. III.

Les vrays moyens d'empeſcher les Duels, Et pourquoy le feu Roy ne les a permis. Chap. IV.

Que le Roy propoſant à la Nobleſſe l'exemple du vray honneur, luy fera voir la fauſſeté de celuy qui conſiſte à ſe

batre en Duel. *Chap.* V.

Que le meſpris des choſes communes doit faire meſpriſer les Duels aux grãds, & par conſequent aux ſimples Gentils-hommes, *Chap.* VI.

Diuers ſujets pour leſquels les Duels ont eſté permis. *Chap.* VII.

Diuers Duels du premier ſujet. *Chap.* VIII.

Duels ſous Charlemagne aupres d'Agen. *Chap.* IX.

Autre Duel, ou deffy fait deuant Antioche ſous le regne de Philipe premier, apres le ſiege de ceſte ſuperbe ville icy deſcrit. *chap.* X.

Autre deffy de Leopold Duc d'Auſtriche cõtre Richard Roy d'Angleterre, fait deuant l'Empereur Henry, ſous le regne de Philipes Auguſte, & pourquoy. *chap.* II.

Autre deffy ſous Philipe le Hardy, entre Charles d'Anjou Roy de Sicile, & le Roy d'Arragon, & la cauſe de leur

querelle. chap. XII.
Autre deffy ſous Charles ſixieſme de Louys d'Anjou Roy de Naples, & de Charles de Duraz. chap. XIII.
Autre deffy de Charles cinquieſme Empereur, & du Roy François premier, & les diuers motifs, & euenemens de leur querelle. chap. XIIII.
Suite de la meſme querelle. chap. XV.
Nouueaux ſujets de querelle entre ces deux Princes. chap. XVI.
Autres ſujets de querelle entre l'Empereur, & le Roy. chap. XVII.
Diuers Duels mal raportez en noſtre Hiſtoire; & de celuy qui fut fait entre le Cheualier Bayard, & Dom Alonſe de ſaincte Maior, ſous le Roy Louys XII. chap. XVIII.
Autre cõbat des Seigneurs de Mommorancy, & de Lorges, contre le Comte d'Aiguemont, & le ſieur de Vaudray. Au meſme chapitre:
Combat du ſieur de Crequy; contre

Philipin de Sauoye, ſous Henry le Grand. chap. XIX.

Combat du ſieur de Briauté contre Letkerbitkem fait aux pays bas, ſous le meſme Roy. chap. XX.

Duel d'Euerard de Medicis contre Mugello, au meſme chapitre.

Diuers Combats du ſecond ſujet, & de celuy qui fut fait entre Carrouges & le Gris, ſous Charles. VI. chap. XXI.

Autre Duel de meſme ſujet, ſous le meſme Roy, entre Robert de Beaumanoir, & Pierre de Tournemine. chap. XXII.

Autre Duel d'vn Leurier d'attache contre vn Archer des Gardes de Charles cinquieſme dit le Sage. chap. XXIII.

Autre Duel ſous Gontran IX. *Roy de Bourgongne.* chap. XXIIII.

Autre Duel des ſieurs des Sarzay, & de Veniers, ſous François I. chap. XXV.

Duel du troiſieſme ſujet entre les ſieurs de la Perrine, & du Vaulay, ſous le meſ-

me Roy François. *chap.* XXVI.

Autres Duels permis par le meſme Roy, par Gaſton de Foix, & par le Seigneur de Chaumont ſous Louys XII. *Au meſme chap.*

Autre Duel des ſieurs de Chaſtineraye, & Iarnac ſous Henry deuzieſme. chap. XXVII.

Autres Duels du dernier ſujet, & de ſept Anglois contre ſept François, ſous Charles VI. *chap.* XXVIII.

Autre combat de meſme ſujet, au meſme chap.

Autre Duel du ſeigneur de Courtenay Anglois, contre le Seigneur de Clary François, ſous le meſme Roy. chap. XXIX.

Autre combat de Renaut de Roye, & Geoffroy de Bouſſicaut, contre deux Anglois, Au meſme chap.

Autre Duel de trois Portugais, contre trois Gaſcons, ſous le meſme Roy. chap. XXX.

Autre combat de Guillaume de la

Haye, contre vn Portugais. Au meſme chapitre.

Deffy de Louys Duc d'Orleans au Roy d'Angleterre, Au meſme chap.

Autre Duel de cinq François contre cinq Bourguignons, ſous Charles VII. *chap.* XXXI.

Duels de ce tẽps; & de celuy de Caylus, Maugiron, & Liuarrot; contre Entraguet, Riberac, & Chomberg: ſous Henry III. *chap.* XXXII.

Duel du Barõ de Biron, depuis Mareſchal de France, auec le Seigneur de Carency, ſous le meſme Roy. ch. XXXIII.

Autre Duel de deux Pages du Duc d'Eſpernon.

Combat des ſieurs de Marrolles, & de l'Iſle-Mariuaut, ſous Henry le Grand. chap. XXXIIII.

Autre Duel entre S. Iuſt, & Foſſé.

Duel de Villemor, & Fontaines, ſous le meſme Roy. chap. XXXV.

Duel de Varaignes, & l'Artigue,

Au meſme chapitre.

Autre Duel de la Garde-Valon, & du Bazanez, ſous le meſme Roy. chap. XXXVII.

Autres Duels de Peyrot de Raſtignac, & Saubeuf.

De Ciſterne & Feyry, contre Monmotou & Benac.

De Mongaillard, & le Terme, au meſme ch.

Du Comte de Saut, & de Nantoüillet, ſous le meſme Roy. chap. XXXVIII.

Autre Duel du Baron de Breſſieux, & de Balagny. chap. XXXIX.

Querelle de Soeilles, & de Deueſe, ſous le meſme Roy. chap. XL.

Combat du Cheualier de Guyſe, & du Baron de Lux, ſous Louys XIII. *à preſent regnant.* chap. XLI.

Du Viſcomte d'Allemagne, & du ſieur de la Roque Prouençaux. ch. XLII.

Autre Duel au meſme pays, & meſme chapitre.

FIN.



